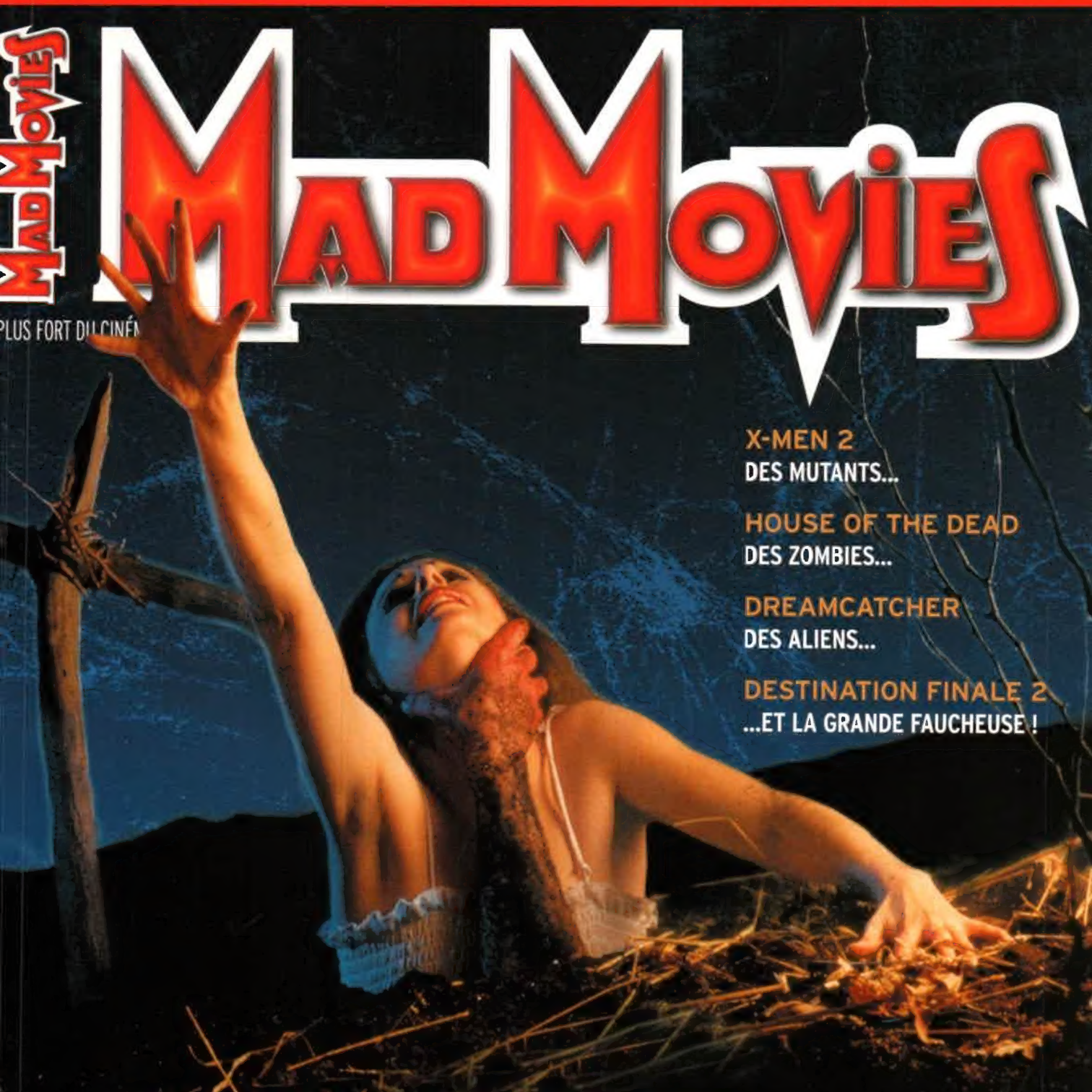
ANIMATRIX : TOUS LES ÉPISODES DE LA SÉRIE DÉCORTIQUÉS

MAD MOVIES

MAD MOVIES

PLUS FORT DU CINÉ



X-MEN 2
DES MUTANTS...

HOUSE OF THE DEAD
DES ZOMBIES...

DREAMCATCHER
DES ALIENS...

DESTINATION FINALE 2
...ET LA GRANDE FAUCHEUSE !

1983 - 2003 : LES PREMIERS FILMS QUI TUENT !

EVIL DEAD

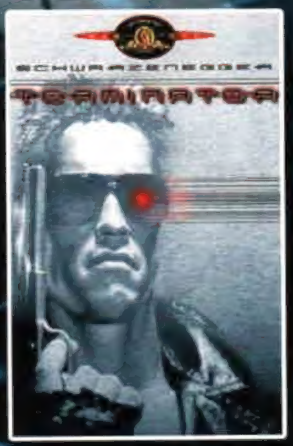
COUPS D'ESSAI, COUPS DE MAÎTRES : DOSSIER SPÉCIAL

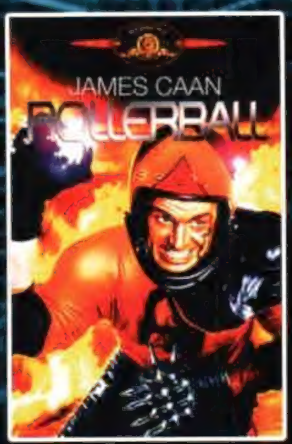
MALÉFIQUE

LE DVD NE PEUT ÊTRE VENDU SÉPARÉMENT
BELGIQUE : 12 € - SUISSE : 20FS

14 titres blindés d'action !
1 prix percutant !

14.99€ le DVD*





Pour des soirées qui vont secouer !

Metro Goldwyn Mayer
TRADE MARK

*prix promotionnel maximum conseillé

UN HOMME ET UN FILM : 20 ANS APRÈS

Les années 80 en sont encore à leurs balbutiements. Les deux premiers **Star Wars** ont déjà révolutionné l'univers de la science-fiction, John Carpenter commence à faire parler de lui de plus en plus et **Mad Max** pointe le bout du nez. D'un autre côté, avec la disparition de la Hammer, le cinéma anglais, jusqu'alors très puissant, semble sévèrement battre de l'aile, Mario Bava vient de rendre son dernier souffle et il faut désormais de plus en plus penser sans Godzilla (qui a fait une blague sur Lemaire ?!?). Même si le cinéma fantastique semble alors connaître quelques difficultés, nombreux sont ceux qui trouvent le bilan malgré tout positif. En mai 1982, au Marché du Film de Cannes, un film va mettre tout le monde d'accord : **Evil Dead.** Immédiatement, la première œuvre de Sam raimi ira rejoindre **Alien, Blade Runner** et **Mad Max** au panthéon des films de la génération « Métal Hurlant ». Il faut dire qu'**Evil Dead,** qui transgresse sauvagement les règles du Fantastique, fait l'effet d'une bombe. Il s'agit d'un film visuellement agressif, plus hystérique que poétique, violent et gore, mais drôle, et qui sent fort le bébé accouché douloureusement. À cette époque, Sam Raimi est surnommé « le chien fou d'Hollywood ». Même s'il faut attendre quelques années avant de voir son deuxième film, le génial **Mort sur le grill,** Sam Raimi va faire de nombreux émules, y compris dans son proche entourage. D'ailleurs, il cautionnera et jouera dans les premiers films de ses potes Josh Becker et Scott Spiegel, à savoir **Thou Shalt Not Kill... Except** et **Intruder.** Un certain J.R. Bookwalter, qui essaye alors de monter **The Dead Next Door** suite à la vision d'**Evil Dead,** supplie Sam Raimi de lui prêter un peu d'argent, avant tout pour que ce dernier mette son nom au générique. L'influence d'**Evil Dead** est donc énorme. Encore aujourd'hui, le titre de ce film revient dans la bouche de nombreux réalisateurs, chevronnés ou non. Fier de son Grand Prix au Festival du Film Fantastique de Paris en 1982, **Evil Dead** sortira sur les écrans français le 24 août 1983. Il s'agit du premier film distribué en salles par Metropolitan Filmexport. Pour fêter les 20 ans de la société, **Evil Dead** ressortira dans une copie restaurée dopée au Dolby Digital le 7 mai prochain. Ça tombe bien car le même jour sortira également **Maléfique,** dernier Bee Movies pour l'heure et premier film d'Eric Valette. Né à Toulouse, Eric a grandi en regardant **Evil Dead** justement, mais aussi **L'Exorciste, Massacre à la tronçonneuse** et les films de Brian Yuzna (et en lisant Mad Movies et ses concurrents). Tout comme **Evil Dead, Maléfique** est un pavé dans la marre du Fantastique, qui plus est français. Tout comme Sam Raimi, Eric est avant tout un fan pur et dur du genre, doublé d'un excellent cinéaste. On lui souhaite donc de tout cœur le même avenir, de connaitre le même succès, de tourner plein de séries B tarées, puis un jour, de réaliser un beau film pété de thunes.

Damien Granger

PS : À l'heure où nous bouclons, nous apprenons que la sortie d'**Animatrix,** dont l'épisode **Final Flight of the Osiris** devait accompagner **Dreamcatcher** en salles le 16 avril, a été décalée en juin pour une exploitation directe en DVD, d'où la position de cet article au sein du numéro même s'il s'agit d'une preview.

MAD MOVIES

Notez notre nouvelle adresse : 6, rue Rodier 75009 Paris - Tél. : 01 44 635 635

Rédaction, Administration : 6, rue Rodier, 75009 Paris - Tél. : 01 44 635 635 - Fax : 01 44 635 634 **Fondateur :** Jean-Pierre Putters **Directeur de la rédaction :** Gérard Cohen **Rédacteur en chef :** Damien Granger **Secrétaire de rédaction :** Arnaud Bordas **Rédacteurs pour ce numéro :** Fathi Beddiar, Arnaud Bordas, Alexandre Bustillo, Manuel Colombier, Yannick Dahan, Cédric Delelée, David Doukhan, Julien Dupuy, Cyrille Giraud, Alex Masson, Stéphane Moïssakis, Thien Nguyen, Jean-Pierre Putters, Bertrand Rougier, Julien Sévéon, Marc Toullec **Correspondant aux Etats-Unis :** Didier Allouch **Conception graphique :** I. Ferreira/Atipik **Photogravure :** Unipag **Impression :** Léonce Deprez Z.I. 62 620 Ruitz. **Abonnements et anciens numéros :** DIP/Mad Movies 18 à 24 quai de la Marne 75164 Paris Cedex 19 Tél. : 01 44 84 85 29

Publicité : Sandrine Gueho Tél. : 01 44 635 632 Fax : 01 44 635 634 **Remerciements :** Michèle Abitbol-Lasry, Yves Barast, Sophie Bataille, Marie Anne Benardais, Sandra Boixel, Boll KG, Florence de Bourgues, Daniel Bouteiller, Isabelle Buron, Michel Burstein, Carole Chomand, Agence Cat's, Valéria Ciezar, Editions Dargaud, Emita, Filmax International, Sylvie Forestier, Marie-Laure de Frescheville, François Frey, Benjamin Gaessler, Giants Entertainment, Sophie Giraud, Jean-François Giré, Christophe L., Séverine Lajarrige, Cédric Landemaine, Anne Lara, Sébastien Lemonnier, Etienne Lerbret, Hugues Leroyer, Karine Mestrejean, Elizabeth Meunier, Jean-Claude Michel, Michael Msihid, Nu Image, Céline Petit, Nathalie Proth, Stéphanie Renaud, André-Paul Ricci, Alexis Rubinowicz, Robert Schlockoff, Laurent Sénoglio, Valérie Taillefer, Sabine Thellier, Jean-Pierre Vasseur, Akinhola Wazi, Emmanuelle Zinggeler.

Commission paritaire : N° 0707 K 81858 **ISSN :** N° 0338-6791 **Dépôt légal à parution Directeur de la publication :** Benjamin Cohen **Editeur : Custom Publishing France** SAS au capital de 40 000 € - RCS Paris : B 394 412 928.

Principal actionnaire : Fairway sarl - **Imprimé en France/Printed in France**

Une série limitée de Mad Movies n°152 est vendue avec le film **Le Club des monstres** inédit en DVD video.

Un encart publicitaire 8 pages Dr Gotham est jeté de façon aléatoire dans le magazine.

SOMMAIRE 152

28 X-MEN 2

Bien que **X-Men 2** sorte en cette fin de mois d'avril, impossible de vous livrer une critique, étant donné que le film n'est pas prêt. Qu'à cela ne tienne : Cyrille Giraud a quand même réussi à mettre la main sur Ralph Winter, le producteur, tandis que David « Gengis » Doukhan passe en revue la galerie des personnages évoluant dans cette séquelle très attendue.

36 HOUSE OF THE DEAD

Le film parfait selon Alexandre Bustillo : des gros nénés, des zombies bien dégueus, des gunfights dantesques, du gore, des gros roploplos, Jurgen Prochnow, du Bullet Time, des jeunes crétins décérébrés comme chair fraîche mais aussi, n'oublions pas, des nibards énormes... Ça tombe bien, il y a de tout ça dans **House of the Dead**, l'adaptation du jeu vidéo, donc le voilà qui salive comme un fou sur quatre pages. Attention, non seulement ça colle mais en plus, c'est contagieux...

42 EVIL DEAD

« Aaaaaaaaaah ! À l'époque, on faisait autre chose que du **Projet Blair Witch**, bordel de nom de Dieu ! » s'exclame Stéphane, dans un accès de nostalgie qui lui ressemble peu. Pour la ressortie importante du premier coup de maître de Sam Raimi, il a donc décidé d'écrire une ode à ce bon vieux Sam, « qui, lui, ne fera jamais de **Projet Blair Witch** ! ». Bon ça va, on a compris hein... Un suppo et au lit maintenant !

X-men 2

Maléfique

Dreamcatcher

50 MALÉFIQUE

Autre premier film remarquable, le **Maléfique** d'Eric Valette. Julien Dupuy, ayant soudainement repris confiance dans le cinéma de genre français, se lance à son tour dans une dithyrambe flamboyante, avec interview du réal à l'appui. Maintenant, on sait enfin pourquoi les Bee Movies ont été lancés !

58 DOSSIER GÉNÉRATION EVIL DEAD

Les bouclages s'enchaînent et parfois, vu la masse de travail, il est difficile de garder la tête sur les épaules. Un exemple : « Et si on faisait un dossier comics ? » lance Damien, avec le décalage horaire de son vol L.A./Paris en pleine tronche. « Ah bah non Camille... On l'a fait le mois dernier ça... » lui répond Arnaud. Du coup, comme on n'avait pas envie de se prendre le chou, on s'est dit **Evil Dead + Maléfique** = les premiers films qui tuent ! Et voilà... Même avec la tête dans le cul, on est fortiche, quand même !

64 ANIMATRIX

Bah tiens, on cause Animé et le père Tranbert (de son vrai nom Mamadou Rougier N'Djala) se radine. « Hey... Je les ai vu moi, les **Animatrix** ! Je vous en colle pour 39 feuillets, no problemo. » Ça tombe biens, mais on a encore dû réduire le texte donc vous étonnez pas si vous comprenez pas tout...

70 DREAMCATCHER

Tiens, en parlant de **Dreamcatcher**, le père Arnaud a été plus que déçu, lui qui louait les qualités monstrueuses du bouquin de Stephen King voici quelques mois. Faut dire, deux aliens un peu rances et un casting d'excellents acteurs sous-exploités... V'là le résultat. Pendant ce temps, Stéphane est parti prendre le thé avec Lawrence Kasdan, histoire de lui soutirer quelques explications, sans succès, vu que le monsieur revendique son film.

74 DESTINATION FINALE 2

Bustillo est un vrai trompe-la-mort. Tiens, rien que la semaine dernière, il a survécu à un terrible accident en venant à la rédac : un camion a percuté un poteau, qui s'est effondré sur une vitre, ce qui a provoqué une réaction en chaîne incroyable, et notre Bustille a évité de justesse un éléphant africain qui tombait du ciel. Du coup, on comprend que le concept de **Destination finale 2** le fasse bien rigoler...

78 AFM 2003

Damien Granger en vacances, ça donne ça. 3 pages pleines à craquer de grosses zèderies, de B qui tache, de petits films qui risquent de faire parler d'eux ou encore de chefs d'œuvre impérissables interprétés par Gary Daniels et Olivier Gruner. Mais comment cet homme fait-il pour supporter tout ça ?

112 FILM DÉCRYPTÉ : LES PROIES

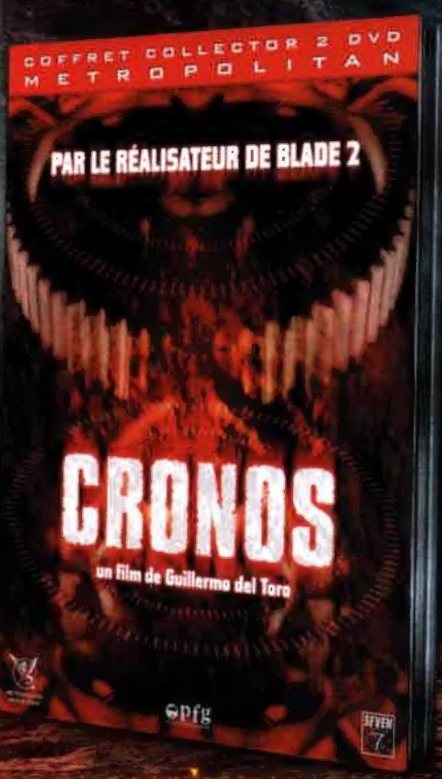
Big Boss Granger ayant refusé à Stéphane de faire un papelard sur **Dumb and Dumber**, ce dernier a bien dû se rattraper sur l'un de ses autres films préférés de tous les temps : **Les Proies**, perle noire de la collaboration Eastwood/Siegel. Ça tombe bien, puisque le film ressort en ce moment dans les salles. À ne pas rater donc...

RUBRIQUES

3 Édito / **6** Courrier des lecteurs / **8** Notules lunaires / **16** Notules asiatiques / **18** Festival / **20** Dans les griffes du cinéphage / **24** Avis chiffrés / **26** Abonnement / **83** Mad'Gazine / **92** Mad DVD / **102** Anciens numéros / **104** Terra Incognita / **107** Fantastic Guide / **114** Petites annonces

3 COFFRETS COLLECTOR DVD INDISPENSABLES !

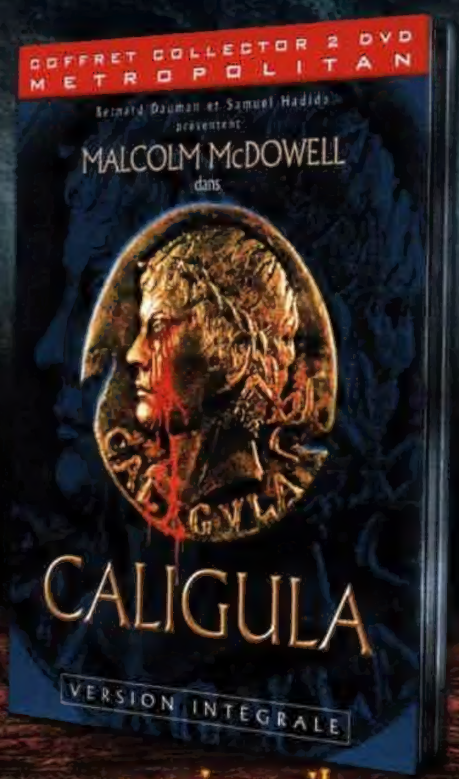
PAR LE RÉALISATEUR DE BLADE 2 ET L'ÉCHINE DU DIABLE



SORTIE MARS

2 DVD

LE FILM-SCANDALE DE TINTO BRASS POUR LA PREMIÈRE FOIS EN VERSION INTÉGRALE !



SORTIE AVRIL

2 DVD

ENFIN DISPONIBLES LES 2 FILMS-CULTE DE DAVID CRONENBERG

SORTIE MAI

2 DVD

EN VENTE PARTOUT

TROPOLITAN
M & VIDEO

SEVEN 7

COURRIER DES LECTEURS

MAD MOVIES

EH LES ENFANTS ! FAUT VOUS CALMER QUAND VOUS NOUS ÉCRIVEZ. QUE VOUS NE SOYEZ PAS D'ACCORD AVEC L'UN DE NOS PAPIERS, PAS DE PROBLÈME. POUR AUTANT, CERTAINS SE CROIENT OBLIGÉS DE VERSER DANS L'INSULTE ET ÇA, FRANCHEMENT, ÇA LE FAIT MOYEN. CE MAGAZINE, ON LE FAIT POUR VOUS, ALORS EN RETOUR, ON VOUS DEMANDE CERTAINEMENT PAS DES COURONNES DE FLEURS, MAIS ESSAYEZ AU MOINS DE RESTER POLIS. D'AVANCE, MERCI.

4 MOIS PLUS TARD...

En janvier, vous publiez un mini article sur **28 jours après**. Immédiatement, je pense que Danny Boyle est l'homme de la situation : quelqu'un capable de revisiter le genre, de le booster, de faire un film puissant car **Trainspotting** me rappelle l'inventivité et la perfection du monsieur. Bon, février rien ! Mars, trois lignes. Donc, c'est avec dégoût que je me rends compte qu'il faudra attendre 6 mois pour avoir (peut-être) un petit article sur la sortie du DVD. Une déception car j'étais sûr que vous ne rateriez pas l'occasion de revenir sur ce genre qui reste chez vous, pour le moins récurrent. Ainsi, vous auriez pu nous rappeller les succès, les avortements : **The Land of the Dead** (qu'est-il devenu celui-ci ?) et aussi pourquoi Danny Boyle est maintenant un « Mad Movien ». Il ne suffit pas de magnifier l'action à la William Friedkin, de souligner la daube super-héroïque du mois ou encore le nouveau huis-clos de Mister **Cube**. Il faut laisser place à l'agressif, au petit miracle, au sujet qui vous interpelle forcément. Bien sûr, j'ai du mal à imaginer un article publié un mois après la sortie du film, mais pourquoi ne pas le mixer avec une rétro « zombiesque » ? Ou alors, par pitié, une double page dans les griffes du cinéphage, avec de belles photos de ces créatures si emblématiques de votre mag. Tout ceci me rappelle l'article sur **Spriggan**, manga apparement génial, dont vous avez parlé pendant un festival de Gérardmer et qui n'est jamais réapparu dans notre Mad Mov' national, n'est-ce pas monsieur Rougier ? Rougier pourrait d'ailleurs doubler sa page exceptionnelle car l'actualité manga le mérite.

Céline Beurné (Saint Maximin)

Chère Céline,
Nous traitons généralement les films comme suit : soit en preview, lorsque la disponibilité des infos et des photos nous le permettent, soit lors de son passage dans un festival, soit lorsque le film en question sort en salles. Donc, ne t'inquiète pas, **28 jours plus tard** *étant prévu pour le 28 mai sur les écrans français, tu retrouveras un article conséquent sur ce film, accompagné d'une interview de Danny Boyle, dans notre prochain numéro. En ce qui concerne* **Spriggan**, *le fait que celui-ci soit resté inédit en salles et en vidéo depuis qu'il a été présenté au Festival de Gérardmer ne nous a pas permis d'en reparler. Tu vois, c'est finalement très logique, tout ça. Quant à la rubrique de Bertrand, même si nous sommes plutôt d'accord avec toi, ne va pas lui donner de mauvaises idées ou il va encore nous rendre des textes trois fois trop longs et Damien va être obligé de se fâcher !*

EN TOUTE OBJECTIVITÉ ?

Cher Tonton Mad.
Afin de souligner vos convictions, vos approbations comme vos rejets, vous manquez parfois d'objectivité. Prenons **Daredevil**. Moi aussi je suis fan, surtout du travail de Frank Miller. Moi aussi j'adore Elektra, le mélange d'ambiance polar et de secte ninja. Lorsque le projet fut annoncé, j'espérais un chef-d'œuvre. **Matrix**, **X-Men** ou même **The Crow** nous avaient permis d'espérer de bonnes adaptations de comics. Puis **Blade II** est sorti, suivi de **Spider-Man**. À mon avis, le premier est un pur chef-d'œuvre et si je ne partage pas votre culte du second, je lui reconnais de grandes qualités. Aussi, il me semble que l'on ne peut pas faire de ces films des mètres étalons du genre. Certes, **Daredevil** a des défauts. Il n'a ni la richesse émotionnelle de **Spider-Man**, ni la flamboyance violente et tragique de **Blade II**. Oui, les combats sont trop courts et plus tape à l'œil que captivant. Oui, le casting aurait pu être plus pointu, mais on ne peut pas traiter Jennifer Garner de *« bonne grosse texane »*, même si on est aveugle comme Matt Murdock ou que l'on n'a pas de goût comme Stéphane Moïssakis. Oui, le scénario s'inspire à droite à gauche et manque d'ampleur sans réussir aussi bien le coup du « film d'exposition » comme **X-Men**. Oui, mille fois oui, le film passe totalement à côté du potentiel du Tireur. Mais la critique de Stéphane est d'une mauvaise foi totale, comme s'il avait décidé de casser le film. Dire que **Daredevil** manie le bâton comme un pizzaiolo pété au chianti (même s'il y a, c'est vrai, des plans « too much » dans le film) reviendrait à dire que le bouffon vert est un vilain surfer qui a trop regardé le Bigdil. Résumer la scène de rencontre entre Matt et Elektra par *« lequel des deux à la plus grosse bite »* est une formule stérile à la Libé qui prouve la beauferie de celui qui l'écrit. Moi qui avais été déçu par **Spider-Man** à cause de votre critique (et de vos 6 sur 6), j'ai été agréablement surpris par **Daredevil** (0 sur 6 !!) par effet inverse, alors que pour un fan, c'est quand même pas l'extase. Et puis un film avec Jennifer Garner NE PEUT PAS être nul. Il me semble que ces deux avis chiffrés illustrent mon propos. Même s'il est plus que louable pour des journalistes de s'enthousiasmer ou d'enrager (pas comme à Ciné Live), **Daredevil** ne mérite pas 0, plutôt 2 au minimum. C'est un film seulement sympa qui passe à côté de la tragédie épique d'arts martiaux qu'il aurait pu être. De plus, ai-je parler de la présence de Jennifer Garner qui illumine l'écran ? Juger un film, c'est aussi juger un objet indépendant, au-delà de sa sincérité, de son potentiel ou de ses intentions. Stéphane avait mis 5 à **La Planète des singes**, à **Replicant** et à **Ghosts of Mars** et 6 (!) à **Chevalier** (ce qui lui fait chercher des excuses à Brian Helgeland, scénariste de **Daredevil**). **Daredevil** est un film « moyen » (plus ou moins selon les goûts), un blockbuster formaté mais pas une merde totalement ratée. Sans Carpenter, **Ghosts of Mars** aurait-il atteint 5 ? Si vous restez le meilleur magazine de cinéma (par vos choix éditoriaux mais aussi

PANORAMA DU CINÉMA FANTASTIQUE EUROPÉEN

Déjà responsable de la délocalisation de L'Étrange Festival à Strasbourg, le Mad Ciné Club organise, de 10 au 13 avril prochain, une rétrospective entièrement consacrée au cinéma fantastique européen. À cette occasion, le réalisateur italien Sergio Martino viendra présenter son chef-d'œuvre, **L'Étrange vice de Mme Wardh** et Jaume Balaquero honorera de sa présence la projection de son dernier film, **Darkness**. Également au programme : **Don Quichotte**, **La Terreur des zombies**, **L'Invasion des morts-vivants**, **X-Tro** et **Le Bossu de la rue morgue**. Alléchant non ? Ça se passe au Musée d'Art Moderne de Strasbourg (1 rue Hans-Jean Harp), et pour tous renseignements, on contacte Marc Troonen au 06 79 52 81 92 ou par e-mail : mtroonen@hotmail.com

LE CHAT MAD MOVIES

Créé par Bruno Provezza, (plus connu sous le nom de Peav, et parfois, Bolo...) le chat Mad Movies permet aux lecteurs de dialoguer en direct entre eux, et aux rédacteurs de la revue de faire comme s'ils travaillaient au bureau. Pour découvrir ce petit coin de paradis, un accès direct est disponible sur le site Mad, à l'adresse www.mad-movies.com/news.php3?223 Sinon, allez sur www.free.fr : choisissez « chat », entrez votre nom, connectez-vous. Puis tapez /join #madmovies. Et voilà.

L'éditeur de la publication n'est pas responsable du contenu des opinions exprimées sur le forum qui reste sous la responsabilité exclusive de leurs auteurs.

L'ABSURDE SÉANCE

Si vous aimez le cinoche fantastique, si vous habitez Nantes ou si vous comptez vous y rendre durant le mois de mai, la programmation de l'Absurde Séance pourrait fortement vous intéresser.
Jugez plutôt par vous-même :
3 Mai : **Cannibal Holocaust** de Ruggero Deodato /
10 Mai : **L'Ange de la vengeance** d'Abel Ferrara /
17 Mai : **The Servent** de Joseph Losey / 24 Mai : **Caligula** de Tinto Brass / 31 Mai : **Excalibur** de John Boorman.
Ça se déroule au cinéma le Katorza (3 rue Corneille - 44000 Nantes) chaque samedi à 22h30 pour 5 €.
Pour tous renseignements :
Tel.: 02 40 69 69 03.
absurdeseance@free.fr
http://absurdeseance.free.fr

COMMENT NOUS ÉCRIRE ?

Par courrier : Mad Movies,
Courrier des lecteurs,
17 rue Rodier, 75009 Paris.
Par e-mail : info@mad-movies.com
Tél. : 01 44 635 635.
Fax : 01 44 635 634

par la conviction qui vous anime) vous êtes parfois atteint d'un snobisme à l'envers, le sno-BIS-me. Sur ce, bonne bourre et sans rancune.

Jean Sébastien Pilarczyk (Arras)

Cher Jean-Sébastien,
Le débat sur la « mauvaise foi » de Mad revient sans cesse sur le tapis, que ce soit dans le courrier des lecteurs comme sur le site du magazine. Il faut donc croire que certains de nos lecteurs savent finalement mieux que nous si nous avons aimé ou pas X ou Y film. En ce qui concerne **Spider-Man**, *je peux te dire que j'ai vu le film 6 fois en salles, que je possède deux éditions du film en DVD (zone 1 et zone 2, histoire d'avoir tous les suppléments) et que j'ai bien dû le remater chez moi environ 20 fois en entier. De deux choses l'une : soit je suis complètement maso, soit je considère effectivement ce film comme un putain de bon gros chef d'œuvre (d'où le 6/6 dans le tableau de cotation). Je ne pourrais pas en dire autant pour* **DD**, *vu que je ne suis même pas sûr d'avoir envie de le revoir de sitôt. De plus, tu sembles d'accord pour dire que le film est bourré de défauts, si ce n'est qu'il y a Jennifer Garner dedans, donc, ça ne peut pas être nul (t'as pas dû voir* **Mister Magoo**…*). Permet-moi donc de te retourner le compliment sur la mauvaise foi et aussi de pointer du doigt que, comme n'importe quel homme normalement constitué, j'ai moi-même un faible pour certaines actrices. Mais vois-tu, pour autant que j'apprécie les qualités d'actrices (ou autres) de Carrie Ann Moss, Winona Ryder ou encore Nicole Kidman, je n'irais pas considérer* **Planète rouge**, **La Maison aux esprits** *ou encore* **Batman Forever** *comme des œuvres impérissables, ni même de simples films moyens du fait de leur présence. Ce sont, à mon sens, d'intégrales bouzasses cinématographiques auxquelles* **DD** *n'a rien à envier. D'autre part, sois bien sûr que si Carpenter n'avait pas réalisé* **GOM**, *nous n'aurions pas eu le droit au même film, ce qui stérilise finalement pas mal ta question. Enfin, merci pour l'insulte, elle me va droit au cœur, d'autant que je pensais que la beauferie dont tu parles se trouvait justement sur l'écran de cinéma à ce moment très précis.*
Cordialement,

Stéphane Moïssakis

IN GORE WE TRUST
L'association étudiante Scen'Art, en collaboration avec Clair Obscur, et en partenariat avec le vidéo club de Rennes Vidéo Première, vous inflige In Gore We Trust, une sélection de trois films particulièrement peu ragoûtants destinée à convertir ou à dégoûter définitivement les plus réticents au genre. Vu la programmation, les organisateurs distribueront des sacs à vomi à l'entrée de la salle !
13 Mai : **La Nuit des morts-vivants** de George A. Romero / 14 Mai : **Braindead** de Peter Jackson / 15 Mai : **Cannibal Holocaust** de Ruggero Deodato.
Chaque séance a lieu à l'Auditorium Le Tambour au sein de l'Université Rennes 2 à 20h30 pétante.
Pour tous renseignements :
Tel.: 02 99 14 11 43.
clairobscur@travelling-festival.com
www.travelling-festival.com

IN MEMORIAM

Chers Mad Boys,
Je vous écris pour râler mais c'est pour la bonne cause. En effet, je ne remets pas en doute votre excellentissime revue qui, comme le bon vin, se bonifie en vieillissant (et j'apprends, ô bonheur, par le numéro 150 le probable retour de la Mad Rubrik, youpi !!!). Non, je vous écris pour réclamer illico le retour de la pin-up mensuelle. Quel plaisir de découvrir ces jeunes beautés sur votre papier à fantasmes, j'en ai la chair de poule… Plus sérieusement, je vous joins l'avis de décès de Lana Clarkson, une des égéries de ce vieux roublard de Corman dans les eighties, qui vient de se faire trucider par Phil Spector. Le salaud ! Bref, bonne continuation et rendez nous la pin-up, la pin-up bordel !! On veut la pin-up !!

Roger Vidal (Fontainebleau)

Cher Roger,
Lana Clarkson, qui est née le 5 avril 1962 et qu'on a pu voir dans la comédie ado **Ça chauffe au lycée Ridgemont** *avant qu'elle ne tourne* **Deathstalker**, **Barbarian Queen 1** *et* **2** *et autre* **The Haunting of Morella** *pour Roger Corman, a en effet été assassinée le 3 février dernier dans la demeure de Phil Spector. L'enquête de la police, actuellement en cours, démontrera si oui ou non (même s'il y a fort à parier que oui) le producteur des Beatles et des Beach Boys est directement impliqué. Quant à la rubrique Pin-up, pas d'affolement, tu devrais la retrouver très prochainement puisque Damien prépare actuellement une nouvelle série d'interviews.*

NOTULES LUNAIRES

Du blockbuster bientôt sur tous les écrans au petit film obscur qu'on ne verra peut-être jamais, toute l'information du fantastique.

Ci-dessus : Johnny Depp dans Les Pirates des Caraïbes, et quelques dessins conceptuels du film. Ci-dessous : Johnny Depp et Orlando Bloom.

LES PIRATES DES CARAÏBES
LE PARADIS DES ZOMBIES

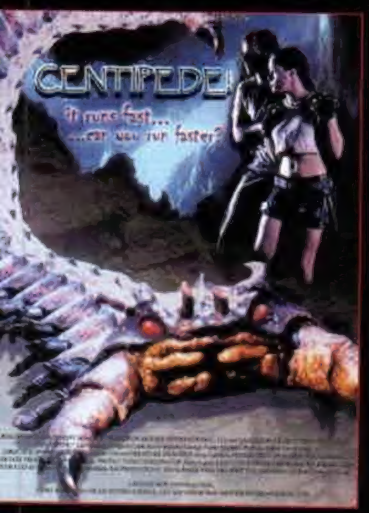
Genre terriblement cinégénique ayant engendré moult chefs-d'œuvre mais pestiféré depuis l'échec fracassant de **L'Île aux pirates** (qui, soit dit en passant, est loin d'être aussi nul qu'on a bien voulu le dire), le swashbuckler hisse de nouveau le pavillon grâce à Jerry Bruckheimer (**Pearl Harbor**), qui produit **The Pirates of the Caribbean : The Curse of the Black Pearl** pour 125 millions de dollars sous la bannière Disney, puisque le film est inspiré d'une attraction Disneyland. Gore Verbinski, récemment promu réalisateur compétent grâce à **Le Cercle**, commande les opérations sur un script signé Jay Wolpert (**La Vengeance de Monte Cristo**) et peaufiné par le tandem Ted Elliott/Terry Russio (**Le Masque de Zorro**). L'histoire est celle d'un aristo (Johnny Depp), qui s'acoquine avec la fille d'un gouverneur (Keira Knightley, le petit canon sur l'affiche de **Joue-là comme Beckham**, favorite d'Amidala dans **La Menace fantôme** et vue dans **The Hole**) pour déjouer les plans d'un pirate (Geoffrey Rush) dont l'équipage est constitué d'hommes naviguant entre la vie et la mort (les lueurs de la lune révèlent leurs squelettes)... Seul moyen pour lui d'enrayer cette malédiction : saigner la fiancée de son poursuivant. Des galions, des explosions, des tempêtes, du surnaturel, c'est ce qu'on nous promet dans ce spectacle doté d'une équipe technique triée sur le volet : la photo est signée Darius Wolski (**USS Alabama**), les effets spéciaux ILM, les maquillages Greg Cannom (**Hannibal**) et la musique Alan Silvestri (**Le Retour de la Momie**). Les lectrices de Mad seront également folles de joie en apprenant que l'un des rôles principaux est tenu par Orlando « Legolas » Bloom, qui s'est coupé les cheveux et a retrouvé sa teinte brune naturelle. On murmure même qu'au montage, et après le succès du **Seigneur des anneaux**, son rôle aurait été considérablement mis en avant. Un sacré hors-d'œuvre en tout cas, en attendant, comme plat de résistance, l'autre swashbuckler de 2003 : **Master and Commander** de Peter Weir avec Russell Crowe, repoussé de quelques mois pour éviter une collision de navires. Prévu le 9 juillet aux USA, **Les Pirates des Caraïbes**, si les vents lui sont favorables, pourrait remettre à quai des projets comme **Captain Blood** de John McTiernan et **Mistress of the Seas** de Paul Verhoeven.

Cédric DELELÉE

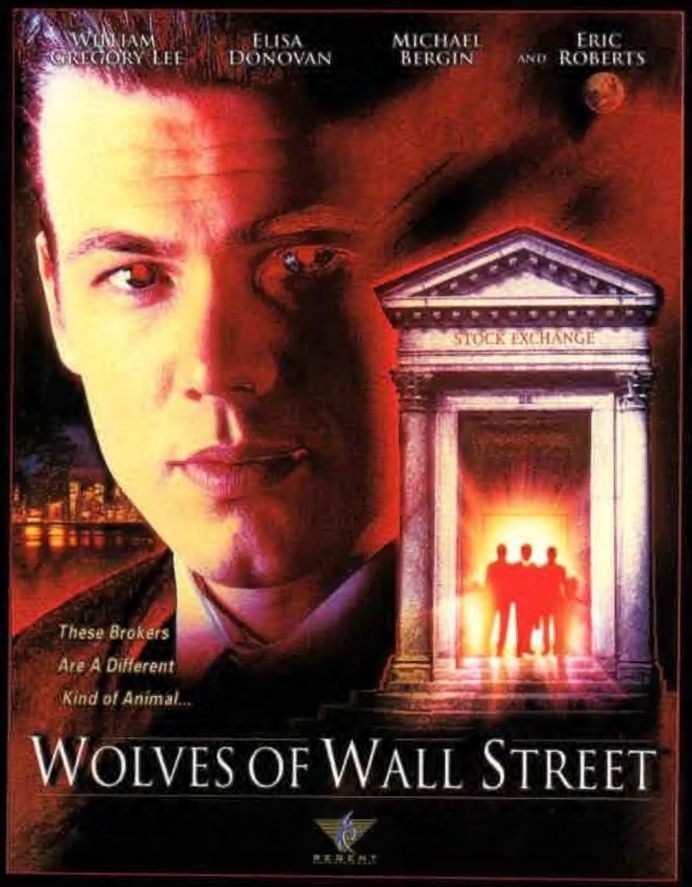
■ On croyait le Fantastique italien mort et décomposé. **Io Sono un Vampiro**, réalisé par Max Ferro (qui n'avait rien fait depuis **Shadow Warriors** en 92... enfin... rien d'avouable !), contredit cette affirmation. Le film, qui se déroule du dix-huitième siècle à nos jours dans la ville de Turin, suit le conflit qui oppose deux frères aristocrates : l'un est un buveur de sang, l'autre va le traquer des siècles durant. Gorges béantes d'où dégoulinent des flots de sang, duels à l'épée, architectures baroques et flamboyantes, tout ça devrait être contemplé dans cette production tournée pour la télé mais paraît-il visuellement très réussie, Ferro ayant pris soin d'éclairer toutes ses scènes nocturnes à la bougie, sans projecteurs d'aucune sorte.

■ Également connu sous le titre **The Hazing**, **Butchered** est le nouveau film de Joe Castro, réalisateur de **Terror Toons**, dont le sieur Bustillo nous disait le plus grand bien le mois dernier. Lynette et Barbara, deux copines un peu dérangées, meurent d'envie de foutre le bordel à la soirée la plus branchée du campus, laquelle se déroulera dans une lugubre bicoque abandonnée. Ce qu'elles ignorent, c'est que le bâtiment abrite un squatter qui se trouve être un tueur sadique et qui va avoir du mal à cacher sa joie en voyant débouler toutes ces petites minettes bonnes à dépecer. Produit par Cinemacabre et Amsell Entertainment, ce spectacle sexy-gore met en vedette deux jolis minois : Elina Madison (**Mulholland Drive**, **The Mummy's Kiss**) et Phoebe Dollar (**Ted Bundy**).

■ « *Il court vite… Pouvez-vous courir plus vite ?* ». Telle est l'angoissante question que pose **Centipede !**, produit par Shoreline. Et c'est quoi un centipède ? Eh bien c'est un bipède avec cinquante fois plus de pattes (donc cent, d'où centipede !). Un insecte monstrueux, un scorpion de la taille d'une vache, sauf que quand on le coupe en deux, chaque morceau se met à cavaler ventre à terre. C'est à ces bestioles peu sympathiques que sont confrontés des aventuriers murés dans une caverne, tandis qu'à la surface, la police tente de se frayer un passage jusqu'à eux. Réalisateur de **Dark Asylum** ayant déjà tâté du moustique avec **Little Insects**, Gregory Gieras marche à l'économie : ses héros étant plongés dans le noir pendant une bonne partie du film, ça évite les effets spéciaux trop onéreux (on voit leurs yeux qui rougeoient et l'on entend leurs victimes couiner).



■ Attention, gros morceau : le nouveau film de David DeCoteau, le chouchou de notre rédac'chef. Ça s'appelle **Wolves of Wall Street**, et c'est produit par Regent. Et ça rigole pas : Jeff Allen, jeune cadre ambitieux, intègre fièrement la firme carnassière des « Wolfe Brothers » comme courtier. Dès lors, richesse et conquêtes féminines s'offrent à lui et le succès lui tourne la tête. Mais il va rapidement découvrir que sa nouvelle compagne possède un passé trouble et que ses employeurs se nourrissent de leurs investisseurs dans tous les sens du terme. Car ils dissimulent un secret venu du fond des âges, trop terrifiant pour être révélé au grand jour : les loups-garous ne sont pas un mythe… Situé quelque part *(mais alors vraiment quelque part, hein San ? - ndlr)* entre **La Firme**, **Wolf** et **L'Associé du Diable**, **Wolves of Wall Street** est fréquenté par des acteurs plutôt doués : après **Brotherhood 3** (signé DeCoteau), William Gregory Lee (***Dark Angel***, ***Xena***) et Elisa Donovan se retrouvent, côtoyés par Michael Bergin (**Starforce**) et le fauve Eric Roberts, qui n'a pas besoin de se forcer pour avoir l'air dangereux.



La musique est par ailleurs signée Harry Manfredini (**Vendredi 13**).

■ La fantasy fauchée du mois, c'est **The Underworld** : Nick, un ado solitaire, tente d'intégrer un gang de terreurs qui le précipitent dans un trou béant situé dans une mine abandonnée. Nick se retrouve alors dans un monde souterrain (forcément, il allait pas se retrouver sur Pluton) contrôlé par Luth, le maître du Mal (qui ressemble à un croisement entre Darkness

THE ORDER
NOURRITURE SPIRITUELLE

Troisième film de Brian Helgeland (**Payback**, **Chevalier**), **The Order** (rien à voir avec le Van Damme), plus connu sous le titre finalement abandonné de **The Sin Eater**, a connu de nombreux problèmes qui l'ont freiné à tous les stades de sa production. Écrit par le réalisateur (lui-même scénariste confirmé, que ce soit sur **L.A. Confidential** ou sur ses collaborations avec Clint et Costner), le film raconte l'enquête menée par un jeune prêtre du Vatican et une détective sur des sacrifices commis par le membre d'une secte dissidente de l'Ordre Catholique, qui dévore ses victimes pour les libérer de leurs péchés et se les approprier. Au départ, c'est Antonio Banderas qui doit jouer le prêtre, mais ça se goupille mal et Helgeland veut confier le rôle à Paul Bettany, éblouissant en poète déjanté dans **Chevalier**. La Fox refuse, arguant du manque de notoriété du comédien, mais autorise Helgeland à le remplacer par Heath Ledger, premier rôle de **Chevalier** justement et jeune acteur promis à un bel avenir. Ayant l'esprit d'équipe, le réalisateur embauche également deux autres acteurs du film, Mark Addy (**La Machine à explorer le temps**) et la belle Shannyn Sossamon (**Les Lois de l'attraction**). Là-dessus, arrive notre Vincent Cassel, censé incarner le « mangeur de péchés ». Mais il s'embrouille (méchamment) avec son metteur en scène et rentre au pays : il n'est pas loin, le film est tourné en Italie. Il est remplacé par l'allemand Benno Fürmann (**Anatomie**). Le tournage plateau bouclé, on passe aux effets spéciaux, et là, catatrophe : censés terrifier, ils sont hilarants (« *on dirait des calamars !* » dira une source autorisée) et doivent impérativement être refaits. Le travail effectué, la Fox se retrouve avec un film glauque, qui verse dans l'horreur pure et dure : classement R !

C'est dire à quel point on attend ce film, programmé aux USA pour le 5 septembre (et chez nous pour… le 4 juin ! Vive la France !), parce qu'il sent le soufre, qu'Helgeland est un gars imprévisible et Ledger un acteur formidable. À propos, un distributeur va-t-il avoir assez de couilles pour se décider à sortir chez nous son dernier film, **The Four Feathers**, superbe épopée d'aventure à la David Lean victime d'un échec immérité Outre-Atlantique ?

Cédric DELELÉE

VAN HELSING
LA SOMME DE TOUTES LES PEURS

Annoncé en 94 comme une séquelle au Dracula de Coppola avec Anthony Hopkins, le projet Van Helsing avait sombré dans l'oubli. Voilà qu'il ressurgit, mais sous une forme radicalement différente, imaginée par le scénariste/réalisateur Stephen Sommers, qui a su redorer le blason du film d'aventure avec La Momie et sa suite. Deux blockbusters qui ont convaincu Universal de lui donner carte blanche pour revigorer l'image quelque peu poussiéreuse du célèbre chasseur de vampires: jusqu'ici cantonné à traquer le comte Dracula, il va cette fois devoir affronter, en plus de sa proie habituelle, les monstres les plus fameux du studio, soit la créature de Frankenstein et le loup-garou! Si Sommers compte bien faire de Van Helsing un hommage aux films d'épouvante qui ont bercé son enfance (Hammer en tête), le spectacle ne sera pas seulement gothique, mais également très héroïque, comme l'explique son interprète, Hugh « Wolverine » Jackman: *« C'est une version swashbuckler du Van Helsing qu'on connaît. Plus jeune, plus portée sur l'aventure. Il est en quelque sorte un mercenaire payé par l'Église Catholique pour éradiquer toute menace démoniaque sur Terre. Au début du film, qui se passe au XIXe siècle, nous le découvrons alors qu'il affronte Jekyll et Hyde. C'est alors que Dracula, dont l'Église connaît l'existence, devient incontrôlable: Van Helsing est donc envoyé dans les Carpathes pour le débusquer, mais son adversaire s'est fait des alliés féroces... ».*

Pour mener à bien ce projet terriblement excitant, qu'il produit lui-même avec son monteur attitré Bob Ducsay pour un budget mastoc de 160 millions de dollars, Sommers s'est entouré d'une équipe de prestige: outre certains de ses collaborateurs habituels (dont Alan Silvestri à la musique), on retrouve à la photo Allen Daviau, ancien chef-op' de Spielberg (E.T., La 4e dimension), et aux maquillages Greg Cannom, qui avait déjà œuvré sur... le Dracula de Coppola! Côté casting, il mise sur des acteurs peu connus pour épauler sa vedette masculine: Kate Beckinsale (Pearl Harbor), David Wenham (Faramir dans Les Deux tours) et Richard Roxburgh (Mel-2, Moulin rouge), qui endosse la cape du Comte Dracula.

Seul problème: il va falloir être patient! Tourné à Prague, Rome et Paris, Van Helsing ne sortira aux USA qu'en mai 2004. On a donc largement le temps de fantasmer sur les visuels, notamment celui du héros qui évoque directement le Solomon Kane de Robert E. Howard et D, le Vampire Hunter de Yoshiaki Kawajiri.

Cédric VAN DELELÉE

dans **Legend** et Jeremy Irons en chef des Morlocks). Luth donne le choix à Nick: devenir un guerrier des ténèbres et l'aider à envahir la surface de la terre (= gros budget, donc ne rêvez pas trop) ou être emprisonné pour l'éternité dans un donjon (= économique, mais là film très chiant). Flanqué d'une nymphette qui passait par là et d'un Gollum simplet, Nick va tenter de se soustraire à l'influence de Luth (et engager contre lui une Luth dont dépend le sort du monde). Le film est co-réalisé par Steve Wang (**Guyver**, **Drive**, les effets spéciaux de **La Main qui tue** et **Darkness Falls**) et Todd Tucker (maquilleur sur **Le Puits et le pendule**, le **Dracula** de Coppola et **Blade**), tous deux assurant ici les effets spéciaux, Tucker signant en outre le scénario tout seul.

■ Génial dans **Hitcher** mais complètement oublié depuis, C. Thomas Howell, qui a déjà à son actif une floppée de séries B, ne change pas trop de registre avec **Nursie**, que vient de nous concocter Joe C. Maxwell, coupable de plein d'épisodes de séries télé érotiques et de **Zarkorr the Invader**. Tommy est Zack, un tou-

bib victime d'un accident de la route et recueilli par une infirmière dérangée dans une baraque paumée au milieu de paysages enneigés. Une relecture de **Misery** et de **Fargo** en somme, la sage-femme étant interprétée par Savannah Smith Boucher (ça promet!), vue dans **Fatal Instinct** et dans **Le Gang des frères James**.

■ Deux étudiants qui sillonnent l'Amérique à bord de leur voiture sont embouti par un camion qui manque de les précipiter dans le fossé, avant d'être les témoins d'un meurtre commis par les hideux occupants du véhicule dans un motel. Prenant la fuite, ils découvrent alors une auto-stoppeuse gironde endormie dans leur 4x4. Pourchassés par le conducteur du camion, ils vont être entraînés jusqu'à sa demeure, une maison perdue au fond des bois qui abrite des horreurs sans nom... **Duel**, **Jeepers Creepers**, **Hitcher**... Monster Man ne cache pas ses inspirations. C'est Michael Davis (les scénarios de **Prehysteria**

LE MONDE DE NÉMO
COMME UN POISSON DANS L'EAU

Marlin, poisson-clown craintif évoluant dans les eaux de la Grande Barrière de Corail, tente d'élever comme il peut son turbulent rejeton, le petit Némo. Quand celui-ci disparaît brusquement, Marlin, aidé par la gentille Dory, un poisson-chirurgien à la mémoire quelque peu limitée, va devoir entreprendre une quête mouvementée pour retrouver son fils, quête qui le mènera jusque dans le monde des humains. Voilà donc le pitch de la nouvelle bombe made in Pixar/Disney, réalisée par Andrew Stanton (**1001 pattes**... veah!). Encore une nouvelle tornade d'émotions et d'idées à prévoir, avec plein de persos marrants et attachants, comme un banc de tortues intrépides, une escadrille de pélicans et une équipe de requins blancs surprenants (dirigée par un certain Bruce !... les connaisseurs apprécieront...), le tout interprété par les voix d'Albert Brooks, Willem Dafoe, Ellen DeGeneres et Geoffrey Rush. Les premières images laissent présager d'un nouveau tour de force animé, notamment en ce qui concerne le rendu des « prises de vue » sous-marines. Sortie prévue le 30 mai aux States et le 26 novembre chez nous. À noter: le projet concurrent de DreamWorks/PDI, **Sharkslayer**, un film de mafia chez les requins au casting vocal encore plus prestigieux (Robert DeNiro, Jack Black, Angelina Jolie, Will Smith, Renée Zellweger et Martin Scorsese) sortira un an plus tard (soit le 5 novembre 2004). Qui a dit que les gars de Pixar allaient encore foutre une branlée artistique aux p'tits rigolos de chez PDI?

Arnaud BORDAS

Des requins, des tortues et des méduses balisent le périple de Marlin et Dory.

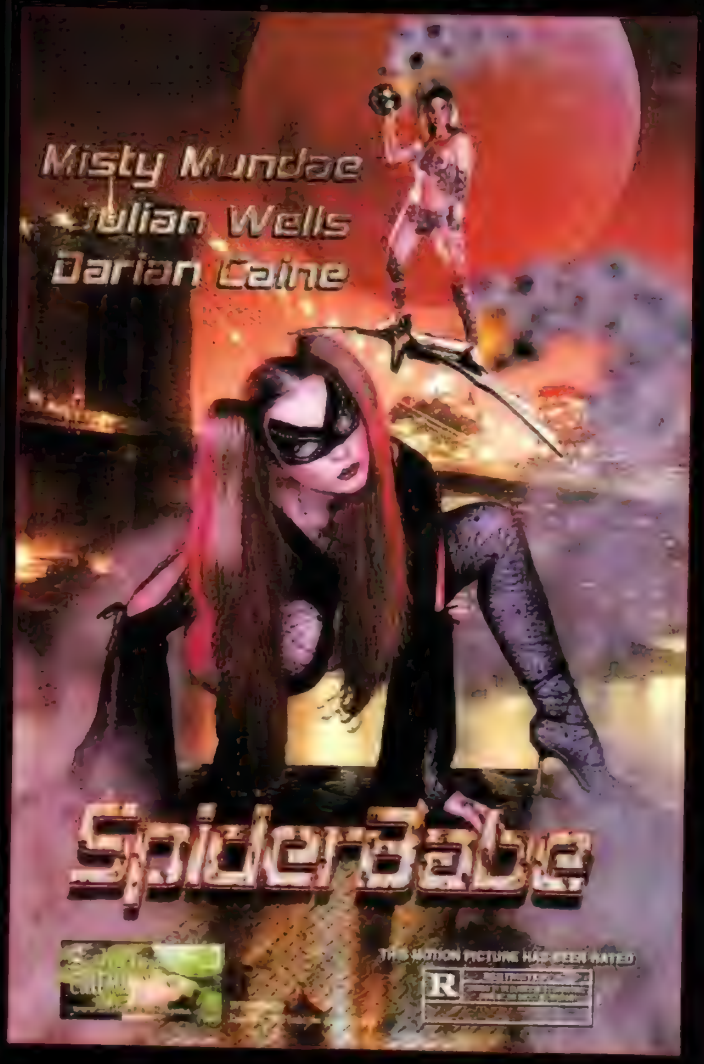
2 et 3 et de **Double Dragon**... quel CV!) qui met en boîte cette production Dream Entertainment.

■ Expert en arts martiaux ayant passé toute sa carrière dans le B et le Z, Jeff Speakman (**L'Arme parfaite**), par ailleurs comédien exécrable, semble vouloir se reconvertir dans le Fantastique, tout en continuant à agiter les bras. Dans Night Terror, premier film de Ric La Monte, il « joue » un prof qui emmène ses étudiants à une soirée farces et attrapes sise dans une maison où, vingt ans plus tôt, un tueur en série a été abattu par la police. La présence des importuns ne manque pas de réveiller quelques démons et un troupeau de zombies que le ventripotent Jeff va se faire un plaisir de latter. Etant donné la vélocité coutumière du zombie moyen, il ne devrait pas avoir trop de mal à leur tatanner la trouche!

■ Encore une histoire de serial-killer dans Serial Intentions, réalisé par Brad Jacques (**Pray For Power**) pour Showcase. Après que cinq victimes femelles aient été empilées à la morgue, deux policiers ouvrent une enquête (au bout de cinq morts, ils prennent leur temps) et, comme ça les gonfle un peu de sortir de leur bureau, effectuent des recherches sur Internet. Là, ils tombent sur un site appelé Le Dindon... non, pardon, le Donjon, que toutes les victimes ont visité. Après mûre réflexion et avoir consulté une journaliste, ils en déduisent que le leader du site a un rapport avec tout ça, mais comme il est un peu moins abruti qu'eux, il va fixer les règles du jeu. On imagine aisément pléthore de scènes d'action assises dans ce film interprété par Mark Grant (**The Perfect Game**), Christy Scott Cashman (**The**

Strangler's Wife) et Erin Gray, autrefois vedette de **Buck Rogers au XXVe siècle**.

■ Après les trois **Erotic Witch Project**, **Play-Mate of the Apes** et plus récemment **Lord of the G-Strings**, les joyeux drilles de la société Seduction Cinema que sont Michaerl Beckerman et John Bacchus produisent maintenant **SpiderBabe**, réalisé par le chef op' Johnny Crash d'après un scénario de Terry M. West (**The Sexy 6th Sense**, **Vampire Queen**). Misty Mundae interprète la ravissante mais timide Patricia Porker, une étudiante qui tombe folle amoureuse de son voisin de palier. Le jour où elle est piquée par une araignée génétiquement modifiée en plein cours de sciences naturelles, elle se découvre des pouvoirs surhumains et décide de devenir la super-héroïne SpiderBabe. Arrive alors en ville une certaine Lucinda Knox, alias la redoutable Femtilian, qui rêve de dominer le monde. Lors de leur première confrontation, SpiderBabe et Femtilian se rendent compte qu'elles ont un point commun : un appétit démesuré pour les femmes. Comme on dit, faites l'amour, pas la guerre... Autour de Misty Mundae, on retrouve Julian Wells, Darian Caine, Kelli Summers, Shelby Taylor, Ruby LaRocca et la petite nouvelle Juliette.



Flashes

● Stéphane et Yannick sont super-contents ! Steven Seagal devrait commencer ce mois-ci le tournage de **Ghengis Khan**, biopic du célèbre conquérant, pour un budget de 50 millions de dollars. Tournage en Chine pour ce qui risque fort d'être le **Lawrence d'Arabie** de notre chamail-low bondissant. Si, si, vous verrez...

● La bonne nouvelle du mois : Brett Ratner s'est barré du projet **Superman** et va désormais se concentrer sur **Rush Hour 3** (c'est ça mon gars, fais-toi plaisir...). Le projet est toujours en pré-production (on parle même de Steve Martin dans le rôle de Perry White, le patron de Clark Kent). N'empêche, rappelons que le film doit toujours sortir en 2004 (budget estimé : 225 millions de dollars !) et qu'après plus de dix ans de « development hell », il serait peut-être temps de passer la seconde.

● Un putain de projet pour Barry Sonnenfeld ! **Angry White Men**, produit par Joel Silver et Robert Zemeckis, se présente sous la forme d'une comédie d'action, où quatre businessmen virés de leur boîte décident de se reconvertir dans le détournement de trains et deviennent des héros aux yeux de la population. Nul doute qu'avec un sujet pareil, le réal de **MIIB** va nous revenir au top de sa forme.

● À la rédaction de Mad, c'est la consternation. On vient d'apprendre que John McTiernan a signé pour réaliser **Les Dents de la mer 5** (**Jaws 5 : Surface**), avec Michael Caine (qui reprend son rôle du quatrième opus) et Tcheky Karyo, dans le rôle du frère de Martin Brody, incarné par Roy Scheider dans les deux premiers épisodes. Mon Dieu, McT, qu'est-ce que tu fais ? Reprends-toi, bon sang !

● Programmé au Japon pour l'été 2004, **Hauru No Ugoku Shiro** (alias **Howl's Moving Castle**, soit « le château mobile du hibou ») sera le prochain dessin animé d'Hayao Miyazaki. Projet suivant du maître nippon (et là, attention, il s'agit de LA nouvelle du mois) : un film d'animation entièrement réalisé en images de synthèse, qu'il devrait diriger en collaboration avec Pixar. On peut donc raisonnablement attendre le plus grand dessin animé de toute l'histoire du cinéma...

● Une info surprenante : le **Kill Bill** de Tarantino devrait comporter des

séquences en animation. Ça va vraiment être un OVNI total, ce film ! En attendant la sortie, toujours programmée pour octobre aux USA, on vous passe une magnifique photo du grand David Carradine, le sabre bien en main.

○ Alfred Gough et Miles Millar (créateurs de la série ***Smallville***) planchent pour New Line sur le scénario de **Iron Man** (sortie prévue en 2005). Pour les néophytes, le comic book original racontait les aventures d'un milliardaire dépressif et de son alter ego, un super-justicier revêtu d'une armure rouge et or aux pouvoirs surpuissants. Selon la rumeur, Leonardo DiCaprio devrait incarner le double rôle de « Tête de fer » et de Tony Stark (bof... Nous, on veut George Clooney !).

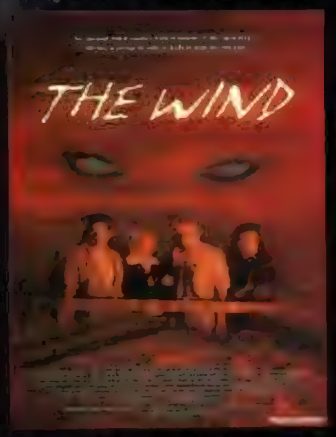
○ Karyn Kusama, réalisatrice de **Girlfight**, devrait mettre en boîte pour Paramount le film d'action **Aeon Flux**, d'après la série animée de MTV.

○ Malgré les absences de John Travolta, d'un budget et d'un gros studio, il paraît que l'Église de Scientologie essaie de mettre en route une séquelle au mémorable **Battlefield Earth**. Emilio Estevez, adepte émérite des théories vaseuses de L. Ron Hubbard, ferait du lobbying actif pour concrétiser la chose.

○ 81 printemps au compteur, le grand Christopher Lee enchaîne les rôles à une cadence déraisonnable. Il vient de rejoindre Jean Reno et Benoît Magimel (qui reprend le rôle de Vincent Cassel) sur le tournage de **Les Rivières pourpres 2 : Les Anges de l'Apocalypse** pour interpréter Emerich, un personnage mystérieux. C'est toujours Olivier Dahan (**Le Petit Poucet**) qui réalise et Luc Besson qui produit et qui signe le scénario.

○ Bon, sinon, Luc Besson a formellement démenti la rumeur selon laquelle il devait diriger un éventuel **Rambo 4**. Voilà, voilà...

■ Premier film de Michael Mongillo et produit par Artist View, **The Wind** s'intéresse à un groupe d'amis qui va imploser suite à la réception par la jeune et jolie Claire de ce qu'elle croit être une lettre d'amour. Lorsqu'elle l'ouvre, elle pose les yeux sur un message obscène... et sourit. Réaction étrange pourtant, elle avertit ses camarades et leur révèle



qui est l'auteur de la missive. Amoureux de Claire, Mic tue celui-ci, puis décide de se livrer à la police, ce qui n'est pas du goût de ses acolytes présents lors du drame. Ils décident donc de le supprimer. Mais c'est alors que Mic découvre que Claire est le véritable auteur de la lettre qui a tout provoqué et qu'elle se l'est envoyée à elle-même... Un thriller psychologique plutôt attirant, qui rappelle quelque peu *Le Maître des illusions*, non pas le film de Clive Barker mais l'excellent roman de Donna Tartt.

■ Les westerns horrifiques sont un genre trop rare qu'honore **The Uninvited**. En 1885, une bande de six hors-la-loi poursuivis par un shérif débarque dans un ranch paumé dans les plaines du Far West. Parmi eux, deux sœurs aussi appétissantes qu'excitées de la gâchette et un chef de gang gravement blessé. Ce qu'ils ignorent, c'est que le vieil homme et sa femme qui habitent le ranch dissimulent un secret terrifiant. L'arrivée des bandits va provoquer sa mise à jour sous la forme d'horreurs innommables contre lesquelles un revolver ne peut absolument rien. Mis en scène par Jason Bourque, à qui l'on doit déjà le film-catastrophe **Wildfire 7: The Inferno** et qui a produit **Ripper**, **The Uninvited** est co-écrit par Dominika Wolski, actrice vue de façon récurrente dans la série ***Dark Angel*** (elle interprète ici une des sœurs). Les effets spéciaux sont dus à la société Flesh & Fantasy Inc.

San HELVING

QUARANTINE
UN FILM EN ENFER

Réalisé par Laume Conroy, **Quarantine** est un film de zombies qui met en vedette des personnages peu fréquentables. Un dealer, un voleur et un mac, qui découvrent que la nouvelle drogue qu'ils ont mis en circulation dans la rue possède un effet secondaire ennuyeux: elle réveille les morts! Résultat, l'état d'urgence est proclamé et la ville mise sous quarantaine. Seule solution pour les trois associés: s'échapper de ce qui est devenu une cité livrée au chaos et à la boustifaille.

Un film pas facile à compléter (deux ans et demi), malgré la présence en tête d'affiche de la scream queen Stephanie Beaton. Et si l'on en croit les problèmes qui suivirent, l'engager fut une erreur monumentale, comme l'explique Conroy à qui veut l'entendre. Le contact avec elle avant été plutôt bon sur le tournage (traduisez: il a dû la sauter), ils décident tous deux d'un arrangement: Conroy accepte d'être chef-op' sur un projet de Beaton et sa compagnie Dark Dimensions d'en assurer les effets spéciaux et de les filmer. En échange, Beaton jouera dans le prochain film de Conroy. Un échange de bons procédés où il n'est pas question d'argent. L'accord scellé, Conroy use de ses contacts pour obtenir des ristournes sur l'équipement technique, dans le seul but d'aider Beaton. Comme elle a encore besoin d'aide, il lui amène des acteurs, lui trouve des plateaux. Mais deux jours après le début du tournage, voilà qu'elle se barre avec tout le matos (loué par Dark Dimensions), et charge sa mère de contacter Conroy pour lui annoncer que leur deal ne tient plus (« *Et ne vous approchez plus de ma fille, salopard!* »), exigeant en outre de récupérer gratos tous les effets spéciaux filmés. Bien entendu, Conroy refuse. Beaton réplique en annonçant sur son site Internet qu'on lui a volé ses effets spéciaux. Aujourd'hui, son film est au point mort, et Conroy se sert lui aussi du Web pour narrer ses malheurs, décrivant Beaton comme une femme manipulatrice, que le milieu l'a pourrie, et que de toute façon, il l'a vue enfler plein de monde sous ses yeux! Étant donné le physique de la belle Stephanie et le ton employé, on se doute qu'il y a là-dessous une sombre histoire de fesse. Eh oui, même dans le Z, ils se bouffent le nez! Sans parler du reste...

Cédric DELELÉE

Du gros gore et des nénés... Cooool !!!

Sony Music DEPARTEMENT VIDEO présente **La Collection TROMA : CULTE !!!!**

Les 5 premiers films de la délirante compagnie américaine arrivent enfin en DVD VIDEO !!!

TROMA

SORTIE NATIONALE
LE 31 MARS 2003
ça va saigner !!!

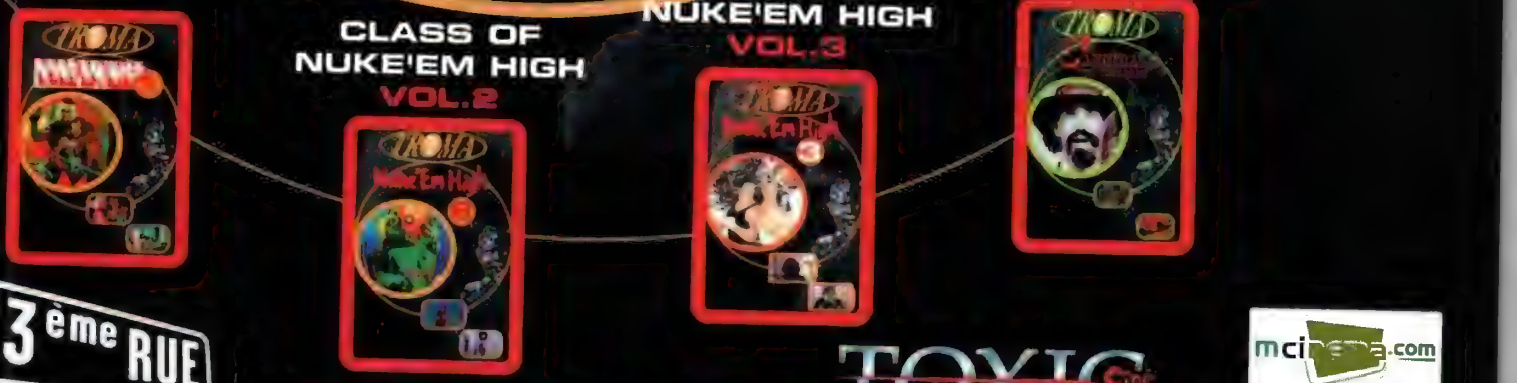
SGT KABUKIMAN NYPD

CLASS OF NUKE'EM HIGH VOL.1

CLASS OF NUKE'EM HIGH VOL.2

CLASS OF NUKE'EM HIGH VOL.3

CANNIBAL ! THE MUSICAL



3ème RUE
UNE ACTION ET SUSPENSE

WWW.TROMA-FRANCE.NET

TOXIC Ciné Gore
LE MAGAZINE DU CINÉMA QUI DÉCAPE !

mcinema.com
TISCALI

NOTULES ASIATIQUES

par Julien SÉVÉON

Peu de fantastique et d'horreur dans ces Notules Asiatiques mais des news carburant à la sueur et l'adrénaline, aux dessous de bras sentant fort et au biceps musculeux. Du polar couillu, du film d'action testiculeux et des petites pépées dévêtues prêtes à faire la fête à votre slip...

■ Fans d'horreur nippone, réjouissez-vous, le nouveau Hideo Nakata (**Ring**) est fini! Qu'est-ce que ce grand maître de la terreur a-t'il bien pu nous livrer cette fois-ci? Une nouvelle histoire de fantômes flippante à souhait? Un slasher new wave? Ou pourquoi pas un film de possession diabolique? Et bien assevez-vous bien, car Nakata nous a mijoté... un drame romantique. Oui, je sais, c'est vicieux de faire miroiter de belles promesses, mais que voulez-vous, c'est le mois d'avril... Pour ceux que ça intéresse le film se nomme Last Scene et met notamment en scène Hidetoshi Nishijima, acteur principal du dernier Takeshi Kitano, **Dolls**.

■ Kitamura, dont la suite de carrière après son vivifiant **Versus** nous a passablement refroidi (le toujours inédit chez nous **Alive**), s'attaque à une adaptation d'une BD de Kazuo Koike (*Baby Cart*). On n'en s'ait guère plus pour l'instant, mais on espère fermement qu'il réussira à retrouver la magie de son premier film...

■ La prochaine sortie en France de l'édition collector de **Volcano High** nous permet de revenir sur un film sorti en fin d'année dernière en Corée et racontant une histoire quelque peu similaire. Conduct Zero, de Jo Geun-shik, suit en effet un lycéen bagarreur qui essaie de mettre fin à son passé turbulent par amour pour une fille mais qui se retrouve attaqué par un nouvel élève aux techniques de combat dévastatrices. A la différence de **Volcano High** cependant, le film joue plus sur le registre de la comédie que sur ceux de l'action à haut débit et des SFX.

■ 13 Kaidan de Masahiko Nagasawa (**Seoul**) n'est pas, malgré son titre, un film de fantômes, mais un thriller policier. Sorti début février au Japon, le film raconte l'enquête d'un prisonnier libéré sur parole et d'un maton qui se sont vus proposer par un avocat une juteuse somme pour prouver l'innocence d'un condamné à mort. Mais leur propre passé tourmenté les empêche d'avancer. Plaidoyer contre la peine de mort, **13 Kaidan** met en scène dans le rôle du prisonnier en liberté Takashi Sorimachi, surtout connu pour son interprétation du prof GTO dans la série télé du même nom.

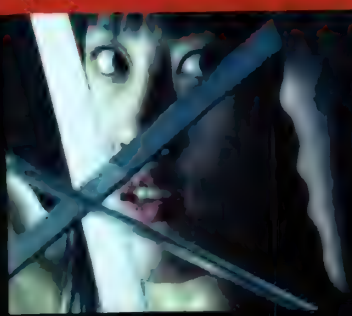
■ Le traumatisme de la séparation Nord-Sud en Corée, continue de faire les beaux jours des polars/films d'action. Après **Shiri**, **JSA** ou encore **The Coastguard**, voici Double Agent, l'histoire d'un agent secret nord-coréen qui fuit son pays d'origine pour rejoindre l'ennemi juré, la Corée du Sud, où il se voit proposer un boulot... de contre-espionnage.

■ Alors que l'on sait maintenant que le puissant **Sympathy For Mr Vengeance** sortira bel et bien cette année en France, son réalisateur Park Chan-wook s'attaque à un nouveau projet basé sur un manga nippon. Le film, pour l'instant nommé Old Boy, raconte la sortie de prison d'un homme qui n'a eu aucun contact avec quiconque durant toute son incarcération. C'est Choi Min-shik, le talentueux acteur de **Failan** et **Ivre de femmes et de peinture**, qui tiendra le rôle principal.

NAKED WEAPON

Quand Clarence Ford avait accouché de **Naked Killer** en 1992, sur une idée écrite et produite par le big tyran de Hong Kong, Wong Jing lui-même, autant dire que la sensation fut grande. Non seulement parce que la campagne de pub était HOT à se liquéfier sur place, mais surtout parce que le film délivrait un cocktail explosif d'érotisme et de violence dirigé par une Chingmy Yau particulièrement excitante (mais qui, au grand dam de tous, ne dévoilaient même pas un petit bout de téton). **Naked Killer** fut un hit immédiat à Hong Kong et devint rapidement un objet culte au quatre coins de la planète auprès des aficionados de pellicules d'exploitations colorées.

Quand, peu de temps plus tard, Wong Jing annonça un **Naked Killer 2**, beaucoup sentirent un net tressaillement au niveau du bas ventre. Après tout, Chingmy Yau avait collé tant de rêves humides aux maniaques vidéophiles du globe que la simple possibilité de la revoir dans de nouvelles aventures femmes-fatalesques éveilla parmi ces derniers des sentiments que la morale nous défend de dépeindre ici... Après de multiples annonces de projets, de casting, de fausse suite (le tout premier **Raped by an Angel**, super rape-revenge misogyne mettant en scène la toujours aussi bandan... euh, bonne actrice Chingmy Yau, fut marqueté dans plusieurs pays en tant que **Naked Killer 2**), on apprit courant 2002 que le projet de suite officielle était enfin en marche. Première surprise,



■ Après son segment horrifique dans **Three**, Kim Jee-won reste dans le monde de l'horreur avec son nouveau projet nommé A Tale of Two Sisters. Sortie prévue en Corée du Sud courant mai.

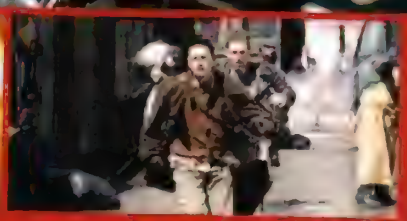
■ Surprise, surprise, Unborn But Forgotten, dont on vous parlait dans les précédentes Notules Asiatiques, semble avoir été acheté pour la France...

■ Retenez bien ce nom : PTU (prononcez pitiyou) est le nouveau film de Johnny To, qui fera sa première mondiale lors du prochain Festival International du Film de Hong Kong. Un polar de haute volée avec Simon Yam, qui devrait remonter la cote du réalisateur après ses piteux **My Left Eyes Sees Ghosts** et **Fat Choi Spirit**.

■ Vous avez entendu parlé de **Hero**, le film de Zhang Yimou, dans ces pages (et vous en saurez encore plus dans le prochain numéro), mais connaissez-vous The Hero, film indien mettant en

scène un de nos tough guys bollywoodien préféré, Sunny Deol ? Surfant sur la vague des **Indians**, **Mission Kashmir** et autre **Border**, **The Hero** est un nouveau film ultra-patriotique dans lequel le héros du titre (Sunny, bien sûr) se retrouve opposé à... de méchants musulmans pakistanais. Décidément, il n'y a pas que dans le grand Ouest que ça pue...

■ Cela devrait intéresser quelques fans : Chow Yun Fat, Jet Li et Jackie Chan continuent leur carrière à Hollywood, le premier dans Bulletproof Monk et Land of Destiny, où il a rejoint John Woo, le second dans un film hip-hop



baston nommé Cradle 2 The Grave et le dernier dans Highbinders et Around the World in 80 Days... Si on vous dit que les films ne prêtent pas à l'enthousiasme le plus fou, serez-vous surpris ? *(bon, bon... Julien, y'a quand même un John Woo dans le tas, non ? – ndlr)*

le film ne se nomme pas **Naked Killer 2** mais **Naked Weapon**. Si la lignée n'est pas clairement déterminée, peu de doute subsiste après visionnage, même s'il s'agit plus d'une sorte de remake que d'une quelconque suite...

Une quarantaine de gamines d'horizons différents ont été kidnappées en quelques semaines. Seul point commun entre toutes les disparues : elles excellaient dans les arts martiaux ou les sports de combat. Jack Chen (Daniel Wu), jeune agent de la CIA, se penche sur la question après une mission ayant copieusement foiré. Et ce qui ne sont que des suppositions deviennent six ans plus tard une évidence : les jeunes adolescentes ont bel et bien été kidnappées par la mystérieuse Madame M (Almen Wong), qui en a fait des tueuses hors pair. Ce que par contre il ignore, c'est que sur les quarante, seules trois demoiselles ont passé les différents tests mortels : les amies Katherine (la babe Anya) et Charlene (la super babe Maggie Q) et une troisième qui ne porte pas les deux précédentes dans son cœur. Lorsque Jack se retrouve face à face avec Charlene après un assassinat, il ne réussit pas à l'abattre et cherche à lui rappeler son passé. Charlene ne tombe pas dans le panneau - ce qui ne va cependant pas empêcher qu'un lien de plus en plus fort se tisse entre le flic et la belle tueuse...

Si **Naked Weapon** enchaîne les invraisemblances les unes après les autres (la plus grosse : Madame M passe six ans à former des tueuses pour, au final, les tuer presque toutes), si le film est assaisonné à différentes sauces (**Shiri**, **Battle Royale**, **Nikita**, **Matrix**... la liste semble sans fin), si les combats sont assez risibles dans un climat de tueuses professionnelles entraînées à assassiner simplement et proprement (quand elles doivent se

battre, elles semblent tout oublier de leur enseignement et se lancent dans des pirouettes d'opérette), si... Et si c'était justement pour tout cela que l'on appréciait **Naked Weapon** ? Sans oublier, loin de là, toutes les nombreuses scènes psychotroniques du film. Chef d'œuvre d'entre toutes : les trois heureuses gagnantes de l'entraînement mortel sont conviées à une bouffe par Madame M, histoire de fêter leur réussite. M leur demande de goûter le vin qui leur a été servi, et toutes parviennent à reconnaître avec un talent certain le nom et le millésime de chaque verre. Leur fabuleux odorat semble pourtant particulièrement foireux, étant donné qu'elles n'ont pas réussi à sentir la drogue que M avait glissé dans chaque boisson et qui les laisse sans force. Surgissent alors trois golios bodybuildés qui vont les violer répétitivement, tout en se tapant dans les mains, afin que, comme le dit si bien Madame M, elles apprennent que leur corps ne leur appartient plus et est désormais devenu leur plus grande arme contre la gent masculine... Des scènes grosses comme des maisons (que dis-je, comme des buildings de 300 étages !) le film en contient un paquet. Bien suffisamment en tout cas pour que le spectateur n'ait jamais le temps de s'ennuyer. Si l'on n'est guère surpris de voir le nom de Wong Jing associé à un tel projet, on tombe plutôt de haut en voyant que c'est Ching Siu Tung, le réalisateur de la trilogie **Histoires de fantômes chinois**, de **The East Is Red** ou encore **Duel to the Death** (sans oublier ses chorégraphies martiales sur **Shaolin Soccer** et **Hero** pour ne citer que les deux plus récents) qui est responsable de ce grand moment d'exploitation. On est aussi surpris de voir la grande Cheng Pei Pei (**Come Drink With Me...**) s'associer au projet en jouant la mère de Charlene. Mais finalement on est à Hong Kong, et il ne faut s'étonner de rien. Un petit regret tout de même : si, comme **Naked Killer**, **Naked Weapon** promet beaucoup question sexe, on n'a le droit à quasiment nada à l'écran...

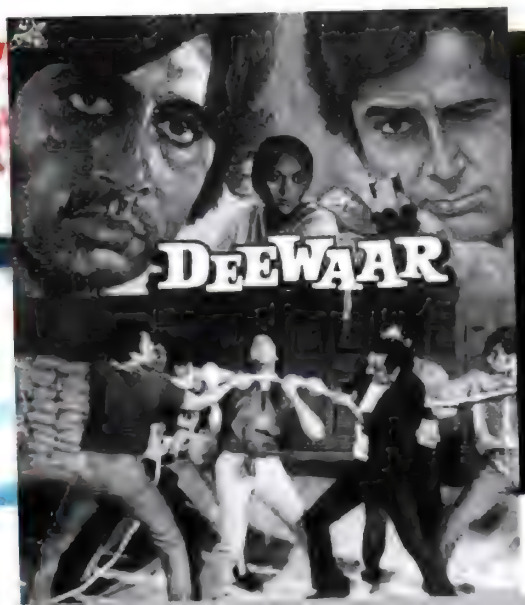
5ÈME FESTIVAL DU FILM ASIAT DE DEAUVILLE

CETTE CINQUIÈME ÉDITION DE PANASIA MARQUE UN TOURNANT DANS LA COURTE HISTOIRE DU FESTIVAL. C'EST EN EFFET LA DERNIÈRE CONÇUE AVEC L'ÉQUIPE ORIGINALE, PROGRAMMATEUR COMPRIS, QUI A DEPUIS ÉTÉ ÉCARTÉE, SUITE AU RACHAT DU FESTIVAL. MALGRÉ, DONC, DE NOMBREUX PROBLÈMES INTERNES, LE FESTIVAL A QUAND MÊME ÉTÉ AU BOUT DE LA PROGRAMMATION CONÇUE PAR L'ANCIENNE ÉQUIPE. UNE SÉLECTION QUI, À SON HABITUDE, DONNAIT UN PANORAMA LARGE DE CE QUI SE PASSE DANS TOUT L'EXTRÊME-ORIENT.

Valeur sûre après sa découverte au dernier marché du Festival de Cannes, **Suicide Club** du Japonais Sono Shion, constituait sans aucun doute le film coup de poing de cette programmation. Avec une scène d'ouverture montrant 54 lycéennes en jupette et petite chemise se jeter avec joie sous les roues d'un métro, le moins que l'on puisse dire, c'est que le film a de quoi surprendre. Si un second degré dédramatisant berce tout le film, **Suicide Club** ne perd pas pour autant son mordant, notamment dans sa critique de la société nippone. Car le suicide d'ouverture n'est que le premier d'une longue vague qui sent bon la dernière sensation à la mode. Meurtres, suicides ou simple mode ? Les policiers chargés de l'enquête ont bien du mal à se dépatouiller dans cette affaire qui les dépasse. Une nouvelle fois, le cinéma japonais nous prouve qu'il sait mêler avec intelligence le cinéma le plus trash aux préoccupations sociales les plus progressistes.

De Thaïlande nous venait une autre valeur sûre, le premier film en solo de Danny Pang, **Nothing to Lose** (dont on vous avait déjà parlé dans les Notules Asiatiques). Après ses débuts en co-réalisation avec son frère sur **Bangkok Dangerous** et **The Eye** (sortie en France prévue en juin !), Danny décide de voler de ses propres ailes en racontant le parcours à la Bonnie & Clyde d'un garçon et d'une fille qui se rencontrent par hasard sur le toit d'un immeuble d'où ils s'apprêtent à se jeter pour mettre fin à leurs jours. Après discussions, ils décident de ne pas se suicider mais plutôt de profiter à fond de la vie et de faire ce qui leur passe par la tête. Ce qui signifie bien entendu braquages et flingages à tout va... On connaît les talents de metteurs en scènes des frères Pang, et cette expérience solo de Danny ne fait que nous confirmer que le goût prononcé de l'image léché, du montage énergique et des

Ci-dessous, de gauche à droite :
Le surprenant Suicide Club, Deewaar, un film indien présenté dans le cadre d'un hommage rendu à l'acteur Amitabh Bachchan, et le polar Nothing to Lose de Danny Pang.



QUE

cadrages dynamiques est quelque chose de bien partagé dans la famille. Si Danny, comme Oxide, est avant tout un conteur visuel, plus attaché à l'importance graphique du film qu'à son contexte, on ne peut pas pour autant nier que, malgré la simplicité du scénario, l'histoire du film se suit avec délectation.

Le point fort du festival fut l'hommage dédié à la plus grande star masculine du cinéma indien, Amitabh « Big B » Bachchan. Si le nom de Bachchan ne dira rien à tous ceux qui ne sont pas familiers avec le cinéma hindi, il faut savoir que l'acteur a tout de même atteint le statut de demi-dieu pour plusieurs milliards de spectateurs, en Inde, bien sûr, mais aussi en Indonésie, en Malaisie, en Égypte… Deux des films présentés, le mythique **Sholay** et **Deewar**, permettaient au public de se familiariser avec l'une des figures les plus connues de Bachchan, celle du héros en lutte contre le système. Dans **Deewar**, Bachchan (prononcez Bachane) tient le rôle d'un coolie qui refuse un jour de payer la taxe imposée par des mafieux et qui se retrouve impliqué dans des trafics illégaux pendant que son frère, policier, se met à enquêter sur son compte. Film indubitablement politique (malgré les dires de l'acteur), **Deewar** est une délicieuse production 70's sentant bon la lutte des classes, la bagarre et l'action. Comme quoi, le cinéma engagé n'est pas forcément synonyme de pensum prise de tête.
Présenter **Sholay** revient un peu à parler de **Autant en emporte le vent** pour la première fois. Non pas que les films se ressemblent, mais question classique, **Sholay** se place plutôt là, considéré par certains critiques comme LE film le plus important de l'histoire du cinéma indien – et vu le nombre de films produits là-bas depuis la création du cinéma, cela signifie vraiment quelque chose. Western indien débutant comme une comédie, s'orientant vers la love story et finissant en règlements de comptes, **Sholay** offre à Bachchan l'un de ses rôles les plus marquants. Il faut dire qu'il rayonne dans son personnage de gangster dur, mais possédant, bien entendu, un cœur tendre. Amateur de western (spaghetti en particulier), n'oubliez pas ce titre !

Voilà pour cette cinquième édition qui présentait aussi **Hero** et **Infernal Affairs**, deux films sur lesquels nous reviendrons plus longuement dans un prochain numéro. Reste maintenant à savoir quelle tournure prendra la prochaine édition…

Julien SÉVÉON

MÊ THAO, THOI VANG BONG (VIETNAM) DE VIET LINH

On connaît Viet Linh via son précédent film, **L'Immeuble**, qui bénéficia d'une discrète sortie en France il y a quelques années. Son nouveau film est un conte, parfois teinté de fantastique, sur l'aveuglement et l'obsession. Au début du siècle, un puissant seigneur perd dans un accident de voiture la femme qu'il devait épouser. Fou de douleur, il décide de faire détruire sur ses terres tout élément de la vie moderne, faisant ainsi régresser les habitants dans le passé. Lui, pendant ce temps, s'adonne à des occupations contre-nature… Très beau film, rappelant par certains aspects certaines œuvres de Poe, **Mê Thao** installe définitivement Viet Linh comme l'une des réalisatrices actuelles les plus importantes du Vietnam. À noter aussi, deux chansons traditionnelles d'une rare beauté.

BLIND SHAFT (CHINE POPULAIRE/ALLEMAGNE/HK) DE LI YANG

Grand couronné de ce festival, **Blind Shaft** est une sorte de polar sur fond de crise économique en Chine Populaire. Deux amis ont trouvé un moyen simple pour se faire de l'argent : ils se débrouillent pour se faire engager dans une mine avec un troisième bonhomme qu'ils présentent comme le frère de l'un d'eux, et, après quelques jours passés sur place, le tuent afin de toucher la prime accordée aux membres de la famille pour décès dans les mines. Tourné sans autorisation officielle (on s'en doute), **Blind Shaft** est, derrière son aspect criminel, un témoignage prenant sur la vie des mineurs en Chine, tout juste considérés bons à mourir comme des bêtes au plus profond de la terre. En plus de cette peinture crue, parfois quasi-documentaire, d'une certaine réalité, le film se permet des scènes de sexe, tabou absolu dans le cinéma de Chine Pop. On imagine facilement que Li Yang est depuis devenu persona non gratta en Chine…

TAMALA 2010 (JAPON) DE T.O.L.

Comme le précisait le producteur en présentant le film, **Tamala 2010** est détesté par la moitié du public nippon et adoré par l'autre moitié. Et effectivement, l'accueil fut similaire à Deauville avec la moitié des spectateurs sortant excédés de la projection, et l'autre moitié ravis. Il faut dire que question animation, **Tamala 2010** marque une première en matière de long-métrage : le film est en noir et blanc (avec quelques passages couleurs) et réalisé comme ces petits clips Flash que l'on trouve sur le Net. Voilà déjà bien de quoi décontenancer les fans de japanimation habituels. Ensuite l'histoire, melting pot invraisemblable brassant Nietzsche, Kafka, Clint Eastwood, **Metropolis** et des centaines d'autres influences, oscille entre le vide textuel le plus complet et l'œuvre illuminée. Grosso modo, **Tamala 2010** parle d'une petite chatte qui débarque sur une planète en plein chaos, contrôlée en grande partie par une société capitaliste. Critique politique ? Fourre tout indigeste ? Va savoir… En tout cas, **Tamala 2010** marque indubitablement un tournant dans le monde de l'animation. Pour le meilleur et pour le pire…

Ci-dessus, de haut en bas : Le conte Vietnamien Mê Thao, la co-production Blind Shaft, un polar tissé sur fond de toile sociale et les protagonistes de Tamala 2010, un anime qui compte autant de fans que de détracteurs !

FUSION
LA MÉSAVENTURE INTÉRIEURE

À l'annonce d'un tel projet (un film catastrophe réalisé par Jon **Haute voltige** Amiel), il y avait de quoi s'attendre à un désastre. Surprise, le résultat est plus qu'honorable, et fait partie de ces films bien troussés qu'on apprécie à leur juste valeur, soit celle d'un divertissement spectaculaire, emballé avec soin et sincérité.

L'argument de base est le même que celui d'**Armaggedon**, mais totalement inversé: ce ne sont plus des ouvriers qu'on envoie sauver le monde mais des scientifiques, et ils ne doivent pas naviguer dans l'espace mais dans les entrailles de la Terre. Moins de muscles et plus d'intellect donc, mais l'objectif est le même: faire sauter des bombes pour le bien de l'humanité! La raison invoquée pour une telle mission: le noyau interne de la planète ayant stoppé sa rotation, le déséquilibre du champ magnétique terrestre provoque des incidents dramatiques: les pacemakers s'arrêtent de fonctionner, le Golden Gate Bridge de San Francisco s'effondre, un orage détruit Rome... Une équipe de choc recrutée par le gouvernement US est donc envoyée sous terre à bord d'un vaisseau expérimental en forme de suppositoire, mais se heurte à quelques imprévus. Comme, par exemple, découvrir que la croûte terrestre est aussi composée d'espaces vides, environnement dans lequel un engin conçu uniquement pour le forage devient une masse de métal inerte ne servant plus à rien...

Fusion possède une qualité assez rare, qu'on n'avait pas constatée depuis **La Momie**: celle de fournir de façon dynamique des informations dans chaque scène, qu'elles visent à définir les personnages ou des données scientifiques. Jouant à la fois sur le visuel et sur les dialogues, ce processus d'identification capital est assuré avec une aisance étonnante de la part d'un réalisateur qu'on croyait secondaire dans l'exécution d'un tel projet. Amiel va même jusqu'à asseoir un véritable style de mise en scène: mis au service d'un script aussi inepte que celui de **Haute voltige**, ses amples mouvements de grue et ses plans-séquences admirablement chorégraphiés étaient passés inaperçus. Ici, ils sont particulièrement appréciables, notamment dans les scènes de catastrophes précédant la mission, lesquelles dégagent une sensation de danger imminent, voire de fin du monde lorsque les pigeons londoniens viennent se crasher sur une baie vitrée derrière laquelle la population s'est réfugiée. Amiel n'est jamais meilleur que lorsqu'il cite Hitchcock, qu'on se souvienne du sous-estimé **Copycat**.

Quant à l'expédition en elle-même, elle souffre de la comparaison avec ce qui précède. Oubliez **Voyage au centre de la Terre**: ici, pas d'océans à perte de vue, ni de monstres, ni d'hommes des cavernes, mais tout juste une coulée de lave en fusion et des mégalithes de diamants. Une vision réaliste donc, sans imagination certes, mais qui permet de se concentrer sur les réactions des personnages, tous interprétés par des acteurs cabotinant avec un plaisir communicatif. Et, alors qu'on ne s'y attend pas forcément, Amiel sacrifie l'un des plus attachants dans une scène à la fois héroïque et profondément émouvante (et que les cyniques aillent se faire mettre: moi, j'ai failli pleurer).

Bref, les fans de destruction massive ne seront pas déçus, les fans de mélo non plus (et les fans de BO encore moins: le score de Chris Young est carrément dément!). À ce titre, **Fusion** est le film catastrophe le plus satisfaisant réalisé depuis cette merveille ignorée qu'est **Deep Impact**. Maintenant, si vous n'êtes pas d'accord, vous pouvez toujours aller voir **Chouchou**...

Cédric DELELÉE

THE CORE. USA. 2003. RÉAL.: JON AMIEL. SCÉN.: COOPER LAYNE ET JOHN ROGERS. DIR. PHOT.: JOHN LINDLEY. MUS.: CHRISTOPHER YOUNG. PROD.: DAVID FOSTER, COOPER LAYNE ET SEAN BAILEY POUR PARAMOUNT PICTURES. INT.: AARON ECKHART, HILARY SWANK, STANLEY TUCCI, DELROY LINDO, TCHEKY KARYO (YOU'RE A KILLER, PAL!), BRUCE GREENWOOD, RICHARD JENKINS... DUR.: 2H14. DIST.: UIP. SORTIE LE 16 AVRIL 2003.

MISSION ALCATRAZ
SEAGAL À LUI-MÊME

Après «Steven Seagal dans un train» (**Piège à grande vitesse**), «Steven Seagal chez les verts» (**Terrain miné**) ou encore «Steven Seagal chez les ritals» (**Justice sauvage**), **Hors limites** nous avait gratifié d'un «Steven Seagal chez les rappeurs» qui a tellement plu à Don Michael Paul que ce dernier a décidé d'en reprendre l'idée et d'y ajouter sa petite touche perso. Résultat : **Mission Alcatraz** (ça, c'est du titre...) s'apparente à un «Steven Seagal chez les prisonniers rappeurs», preuve, s'il en était besoin, que le Steven Seagal a beau être déclinable à toutes les sauces, c'est toujours aussi bon ! Ici, pour le bonheur de ses plus grands fans, le Steven Seagal a décidé de reprendre du poids, au point de ressembler à un gros panda vigoureux dont les coups de pattes foutent encore le boxon bien comme il faut. Flic veuf infiltré en taule pour retrouver l'assassin de sa femme, le Steven Seagal s'oppose ainsi à un groupe de terroristes qui investissent le Nouvel Alcatraz afin de faire parler un condamné à mort avant que celui-ci ne soit exécuté le soir même. En effet, ce dernier est le seul à savoir où se trouve le butin d'un casse qu'il a commis voici maintenant 20 ans. La situation est d'autant plus corsée que, parmi les otages, se trouve l'honorable juge Jane McPherson (Linda Thorson, les fans de ***Chapeau melon et bottes de cuir*** vont pleurer...), excellente monnaie d'échange pour les terroristes, et qu'une partie des prisonniers rappeurs (dont Ja Rule et Kurupt) est libérée suite à une coupure de courant. Bref, le Steven Seagal va encore devoir botter des culs !

Un casseur de bras attirant forcément les bras cassés, personne ne sera surpris d'apprendre que les qualités de réalisateur de Don Michael Paul sont toutes relatives. Cadrages mous et montage hach(i)é sont donc au rendez-vous, mais les fans purs et durs savent bien que ce n'est pas ce qui les arrêtent quand ils se rendent religieusement en salles pour découvrir les nouvelles aventures de leur Saumon Agile/Panda Vigoureux préféré. Et bien que le film soit classé PG-13, autant dire qu'ils sont servis de ce côté-là, surtout quand le Steven Seagal s'empare de la «Black Attitude» pour se fondre dans l'environnement carcéral où qu'il se jette dans les airs pour sauver une demoiselle sans parachute. D'un autre côté, on peut dire qu'entre la karaté-ka-bitch et les rappeurs sidekicks qui passent leur temps à la draguer pendant qu'elle latte leurs petits copains, il est plutôt bien entouré. Au passage, l'un d'entre eux, un black monstrueusement gros usant de la carabine comme un dieu, manque de lui voler la vedette. Mais qu'on se rassure, tout est bien qui finit bien : Le Steven Seagal sauve la juge, fait ami-ami avec Ja Rule, apprend le Jive et retourne la croupe du bad guy au C4 tout en trouvant des réponses à ses questions existentielles. Tout ça sans paumer son bandana en plus ! Un mec bien, ce Steven !

Stéphane MOÏSSAKIS

HALF PAST DEAD. USA. 2002. RÉAL. ET SCÉN.: DON MICHAEL PAUL. DIR. PHOT.: MICHAEL SLOVIS. MUS.: TYLER BATES. PROD.: ANDREW STEVENS, STEVEN SEAGAL ET ELIE SAMAHA POUR FRANCHISE PICTURES/HALF DEAD PRODUCTIONS INC. INT.: STEVEN SEAGAL, JA RULE, MORRIS CHESTNUT, NIA PEEPLES, KURUPT, TONY PLANA, LINDA THORSON, BRUCE WEITZ... DUR.: 1H38. DIST.: COLUMBIA. SORTIE LE 7 MAI 2003.

LA CITÉ DE DIEU
DIVIN !

Phénomène lors de son apparition au marché du film de Cannes en 2002, **La Cité de Dieu** est une première œuvre percutante et incandescente. Fernando Meirelles, un jeune réalisateur dont on a pas fini de parler, signe ici un film qui dégage à la fois le souffle épique d'un Sergio Leone (tendance **Il était une fois en Amérique**), et la rigueur formelle d'un William Friedkin en pleine possession de ses moyens. Rien que ça !

Banlieue de Rio de Janeiro dans les Années 60. Dans la mal nommée « Cité de Dieu », les destins d'une poignée de jeunes gens, démués de toute morale, se font et se défont au gré des événements. Des braquages organisés jusqu'aux assassinats en réunions, nous assistons à l'ascension progressive d'une petite frappe, appelée Petit Zé, et de Fusée, un aspirant photographe souffrant de la perte de son frère aîné, jusqu'à leurs adolescences tumultueuses dans les années 70. Aidé d'une bande de jeunes gangsters, faisant passer les « sicarios » de Medellin et les « pere-sseos surentos » de East L.A pour de sinistres plaisantins, Petit Zé règne en maître dans les favelas mal famées de sa cité. Fusée, lui, devient le stagiaire d'un journal local relatant chaque jour un peu plus les dégâts causés par la guerre de gangs narcotrafiquants. C'est dans un climat de violence et de haine, que la rencontre entre ces deux jeunes êtres va basculer.

Après une introduction virevoltante, Meirelles use de toutes les ressources accordées à la mise en scène pour nous conter une histoire où la vie, l'amour et la mort coexistent et se confondent dans un pays qui érige la loi du plus fort au rang de religion. On reste cloué sur son siège, la bouche bée devant tant d'innovations techniques et scénaristiques. Inspirée d'une histoire vraie, **La Cité de Dieu** trouve le juste équilibre entre la forme documentaire et le maniérisme stylisé du cinéma contemporain. Il en résulte un film âpre, violent et saisissant du début à la fin. On est d'autant plus interpellé par la justesse du cinéaste que par l'interprétation de ses jeunes acteurs, en culottes courtes pour la plupart. Il suffit de se référer à une scène quasi-insoutenable, où la bande de Petit Zé se lance dans une expédition punitive contre de très jeunes délinquants (le plus vieux doit avoir 7 ans!) qui terrorisent le quartier où sont concentrées ses activité. Jamais la peur n'a été aussi rigoureusement retranscrite à l'écran par le regard d'un enfant devant lequel on agite le canon d'une arme automatique. On est à la fois choqué et bouleversé par la conclusion de cette scène, mais on est aussi conquis par le talent de son réalisateur et de ses interprètes. Après une telle expérience cinématographique, on ne peut que se réjouir de la découverte de Fernando Meirelles, un grand réalisateur dont l'avenir s'annonce radieux.

Fathi BEDDIAR

CIDADE DE DEUS. BRÉSIL. 2002. RÉAL.: FERNANDO MEIRELLES. SCÉN.: BRAULIO MANTOVANI D'APRÈS LE LIVRE DE PAULO LINS. DIR. PHOT.: CESAR CHARLONE. MUS.: ED CORTES ET ANTONIO PINTO. PROD.: ANDREA BARATA RIBEIRO ET MAURICIO ANDRADE RAMOS POUR GLOBO FILMES, LUMIERE PRODUCTIONS, O2 FILMES, STUDIO CANAL, VIDEOFILMES ET WILD BUNCH. INT.: MATHEUS NACHTERGAELE, LEANDRO FIRMINO DA HORA, SEU JORGE, ALICE BRAGA ET PHILIPPE HAAGENSEN... DUR.: 2H15. DIST.: MARS FILMS. SORTIE LE 12 MARS 2003.

WANTED
LE RETOUR DES PIEDS NICKELÉS

Une comique et une prostituée complète précaire. À la base, rien qui ne rend **Hobbitz** du couple Jean-Paul Bermondo/Alexandre Arcady particulièrement accrocheur, pourtant ce décontractés. À la frontière d'un cast cinq étoiles français, réunis sur l'axe Lyon-Caen le temps d'un coup que leur commandiaire leur amour. Aucun un cambriolage dans les règles de l'art. Sauf que les choses ne se passent évidemment pas comme prévu. Au retour d'une soirée valentinesque à Chicago, les Zapouillés s'aperçoivent en rentrer à leur bonheur où entre. À la meilleure vraie de rien. Envoyé sur le dossier, gros commissaires le double. Rouleur. Les choses se retrouvent encore par le pègre locale, la Mafia, la police et le FBI. Leur objectif : s'embarquer au plus vite pour la notre pays.

Bien que la réalisation de Brad Mirman (pas célèbre, excepté de plusieurs épisodes de Christopher Lambert dans **Résurrection**, **Face à face** et **Highlander 3**) soit du niveau d'un téléfilm moyen, la pâte passe sans effort. Le comique fait de premier des moments comédies toujours en décalage avec ce que le polar pompe généralement, d'autres sont complices de tout le casting qui, derrière, ne joue habité de l'image de l'autre par des protagonistes qui ne le maîtrisent que de manière aléatoire. Mais ce fait qui se manque d'une empreinte indélébile l'humour du cinéma, tout juste pour constituer un agréable divertissement sur le thème des Pieds Nickelés et des chicanes voitures perçu par le petit bout de la lorgnette.

Fathi BEDDIAR

CRIME APPELÉ CANADA, 2001. RÉAL. & SCÉN.: BRAD MIRMAN. DIR. PHOT.: DEREK ROLLES. MUS.: ROBERT HOLLOWAY-WILLIAMS. PROD.: JAMES BROWN, GARY HOWSAM ET RICHARD RONDA DES CASTRO POUR KINNEAR PICTURES. INT.: CEDRIC DEFARGES, JOHNNY HALLYDAY, MICHAEL MARKEY, KEITEL, RICHARD ROBINSON, ALBERT DRAY, TARO TAGAMARU, ABEL KOOZA, STEPHANIE FERRIS... DUR.: 1H 33 DIST.: BAC FILMS. SORTIE LE 16 AVRIL 2003.

AUTO FOCUS
BONNE MISE AU POINT

Absent des écrans français depuis son grandiloquent **Affliction**, Paul Schrader revient en grandes pompes avec **Auto Focus**, un drame foudroyant relatant la triste histoire d'une ancienne star du petit écran, Bob Crane. Un homme marqué par le destin, que l'égoïsme pervers plongera dans une spirale de dépravation charnelle.

Animateur radio très en vogue dans les années 60, Bob Crane (Greg Kinnear) est l'exemple même de la réussite américaine : père de famille comblé, mari attentif et adepte d'un humour potache très apprécié de ses proches. Son succès radiophonique va pousser son agent à lui proposer le rôle principal d'une série à l'humour grinçant titrée **Hogan's Heroes** (***Papa Schultz*** chez nous). La série est un succès et consacre Bob Crane comme l'une des vedettes les plus populaires de la télévision. C'est au cours d'un inattendu concours de circonstances que ce dernier fait la connaissance de John Carpenter (Willem Dafoe), un technicien vidéo à la libido exacerbée. Vivant le succès de Crane par procuration, Carpenter va progressivement convertir son ami de fraîche date aux délices pervers du vedettariat. Ce sera là le prélude d'une douloureuse descente aux enfers…

Avec **Auto Focus**, Schrader semble se réorienter vers le drame psychologique en creusant le même sillon désespéré que son chef d'œuvre **Hardcore**. On y trouve les mêmes thèmes et obsessions chers au scénariste de **Taxi Driver** et **Rolling Thunder** : un esprit innocent peu à peu souillé par la dépravation et la corruption, l'abandon social et affectif, le rejet de la décence la plus élémentaire. Par le biais d'une mise en scène pointilleuse, Schrader souligne parfaitement la déchéance progressive de son héros déchu. Au début du film, les couleurs sont vives et dominantes et se ternissent petit à petit jusqu'à l'obscurcissement total. Le montage est lent jusqu'à devenir totalement épileptique. L'impact sur le spectateur est pénible et dérangeant. À la fin du film, on sort meurtri et dégoûté. L'impact recherché par Schrader s'en trouve même décuplé. On y retrouve également le même ton sarcastique employé par James Ellroy sur ses peintures au vitriol du petit Hollywood des années 60, comme dans son recueil de nouvelles *Dick Contino's Blues*. Concernant le jeu d'acteur, les prestations de Greg Kinnear et Willem Dafoe sont époustouflantes. Ils forment ensemble un duo dynamique et versatile qui se montre tour à tour touchant et traumatisant. En particulier lors de cette scène tragi-comique, où les deux compères remettent leur amitié en question tout en se masturbant devant une vidéo amateur compilant leurs prouesses sexuelles. Vivant et brillant de bout en bout, **Auto Focus** est un film à voir absolument.

Fathi BEDDIAR

USA. 2002. RÉAL.: PAUL SCHRADER. SCÉN.: MICHAEL GERBOSI D'APRÈS LE LIVRE DE ROBERT GRAYSMITH. DIR. PHOT.: FRED MURPHY. MUS.: ANGELO BADALAMENTI. PROD.: JAMES SCHAMUS, SCOTT ALEXANDER, TODD ROSKEN ET PAT DOLLARD POUR COLUMBIA/TRISTAR. INT.: GREG KINNEAR, WILLEM DAFOE, MARIA BELLO, RITA WILSON, KURT FULLER, ED BEGLEY JR... DUR.: 1H46. DIST.: COLUMBIA TR STAR FILMS. SORTIE LE 16 AVRIL 2003.

DANCING
MES DOUBLES, MON HOMME ET MOI

Autant être clair dès le départ, **Dancing** n'est pas le genre de film fantastique qui devrait attirer en masse le lectorat chéri de Mad Movies. Non pas qu'il ne s'attache pas à certaines règles du genre, ni que sa nationalité française le rende incompatible avec ce registre, loin de là. Mais le film de Patrick Mario Bernard, Xavier Brillat et Pierre Trividic joue avec ces notions pour les élargir vers un autre territoire. Pas forcément inconnu ni vierge, mais un peu plus exigeant quand il s'affranchit de certaines conventions. Voilà, c'est ça, **Dancing**, n'est pas un film conventionnel. Qui pourrait d'ailleurs se passer d'une étiquette de genre, quel qu'il soit. René et Patrick, un plasticien et un scénariste, vivent dans un dancing familial reconverti en home sweet homme. La découverte d'une photo d'artistes de music-hall, les Bernard Brothers, hante René, qui va se lancer dans la création de statues à leur image. Avant d'être visité par une créature au comportement étrange, vêtue comme les artistes mais ayant ses traits. Fable existentielle, récit d'une schizophrénie ordinaire, désagrégation amoureuse ? Toutes les pistes sont possibles mais la plus passionnante reste une réflexion sur l'image et la création (un jeu de miroir biseauté déjà au cœur des précédents travaux de Bernard & Trividic, notamment un portrait de Lovecraft pour la télé). Que reflète-t-on de soi dans ce qu'on regarde ? L'image a-t-elle déjà englouti le concept de réalité ? **Dancing** pose ses questions en contant la réappropriation, réincarnation au sens propre d'un homme perdu dans un environnement fait de représentations. Une lecture à tiroirs tout au long d'un film particulièrement riche, tant formellement que thématiquement, où l'on pourra deviner autant des renvois au lapin d'*Alice au pays des merveilles* qu'au mythe du Golem. Jusqu'à se procurer une étonnante «nouvelle chair» en alliant glaciation technique de la vidéo à un propos résolument charnel et émotionnel. En racontant en filigrane, la vulnérabilité d'un couple, **Dancing** est tout autant un film d'amour qu'un film fantastique, mélange qui l'empêche de n'être qu'un exercice de style arty pour simplement être un film sensible et beau. Donc foncièrement humain. Ce qui mérite bien un minimum d'ouverture d'esprit.

Alex MASSON

FRANCE. 2002. RÉAL.: PATRICK MARIO BERNARD, XAVIER BRILLAT ET PIERRE TRIVIDIC. SCÉN.: PIERRE TRIVIDIC ET PATRICK MARIO BERNARD. DIR. PHOT.: XAVIER BRILLAT ET EMMANUEL CAULA. MUS.: PATRICK MARIO BERNARD ET JEAN MALLET. PROD.: YVES SMADJA ET BÉATRICE CAULA. INT PATRICK MARIO BERNARD, PIERRE TRIVIDIC, JEAN-YVES JOUANNAIS, PETER BONKE, BERNARD BINET, CARINE RUSZNIEWSKI, VÉRONIQUE BAYER ... DUR.: 1H33. DIST.: SWIFT DISTRIBUTION. SORTIE LE 30 AVRIL 2003.

LE PEUPLE DES TÉNÈBRES
AU PLACARD !

« Je veux vraiment que le public éprouve ce sentiment de peur panique face à des choses qui leur sembleraient inoffensives la journée et qui, la nuit tombée, représenteraient subitement une menace pour eux, comme si les vieux démons de leur enfance réapparaissaient soudainement. »

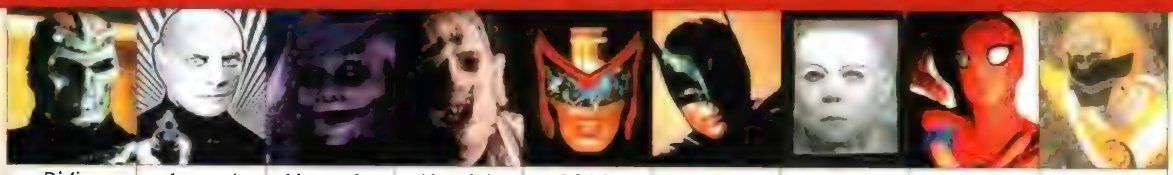
Voilà comment Tom Engelman, producteur de ce **Peuple des ténèbres**, essaye vainement de nous vendre sa tambouille qui sent fort le navet. Épaulé par un réalisateur qui a définitivement perdu la niaque (Robert Harmond, un seul bon titre au compteur avec **Hitcher**, une époque désormais révolue), Engelman nous refourgue un film complètement à côté de la plaque. Malgré un sujet en or (les monstres cachés dans les placards d'enfants), **Le Peuple des ténèbres** est un film chiant (ça dure 1h15 et pourtant c'est aussi long que **Titanic**) et trompeur. Trompeur majoritairement par ses monstres (qu'on ne verra jamais vraiment, et c'est pas plus mal) qui attaquent aussi bien dans les bois, à la piscine ou dans le métro, et par son script inepte (seule la première scène du film est vraiment en rapport avec le sujet) et incohérent (et à ce niveau-là, le climax en tient une sacrée couche). Totalement hors sujet. Et pas un plan interdit aux moins de 12 ans, ni une séquence digne d'intérêt ne viendra sauver le film du gadin quatre étoiles. Une impression renforcée par la mention racoleuse « *Wes Craven présente* » sur l'affiche, un argument publicitaire qui ne joue pas vraiment en faveur du film, le nom du père de Freddy n'étant plus un gage de qualité depuis un bon moment déjà. Rappelez-vous **Dracula 2001**. Un film lamentable certes, mais beaucoup mieux que ce truc-là. C'est dire l'ampleur du naufrage. Gardez plutôt votre argent pour **Darkness Falls**, un vrai bon film d'horreur sur un sujet assez proche, la fée des dents. Allez, pour finir, Engelman nous en remet une couche : « *J'espère qu'après avoir vu ce film, les gens regarderont d'un œil différent la porte de leur armoire entrouverte, le recoin mal éclairé de leur garage, et l'espace en dessous de leur lit.* ». Au cas où un mauvais film s'y cacherait.

Alexandre BUSTILLO

THEY. USA. 2002. RÉAL.: ROBERT HARMON. SCÉN.: BRENDAN WILLIAM HOOD. DIR. PHOTO.: RENE OHASHI. MUS.: ELIA CMIRAL. PROD.: TOM ENGELMAN, SCOTT KROOPF, TED FIELD, DAVID LINDE, BARBARA KELLY ET TONY BLAIN POUR RADAR PICTURES. INT.: LAURA REGAN, MARC BLUCAS, ETHAN EMBRY, JON ABARHAMS, ALEXANDER GOULD... DUR.:1H15. DIST.: SND. SORTIE LE 23 AVRIL 2003.

AVIS CHIFFRÉS

0 nul.
1 très mauvais.
2 mauvais.
3 moyen.
4 bon.
5 très bon.
6 chef-d'œuvre.



	Didier Allouch	Arnaud Bordas	Alexandre Bustillo	Yannick Dahan	Cédric Delelée	Julien Dupuy	Damien Granger	Stéphane Moïssakis	Bertrand Rougier
LA 25ÈME HEURE	5 Le meilleur film de Spike Lee depuis **Do the Right Thing**.	6 Funèbre, énervé, humain, bouleversant, inoubliable. Le meilleur film de Spike Lee.		5 Un poème urbain désenchanté et subtil. La renaissance de Spike Lee.	4 Un guerrier n'est vraiment digne d'être un roi que lorsqu'il atteint la sagesse. Pour Spike Lee, c'est désormais chose faite.	4 Un pur Spike Lee joint emprunt d'une mélancolie souvent bouleversante.		6 Un chef d'œuvre. Courez-y tant qu'il reste des salles !	5 Dans le trio de tête des Spike Lee. À voir absolument donc !
ARRÊTE-MOI SI TU PEUX	5 Aussi joyeux que **Minority Report** était sombre. Sciant.	5 Une comédie touchante, enlevée, personnelle et surtout, irrésistible.	5 Funky, décomplexé, Spielby prend la pose et nous aussi.	4 Une comédie légère, attachante, mais qui ne casse pas des briques !	5 Vrai film d'auteur qui retrouve la grâce des comédies de Howard Hawks.	6 Spielberg rajeunit de film en film. Mais à quoi carbure-t-il ?		5 Une magnifique comédie désenchantée qui trompe son monde...	4 Spielberg ne va toujours pas au bout de ses idées. Mais il est quand même très fort.
LA CITÉ DE DIEU	6 Une révélation. Courez voir ce film. Il faut ABSOLUMENT voir ce film.					6 Du concentré de film culte.	6 Un film génialissime. J'avais pas pris une telle claque depuis **L'Âme des guerriers**.		
CYPHER		2 Une vraie déception, surtout venant de la part du réal de **Cube**.				2 Un pitch sympa, tout juste exposé, jamais exploité.	5 Y'en a qui disent avoir grillé le twist à la première bobine. Tant pis pour eux !	2 Comme pour **Cube**, ça aurait pu donner un excellent court-métrage.	4 Des intentions très louables mais pas vraiment inédites.
DAREDEVIL		1 Complètement à côté de la plaque...		0 ***Beverly Hills*** avec des costumes. Navrant.	2 Pas le temps de vous en causer, y a ***Smallville*** à la télé et **X-Men 1.5** qui sort en DVD...	1 À force de bouffer à tous les râteliers, on finit par gerber.	1 Pour voir Elektra en costume, faut surtout pas s'assoupir. Et bon Dieu que c'est dur !	0 La justice est aveugle, le réalisateur aussi...	1 C'est un film promo, par un long-métrage de cinéma.
DARK WATER	6 Une merveille de terreur minimaliste. **Le film qui vous laisse blanc comme un linge.**		6 L'osmose totale entre la terreur la plus viscérale et l'émotion la plus poignante.	4 Un fantastique épuré, glauque et étouffant. **Dark Water enterre Ring !**		5 Un film d'horreur au mécanisme inédit. Nakata est définitivement un auteur à suivre de très près.	6 Nakata nous livre un bon gros coup de flippe. **Ring**, à côté, c'est de la rigolade...	4 Parfois éprouvant, parfois démonstratif, mais toujours émouvant. Le principal est là.	5 Presque 6. Nakata atteint tous ses objectifs : l'angoisse, le suspense et l'émotion.
DESTINATION FINALE 2	3 Pour la scène d'ouverture. Après, c'est n'importe quoi.	4 De la première scène bien stressante au plan final hilarant, 1h30 de pur fun.	5 Le premier à la puissance 10. Une bombe !			4 Aussi plaisant que le premier, avec en prime une scène d'ouverture incroyable.		4 Un catalogue de morts stupides assez marrantes et un peu plus soignées que dans l'original.	2 Beaucoup plus fun que le précédent opus.
DREAMCATCHER	4 Du B à gros moyens. À des années lumières du **Signes** de Shyamalan mais sympa quand même.	1 Des ambitions énormes pour un résultat catastrophique.				2 Kasdan invente le film-OVNI chiant.		1 Kasdan ? C'est pas le mec qui transforme l'or en plomb ?!	1 Espérons que ce fiasco incitera Stephen King à reprendre la plume.
EVIL DEAD	6 **Ben Evil Dead, quoi.** Respect éternel.	5 Une date. Un cinéaste. Et dire que le meilleur restait à venir...	6 LE film d'horreur.	5 Toujours aussi glauque, toujours aussi flippant.	5 C'était vraiment bien mais je préfère quand même le 3 !	6 Le rêve ultime de fan boy.	6 Si ce film n'existait pas, il faudrait l'inventer...	5 Un "Mad in USA" concocté par un génie déjà en avance sur son temps.	6 Ma relation avec **Evil Dead** est trop intime pour être expliquée.
FUSION	3 Les premières scènes sont fun. Pas de surprise mais un film catastrophe bonnête.				4 Un film-catastrophe qui ne prend pas son public pour des abrutis et le meilleur du genre depuis **Deep Impact**.	1 Je préfère **Meteor**, c'est dire !	1 Trois plans d'effets spéciaux réussis et Tchecky Karyo qui burle. Insupportable.		
MALÉFIQUE	4 Bien ficelé, bien écrit, bien joué. Un petit budget réussi et enfin un bon B frenchie.	5 Eric Valette, on t'aime, mec !				5 Pourvu que **Maléfique** devienne un film matrice	6 Quatre personnages, un lieu unique... et un VRAI metteur en scène.	4 Le B a donc un avenir en France. On commençait à en douter...	4 Un film aux objectifs limités mais qui les atteint très bien.
LE SEIGNEUR DES ANNEAUX LES DEUX TOURS	6 Meilleur que le premier. Trois heures de bonheur total.	6 La grâce, l'émotion, le tumulte... Un idéal de pur cinéma.	6 À en chialer tellement c'est beau. Peter Jackson est le maître du monde !	6 À quand un pèlerinage en Nouvelle-Zélande ?	6 Une sublime chanson de geste, un poème épique exaltant, un cadeau des Dieux.	5 Les mêmes scories que le premier épisode, noyées dans un film tout simplement énorme.	6 Y'a rien à ajouter.	6 Aussi éprouvant qu'un million de coups de boules !	6 J'ai pleuré.. Deux fois !
TRAQUÉ	2 Friedkin fait du Hollywod Night avec deux balourds qui se courent après au ralenti.	5 Une abstraction sauvage et sans pitié sur l'héritage et la reconnaissance. Friedkin is back !		6 Un chef-d'œuvre carnassier, intense, éprouvant, dont on ne sort pas indemne.	3 Friedkin recycle sa filmo. **Randonnée pour un tueur** et **Rambo** dans un film de fonctionnaire agressif mais vain.	4 De très beaux restes.	2 Dommage qu'il n'y ait pas de scénario, parce que ça commençait bien.	5 Imaginez un instant que les films de Steven Seagal soient viscéraux, réussis et surtout virtuoses...	4 Friedkin se parodie, mais reprend sacrément du poil de la bête.

PAR DAVID CRONENBERG, RÉALISATEUR DE *LA MOUCHE*

UNE ADAPTATION DU ROMAN CULTE DE WILLIAM S. BURROUGHS

ÉLIMINEZ TOUTE PENSÉE RATIONNELLE.

PÉNÉTREZ DANS UN NOUVEL UNIVERS !

LES BONUS

COMMENTAIRE AUDIO DE DAVID CRONENBERG
"LES FILMS DE CRONENBERG" DOCUMENTAIRE DE 50 MN
INTERVIEWS DE SERGE GRUNBERG ET DE HOWARD SHORE
FILMOGRAPHIE - FILM ANNONCE

EN VENTE PARTOUT EN DOUBLE DVD

OPENING

- Eh Tom, tiens, c'est le dernier Mad Movies, j'te le file en douce, sous le manteau...

- Hop là ! Ni vu, ni connu. Merci Morgan ! Cela dit, vaudrait mieux que je m'abonne, ça nous éviterait tout ce cirque à chaque fois...

- Ouais, t'as raison. Bon, allez, je te laisse, je vais me peigner les sourcils...

Choisissez la durée de votre abonnement

Bulletin à découper ou à photocopier et à renvoyer à DIP/Mad Movies, 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19. (Tél.: 01 44 84 85 29)
Joindre votre règlement à l'ordre de : **Mad Movies/CPF** ❑ par chèque bancaire (Eurochèques non acceptés) ❑ par carte bancaire ❑ par mandat

❑ **Oui,** je m'abonne pour **6 mois** (**6 numéros**) :
20 € au lieu de 25,80 €, prix au numéro (**-20 %** de réduction)
Je recevrai **en cadeau 1 ancien n°** au choix de Mad Movies ou d'Impact.
Je choisis le n° de **Mad Movies.**

❑ **Oui,** je m'abonne pour **1 an** (**11 numéros**) :
31 € au lieu de 47,30 €, prix au numéro (**-33 %** de réduction)
Je recevrai **en cadeau 2 anciens n°** au choix de Mad Movies et/ou d'Impact.
Je choisis le(s) n° de **Mad Movies.**

❑ **Oui,** je m'abonne pour **2 ans** (**22 numéros**) :
52 € au lieu de 94,60 €, prix au numéro (**-45 %** de réduction)
Je recevrai **en cadeau 3 anciens n°** au choix de Mad Movies et/ou d'Impact.
Je choisis le(s) n° de **Mad Movies.**

NOM PRÉNOM
ADRESSE
CODE POSTAL VILLE
PAYS

Date d'expiration Mois/Année

Date/Signature obligatoire

TARIFS D'ABONNEMENT POUR L'ETRANGER :
- Europe (parvoie de surface) : même tarif que pour la France métropolitaine.
- Hors Europe / DOM-TOM (par avion) :

6 numéros : 30 €. 11 numéros : 45 €. 22 numéros : 80 €.

❑ «Conformément à la loi Informatique et Libertés du 6 Janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de cocher la case »

UN MEC QUI DEVRAIT FACILEMENT PASSER POUR
AFFLECK
C'EST DINGUE LA RESSEMBLANCE AVEC
PALTROW
UN MEC QUI POURRAIT AUSSI BIEN ETRE
DAMON
PEARL HARBOR II
PEARLMAGEDDON
LES FILMS DE GUERRE C'EST L'ENFER.
- La suite parodique de Pearl Harbor et Armageddon !
- 1 H 30 de Bonus (les mkg of, commentaires audio ...)
- Inclus "More", nominé aux Oscars !
- Inclus "A l'abri des regards..." la comédie évènement avec Jean Dujardin, Alexandra Lamy, Didier Bourdon, François Morel...
DISPONIBLE EN DVD LE 9 AVRIL
MadMovies
Ciné-Courts.com

NOUS N'AVONS PAS ENCORE VU X-MEN 2 MAIS EN GUISE DE HORS-D'OEUVRE, NOUS VOUS PROPOSONS UN ENTRETIEN EXCLUSIF AVEC LE PRODUCTEUR RALPH WINTER AINSI QU'UNE GALERIE DES PERSONNAGES PRINCIPAUX. BREF, DE QUOI PATIENTER AVANT LA SORTIE DE CETTE SÉQUELLE QUI S'ANNONCE EFFECTIVEMENT BEAUCOUP PLUS ÉNORME QUE L'ORIGINALE (CRITIQUE ET BIEN D'AUTRES GÂTERIES DANS LE PROCHAIN NUMÉRO).

X-MEN 2
DE BRYAN SINGER

ILS ARRIVENT

WOLVERINE est le plus populaire des X-Men. Pourvu d'un pouvoir auto-guérisseur et de sens hyper-développés, il possède en outre un squelette et des griffes rétractables en adamantium (un métal incassable). Amnésique, Logan partait en quête de son identité à la fin du premier film. Révélé par Wolverine suite à la défection de Dougray Scott (**Mission : Impossible 2**), Hugh Jackman a été heureux de retrouver son rôle. *« J'ai pris du muscle pour avoir plus de puissance à l'écran et le résultat a été payant. »* avoue-t-il. *« J'adore ce personnage, je suis extrêmement heureux de pouvoir le jouer à nouveau. Dans* **X-Men 2**, *Logan est donc à la recherche de ses origines. Il refait ces mêmes cauchemars qui semblent surgir de son passé. Sa quête dans ce film est plus intérieure... même si j'ai un combat qui va faire sauter de joie les fans ! »*

INTERVIEW **RALPH WINTER** - PRODUCTEUR

ENTRE LE MARTEAU ET L'ENCLUME

DANS LA CABINE DE PILOTAGE D'UN **X-MEN**, SE PRÉSENTE EN PREMIER LIEU LE RÉALISATEUR, BRYAN SINGER. L'ENTOURENT DES COLLABORATEURS VARIABLEMENT PRÉCIEUX, DONT LE PRODUCTEUR RALPH WINTER, L'HOMME PAR LEQUEL TIENT LOGISTIQUEMENT TOUT L'ÉDIFICE. UN SOLIDE ROUTARD DES BLOCKBUSTERS, DONT LE CV COMPREND **LA PLANÈTE DES SINGES, INSPECTEUR GADGET** ET QUATRE **STAR TREK**.

Savez-vous pourquoi Bryan Singer vous a demandé de collaborer aux* X-Men *? Est-ce parce que vous aviez déjà travaillé sur des films à effets spéciaux ?

Oui, je pense que mon expérience sur les **Star Trek** a joué ; c'est aussi parce que les **Star Trek** sont une franchise, et je pense que le studio voulait également faire des **X-Men** une autre franchise durable. J'avais donc l'expérience requise par rapport à cet aspect du projet. Il y a aussi le fait qu'il y avait un casting important dans **Star Trek**, à l'instar des **X-Men**.

Quelles sont les différences et les similitudes entre le travail que vous avez effectué pour* Star Trek *et celui sur* X-Men *?

Le travail était similaire dans le sens où, dans les deux cas, on raconte une histoire animée par une importante galerie de personnages. Reste que les **Star Trek** s'appuient sur un héros pivot : soit James D. Kirk soit Jean-Luc Picard. Dans les **X-Men** par contre, les personnages principaux abondent. Il faut donc faire en sorte que chacun ait un vrai rôle, partager équitablement le gâteau. Un défi dans l'écriture du scénario. **Star Trek** et **X-Men** se ressemblent dans la mesure où les effets spéciaux comptent, bien plus dans **X-Men** que dans **Star Trek** d'ailleurs. Dans chaque **Star Trek** des années 80/90, il y avait entre 100 et 150 plans à effets spéciaux. Pour le premier **X-Men**, il y en avait plus de 500. Dans le deuxième, il y en aura environ 800. Naturel car tous les protagonistes d'**X-Men** affichent des capacités spécifiques, des super pouvoirs. Dans les **Star Trek**, il est davantage question de gagner en utilisant sa tête, quelque chose de très humain.

MYSTIQUE est une mutante métamorphe officiant dans le camp de Magneto.
Bryan Singer en a fait un personnage au look reptilien beaucoup plus physique que sur le papier. *« Mystique devra encore jouer sur les apparences comme on peut le voir dans le trailer et aura droit à plusieurs séquences de combat. »* explique Rebecca Romijn-Stamos. *« Le film établira s'il existe un lien familial entre Mystique et Nightcrawler et développera la relation établie dans le comics. »*

NIGHTCRAWLER est un mutant d'origine allemande à l'agilité stupéfiante et qui a aussi la capacité de se téléporter.
Selon Alan Cumming, *« Nightcrawler promet d'être un personnage inquiétant de par son apparence, semblable à celle d'un démon. Nightcrawler fait quelque chose de très discutable au début du film avant que les X-Men ne prennent la décision de l'accueillir au sein de l'équipe. Le tournage était assez difficile dans la mesure où j'avais entre 3 et 4 heures de maquillage pour pouvoir rentrer dans la peau du personnage. De plus, il m'a fallu travailler mes mouvements et ma gestuelle avec un coach car Nightcrawler est extrêmement agile. J'ai dû aussi modifier ma diction pour parler anglais avec un accent allemand. ».*

En quoi consiste précisément votre travail sur les* X-Men *?
Je n'ai pas du tout suivi l'élaboration du script, Lauren Shuler Donner ayant déjà planché dessus depuis peut-être dix ans avant que j'arrive. Le casting avait déjà été réuni également. J'ai travaillé sur toutes les autres composantes de la production : comment adapter le script au budget limité que nous avions et organiser l'équipe autour de Bryan. En clair, mener l'entreprise, avec les ressources que nous avions, pour faire d'**X-Men** ce que nous voulions qu'il soit. Voilà mon travail sur les deux films. Il implique aussi la post-production, la distribution, le marketing, les interviews, et une attention spéciale portée aux effets spéciaux, qui étaient toujours en cours de réalisation à quelques semaines de la sortie.

Quelle est la nature de votre relation professionnelle avec Bryan Singer ? Les rapports entre réalisateur et producteur ne sont pas toujours idylliques...
Auparavant, Bryan avait essentiellement tourné des « films à personnages ». Il se montre très doué pour analyser les comportements, mettre en valeur la psychologie des protagonistes. Avant le premier **X-Men**, il ne connaissait rien aux effets spéciaux. Pour y remédier, nous avons travaillé en équipe, afin de concilier au mieux la valeur des personnages et les nécessités du spectacle, tout en prenant évidemment en compte le budget. Parce qu'il n'y a jamais assez d'argent, que vous fassiez un film avec cinq millions de dollars ou soixante-quinze millions de dollars. On veut toujours en faire plus. Producteur, je dois négocier avec le réalisateur : une part de mon travail consiste à lui présenter toutes les options économiques et logistiques possibles, comme ajouter une scène ou un personnage. Je dois être réaliste et lui présenter l'addition. Au bout du compte, c'est lui qui choisit, en prenant en considération l'état de notre compte en banque.

Quelles différences avez-vous ressenties au quotidien sur le plateau des deux* X-Men *? Est-ce exactement le même travail ?
Je me souviens surtout d'une chose pour le deuxième : les acteurs se montraient plus à l'aise avec leurs personnages. Nous y avions également l'opportunité d'utiliser certains décors du premier ; nous étions donc plus efficaces. Si nous n'avons pas conservé le décor de Cérébro du premier **X-Men**, nous l'avons par contre reconstruit de manière plus performante dans l'usage de l'espace. C'est le genre d'avantages que beaucoup de films n'ont pas, en cas

de réutilisation du même décor. De nombreuses personnes de l'équipe technique ont rempilé d'un film à l'autre : les photographes de plateau, les cascadeurs, les costumiers et bien d'autres. Tant et si bien que le vocabulaire composé de diminutifs déjà établi sur le premier **X-Men** a facilité la production du suivant. D'un autre côté, c'était aussi plus dur car nous pensons que le premier **X-Men** a ouvert une porte, d'une certaine façon, à d'autres films de science-fiction inspirés de comics ou dans cette mouvance. Ainsi, **Spider-Man** ou **Matrix** ont mis la barre plus haut encore. Pas d'autre choix que d'essayer de faire mieux, de n'avoir pas l'air dépassé par la concurrence.

Avez-vous vraiment ressenti de la pression ou de la compétition par rapport au prochain* Spider-Man *ou à d'autres productions ?
Oui, complètement. Nous étions toujours à surfer sur les sites Internet, pour voir les bandes-annonces des productions rivales, pour mieux prendre conscience de leur boulot. Si nous avons donné à **X-Men 2** toutes ses chances à tous les niveaux, nous surveillions aussi ce qui se faisait ailleurs. Nous étions toujours sur nos gardes. En ce sens, c'est de la compétition, oui.

Est-ce difficile de tenir les rênes d'une production comme* X-Men 2 *? Un monstre logistique pareil ne doit pas être aisé à contrôler...
(rires) Oui. Un blockbuster nécessite une gestion rigoureuse. Il est facile de vouloir faire quelque chose de plus gros juste parce que l'on est censé être plus important ; le projet peut facilement échapper à ses initiateurs. Vous devez constamment le contenir. Pensant que le réalisateur cherche la surenchère, ses collaborateurs en rajoutent toujours plus, donnent dans l'excès de zèle, alors qu'une somme pareille de travail ne s'impose pas. Le réalisateur doit constamment rester la référence, la personne vers laquelle vous vous tournez, avec laquelle vous discutez afin que le projet fonctionne, afin que l'on demeure bien dans l'histoire et dans les limites du budget. C'est donc un combat de chaque jour, de chaque heure que d'éviter les débordements, les initiatives mal gérées. Bien que l'équipe soit nombreuse – nous avions plusieurs centaines de personnes travaillant sur **X-Men 2** – il faut suivre le travail de chacun, être certain que le travail en question est fait, et bien fait.

Contrôler l'information représente une part essentielle de votre tâche ; il faut prendre garde aux « espions », à ceux qui pourraient prendre des photos sur le tournage et, par conséquent, nuire à l'effet de surprise des films...
Sur **X-Men 2**, nous étions moins préoccupés par les fuites que sur le précédent. Vous savez déjà à quoi ressemble Mystique, quelle sera la coiffure de Serval. Sur le premier film, tout le monde était anxieux de savoir ce que donnerait Hugh Jackman : sa tignasse est-elle bien dessinée ? Le costume a-t-il de l'allure ? Que va-t-on faire avec les cheveux d'Halle Berry pour Tornade ?

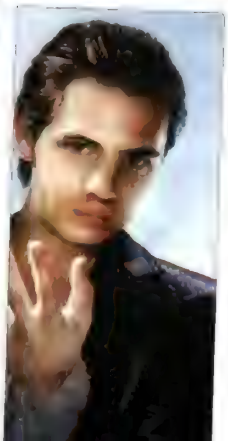
MAGNETO est l'un des mutants les plus puissants au monde. Dans **X-Men 2**, il se verra contraint de s'allier avec son vieil ami/ennemi Charles Xavier pour pouvoir faire face au Général Stryker, horrible xénophobe qui veut éradiquer tous les mutants de la planète. Ce qui le conduira à utiliser ses pouvoirs de manière effroyable.

MALICIA a la capacité d'absorber les pouvoirs et la personnalité d'un mutant en le touchant physiquement.
« Cette fois ci, j'ai une attitude moins passive. » explique Anna Paquin, qui avoue s'être beaucoup plus familiarisée avec le rôle. *« Dans le premier film, j'étais un des membres les plus vulnérables de l'équipe. Dans* **X-Men 2**, *Malicia se montre plus volontaire, plus sûre d'elle. Je ne suis définitivement plus la demoiselle en détresse qu'on doit sauver pendant le film. »*

PROFESSEUR X Le Professeur Xavier est le plus puissant télépathe au monde, créateur de la Mutant School Academy. C'est à lui qu'on doit la création des X-Men. Patrick Stewart avoue avoir retrouvé le personnage de Xavier avec beaucoup de plaisir.
« Sans rien révéler, Xavier aura un rôle plus important dans **X-Men 2** *que dans le premier opus. Nous verrons au début et à la fin du film ce que ses pouvoirs sont capables de faire. Et croyez-moi, ce sera spectaculaire. J'ai vu les premiers rushes en salle de montage, Bryan Singer peut être fier, le film promet d'être fantastique. »*

TORNADE est une mutante qui a le pouvoir de contrôler les éléments.
Halle Berry est devenue un des piliers du casting de **X-Men 2** depuis qu'elle a obtenu un Oscar : « Mon personnage va s'affirmer dans **X-Men 2** » promet-elle.
« Tornade va pouvoir donner son point de vue sur la ségrégation des mutants. Point de vue qu'elle n'avait pas eu l'opportunité d'exprimer dans l'opus précédent. Je pense qu'il y a vraiment une évolution quant à mon personnage dans ce film. »

PYRO Pyro possède des pouvoirs de pyrokynésie, il peut manipuler les flammes et est joué par Aaron Stanford.
« Pyro est opposé symboliquement à Iceman, » explique Stanford.
« Il n'a aucune retenue dans l'utilisation de ses pouvoirs. Un triangle amoureux s'est formé entre Iceman, Malicia et lui. »



Le niveau d'anxiété a beaucoup diminué sur le second film. Ça ne veut toutefois pas dire que l'on a baissé la garde. Nous avons surveillé de près le scénario, en contrôlant les gens qui devaient le lire. Tous les exemplaires étaient codés de façon particulière, afin qu'ils ne puissent être reproduits. Si vous vouliez les dupliquer, impossible de ne pas reproduire le code secret qui s'y cachait, même si vous le retapiez. Nous n'avons jamais publié les cinq ou six dernières pages du script. Nous avions également à l'œil toutes les caméras présentes sur le plateau. Très difficile, car tout le monde a aujourd'hui dans la poche une caméra digitale de la taille d'une carte de crédit. Bryan ayant beaucoup d'amis, un nombre assez incroyable de visiteurs allait et venait. En dépit des risques de fuites, nous n'avons pas entendu parler d'un gros secret qui aurait été diffusé sur le Net ou dans la presse. Nous avons bien travaillé.

X-Men 2 élargit considérablement la galerie des super-héros et des super-vilains...
Affirmatif. Il y a notamment Diablo, un personnage passionnant ; il présente des pouvoirs intéressants, tels que la capacité de se téléporter d'un endroit à un autre. Je crois que nous avons fait du bon travail pour illustrer visuellement cette particularité, de même qu'avec Pyro. Un X-Man qui contrôle le feu. C'est un des benjamins de la bande. Nous avons justement mis l'accent sur les jeunes comme Pyro et Bobby (Iceberg), afin de se rapprocher d'un public lui-même jeune. Quant à notre méchant, William Stryker, il opère avec un second couteau, Lady Deathstrike. Elle possède des pouvoirs surprenants, et se bat contre Serval à la fin.

Une part de votre travail de producteur vous confronte à l'ego des comédiens...
Tout le monde a un ego, veut se croire important, crucial pour le projet. Un élément naturel du tempérament d'artiste. Mais nous étions aussi une famille, ce qui constitue un atout lorsqu'on tourne une suite : nous nous connaissons et nous apprécions d'être ensemble. Nous nous faisions des blagues, improvisions des fêtes... Je me souviens d'une soirée en particulier, au début du

CYCLOPE Leader des X-Men. Cyclope peut projeter un rayon capable de perforer un mur d'acier. James Marsden, qui interprète le personnage, avait fait savoir à la production qu'il voulait un rôle plus important dans la séquelle.
« Le premier film servait à poser les bases du monde dans lequel évoluent les X-Men. Maintenant que les personnages ont été présentés, on peut les faire agir pleinement sans avoir peur que les spectateurs ne soient perdus. »

ICEMAN Jeune homme aux pouvoirs réfrigérants, Bobby Drake peut transformer son corps en glace et geler sur place une chose ou un individu par le biais de puissants rayons glacés.
Shawn Ashmore nous dévoile un peu plus son personnage :
« Sans trop en raconter, Bobby fait toujours partie de l'école et va progressivement s'intégrer à l'équipe. Ses parents ne savent pas que c'est un mutant. Il essaie d'avoir une vie normale et de ne pas se laisser griser par ses pouvoirs. »

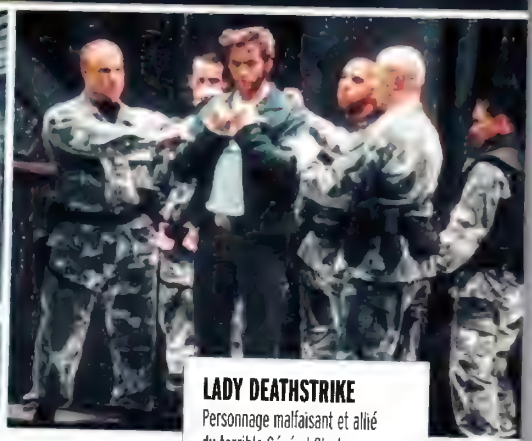
tournage, dans une maison au bord de la mer. Nous chantions, récitions des poèmes... Hugh Jackman nous a même gratifié d'un récital. Nous avons eu la chance de réunir tous les acteurs en même temps pour le film. Ils étaient tous très occupés, devaient finir un autre film ou commencer le suivant... Une source de tension que de concilier les agendas de tout le monde. Comme dans toute famille, il y a parfois des crises, rien cependant de très grave tant que nous étions ensemble.

Peut-on dire qu'X-Men 2 est davantage un film avec des effets spéciaux qu'un film à effets spéciaux ? Cela fait une grande différence...
J'espère que nous avons d'abord fait un film privilégiant le parcours des personnages, Serval surtout, et sur le choc des valeurs entre Charles Xavier, Magneto et Stryker. Sur le récit viennent aussi se greffer des effets spéciaux qui contribuent à la compréhension de l'histoire, qui la soutiennent. Je ne pense toutefois pas que les effets visuels en sont le centre. Les personnages conduiront, je l'espère, les gens vers les salles de cinéma. Pas juste les effets spéciaux.

Sur les deux X-Men, vous souvenez-vous de séquences qui vous ont particulièrement donné du fil à retordre ?
Mon pire souvenir sur la saga remonte au premier **X-Men**, sur le tournage de la séquence où, sur une route enneigée, Serval et Malicia tombent dans une embuscade. Il faisait terriblement froid, bien plus que nous ne le redoutions, les prises de vues n'étaient pas aussi bien planifiées que nous l'envisagions. Nous avons bataillé chaque heure de ces journées de tournage. Sur le second film, le tournage des scènes en intérieur, dans le X-Jet, s'est avéré tout aussi dur, mais dans un autre registre de difficulté : l'espace était restreint, nous étions serrés comme des sardines. Et le matériel technique, plus les éléments du cadre, nous compressaient littéralement. De plus, l'intérieur du X-Jet tenait sur une plate-forme qui simulait les vibrations du vol, ce qui en rajoutait encore dans la difficulté.

Votre travail de producteur sur les X-Men vous place dans une position inconfortable, entre le réalisateur, Bryan Singer, et le studio...
C'est une position intéressante que peu de gens apprécient, car le réalisateur a une vision ; il veut toujours aller plus loin et faire plus. C'est d'ailleurs ce qu'on attend de lui. Les gens du studio, parce qu'ils se trouvent physiquement à 300 kilomètres de vous, cultive une autre idée de la manière dont doit être fait le film. Les confronter directement au réalisateur aboutirait obligatoirement à des clashs. Je joue donc fréquemment le rôle d'interprète pour Bryan Singer : *« Dis à ces gens... »*, vous voyez le genre de truc ! (rires) Et je reçois le même genre de demandes de la part du studio : *« Dites au réalisateur de... »*. Le secret pour sur-

JEAN GREY est un des X-Men fondateurs. Petite amie de Scott Summers (Cyclope), elle possède des pouvoirs télépathiques et téléknésiques. Selon Famke Janssen, *« La relation entre Wolverine et Jean Grey va s'intensifier dans le film. De plus, elle utilisera ses pouvoirs plus fréquemment et de manière nouvelle. »*



vivre à Hollywood se résume à être un bon diplomate, afin que le message passe sans le ton et l'émotion qui enveniment parfois le dialogue. Il s'agit de l'une des facettes les plus stressantes du travail.

Dans le genre stressant, le travail sur les effets spéciaux ne doit pas être triste. Nous sommes à la mi-mars et ils ne sont toujours pas achevés...

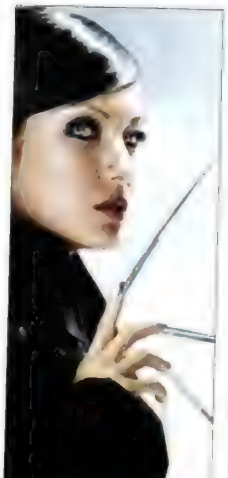
Nous avons bouclé les prises de vues principales avec les comédiens fin novembre et, parallèlement, nous avons travaillé sur les effets spéciaux depuis juin dernier. Sur les 800 plans à trucages optiques, il y en a environ 300 qui sont finis et déjà intégrés au film. Nous en avons encore environ 125 à délivrer par semaine, dans les quatre prochaines semaines. **X-Men 2** sera donc terminé dans quatre semaines. Nous organiserons une projection de presse internationale la deuxième semaine d'avril. Nous sommes 24 heures sur 24, 7 jours sur 7 sur le film. Un compte à rebours particulièrement essorant.

Pourriez-vous décrire une journée type de travail sur un X-Men ? De la sonnerie du réveil à l'extinction des feux...

Sur le premier, on se levait à 5h30, on était sur le plateau un peu avant 7h00, pour commencer vraiment à travailler à 7h30. D'abord, on vérifiait que Bryan disposait de tout ce dont il avait besoin pour la première scène de la journée. J'allais ensuite au bureau pour communiquer avec le studio, lire les nombreux e-mails, regarder ce qui suivait sur le planning, anticiper sur les problèmes potentiels, confirmer que l'on était prêt pour le jour et les semaines suivantes, inspecter les différents plateaux en construction. Puis je revenais sur le plateau avant déjeuner, voir comment ça avançait. S'il s'agissait d'une scène cruciale, je restais un moment. Étape suivante : le visionnage des rushes du jour précédent. Puis je retournais sur le plateau pour déjeuner. En milieu de journée, nous faisions le point sur la progression des opérations, pour constater s'il y avait ou non des ajustements à faire, s'il fallait ajourner des scènes ou les avancer sur le calendrier. Le déjeuner est donc un moment crucial de la journée : on discute avec le réalisateur, on vérifie les progrès dans le tournage. L'après-midi se déroule à peu près de la même façon : allers-retours sur le plateau, tournée des chefs de départements pour voir si tout le monde fait bien son travail. La journée se termine vers 20h30-21h00. On fait alors le bilan des dernières heures, puis on vérifie que tout est planifié pour le lendemain. Parfois, on se réunit pour discuter des effets spéciaux, ce qui permet de parler avec le réalisateur... On rentre chez nous vers 22h00-22h30. Je dîne avec ma femme, je tombe dans les bras de Morphée et le lendemain, ça recommence !

Propos recueillis et traduits par Cyrille GIRAUD
Encadrés personnages : David DOUKHAN

LADY DEATHSTRIKE
Personnage malfaisant et allié du terrible Général Stryker
« Lady Deathstrike est une version plus meurtrière de Wolverine. » explique l'actrice Kelly Hu. *« Une sorte d'alter ego plus puissant et plus rapide, qui possède également des lames d'adamantium rétractables aux mains. Ma scène préférée ? Le combat VRAIMENT impressionnant qui m'oppose à Wolverine. »*



REL

HOUSE OF THE DEAD

DE UWE BOLL

UNE ÎLE INFESTÉE DE ZOMBIES SANGUINAIRES, UNE BANDE DE JEUNES PARTIS FAIRE LA FÊTE, UN ÊTRE MALÉFIQUE PLUSIEURS FOIS CENTENAIRE ET DES FLINGUES EN PAGAILLE : VOICI LES PRINCIPAUX INGRÉDIENTS DE HOUSE OF THE DEAD, LE FILM QUI RISQUE ENFIN DE RÉCONCILIER LES ACCROS DU PADDLE ET LES FANS DE FILMS D'HORREURS SAIGNANTS APRÈS LA DOUCHE FROIDE QUE FUT RESIDENT EVIL. ÇA VA FAIRE MAL !

Ci-dessus : Le Capitaine Kirk (le légendaire Jürgen Prochnow) sort les flingues et prend la pose : « total video game style ».

Les adaptations de jeux vidéos sur grand écran semblent être, à l'heure actuelle, l'un des derniers eldorados pour scénaristes en manque d'inspiration. À l'heure où le monde vidéo-ludique engendre plus de fric que l'industrie du cinéma, il n'est pas étonnant que cette dernière veuille prendre le train en marche pour essayer de soutirer quelques deniers aux gamers de la planète capables de mettre plus de 500 balles dans un jeu, donc susceptibles d'en mettre dix fois moins pour aller voir un film en salle. Artistiquement parlant, les premières adaptations de jeux en films avaient de quoi refroidir même le plus tolérant des nerds. On ne reviendra donc pas sur des épisodes douloureux tels que **Super Mario Bros** (un grand cru classé du navet), **Double Dragon** (une aberration) ou encore **Street Fighter** (Kylie Minogue fait du kickboxing ? Et pourquoi pas Céline Dion championne de capoeira ?). **Mortal Kombat** redressera la barre un minimum, juste le temps de se prendre **Tomb Raider** en pleine face. En 1h30, Simon West achevait de convaincre même les plus sceptiques que le mariage jeu vidéo/cinéma était une union forcément vouée à l'échec. Et puis arriva **Resident Evil**. À l'annonce de la mise en chantier du film, tout le monde se tourna vers Paul Anderson, l'attendant au tournant. Certes, le bonhomme avait fait ses preuves avec **Mortal Kombat** justement, puis nous avait montré par la suite qu'il était capable de faire un vrai film d'horreur (**Event Horizon**) mais, avec **Resident Evil**, il prenait la barre d'un projet que beaucoup de gens auraient voulu voir entre les mains de George Romero, le véritable inspirateur du jeu culte de Capcom. Le film sort et divise l'opinion. **Resident Evil** n'est pas la purge que fut **Tomb Raider** certes, mais est bien loin d'égaler son aîné su

D A D !

console en termes d'histoire, d'ambiance et surtout de violence. Passé un premier quart d'heure oppressant (et un plan final frustrant, genre on arrive à la fin de la soirée du siècle), Paul Anderson ne tient pas la distance et débande rapidement pour nous refourguer à l'arrivée un zombie-movie tout public et bien propre sur lui. Le joueur qui éclatait des têtes de zombies au shotgun devant sa télé se retrouvait comme un con dans la salle de cinéma, berné par un film au contenu trompeur. **Resident Evil** pas gore ? Un comble. Une erreur fatale que doit impérativement corriger Paul Anderson dans un deuxième opus prévu pour l'année prochaine. Alors quand l'adaptation du jeu **House of the Dead** de Sega est annoncée sur grand écran, on est légitimement en droit de se méfier du projet, surtout qu'il dormait depuis un bon moment dans les tiroirs de Dreamworks. Une « green light » qui vient à reculons ? Pas vraiment bon signe.

RÉSURRECTION

À la sortie du jeu en 1997, Dreamworks est la première boîte de production à s'y intéresser en vue d'une éventuelle transposition au cinéma. Avec Rogan et G., ses deux héros dandys traquant l'infâme Curien en flinguant du mort-vivant à tour de bras, la boîte à rêves de Spielby y voit là un joli concept de film. Le scénariste Mark Vanheiden (**Timecop**, pas le pire des Van Damme) rend sa copie assez rapidement, laissant tous les fans du jeu dubitatifs. En effet, il était question dans ce script que les héros (des nécro-guerriers qui n'avaient plus rien à voir avec les personnages du jeu) évoluent dans une ville universitaire (l'effet **Scream** sans doute) et non dans un sombre manoir gothique post-**Resident Evil** comme il en était question dans le jeu. Sentant déjà le formol avant même le premier jour de tournage, le film se casse rapidement la gueule suite au départ de Jesse Dylan, le réalisateur engagé par Dreamworks. Mais le projet **House of the Dead** va connaître une deuxième chance en la personne de Mark Altman. Grand patron du studio Minfire Entertainment et réalisateur à ses heures (**Free Enterprise**, un délire sur les trekkies pro-William Shatner), Mark Altman s'adjoint les services d'un connaisseur en matière de morts-vivants : Dave Parker, le bisseux responsable du très sympathique **Les Morts naissent les vivants**. Ensemble, ils rédigent un script soucieux de plaire aux fans du jeu (qui, rappelons-le, sont comme les fans de comics, prêts à déclencher une Intifada en cas de trahison) et à ceux qui craignaient le parallèle avec **Scream** comme le laissait penser le script de Vanheiden. Altman s'explique : *« Je sais que beaucoup de fans sont méfiants, surtout après* **Resident Evil**. *Mais beaucoup de ce genre de films ont été faits par des gens qui n'y connaissaient rien au genre. Mais ce n'est pas le cas d'House of the Dead, qui est tout sauf cynique et parodique. »*.

Des propos rassurants mais pas totalement convaincants, car brosser les fans dans le sens du poil, Hollywood s'en est fait une spécialité (et il suffit de voir **Daredevil** pour s'en convaincre). Une fois le scénario fini, il ne reste plus, à Altman et Parker, qu'à trouver un réalisateur compétent et capable de mener le projet à bon port. Et ils ont leur petite idée concernant ce choix vital.

Ci-dessus :
Un cimetière brumeux éclairé par le talentueux Matthias Neumann, des zombies armés de haches... La chasse à l'humain est ouverte.

Ci-dessus, de gauche à droite et de haut en bas : Rudy (Jonathan Cherry) et Kirk perplexes : les morts sortent de leur tombe, il est l'heure de sortir les flingues du placard.

Un zombie bien crado et amateur de chair fraîche qui enterre sans problème ceux de Resident Evil.

Ambiance gohique, cadavre en décomposition : Uwe Boll signe un retour aux sources du genre.

Face caméra, le capitaine Kirk dégaine et balance la sauce. Head Shot !

Ona Grauer, prête à détroner Arnold pour Conan 3.

DE L'ACTION ET DES FLINGUES

C'est le réalisateur Uwe Boll qui décroche la timbale. D'origine allemande, Boll s'est fait remarqué à plusieurs reprises avec **Sanctimony** (un thriller psychologique avec Patrick Muldoon) et **Blackwoods** (une sombre histoire de serial killer avec Casper Van Dien) et semble tout désigné pour réaliser **House of the Dead**, son huitième film. Confiants, Altman et Parker lui envoient leur scénario et attendent patiemment sa réponse. Réponse qui ne tardera pas à venir. « *On m'a envoyé le script en me demandant de le réaliser.* » raconte Boll. « *Après l'avoir lu, j'ai dit oui à la seule et unique condition de pouvoir le réécrire, car il manquait d'action par rapport au jeu. Et si nous devions faire un film tiré d'un tel jeu, il était hors de question qu'il manque d'action. On a donc viré pas moins de 25 pages de dialogues pour les remplacer par 25 pages de scènes d'action.* »

Une prise de position radicale mais très louable quand on regarde dans le rétroviseur. Bavards, **Resident Evil** et **Tomb Raider** l'étaient. Misant essentiellement sur le nom de la prestigieuse franchise qu'ils exploitaient, ces deux films avaient magistralement raté le coche en oubliant l'essentiel : le fun. Et du fun, Uwe Boll en veut dans son film : « *Pour réussir un film adapté d'un jeu vidéo, il faut absolument capter l'état d'esprit du jeu en question. Pour* **House of the Dead**, *l'état d'esprit général est le fun. C'est fun de tuer les zombies dans ce jeu. Ce n'est pas terrifiant mais fun.* ».

Uwe Boll semble donc être l'homme de la situation. Avec un budget serré de 12 millions de dollars, il crie action pour la première fois le 10 mai 2002, en pleine forêt, à Vancouver. Le tournage est lancé, les fans croisent les doigts.

L'ENFER DES ZOMBIES.

Uwe Boll annonce rapidement la couleur, histoire de ne décevoir personne. **House of the Dead** ne sera pas une adaptation fidèle au jeu mais une préquelle à celui-ci. Exit Rogan et G., place à de tout nouveaux personnages. « *Une histoire totalement originale* » selon les dires du réalisateur. Et cette histoire commence à l'époque de l'empire espagnol. Après avoir tâté de la magie noire, un prêtre excommunié (David Palfy) s'enfuit d'un galion espagnol et trouve refuge sur une île au large de la Floride, la Isla del Morte. Une île qui porte bien son nom puisqu'elle est le repère de Castillo, un tyran semant la terreur et la désolation, s'abritant dans une maison en ruines : la maison de la mort. Plusieurs siècles s'écoulent et l'histoire reprend à notre époque, avec un groupe de jeunes fêtards partis s'éclater à la rave party de l'année, qui a lieu sur l'île en question. Mais le danger rôde et nos amis ne vont pas tarder à connaître pire qu'une descente de CRS pétés à la Kro, avec l'intervention d'une horde de morts-vivants affamés. Des morts-vivants féroces et particulièrement vivaces, n'hé-

sitant pas à courir à quatre pattes comme des singes ou à faire des bonds de quinze mètres pour choper leurs victimes. On est bien loin du pauvre zombie qui hère comme une âme en peine à la vitesse de papy en déambulateur. Et à la rapidité de ses zombies, Uwe Boll y tenait tout particulièrement : « *Mon film n'a pas grand chose à voir avec la trilogie de Romero. Je suis très fan de ces films, de* **Zombie** *en particulier, comme la plupart des gens avec qui j'ai travaillé sur* **House of the Dead**, *mais je trouve ces zombies bien trop lents, faciles à esquiver. Je ne les trouve pas dangereux. Et je pense que* **Resident Evil** *a le même problème. Nos zombies sont beaucoup plus agressifs. Ils peuvent se battre à mains nues, avec des armes blanches et des armes à feu.* ».

Et ils vont en donner du fil à retordre ces morts-vivants, à tous ceux qui oseront s'aventurer sur leur territoire. Ils n'hésitent pas à traquer les humains en forêt comme du bétail (dans une scène clin d'œil à **La Communauté de l'anneau**) ou à les dépecer vivant façon Fulci (qui, en son temps, nous avait lui aussi offert des zombies très endurants dans **Zombi 3**). Car pour ce qui est du gore, Uwe Boll se lâche complètement : « *Nous avons au moins huit têtes qui explosent dans le film, nous avons utilisé pas moins de 2000 jambes, bras et têtes en latex et des centaines de plans digitaux.* » En ce qui concerne ces derniers, Uwe Boll tenait absolument à ce qu'ils soient discrets, afin qu'ils ne viennent pas trop javelliser les effets gore. Un parti pris esthétique que l'on retrouvera même pour le choix des tripes et des boyaux, Uwe Boll préférant ceux venant de chez le boucher plutôt que de son équipe d'effets spéciaux, authenticité oblige. Des tripes qui ne resteront pas longtemps à l'intérieur de leur propriétaire car, selon les premiers échos, le film regorge de scènes particulièrement salées (une jeune femme se fait arracher les deux jambes et rampe tant bien que mal pour échapper aux zombies), époustouflantes (une des héroïnes saute dans les airs pour éviter une hache lancée par un zombie à qui elle éclate la gueule au shotgun, le tout filmé à la **Matrix**) voire carrément démentes (on aura le droit à un combat de plus de 10 minutes entre le groupe de héros et une horde de 200 zombies, une scène marathon ayant nécessité sept nuits de tournage). Excitant, non ? Et quand on sait qu'Uwe Boll a d'autres jokers dans sa manche, on n'arrête plus de se dire que **House of the Dead** risque d'être la surprise de l'année en termes de zombie-movie, au grand dam de son concurrent direct, l'épileptique **28 jours après** de Danny Boyle.

SHOOT'EM UP !

En plus d'être magnifiquement éclairé par Matthias Neumann (déjà directeur de la photographie sur **Blackwoods**), **House of the Dead** affiche un casting quatre étoiles pour un petit budget. On y retrouve Jonathan Cherry (découpé en morceaux dans **Destination finale 2**). Ellie Cornell (la Rachel de **Halloween 4** et **5**), cette vieille

Ci-dessus, de gauche à droite et de haut en bas : Tout mort-vivant qu'il est, Castillo (David Palfy) ne reste pas insensible au bustier bien rempli d'Alicia (la bomba Ona Grauer).

Un zombie au repos ? Pas d'inquiétude, ça ne va pas durer.

Face à son reflet, Greg (Will Sanderson) se demande bien s'il va finir la nuit vivant. C'est pas gagné...

Ellie Cornell endosse l'uniforme de l'officier des gardes-côtes Casper, un rôle aux antipodes de celui de Rachel qu'elle tenait dans Halloween 4 et 5.

Ci-dessus, de gauche à droite et de haut en bas : L'Au-delà, L'Enfer des zombies... House of the Dead s'impose comme le digne héritier des chefs-d'œuvre de Lucio Fulci./ Attifé comme dans Le Bateau, Jürgen Prochnow n'est pas encore décidé à prendre sa retraite./ Fini de rigoler. Les forces spéciales investissent les lieux : ça va charcler./ Serait-ce Rikiya Nakagawa (le concepteur du jeu) ou Peter Moore (patron de Sega USA) planqué derrière le maquillage ?/ Ona Grauer, en phase de devenir une nouvelle « action-woman » du genre./ Déjà traqué par la Faucheuse dans Destination finale 2, Jonathan Cherry l'est ici par une horde de zombies affamés.

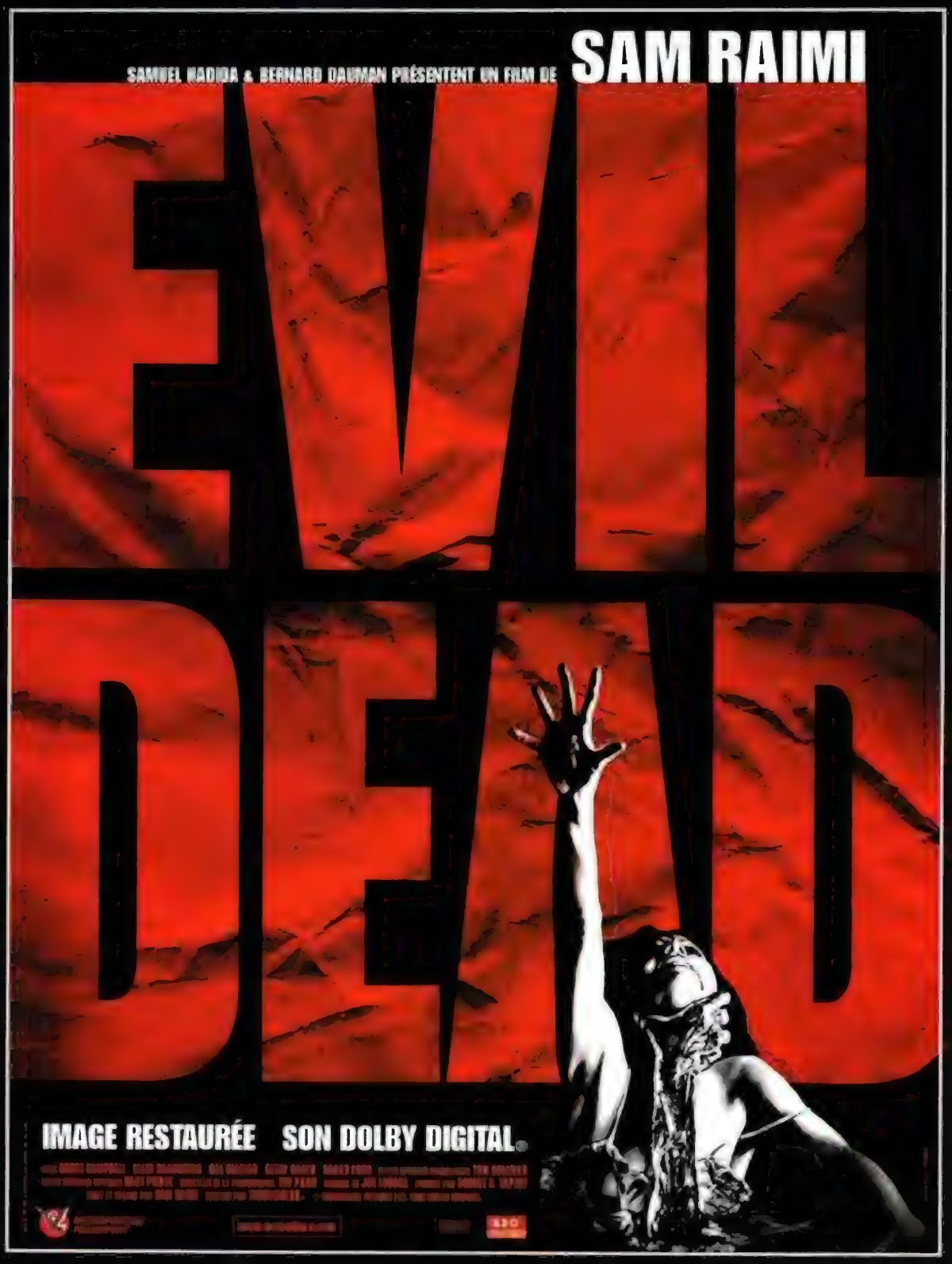
tronche de cuir de Clint Howard (frère de Ron, déjà vu dans **Ticks**, **Le Dentiste 2**, **Leprechaun 2**, **Evil Speak** et **Carnosaur**) et le grand Jürgen Prochnow. L'acteur mythique de **La Forteresse noire** endosse l'uniforme (qui est celui qu'il portait dans **Le Bateau** de Wolfgang Petersen) du capitaine Kirk (et oui, n'oublions pas que Mark Altman est un fan de **Star Trek**), un officier des gardes côtes qui n'hésite pas à prendre les flingues pour dessouder du zombie.

Et Sega dans tout ça ? Que peut bien penser le géant nippon de cette adaptation d'un de ses titres phares ? Aux premières nouvelles, plus que du bien. Les dirigeants de la multinationale seraient ravis du boulot abattu par Uwe Boll, qui a apparemment réussi à mêler les figures de styles imposées par le jeu à celles imposées par le film. De la présentation des personnages (travelling circulaire autour d'eux avec affichage à l'écran de leur âge, capacités et armes, une scène qui ne devrait être visible que dans la bande-annonce) en passant par les zombies (plus le film avance, plus ils sont durs à tuer, avec mention spéciale pour Castillo, le boss final) jusqu'au déroulement de l'histoire (le film semble fonctionner en termes de niveaux narratifs : le bateau, la fête, la forêt, la mine abandonnée, la maison), tout est réuni pour que la majorité des spectateurs y trouve son compte, du nerd le plus acharné jusqu'au comptable de Sega. Et ce dernier risque fort de faire des heures supplémentaires. En plus de faire flotter sa bannière sur la scène de la rave party, Sega annonce la mise en chantier d'un nouvel épisode de **House of the Dead** sur nos consoles et d'une possible suite au cinéma en cas de succès. Succès qu'il n'est pas dur d'anticiper, vu le coût mineur du film. La confiance est donc au beau fixe entre Japonais et Américains, confiance renforcée par la visite de Rikiya Nakagawa (le concepteur du jeu) et de Peter Moore (big boss de Sega USA) sur le plateau. « *J'ai eu la chance d'avoir Rikiya Nakagawa sur mon plateau.* » raconte Uwe Boll, ravi. « *Nous l'avons maquillé en zombie, ainsi que Peter Moore, puis nous les avons tués devant la caméra.* »

Et ravi, Uwe Boll peut l'être. On vient tout juste de lui proposer d'adapter au cinéma un autre titre mythique, le **Alone in the Dark** d'Infogrammes, l'ancêtre de **Resident Evil**. « *Pour* **Alone in the Dark**, *à la différence de* **House of the Dead**, *l'état d'esprit principal est la terreur, l'épouvante. Je vais essayer de faire un film terrifiant.* » confie Uwe Boll. Et on peut lui faire confiance, à Uwe, pour insuffler un peu de folie et d'horreur dans cette histoire de maison hantée et de rites indiens ancestraux, qui fut l'une des plus grosses déceptions de l'histoire du survival-horror sur console. En attendant, il est agréable de constater que le gore revient en forces sur nos écrans avec une flopée de titres prometteurs comme **House of 1000 Corpses**, **28 jours après**, **Cabin Fever**, **Freddy vs Jason** et, bien sûr, **House of the Dead**. Qui a dit que le genre était mort ?

Alexandre BUSTILLO

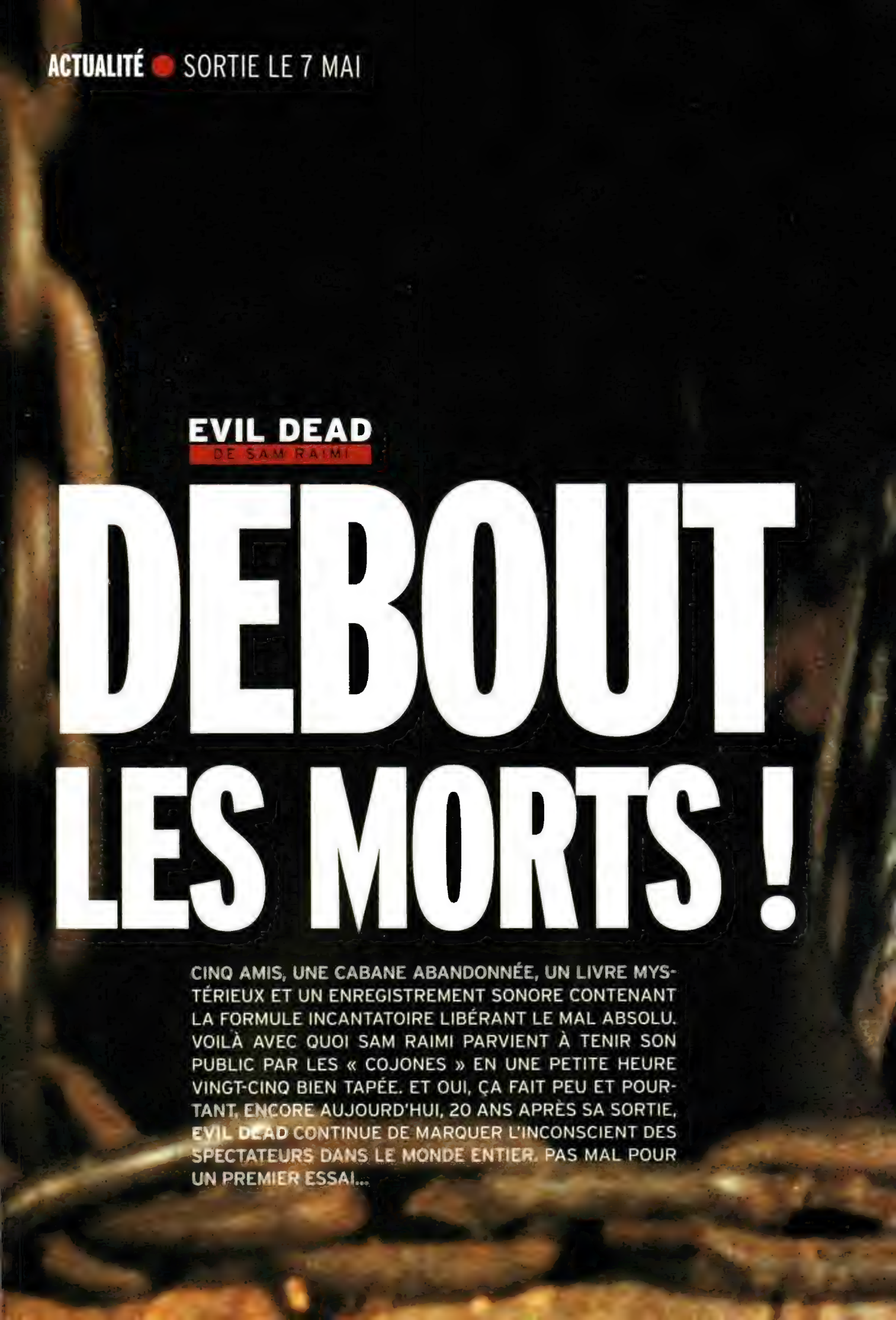
AVANT-PREMIÈRE



LE 7 MAI AU CINÉMA

METROPOLITAN FILMEXPORT et Mad Movies
vous invitent à une avant-première du film Evil Dead
le lundi 5 mai 2003 à 20h00 au cinéma UGC Ciné Cité Les Halles

50 places disponibles, valables pour une personne, à retirer à la Librairie Movies 2000,
49, rue de la Rochefoucauld 75009 Paris, le lundi 5 mai entre 13h30 et 18h30.



EVIL DEAD
DE SAM RAIMI

DEBOUT LES MORTS !

CINQ AMIS, UNE CABANE ABANDONNÉE, UN LIVRE MYSTÉRIEUX ET UN ENREGISTREMENT SONORE CONTENANT LA FORMULE INCANTATOIRE LIBÉRANT LE MAL ABSOLU. VOILÀ AVEC QUOI SAM RAIMI PARVIENT À TENIR SON PUBLIC PAR LES « COJONES » EN UNE PETITE HEURE VINGT-CINQ BIEN TAPÉE. ET OUI, ÇA FAIT PEU ET POURTANT, ENCORE AUJOURD'HUI, 20 ANS APRÈS SA SORTIE, EVIL DEAD CONTINUE DE MARQUER L'INCONSCIENT DES SPECTATEURS DANS LE MONDE ENTIER. PAS MAL POUR UN PREMIER ESSAI...

PREMIÈRES ARMES

EVIL DEAD, DEPUIS 20 ANS, SE TRAÎNE UNE AURA DE FILM MYTHIQUE. SA RESSORTIE CONSTITUE UNE BONNE OCCASION DE VÉRIFIER SUR PIÈCES CETTE RÉPUTATION ET DE CONSTATER QUE L'OPUS CHTARBÉ DE SAM RAIMI RESTE BEL ET BIEN L'UNE DES PIERRES ANGULAIRES DU CINÉMA FANTASTIQUE MODERNE.

Ci-dessus, de gauche à droite : Scotty (Hal Delrich), en démon hystérique, se rue vers le spectateur. Une scène magnifiée par une caméra indomptable.

Linda (Betsy Barker) dans les bras de la Mort. La possession est proche !

Ressortir **Evil Dead** aujourd'hui, c'est tout d'abord rappeler à la génération de kids élevée au yaourt de **Scream** et autres « williamsonneries » que le cinéma d'horreur, ce n'est pas forcément qu'une affaire de clins d'œil et de coups de coude complices au spectateur. Non, avant toute chose, la fonction du cinéma d'horreur est d'offrir au spectateur la pétoche de sa vie, de lui faire oublier son confort et ses croyances pour le ramener à un état de peur primale. Rien que pour ça, **Evil Dead** aura constitué un choc lors de sa sortie. Ensuite, ressortir **Evil Dead** aujourd'hui, dans une combinaison de salles relativement élevée qui plus est, c'est tenir compte du fait qu'il s'agit désormais d'un classique. Du cinéma de genre ? Merci mais ça, on le savait depuis longtemps… Non, **Evil Dead** est un classique du cinéma tout court, une date dans l'histoire, car il y a bel et bien un avant et un après **Evil Dead**. En effet, combien de films (de genre ou pas) ont été, à divers degrés, influencés par le travail de Raimi ? En vrac : la quasi-totalité de l'œuvre des frangins Coen (logique), les débuts de Peter Jackson, les **Tetsuo** et **Tokyo Fist** de Tsukamoto, jusqu'aux récents **Versus** de Kitamura et **Irréversible** de Noé. Même un effet comme le Bullet Time de **Matrix** pioche directement son inspiration dans **Evil Dead** : on en passe donc, et des meilleurs… Si le constat est simple et crève les yeux, c'est bel et bien parce qu'**Evil Dead** représente plus qu'un simple film d'horreur traditionnel. C'est tout d'abord l'un des premiers films « concept » du genre. Ici, Sam Raimi ne laisse jamais son script dépasser la base même de son pitch et se positionne clairement comme LA star du film. Comprendre : n'importe qui aurait pu écrire **Evil Dead**, mais personne n'aurait pu le réaliser à la manière de Sam Raimi. Si l'on peut parler de style précis, cette terminaison ne désigne finalement que ce qui est visible à l'œil nu, donc ce qui est immédiatement identifiable et « repompable » à volonté. Hors, si l'on excepte un **Evil Dead 2** encore supérieur à l'original, aucun des films tentant sciemment de reprendre à leur propre compte la formule Raimi ne parviennent à la cheville de cette œuvre matricielle. Pourquoi ? Parce qu'il est question de point de vue global. Celui du réalisateur, bien entendu…

Sam Raimi a été élevé au biberon de la pop culture, ancienne comme moderne. En boufant du Hitchcock, du Chuck Jones et des comics comme d'autres enfilent les perles, il a adopté le mode de fonctionnement de ses maîtres, au delà même de la simple citation, en le poussant un peu plus loin dans le paroxysme, ce qui est toujours représentatif d'une évolution dans le genre. Au pre-

EFFETS SPÉCIAUX

Ne connaissant pas l'existence de l'alginate, Tom Sullivan moulait le visage des comédiens directement au plâtre, avec des résultats parfois fâcheux. Il fallut notamment couper les cheveux de la comédienne Betsy Baker au cutter pour pouvoir la libérer de la chape de plâtre qui lui couvrait le visage !

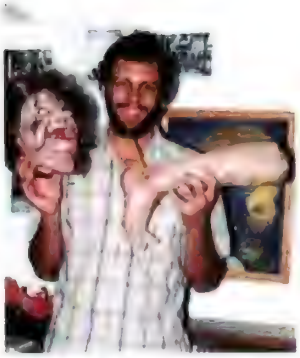
Comme en témoigne son story-board pour un des morceaux de bravoure du film, Tom Sullivan est un excellent dessinateur avant d'être maquilleur. Il s'était déjà chargé des effets spéciaux, très basiques, de Within The Woods ainsi que des affiches de la plupart des courts et moyens métrages de Raimi, et fabriquait des masques pour Halloween dans une petite société qu'il avait fondée lorsque Sam Raimi lui demanda de se charger des maquillages d'Evil Dead.

mier niveau, il s'approprie les aptitudes du réalisateur de **Sueurs froides** en jouant le plus possible des effets de mise en scène : point de vue subjectif, plongée directe suivant les personnages, contre-plongée en mouvement, exercice sonore du moindre bruit, qu'il soit conditionné par les personnages comme par la caméra. Ce travail de pure mise en scène contribue à donner corps à la terreur indicible en même temps qu'elle évacue l'ineptie du scénario en tirant la chasse bien fort. Au second niveau, Sam Raimi reprend les préceptes de Chuck Jones à la lettre en transformant son héros Ash en Coyote version live, lui faisant subir les pires outrages administrés par des non-morts particulièrement coriaces. On tape dans le grand guignol le plus complet, avec toutefois une différence majeure : le Road Runner (alias Bip-Bip en VF) ultra-speedé est ici principalement incarné par la caméra, soit par extension Sam Raimi, encore au centre de son film ! Enfin, l'un des principes du comics réside dans l'iconisation à outrance de ses figures héroïques. Quiconque connait deux grammes d'histoire du cinéma d'horreur ne peut être passé à côté de l'image viscéralement jouissive d'un Ash, la gueule en sang, brandissant son arme de prédilection, une magnifique tronçonneuse servant à trancher dans le lard des zombies affamés, tout en prenant des poses typiquement évocatrices. Mais aussi réussi soit-il, notamment parce qu'il parvient à déguenler ce mélange d'influences sur la face des spectateurs qui en redemandent, **Evil Dead** a évidemment subi l'usure du temps, bien malgré lui d'ailleurs. Ses effets spéciaux ont pris un coup dans la gueule, ses prises de vues ont été reprises dans tous les sens et le principe même du film concept a été calqué par pas mal de péquenots, qui ont tenté de faire leur propre beurre sans forcément retrouver la force d'évocation mise en place par Raimi (**Le Projet Blair Witch** étant l'un des plus récents exemples). Il ne faut pas oublier qu'avant toute chose, **Evil Dead** est également un bouillon bouillonnant d'idées qui n'ont pu être pleinement exploitées, plus par manque de moyens que par manque d'ambition. Fatalement, on préférera toujours le jusqu'au-boutiste **Evil Dead 2** du même réalisateur, tout en gardant en mémoire que celui-ci n'aurait jamais existé sans le film original. Qu'importe, la révolution zümiesque a été mise sur les rails en cette année 1982 (an de grâce pour le cinéma fantastique) et la critique « officielle » ne s'y est pas trompée, préférant se tirer la nouille devant un énième Godard plutôt que de célébrer l'ode gorissime, physique, viscérale et expérimentale du futur réalisateur de **Spider-Man**. Vous comprendrez donc que ressortir **Evil Dead** aujourd'hui constitue une agréable revanche, celle du geek que nous sommes tous. C'est aussi la plus belle invitation qui soit : autant dire qu'elle ne se refuse pas...

Stephane MOISSAKIS

THE EVIL DEAD USA 1982. REAL ET SCÉN : SAM RAIMI. DIR. PHOT. : TIM PHILO. MUS. : JOSEPH LODUCA. PROD : ROBERT J. TAPPERT, GARY HOLT, SAM RAIMI & BRUCE CAMPBELL. POUR RENAISSANCE PICTURES. INT. : BRUCE CAMPBELL, ELLEN SANDWEISS, HAL DELRICH, BETSY BAKER, THERESA TILLY, SCOTT SPIEGEL, IVAN RAIMI, TED RAIMI... DUR. : 1H25. DIST. : METROPOLITAN FILMEXPORT. SORTIE ORIGINALE LE 24 AOÛT 1983. RESSORTIE LE 7 MAI 2003.

Ci-dessous :
Bruce Campbell prend la pose pour un des visuels les plus connus du chef-d'œuvre de Sam Raimi.



Robert Tapert pose fièrement en compagnie de deux membres en latex. Une large partie des effets spéciaux du finale est filmée après le tournage principal, dans la maison des parents de Sam Raimi. L'équipe se fait voler à plusieurs reprises des faux membres bourrés d'abats et de viande achetés chez le boucher du coin par le bulldog de la famille Raimi, Montgomery.

Bart Pierce employé d'un petit studio de post-production basé à Détroit et spécialiste de la surimpression, est chargé des effets spéciaux optiques sur **Evil Dead**.

Pour que l'explosion du crâne ait plus de puissance, un plancher incliné fut fabriqué. Les abats, insectes et autres liquides non identifiés, tombaient ainsi directement sur la caméra 16mm, protégée par du papier aluminium, et sur le malheureux Bart Pierce, protégé d'un simple anorak.

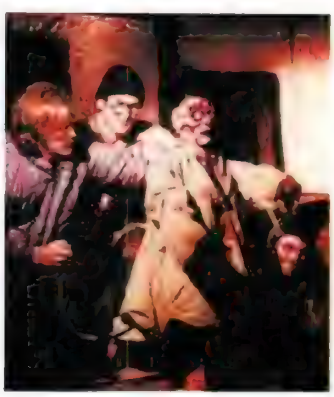
ACCOUCHEMENT AU FORCEPS

EVIL DEAD : CES DEUX MOTS ONT MARQUÉ POUR TOUJOURS L'HISTOIRE DU CINÉMA FANTASTIQUE. RETOUR SUR LES COULISSES D'UN TOURNAGE ÉPIQUE, QUI A VU NAÎTRE UN GRAND CINÉASTE, SOUS L'ŒIL BIENVEILLANT D'UNE ÉQUIPE DÉVOUÉE ET PASSIONNÉE.

De l'aveu même de Sam Raimi, la plus grande influence sur sa future carrière de cinéaste aura été celle de son père Leonard. Propriétaire d'un magasin de meubles à Detroit, Leonard Raimi a effectivement donné le goût du cinéma à son fils Samuel, avant-dernier d'une famille de cinq enfants. Pas forcément en lui faisant découvrir les plus grands classiques de l'histoire, mais plutôt en tournant lui-même quelques petits films à l'aide d'une caméra Super 8 et d'un simple bouquin d'instructions édité par Kodak. Très vite, le virus s'empare également du jeune Sam, fasciné par l'idée qu'on puisse filmer un événement et revenir dessus pour le monter dans un ordre différent. Celui-ci tourne son premier film à l'âge de 11 ans. À 13 ans, il parvient à réunir suffisamment d'argent pour s'offrir sa première caméra, avec laquelle il tournera notamment un film inspiré par les 3 Stooges (les héros de son enfance, dont on retrouve l'influence jusque dans **Evil Dead** !) ainsi qu'une reconstitution de la Guerre de Sécession comprenant pas moins de 50 figurants, tous costumés ! Les choses s'enchaînent plutôt vite vers l'âge de 16 ans, lorsque Raimi et son ami de toujours, Bruce Campbell, participent à des cours de cinéma administrés par Vern Nobles, cinéaste institutionnel œuvrant dans le Michigan. En prenant Raimi sous son aile, faisant de lui un assistant à la production, il permet au jeune cinéaste de tourner quelques pubs locales, tout en lui apprenant

EFFETS SPÉCIAUX

Sculpture en terre glaise réalisée par Tom Sullivan, sur un crâne directement acheté dans le commerce, pour l'une de décompositions bien craspecs d'un final haut en couleurs.



Pour une décomposition accélérée réalisée en image par image, Tom Sullivan et Bart Pierce eurent l'idée d'imprimer deux fois chaque photogramme, en modelant entre chaque prise le crâne du zombie. Ce système permit de conférer à moindres frais un flou très réaliste au plan.

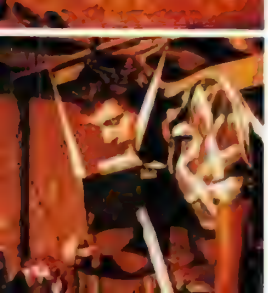
les clés du métier. En suivant son frère Ivan à l'Université du Michigan, Sam fait la connaissance de Robert Tapert, avec qui il décide de s'associer pour fonder Renaissance Pictures (Bruce Campbell sera le troisième membre fondateur). « *À l'Université, Bruce, Robert et moi-même avons fondé une association cinématographique : nous réalisions des films pour un budget de 1 500 dollars, puis nous louions une salle, vendions les places au public et assurions la projection. Je crois que c'est la meilleure façon d'apprendre le métier. Lorsque vous vous trouvez dans la cabine de projection, vous faites partie du public et percevez très bien ses réactions. S'ils n'aiment pas votre film, les gens vont se mettre à hurler sans savoir que vous êtes là. Ce genre d'expériences vous force à faire de meilleurs films. Pour moi, ce furent de véritables leçons.* » Bien que connaissant le genre, assez en tout cas pour apprécier des films comme **Freaks**, **La Dernière maison sur la gauche** ou encore **La Nuit des morts-vivants**, Raimi n'est pas celui qui a eu l'idée de s'attaquer au cinéma d'horreur. En fait, le coupable, c'est Robert Tapert, qui suit en fait les conseils d'un vieux routier de la profession, le propriétaire d'un cinéma du Michigan, qui lui assure qu'avec les films d'horreur, il fait « salle comble ». C'est décidé : à l'âge de 19 ans, Sam abandonne ses études et se lance pour de bon dans l'aventure cinématographique. Le projet de Renaissance Pictures ? Monter la production de **Book of the Dead**, premier long-métrage de la boîte et premier essai professionnel de Sam Raimi.

LE DÉBUT DES GALÈRES

En vue de trouver un financement conséquent, Renaissance met en boîte deux courts-métrages, dont le fameux **Within the Woods** (voir encadré). Selon Sam Raimi : « *Nous avons effectivement réalisé deux courts-métrages d'horreur que nous avons présentés à des investisseurs potentiels : des médecins, des avocats, des dentistes… De cette façon, ils pouvaient juger eux-mêmes de nos capacités. En général, si ce qu'ils voyaient sur l'écran leur plaisait, ils prenaient une participation. C'est ainsi que nous avons trouvé les moyens financiers nécessaires à la réalisation du film.* ». Le tournage débute à la fin de l'année 1978 dans le coin le plus paumé du Tennessee, végétation oblige. Bruce Campbell est bien évidemment « casté » pour l'un des rôles principaux. Bien que ce soit difficile à croire, la décision a cependant été dure à prendre pour Raimi. D'après Bruce Campbell : « *J'ai dû me battre pour obtenir le rôle de Ash ! Le problème venait du fait que, en général, ce sont surtout des femmes qui se font maltraiter dans ce genre de films. La décision d'attribuer le rôle principal à un homme plutôt qu'à une femme n'était donc pas facile à prendre. D'ailleurs, vous remarquerez que dans* **Within the Woods**, *le personnage principal était une femme, et moi, je jouais le monstre. Mais je crois que Sam a eu raison d'inverser les rôles pour le film. L'avantage avec un homme, c'est qu'on peut aller plus loin dans l'horreur !* ». Notons que dans l'un des rôles féminins, celui de Cheryl, Raimi choisit de prendre l'actrice Ellen Sandweiss, régulière de ses petites productions et également héroïne de **Within the Woods**. De son côté, Hal Delrich, fort de son expérience théâtrale, est engagé pour le rôle de Scotty alors qu'il accompagnait un ami venu auditionner pour le film. Ce dernier n'a d'ailleurs pas été retenu. Sarah York (de son vrai nom Theresa Tilly) et Betsy Baker, toutes deux originaires de Detroit, complètent ainsi le gros du casting. Prévu à l'origine sur une durée de trois mois intenses, à raison de 12 heures par jour et six jours par semaine, le tournage de **Book of the Dead** s'éternisera sur trois longues années. D'une part, il s'agit pour le réalisateur d'obtenir les plans les plus insen-

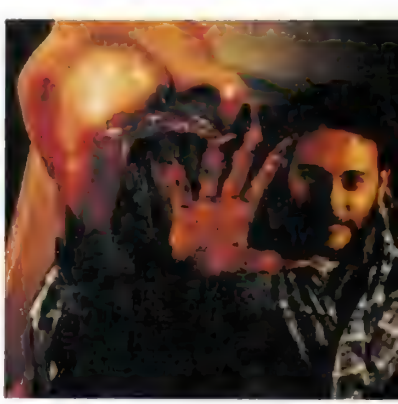
Sur ces deux pages, de gauche à droite : Scotty (Hal Delrich) ou ce qu'il en reste, en pleine phase finale d'une mutation démoniaque. Va falloir changer la moquette.

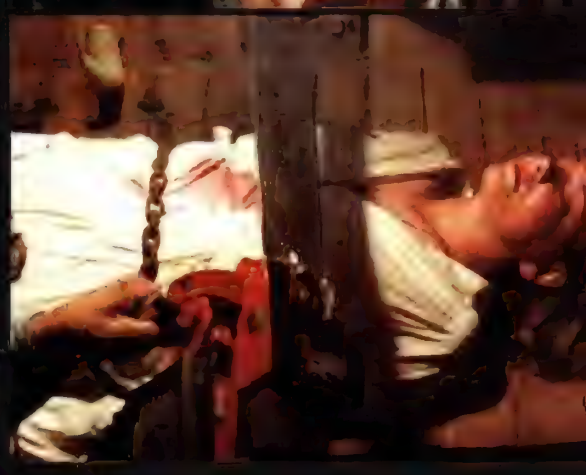
Cheryl (Ellen Sandweiss), sous l'emprise du Nécronomicon, est enfermée de force dans la cave. Une des images les plus marquantes d'Evil Dead.



Le liquide et les insectes qui dégoulinent du crâne, étaient amenés à travers les orifices par un tube effacé plus tard de l'image grâce à la technique du cache contre cache.

Robert Tapert servit souvent de doublure-main après de longues journées de tournage avec les acteurs. Ces derniers souffrirent le martyre avec, en particulier, le port de lentilles de contact qui couvraient quasiment la moitié de leur globe oculaire. Pour humidifier les lentilles, plusieurs comédiens ont opté au cours du tournage pour quelques gouttes de café !





Sur ces deux pages, de haut en bas : Linda (Betsy Barker), Cheryl (Ellen Sandweiss) et Shelly (Theresa Tilly) ouvrent la cave : le début des emmerdes.

Ashley « Ash » Williams et sa fameuse tête d'ahuri. Bruce Campbell a trouvé ici le rôle de sa vie.

Linda (Betsy Braker) enchaînée et à deux doigts de se faire découper en tranches par une tronçonneuse que Ash ne quittera plus.

Sortie de sa cave, « Evil » Cheryl (Ellen Sandweiss) s'arme d'un tisonnier pour le combat final du film. Un moment d'anthologie rentré depuis dans la légende.

sés possibles. « *Sam a besoin de beaucoup de temps pour tourner les plans qu'il a en tête.* » confesse Bruce Campbell. « *Il veut que la caméra se balade dans les quatre coins du décor, et même au plafond ! Pour le tournage de cette séquence où les personnages du film écoutent les bruits bizarres qui viennent de l'extérieur, je me souviens que Sam nous avait demandé de tenir 60 secondes avec les yeux ouverts, sans pouvoir cligner, pour chaque plan. La caméra tournait à 6 images/secondes pour obtenir l'effet que vous connaissez à l'écran. Etant donné qu'une caméra tourne généralement à 24 images/secondes, autant dire que ce fut assez pénible.* » D'autre part, l'argent vient souvent à manquer et la production est forcée de s'arrêter le temps de retrouver un financement adéquat. Durant ces périodes de chômage forcé, Sam Raimi et Bruce Campbell tentent de compléter le budget et surtout de survivre en pratiquant divers métiers comme chauffeur de taxi ou serveur. Bref, ils bouffent de la vache enragée comme jamais.

LA « SHAKY CAM »

Par manque de moyens, Raimi et son chef opérateur Tim Philo sont forcés d'expérimenter certaines techniques qui leur permettraient d'obtenir les plans désirés. Par nécessité, ils inventent ainsi un système permettant à leur caméra d'obtenir les mêmes plans que la Steadycam, qu'il ne pouvait pas s'offrir. En fixant leur caméra 16mm sur des axes coulissants, au milieu d'une tige de métal léger, ils obtiennent ainsi une souplesse d'utilisation qui leur servira pour les longs plans de vue subjective du Mal. « *Sam ou Tim s'accrochaient ce système par-dessus les épaules et se mettaient alors à courir dans les bois comme des dératés pour obtenir ces plans qui sont devenus des signatures du film.* » avoue aujourd'hui le maquilleur Tom Sullivan. La Shaky Cam, baptisée ainsi en référence à la Steady Cam (Steady signifie posée, tandis que Shaky signifie tremblotant !), servira également pour le climax particulièrement douloureux du film, lorsque la caméra part du fin fond de la forêt, traverse la cabane et finit sa course sur le visage de Bruce Campbell. Ainsi, Sam Raimi n'hésite pas à coller la caméra sur son épaule, à prendre une moto et rouler des bois jusqu'à la ferme servant de décor, hurlant sur son passage afin que l'équipe soit au courant de son arrivée imminente, notamment lorsqu'il s'agit de détruire la dernière porte avant que la moto ne se plante dedans. Résultat ? Bruce Campbell se fait percuter et, dans sa chute, perds quelques dents qui seront plus tard remplacées par des couronnes. C'est beau, l'amour du métier… Notons enfin que lors de la séquence où le Mal passe par-dessus l'étang en vue subjective, Raimi a dû se fixer la caméra sur le bras et s'allonger sur un radeau poussé par Bruce Campbell lui-même, décidément plus qu'un acteur sur ce film. « *Sam était très inventif sur le tournage du film. Il était ouvert à toutes sortes d'expérimentations et prêtait facilement l'oreille aux idées des autres.* » continue Tom Sullivan. Même si le tournage au Tennessee se termine en janvier 1980, Sam Raimi n'est pas encore au bout de ses peines. Il entreprend de reconstituer la cabane, décor principal du film, dans l'immense cave de ses parents, afin d'y tourner certaines scènes à effets spéciaux et la plupart des plans de raccords nécessaires au montage. C'est reparti pour plus d'un an et demi de tournage, tandis que le reste du film est monté au fur et à mesure par Joel Coen, prochain grand nom de la scène indépendante US, qui se fera connaître en 1984 avec **Blood Simple**, son premier film, également co-réalisé par son frère Ethan. Pour la musique, le réalisateur fait appel à Joe LoDuca, musicien également originaire du Michigan : « *Nous pouvions nous asseoir des heures dans le salon de ses parents à regarder des films et parler de leurs musiques.* » raconte LoDuca. « *Sam me demandait d'écouter des compositions de Bernard Herrmann, ce qui s'apparentait à du Stravinsky pour moi. J'ai été attiré par l'aventure en réalisant que l'équipe du film mettait tout en œuvre pour que le film soit réussi. Peu importaient pour eux les difficultés, il fallait que le film soit vu par beaucoup de monde. Cet esprit d'équipe unie m'a impressionné et la créativité de Sam, couplé à son sens de l'humour, a rendu l'expérience vraiment enrichissante et plaisante.* » Ce n'est qu'après cette collaboration que Joe LoDuca décidera de se lancer dans la carrière de compositeur de musiques de films.

EN ROUTE VERS LA GLOIRE

La première « mondiale » de **Book of the Dead** se déroule le 15 octobre 1981 au Redford Theatre dans le Michigan. Au final, le film, de la pré-production à la copie zéro gonflée en 35mm, aura coûté 550 000 dollars. Une somme relativement honnête pour un premier film, surtout si l'on tient compte de la « production value » visible à même l'écran. Ce soir-là, c'est Ethan Coen qui est chargé de ramener le film de New York où, le matin même, son frère Joel travaillait encore aux finitions du montage. Jusqu'au dernier moment, **Book of the Dead** sera perfectionné et Ethan arrive juste à temps pour l'heure de la projection. Fort du succès que le film remporte sur le public présent dans la salle, Raimi décide d'emmener **Book of the Dead** au Marché du Film, à Cannes, en 1982. C'est là que Stephen King le découvre et décide de soutenir l'œuvre de Sam Raimi, qu'il considère comme « *la plus fervce et la plus originale depuis 20 ans* » ! Ce sera Irvin

Shapiro, de la Films Around the World Company, qui découvrira le potentiel commercial du film et l'achètera pour pouvoir le faire distribuer. Au passage, il en change le titre, de peur que le public potentiel puisse croire qu'il s'agit d'une œuvre littéraire portée à l'écran. Comprendre : dans son esprit, une telle méprise pourrait amener à penser qu'il s'agit d'un film chiant ! De toute manière, **Evil Dead** sonne bien mieux. New Line, alors une petite firme de distribution en expansion, rachète les droits de distribution sur le sol américain tandis que chez nous, c'est Metropolitan Filmexport qui prend le risque de sortir le film en salles après l'avoir testé sur le marché naissant de la vidéo. Au final, pour sa première exploitation mondiale, **Evil Dead** rapporte environ 3 millions de dollars, ce qui satisfait amplement les investisseurs. Lors de la promotion, Raimi confesse qu'il a appliqué une formule à la lettre : « *Il existe trois règles que nous avons suivi pour* **Evil Dead**. *Règle n°1 : les innocents doivent souffrir. Règle n°2 : les coupables doivent être punis. Règle n°3 : il faut avoir goûté le sang pour devenir un homme. Nous travaillons actuellement sur une quatrième règle pour la suite : les morts se lèvent de leurs tombes ! Bon, en même temps, nous ne sommes pas sûrs qu'il s'agisse d'une règle profondément universelle. On se penche encore sur la question pour savoir si elle s'applique à tous les cas !* » La suite des événements lui a donné raison puisque les morts se sont bel et bien relevés pour offrir à sa carrière le formidable envol que l'on sait, tandis que le cinéma fantastique venait de découvrir l'un de ses plus fervents ambassadeurs.

Stéphane MOÏSSAKI

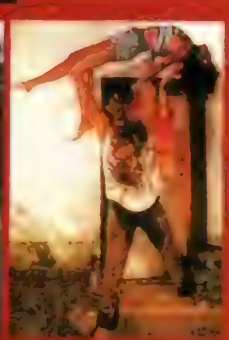
WITHIN THE WOODS

FAUSSE PRÉQUELLE MAIS VRAIE DÉMO DESTINÉE À TROUVER DES FINANCEMENTS POUR SON PROJET BOOK OF THE DEAD, WITHIN THE WOODS EST LE COURT-MÉTRAGE QUI CHANGEA LE DESTIN DE SAM RAIMI. UN (TRÈS) PETIT PAS POUR L'HUMANITÉ MAIS UN GRAND PAS POUR LUI !

Le tournage d'un premier film est souvent affaire de persévérance et de débrouillardise. À l'instar des frères Coen, qui dépensèrent l'argent de la famille pour tourner cinq minutes de leur futur **Blood Simple**, ou de Peter Jackson qui mit cinq ans à financer son **Bad Taste**, Sam Raimi utilisa le système D pour espérer vendre un jour son projet **Book of the Dead** (qui deviendra, à la fin du tournage, **Evil Dead**). La première étape était donc de prouver à des investisseurs ce dont lui, et ses potes de toujours (Bruce Campbell et Robert Tappert) étaient capables, alors qu'ils n'avaient jamais rien réalisé. Le fruit de leurs efforts s'intitulera **Within the Woods**, et sera présenté comme une bande démo d'environ 30 minutes, tournée avec une caméra 8mm, donnant une vague idée du scénario envisagé pour **Book of the Dead** comme des compétences du jeune Raimi en matière de mise en scène.

À l'origine, l'idée de **Within the Woods** vient d'un essai littéraire que Raimi devait écrire à partir du livre *The Book of the Dead*, alors qu'il étudiait à la Michigan State University. Fasciné par le sujet, Raimi trouva l'inspiration et rédigea un script pour le moins squelettique, qu'il comptait étoffer par des péripéties visuelles. Cherchant désespérément au fond de leurs poches, Raimi, Bruce Campbell et Robert Tappert réussirent à réunir 1 600 dollars, somme bien entendu ridicule qui, pourtant, n'entama pas leur enthousiasme. En revanche, ils savaient pertinemment que le tournage, même en 8mm, allait être galère.

Within the Woods fut bouclé en un long week-end, dans une ferme isolée du Michigan appartenant à la famille Tappert, et se voulait un pur objet gore, tendu et ultra rythmé. Le scénario ? Visiblement, ils s'en foutaient puisque **Within the Woods** se contente de montrer quelques donzelles perdues dans les bois qui se confrontent à un Bruce Campbell grassement maquillé en zombie. Si l'on reconnaît de nombreux éléments visuels qui participeront de la mise en scène mythique d'**Evil Dead**, on se doit d'admettre que **Within the Woods** n'atteint pas vraiment son objectif. Hormis deux ou trois plans gore, et ultra cheap, qui parsèment les dernières minutes, **Within the Woods** reste avant tout, dans les mémoires, comme une longue promenade champêtre dans les bois, pas effrayante pour un sou, et salement minée par des actrices cabotinant à outrance (dont Ellen Sandweiss, qui aura tout de même le premier rôle féminin dans **Evil Dead**). Seuls les maquillages de Tom Sullivan (un ami de fac de Tappert), bien qu'objectivement nazes, sortent du lot de par leur grandiloquence, annonciatrice des excès d'**Evil Dead**.



Une fois achevé dans la douleur (presque 72 heures sans dormir et un Bruce Campbell excédé par les maquillages), **Within the Woods** fut montré aux familles et amis des participants dans la propriété des Tappert, avant que Raimi et Campbell ne démarchent les médecins et autres avocats de la région. En trois mois, ils réussirent à amasser la modique somme de 90 000 dollars, ce qui leur permit d'entamer le tournage marathon (4 ans !) de leur projet de toujours : **Evil Dead**.

Yannick DAHAN

MALÉFIQUE
D'ERIC VALETTE

UNE BIBLE POUR

UN FILM FRANÇAIS QUI SE PASSE ENTRE QUATRE MURS, ÇA VOUS DIT ? NON, NON, ATTENDEZ, PARTEZ PAS ! IL NE S'AGIT PAS DU NOUVEL OLIVIER ASSAYAS, MAIS DU PREMIER FILM D'ERIC VALETTE, UNE PUTAIN DE SÉRIE B BIEN MÉCHANTE, COMME ON EN VOIT RAREMENT DANS NOS CONTRÉES. À MAD, ON EN EST ENCORE TOUT RETOURNÉ...

Depuis le temps que l'on vous rebat les oreilles avec **Maléfique** (une fois tous les deux numéros depuis notre visite sur le plateau), on a dû exciter l'intérêt de certains d'entre vous. Si c'est le cas, on n'en est pas peu fier, et ce n'est certainement pas maintenant que le film sort (enfin !) sur les écrans que nous allons nous parjurer. D'autant que les qualités de cette perle rare sont, pour une fois, franchement évidentes : scénario écrit au cordeau, interprétation d'une justesse irréprochable, réalisation nickel... On ne va pas vous faire l'inventaire puisque tous ces points positifs sont synthétisés dans une simple constatation : le film est cantonné dans vingt-cinq mètres carrés de décor, sans que l'intensité de l'histoire ne faiblisse un seul instant. Un exploit qui doit autant au professionnalisme de ses créateurs, qu'à la conception « chorale » du film, au niveau de ses acteurs comme de ses techniciens. Pas de guerre d'ego ici : **Maléfique** est empreint de la touchante humilité d'une authentique série B fantastique, la première en France depuis très longtemps, pour ne pas dire depuis toujours. Car ce film est d'autant plus digne de louanges, qu'il est un précurseur. Autrement dit, Valette essuie les plâtres et sur ce point, **Maléfique** endosse incidemment un emploi qui pourrait être trop lourd à porter pour lui. Un statut qui ne doit rien à une quelconque prétention (vous constaterez d'ailleurs dans les entretiens qui suivent avec quelle saine simplicité le film a été fabriqué), mais à une carence exceptionnelle de notre cinématographie.

Le scénario tranche ainsi violemment avec le commun de la production tricolore : quatre taulards trouvent accidentellement le journal d'un ex-pensionnaire dans le mur de leur cellule. Dans la prose de leur prédécesseur, un certain Denvers, réside la promesse d'une évasion imparable. Rationnels, les prisonniers ne prêtent aucun crédit à ces élucubrations aussi surréalistes que malsaines, jusqu'au jour où ils découvrent que les formules fonctionnent réellement. Dès lors, la tentation de se servir du pouvoir du livre devient irrésistible.

À tout seigneur, tout honneur donc : avec **Maléfique**, resurgit plus que jamais la question de la viabilité de la série B française. D'un point de vue artistique, le film y répond péremptoirement : oui, on peut rester Français et être un sérieux prétendant au film de trouille, avec gore qui tache, personnages déviants et néanmoins touchants, sans oublier des séquences de terreur bien ficelées. Vous allez d'ailleurs découvrir avec bonheur, qu'un dialogue en français n'est pas fatalement ridicule dans un contexte de genre. Vous noterez également la gestion digne des meilleurs artisans anglo-saxons, d'un budget franchement ridicule. Économiquement par contre, la réponse ne va pas tarder à se faire entendre. Si l'on se doute qu'entre les ventes à l'étranger et le marché vidéo, le film est déjà rentable (comment pourrait-il en être autrement avec un budget d'un million d'euros ?), la question de sa viabilité sur grand écran reste encore en suspens. Et à l'heure où le marché du direct-to-DVD commence à être sérieusement envisagé par certains producteurs, alors que le bilan des Bee Movies est en passe d'être sacrément négatif, on imagine quel rôle déterminant joue la sortie en salles du film de Valette.

La boucle est bouclée : plus que jamais, plus « accidentellement » que jamais plutôt, **Maléfique** s'impose comme le mètre étalon de la série B fantastique française. Une perspective enthousiasmante (je ne sais pas vous, mais personnellement, ça fait vingt ans que j'attends ça), effrayante (c'est avec une crainte certaine que l'avis du public est attendu et celui des fans, le vôtre donc, en particulier), mais qui a au moins le mérite de faire vivre passionnément notre production nationale. Et ça, c'est une sacrée bonne nouvelle. Pourvu que ça dure !

Julien DUPUY

FRANCE. 2002. RÉAL.: ERIC VALETTE. SCÉN.: ALEXANDRE CHARLOT ET FRANCK MAGNIER. MUS.: ERIC SAMPIERI. DIR. PHOT.: JEAN-MARC BOUZOU. SPFX : ANTOINE RIVIÈRE ET GUILLAUME CASTAGNÉ. PROD.: OLIVIER DELBOSC, MARC MISSONNIER ET ÉRIC JEHELMANN POUR FIDÉLITÉ PRODUCTION ET STUDIO CANAL ET HACHETTE FILIPACCHI FILMS. INT.: GÉRALD LAROCHE, PHILIPPE LAUDENBACH, CLOVIS CORNILLAC, DIMITRI RATAUD, DIDIER BÉNUREAU, FÉLICIA MASSONI... DUR.: 1H30. DIST.: MARS. SORTIE LE 7 MAI 2003.

LE B

LA RÉALISATION PAR **ERIC VALETTE**

APRÈS UNE POIGNÉE DE COURTS, DE PUBS ET DE SKETCHES DES ***GUIGNOLS DE L'INFO***, ERIC VALETTE SE LANCE DANS LE LONG-MÉTRAGE AVEC LE DERNIER FILM DE LA COLLECTION DES BEE MOVIES. IL S'IMPOSE D'EMBLÉE COMME UN RÉALISATEUR À SUIVRE DE TRÈS PRÈS.

Ci-dessus :
Eric Valette, devant son assistant réalisateur, forcément excité comme un pou, sur le plateau étriqué de Maléfique.

Ci-contre, de haut en bas :
Denvers (Geoffrey Carey) teste les formules du livre.

Carrère (Gérald Laroche), rêvant de sa vie passée.

Picus (Didier Bénureau), l'intrus au caméscope.

J'aimerais souligner d'abord le fait que* Maléfique *est le seul Bee Movie à être une commande, une qualité qui me semble primordiale quand on parle de série B.
C'est vrai. Fidélité Production et Canal + Écriture voulaient au début constituer des pôles de scénaristes et de réalisateurs pour travailler dans une configuration de série B « à l'américaine ». Mais bizarrement, ça ne s'est jamais fait comme ça : tous les Bee Movies sont des films d'auteur. Dans mon cas, ils m'ont contacté avec plusieurs idées à me soumettre et j'ai aimé ces quelques pages écrites par François Cognard pour un court-métrage.

Tu as hésité devant plusieurs sujets ?
Non, parce que tous les autres synopsis me paraissaient impossibles à réaliser dans les enveloppes budgétaires allouées, qui étaient aux alentours de sept millions de francs. J'ai ensuite travaillé avec un scénariste, et on a essayé de constituer quelque chose de très lovecraftien, qui ressemblait finalement au film **Dagon**. Il y avait des hommes-poissons, de la tentacule, de la paranoïa... Et c'était certes un huis clos, mais à la mesure de la prison : on y voyait les douches, la cantine. C'était trop ambitieux par rapport au budget, et on est reparti de zéro avec deux scénaristes qui sont arrivés vierge de tout le travail que nous avions pu faire auparavant. Nous avons gardé le huis clos, la magie noire et une poignée de personnages pour obtenir une version hiératique, mais très forte dramatiquement. Faire en sorte que les exigences de réalisation, de production et de narration se rencontrent a été un processus assez long et le script a été retravaillé, même quand la pré-production était très avancée. Il a dû y avoir sept ou huit versions du scénario. On ne s'est jamais satisfait du OK de la production.

J'imagine que le principal défi était de parvenir à ménager ses cartouches, tout en conservant l'attention du spectateur intacte.
Il n'y a effectivement rien de plus terrible que de voir un film où tout le contenu du chargeur a été dilapidé dès les dix premières séquences. La gestion de ces éléments est une démarche hyper instinctive, mais tu sais qu'il y a un moment où il va falloir aller suffisamment loin pour que le spectateur soit sur ses gardes par la suite. Or, comme nous avions un petit budget nous pouvions nous permettre de transgresser des règles et faire en sorte que les choses restent imprévisibles. J'aime être choqué, trimballé. C'est pour ça que j'aime le cinéma de Hong Kong, qui peut aller de la comédie la plus pétomane, au mélodrame larmoyant, avec une séquence gore au milieu.

Qui étaient à ce moment tes interlocuteurs ?
Il y avait le tandem de scénaristes, moi-même, la direction tricéphale de Fidélité, la direction bicéphale de Canal + Écriture... C'était une espèce d'hydre bizarre, où toutes les têtes se regardaient en essayant de s'accorder. Mais en général, ces réunions étaient constructives et il n'y a pas eu de demande de calibrage. J'ai dû plus batailler lors du choix des acteurs. Je me souviens en effet que les résultats d'**Un jeu d'enfant** avaient déçu Fidélité. Ils se sont alors dit que ce film avait été en dessous de leurs attentes, parce que les personnages étaient des quadragénaires. Ils ont donc pensé qu'il faudrait peut-être orienter **Maléfique** vers les teenagers. C'est là qu'est apparu le terme de « casting sexy », une définition qui me semblait assez obscure. Alors, peut-être que Gérald Laroche et Clovis Cornillac ne sont pas exactement l'idée que l'on peut se faire d'un « casting sexy », mais c'est en tout cas l'idée que je me fais d'un casting charmant (rires).

Très vite, on ressent de la compassion pour tous ces freaks.
Il faut être amoureux de ses personnages. Je trouve que l'on peut avoir un regard mordant et sarcastique, mais le cynisme, c'est la mort de la fiction. Tout l'humour du film vient organiquement de la situation, et non pas du regard démiurge du metteur en scène. J'aimais cette idée d'avoir des répliques amusantes, mais je ne voulais pas que ce soit sous l'angle parodique.

Je suis dubitatif sur la morale de* Maléfique*, je la trouve un peu...
Réac ?

Disons plutôt qu'il y a un côté assez judéo-chrétien, très « ils sont punis par là où ils ont pêché ».
Ça m'emmerdait un petit peu aussi, lors de l'écriture. Je n'ai donc pas grand chose à rétorquer à ça, parce que moi-même je ne cautionne pas complètement cet aspect de l'histoire. C'est quelque chose de très ricain finalement. D'un autre côté, je trouve que le film crée suffisamment d'empathie envers ces personnages, qui sont dans des zones d'ombre, pour contrebalancer cette morale. L'idée, c'est que finalement, l'aspect moral est prodigué par les ténèbres. Tout ceci reste très ambigu.

Grâce notamment à la présence du travesti Marcus, les détenus me semblent recréer un microcosme familial.
Le travelo en tout cas, était là très tôt dans l'écriture. Je trouvais d'ailleurs qu'avoir un travelo qui soit une force de la nature,

LE DÉVELOPPEMENT PAR FRANÇOIS COGNARD

EX-JOURNALISTE DE STARFIX, EX-RÉDACTEUR EN CHEF DU *JOURNAL DU CINÉMA*, EX-RESPONSABLE DE CANAL + ÉCRITURE ET INITIATEUR DE LA COLLECTION DES BEE MOVIES, FRANÇOIS COGNARD RELATE LA FÉCONDATION DE MALÉFIQUE.

Ce qui est choquant et passionnant dans ce métier, c'est d'assister aux mutations des films. Tous les Bee Movies étaient des expériences, des prototypes. Certains ont mal grandi, mais je les aime tous.

J'ai choisi Eric sur son court-métrage **Samedi, dimanche et aussi lundi**. Je trouvais que c'était d'abord un type qui savait raconter son histoire, et ensuite j'aimais son tranchant, sa dureté et sa façon de regarder le monde. C'est un gars rigoureux, sans coquetterie et sans pitié. Au sein de la collection, Eric est le mec qui était le plus proche de moi.

J'avais écrit **Exit** quand j'étais correspondant aux États-Unis, à une époque où je fréquentais beaucoup Brian Yuzna. Et l'air de rien, je pense que ça m'a beaucoup influencé. **Exit** racontait comment un prisonnier trouve derrière les rayonnages de la bibliothèque de la prison un bouquin rempli de formules étranges, qu'il ramène dans sa cellule. Mais lorsqu'il essaie les invocations, elles se retournent toutes contre lui. Par exemple, une formule ouvrait les pierres, mais rouvrait aussi les cicatrices du mec. Le collage des photos de cul était déjà là, l'histoire du camescope aussi. Le premier scénario tiré d'**Exit** était très amusant mais trop ambitieux : on l'a abandonnée parce qu'il y avait trop de tentacules et pas assez d'argent. Nous avons alors effacé l'ardoise, et sommes repartis de zéro avec Franck et Alex qui, comme Eric, sont avant tout des raconteurs d'histoire. Et les regroupements de cellule, pour le coup, ont marché.

J'aime beaucoup la dimension existentialiste du sous-texte de **Maléfique**. On est dans une espèce de place intemporelle, avec ces clochards de la vie, qui s'aperçoivent qu'ils viennent de nulle part et qu'ils ne vont nulle part. Ça me rappelle un peu *La Nausée* ou *Huis clos* de Sartre, et je trouve également le film très beckettien. **Maléfique** est très mélancolique finalement.

Propos recueillis par Julien DUPUY

Ci-dessus :
Danvers, dans toute son inquiétante splendeur.

Ci-dessus, de gauche à droite :
Une victime brûlante du livre de Danvers.

Les détenus testent une formule.

En bas, à droite :
Le livre en action.

était une idée intéressante parce qu'inédite. Au cinéma, soit on voit des travelos pathétiques, soit des drags queens extravagantes. Or, Marcus est plus proche de la mamma italienne du cinéma néo-réaliste. Je pense que c'est une vision intéressante de l'ambiguïté sexuelle. Je tenais donc à ce côté maternel, et que sa relation avec Pâquerette n'ait rien de malsain. La scène de la sodomie délimite dans ce sens les territoires.

Le tournage a été lancé bien après le reste des Bee Movies.
Oui, il y a eu un gros creux, de deux ou trois mois entre la fin du tournage de **Bloody Mallory** et mon film. Même si **Maléfique** ne représente rien économiquement parlant, il a été très long à financer. C'est un film plus austère, moins évidemment plaisant pour le jeune public. Même **Requiem** pouvait séduire, avec son côté gros flingues, manteaux de cuir, bref c'est en apparence un peu une « tarantinade », comme on dit. **Maléfique** était plus malsain, et pas français du tout de par le côté horrifique (rires).

Et la production ne t'a jamais demandé de changer quoi que ce soit pour faciliter le montage financier ?
Non, parce que je ne fais pas partie des gens qui sont prêts à tout pour faire un premier film. Pour moi, les choses doivent se faire d'une certaine façon ou ne pas se faire, surtout lorsqu'il s'agit d'un petit budget. Je préfère accoler mon nom à quelque chose que je peux clairement revendiquer, plutôt que d'avoir fait un premier film dont j'aurais honte et dont je rejetterais la paternité sur mes producteurs ou autres. Quand tu es sur un petit budget, tu ne dois rien lâcher et ils ont senti que j'avais une idée précise du film que je voulais. Tu arrives alors à convaincre les gens que tu as opté pour la bonne voie. Au final, d'ailleurs, je crois que c'est le Bee Movie pour lequel Fidélité a investi le plus d'argent personnel.

Comment as-tu pu prévoir que tes acteurs allaient constituer une véritable troupe ?
Il fallait en effet trouver une alchimie pour que les quatre acteurs fonctionnent comme un groupe. Alors, on leur a fait passer des auditions ensemble en essayant différentes configurations d'acteurs, selon des principes très ***Pop Stars*** (rires). On a répété ensuite quelques jours, en travaillant beaucoup la scénographie et en essayant de les préparer aux effets spéciaux, qu'ils ne soient pas surpris de patauger dans du sang, sur un sol froid, pendant quatre heures.

Avez-vous tourné dans l'ordre chronologique du scénario ?
Un maximum, oui. C'était un des seuls avantages à tirer de ces restrictions. Pour moi, mais surtout pour les comédiens, c'était un atout génial. Par exemple, lors de l'arrivée de Picus, les conditions de tournage ont vraiment reflété le scénario. L'acteur, Didier Bénureau, est devenu un intrus dans une troupe. De la même façon, les comédiens se sont trouvés un peu déboussolés en arrivant dans la cellule de Denvers : ils ont perdu les repères qu'ils s'étaient constitués pendant plusieurs semaines de tournage en huis clos.

Tu as tout storyboardé ?
Oui, dès les répétitions, le film était entièrement storyboardé. C'est un outil qui fait vraiment partie de mes méthodes de tra-

Ci-dessus :
Un des étonnants maquillages conçus par Guillaume Castagné et Antoine Rivière.

Ci-dessous, de gauche à droite :
Marcus (Clovis Cornillac) et Pâquerette (Dimitri Rateau) tuent le temps.

Jeux de mains, jeux de vilains...

vail, même si je ne suis pas un maniaque absolu du storyboard. Mais je suis content qu'il soit là : c'est vraiment ma lampe de poche dans le labyrinthe du film. Et puis, ça permet de faire gagner du temps. La préparation, c'est le seul luxe que l'on a dans un film à petit budget.

Tu as eu combien de jours de tournage ?
Trente, ce qui, dans le contexte d'un huis clos classique, est plutôt honorable. Mais dans un film avec beaucoup d'effets spéciaux, c'est très juste. Parce que, comme chacun sait, il existe deux fuseaux horaires : le fuseau horaire des gens normaux, et le fuseau horaire des techniciens des effets spéciaux (rires). Lorsque les deux superviseurs, Guillaume Castagné et Antoine Rivière, me disaient *« La préparation de ce plan va demander quatre heures. »*, je leur rétorquais *« Mais ça fait combien en temps réel ? »*. (rires)

L'aspect technique du film est d'ailleurs très charnel. Par exemple, la découverte de ton décor fait très studio et tu as préféré les effets de maquillage au numérique...

LE SCÉNARIO PAR ALEXANDRE CHARLOT ET FRANCK MAGNIER

ANCIENS AUTEURS POUR *LES GUIGNOLS DE L'INFO*, LE DUO A SIGNÉ AVEC MALÉFIQUE SON SECOND SCÉNARIO POUR UN LONG-MÉTRAGE. ILS NOUS PARLENT DE LEUR IMPLICATION SUR LE FILM.

Il est presque impossible de trouver un réalisateur français qui ne soit « que » réalisateur. Tous sont des auteurs. Or, avec Eric, c'est très clair : il a une vision du film, il la transmet aux scénaristes et les laisse faire leur travail. Chacun respecte les compétences de l'autre. Pour l'industrie française, si tu n'as pas mis en scène ton scénario, tu n'es plus considéré comme l'auteur du film. Mais on ne voit pas pourquoi nous irions réaliser à la place d'Eric – par exemple – alors qu'il a fait exactement ce que nous aurions aimé obtenir. À l'inverse, il y a des scènes qu'Eric aurait pu écrire, comme le dialogue où Carrère fait partager sa philosophie de la vie. Il y a entre lui et nous, une sorte d'osmose.
Maléfique est le premier scénario que l'on a vraiment écrit à quatre mains, c'est-à-dire que l'on a fait ensemble de A à Z. Et ça a été une révélation. Un plus un ne fait pas deux : ça fait deux et demi ou même trois. D'autant que nous sommes totalement désinhibés, si bien qu'à l'issue de chacune de nos discussions, ce sont les idées qui gagnent.
À cause du budget, nous nous sommes dit très vite : il y a une scène de parloir au début, et on ne sortira plus jamais de la cellule ensuite. Même lorsque les producteurs ont voulu que l'on prenne l'air, nous nous sommes battus pour conserver cette cohérence. On a détourné une contrainte budgétaire pour en faire une marque de fabrique, ce qui est pour nous au cœur même de la série B. Et puis gérer les tensions des personnages dans un huis clos était, d'un point de vue scénaristique, vraiment passionnant.
Eric est venu ensuite confronter sa vision à notre script. Par exemple, pour la fin, nous avions pensé à un lieu qui était trop conceptuel. Eric nous a alors montré que, dans la pratique, cette scène était irréalisable. Il est également arrivé qu'il déplace des pans de l'histoire. Par exemple, c'est lui qui a placé la scène avec Denvers en ouverture. On s'est d'ailleurs aperçu que lorsqu'une histoire est bien construite, on peut la démanteler à plaisir, sans que le récit ne s'effondre.
Le sens de la malédiction, le fait d'être puni par ses désirs, est arrivé assez tard. On aime bien cette idée des personnages punis parce qu'ils en désirent plus. C'est une sorte de « huis clos plus » : ces personnages sont enfermés, et eux-mêmes sont punis dans leur propre enfermement.

Propos recueillis par Julien DUPUY

LE TOURNAGE PAR JEAN-MARC BOUZOU

JEAN-MARC BOUZOU ET ERIC VALETTE TRAVAILLENT ENSEMBLE DEPUIS QU'ILS ONT VINGT ANS. LOGIQUEMENT, ILS S'ESSAIENT EN CŒUR AU LONG-MÉTRAGE, UN BAPTÊME DU FEU SUR LEQUEL REVIENT LE DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE.

Eric, l'assistant réalisateur et moi-même avons passé dix jours sur un plan de la cellule, à disséquer case par case le storyboard. Nous regardions s'il était nécessaire de retirer une cloison pour obtenir le plan, d'où venait la lumière, etc. Durant cette période, nous apportions des changements sur le découpage ou le script. Par exemple, la fin devait se dérouler dans un no man's land, une sorte de désert de tourbe sans fin. Réaliser ce genre de scène dans le hangar qui nous a servi de studio, c'était impossible. Déjà que le film me rendait cinglé parce que nous passions une heure et demi dans 25 mètres carrés avec deux lits à éclairer, alors là, ça devenait un vrai cauchemar.

Le début du film tient sur un minimum de réalisme social. Avec l'assistant réalisateur, nous nous sommes donc documentés sur l'univers des prisons. On s'est débrouillé pour qu'il y ait une cohérence visuelle, que tout le film soit dans des teintes bleu-vert. Eric avait envie à côté de cela de choses très marquées, par exemple que les nuits soient très bleutées, que l'éclairage du final et de l'ouverture soient très stylisés. Il fallait trouver un juste milieu entre le film de genre et une lumière réaliste.

Le faux ciel de la découverte, c'était l'enfer. Parce que là, on était dans le B de chez Z. Autant la déco a mis toute son énergie dans la cellule, autant ce faux ciel, c'était du méga bricolage. Nous n'avions pas assez de recul pour le mettre assez grand, assez loin, et comme la profondeur de champ est importante en Super 16, le fond était trop net. Durant la semaine qui a précédé le tournage, on a fait des essais. Par exemple, on a tendu des tulles devant ce fond peint pour casser le point, mais je ne pouvais plus faire rentrer la lumière par cette petite ouverture. Bref, pour ça et d'autres choses, la semaine d'essais nous a vraiment servi de brouillon.

Non seulement le film est tourné en Super 16, mais surtout le résultat final est en vidéo ! C'est en effet du Super 16 kinescopé en 625 lignes, un télécinéma pas du tout haute définition. Tu fais avec. Heureusement, **Maléfique** est un film en intérieurs, sans plan large, donc ça se remarque moins. Et puis, avec cette chaîne, le film a au moins une homogénéité formelle réelle.

On a tourné dans un vieux hangar improvisé en studio. Tous les soirs, la régie collait des mètres de borgnole sur le toit, parce que la pluie et la lumière du jour s'infiltraient par les trous du plafond ! Nous aurions été dans un studio, ça aurait été certainement plus confortable. D'un autre côté, nous avons adapté le lieu à nos besoins. Ainsi, on a construit un pont fixé sur des treuils et qui descendait du plafond vers le décor pour changer la configuration de l'éclairage au plus vite. Parce que l'on était dans une logique de série B mais aussi de film d'Eric Valette, où on ne peut pas imaginer tourner moins de vingt plans par jour ! Mais malgré son côté surexcité sur un plateau, Eric reste toujours très respectueux du travail des gens.

Propos recueillis par Julien DUPUY

Pour moi, ce film est un old fashion à tous les niveaux et en termes de technologie numérique, soit on fait **Le Seigneur des anneaux,** soit on ne fait rien. C'est génial quand tu vois les films de Peter Jackson, mais quand on est moyen là-dessus, je préfère un bon vieil effet de latex et de bladders.

Est-ce embarrassant pour toi d'être rattaché aux Bee Movies ?

Je m'en fous. Je ne me préoccupais pas de cette « famille » avant, je ne m'en préoccupe pas après. Ce qui me préoccupait avant tout, c'était la chaîne technique avec le Super 16 kinescopé. En dehors de ça, je n'ai jamais vu de lien entre les films : c'est une collection fourre-tout dans laquelle on a mis des films de genre à petit budget. Point. À côté de ça, tous me semblent être des films de francs-tireurs. Mais je pense, de toute façon, que cette culture de la famille ou d'école n'est pas partagée par les producteurs en France. S'il y avait eu une vraie logique économique à la Corman, du style « on tourne un film par mois », nous aurions pu faire jouer des synergies. Mais comme les Bee Movies se finançaient au coup par coup, on est passé à côté de ça. Peut-être aurait-il fallu produire beaucoup plus de films.

À l'inverse, aurais-tu envie de rejoindre aujourd'hui la « famille » Fantastic Factory ?

Ah, j'en rêverais ! Ils me proposeraient **Dagon II**, je signerais tout de suite. Ça fait partie des gens que j'aimerais beaucoup rencontrer. D'ailleurs, il paraît que **Beyond Re-Animator** est aussi un film de prison.

Oui, avec une bite vivante !

On devrait leur présenter notre vagin, ils pourraient faire des petits ! (rires)

As-tu, malgré tout, l'impression de faire partie d'un mouvement ?

Je me sens proche d'individus, mais de mon point de vue, les mouvements ne sont pas clairement définis. Le seul mouvement fort que je sens, c'est celui de Besson. Parce qu'il y a une boîte de production, une société de distribution... C'est un système très cohérent, soutenu par une logique économique forte et surtout, défendu par un producteur.

Ce qui nous amène à constater encore une fois que le cinéma de genre français est moins un problème de créatifs que de producteurs...

Je suis d'accord. Ceci dit, j'ai l'impression que le système bouge actuellement, mais que le temps d'inertie est très long. C'est à la française quoi : il y a un côté impénétrable et petit bourgeois dans le cinéma français qui fait que les révolutions culturelles sont très longues.

N'as-tu pas peur que l'attente qu'a déjà suscité ton film ne soit pas disproportionnée ?

C'est une préoccupation, évidemment. Mais ce contrecoup, tu le subis aussi quand tu es une grosse production. Tu as le même effet de buzz autour du **Pacte des loups** par exemple.

Si ce n'est que Maléfique a des objectifs plus humbles.

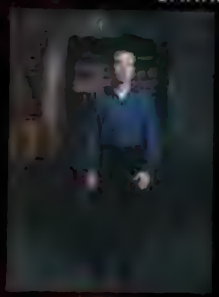
Exactement. **Maléfique** est une série B un peu déviante avec une approche de l'horreur adulte, un peu comme le cinéma de Brian Yuzna ou de Clive Barker. Pour moi, je suis un cordonnier qui essaie de faire la meilleure chaussure possible. Il suffit que la chaussure soit confortable, pas trop onéreuse, mais en même temps suffisamment intéressante pour qu'on ait envie de la porter. Bref, j'ai essayé de faire les meilleures chaussures possibles, et je veux bien que les lecteurs viennent les chausser (rires). Par contre, je ne rembourserai pas pour les ampoules !

Propos recueillis par Julien DUPUY

Dans le prochain Mad : les superviseurs fous des SPFX de **Maléfique** nous dévoilent tous leurs trucs !

LES PERSONNAGES PAR LES ACTEURS

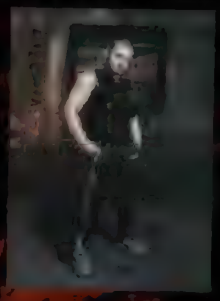
CARRÈRE PAR **GÉRALD LAROCHE**



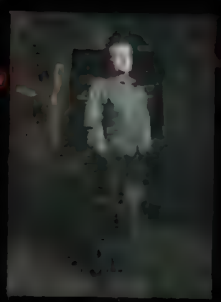
Mon personnage est un chef d'entreprise qui est incarcéré à cause d'affaires véreuses. Mais il sait qu'il va bientôt sortir grâce à son argent et à son avocat.
Avant le tournage, on a joué presque tout le script en impro pour gagner du temps. C'était plus des mises en place qu'autre chose. Mais malgré cette préparation, j'ai été assez étonné, le premier jour, de voir comment Eric tournait, même si, manifestement, il savait très bien ce qu'il faisait. Sa précision m'a beaucoup impressionné. Jouer dans l'ordre chronologique du scénario, c'était un luxe. Et c'est marrant, mais nous comptions les jours avant le départ de chacun de nous quatre. On se disait : « *Tiens, il ne te reste plus que quatre jours avant que ton personnage ne meurt.* ». On avait même les boules de quitter la cellule lors du final. En plus, ce dernier décor puait parce que des chats avaient pissé sur le sol en terre battue !

MARCUS PAR **CLOVIS CORNILLAC**

Mon personnage n'est pas vraiment un transsexuel parce qu'il a encore tout le matos en bas, mais il a déjà une paire de loches. Il a une sexualité compliquée.
J'ai commencé à lire le scénario sans savoir qu'il s'agissait d'un film fantastique. Du coup, arrivé à la dernière page, j'étais très excité à l'idée de participer à ce tournage. Grâce aux répétitions, nous nous sommes créé un passif commun, et nous sommes aussi familiarisés avec la façon de tourner d'Eric. C'est d'ailleurs évident que **Maléfique** marque la naissance d'un réalisateur. J'essaie toujours de me transformer physiquement, de film en film. Pour m'incarner en Marcus, outre le port de faux seins, j'ai pris dix kilos et je me suis fait épiler tout le corps. Et je peux vous dire que ça fait mal, les mecs...



LASSALE PAR **PHILIPPE LAUDENBACH**



Mon personnage est un intellectuel à la retraite qui, un jour, a violemment tout envoyé promener, ses livres comme sa femme. Alors il se retrouve en taule.
J'ai été séduit immédiatement par l'habileté du scénario, par le fait que tout va vite et qu'il n'y a rien de complaisant. Une fois que l'équilibre entre les acteurs a été trouvé, nous avons beaucoup répété. Si bien que lorsque nous sommes arrivés sur le plateau, nous nous connaissions déjà. Les journées étaient longues, le rythme de tournage soutenu, c'était assez dur. Mais Eric a une énergie incroyable et il a rendu le tournage très ludique. De plus, je débarquais totalement dans cet univers et c'était pour moi une découverte de tous les instants.

PÂQUERETTE PAR **DIMITRI RATAUD**

Mon personnage est un enfant de six ans coincé dans le corps d'un homme de trente ans. Il a le charme et le côté terrible de ce paradoxe.
Quand j'ai lu le scénario, j'ai d'abord cru qu'il s'agissait d'une erreur. J'ai ensuite appelé Eric et, petit à petit, j'ai compris. Je ne voulais pas que l'on fasse de Pâquerette seulement un simplet, je voulais qu'il y ait une émotion. Ce genre de personnage est d'ailleurs un enjeu passionnant, que l'on nous offre rarement. On avait tous l'impression de faire partie d'une vraie troupe, comme au théâtre. Il y avait une pression artistique, mais en même temps, il n'y avait pas la lourdeur de certains tournages. Autrement dit, j'avais un vrai plaisir à me faire « couper les doigts » chaque matin !

Propos recueillis par Julien DUPUY

N'AYANT PAS ATTENDU 20 ANS POUR ÊTRE RECONNU COMME UN FILM CULTE, **EVIL DEAD** EST RAPIDEMENT DEVENU LA RÉFÉRENCE EN MATIÈRE DE CINOCHE BRICOLÉ ENTRE POTES POUR UNE POIGNÉE DE CACAHUÈTES. ALORS QUE BEAUCOUP SE SONT CONTENTÉS DE PLAGIER LE CHEF-D'ŒUVRE DE SAM RAIMI, D'AUTRES ONT PRIS CONSCIENCE QU'IL ÉTAIT DÉSORMAIS POSSIBLE DE COMPENSER L'ABSENCE DE

LE SANG ET LA SUEUR

BUDGET EN FAISANT RIMER SYSTEME D ET BONNES IDÉES. ET COMME DIRAIT MAMIE, QUAND ON VEUT, ON PEUT. PETIT RETOUR EN ARRIÈRE SUR DEUX DÉCENNIES REMPLIES DE PREMIERS FILMS BIEN DÉJANTÉS. BANZAÏ !

Evil Dead commence par un travelling avant hystérique qui n'hésite pas à se faufiler entre les arbres et les souches d'une forêt pour venir stopper net aux abords d'une route. En moins de 15 secondes, le ton est donné. Tout juste âgé de 22 ans, ce « wanker » de Sam Raimi balaie le cinéma de papa et fait entrer le septième art dans une ère nouvelle visuellement scotchante et jamais démentie 20 ans après. Certes, Sam Raimi n'est pas le seul a nous avoir mis un coup de boule avec son premier film (avant lui, on pense bien sûr à Carpenter, à Argento, à Romero et à des dizaines d'autres) mais il fait figure de Messie pour toute une horde de jeunes cinéastes fauchés et prêts à en découdre avec tous les censeurs du monde. Devenu un cas d'école, **Evil Dead** a ouvert une porte où cette génération de fanboys s'est engouffrée dans un mélange de hargne et de fureur avec, à l'arrivée, des carrières plus ou moins gâchées.

Ci-dessus, de gauche à droite et de haut en bas : Belial, le siamois revanchard de Frères de sang, les nonnes phosphorescentes du Couvent, un clochard liquéfié par l'alcool dans Street Trash et Otis Toole, prêt à flinguer tout ce qui bouge dans Henry, Portrait d'un serial killer.

À L'ARRACHÉ

Le new-yorkais Frank Henenlotter est l'un des premiers à emboîter le pas à Sam Raimi. Le bonhomme est bien barge et a déjà une vision clairement établie du genre de films qu'il veut faire. Après quelques courts-métrages (dont un, **Slash of Knife**, si trash que John Waters refuse de le mettre en première partie de son **Pink Flamingos**), Henenlotter décide de passer au long en réalisant **Basket Case** (en 1982, soit tout juste après **Evil Dead**) avec un budget étriqué de 150 000 dollars. Évidemment, avec une marge de manœuvre aussi réduite, on ne fait pas la fine bouche et l'on installe une équipe technique constituée de trois potes dans un hôtel miteux de Times Square (en échange de leur silence vis à vis des commissions d'hygiène de la ville, le proprio ne leur faisait pas payer la chambre) pour filmer l'étrange histoire de Duane Bradley et de son frère siamois Belial, monstre difforme et carnivore en osmose totale avec la pourriture et la déliquescence des lieux. Une vision très peu glamour de la Grosse Pomme. Sam Raimi nous retournait la tête avec ses mouvements de caméra défiant la gravité. Frank Henenlotter, lui, nous retournait le ventre en nous mettant le nez dans la fange de notre civilisation. Avec un tel parti pris, difficile de retourner sa veste sous peine de passer pour un gros tocard façon Wes Craven, qui n'a pas hésité à désamorcer toute la tension dramatique de **La Dernière maison sur la gauche** avec une voix off finale n'arrêtant pas de nous bassiner que tout ceci n'était que du cinéma. Wes Craven se raclait ici la gorge, prêt à nous balancer son gros mollard dans la soupe qui l'a nourrie pendant tant d'années, avec **Scream**. Mais Henenlotter n'est pas de ce bois-là et a toujours avancé sans concession avec une flopée de films déviants (**Basket Case 2** et **3**, **Frankenhooker**) dont un chef-d'œuvre en 1986, **Elmer le remue-méninges**. C'est sûr qu'avec un film dont le héros est un étron bouffeur de cerveaux, Henenlotter n'est pas prêt de finir aux Oscars. C'est pas plus mal, finalement.

Dans le genre bricolage chtarbé, on trouve également à la même époque (1984) **Repo Man**, un OVNI qui permet à son réalisateur, le « cockney » Alex Cox, de réaliser un vieux rêve ! Celui d'évoquer ses jeunes années en tant que récupérateur de voitures impayées, pris au milieu d'une aventure où s'entremêlent ses anciens collègues, ses copains punks, des agents du gouvernement, des chasseurs de primes latinos et des extra-terrestres ! Tourné dans la banlieue de East L.A. et bercé par les plus grands succès rock des 70's, **Repo Man** est un monument de folie surréaliste où Cox se réfère autant à Robert Aldrich (son film est un hommage à **En quatrième vitesse**) qu'à Buñuel, en passant par Roger Corman. Une œuvre iconoclaste qui promettait à son jeune auteur un statut culte bien mérité !

Dans un registre assez proche, le cas Jim Muro est intéressant. C'est simple, Jim Muro est fou. Pour s'en persuader, il suffit de se mater **Street Trash**, son premier film shooté en 1986. Ici, il n'est pas question de cabane au fond des bois ni d'incantations maléfiques, mais de clochards qui explosent comme des baudruches, dans des gerbes multicolores, pour venir se liquéfier dans les égouts putrides d'une « rust belt » en proie à la dépression. Le coupable ? Un alcool frelaté, prêt à vous foutre la gastro de votre vie, la dernière. Jim Muro repousse les limites du gore fauché (elle peut aller se rhabiller, Linda Blair et ses petits flots de gerbes pétés de thunes) et par la même occasion celles du mauvais goût, avec la fameuse scène de la partie de base-ball, où la balle est remplacée par un bout de quéquette fraîchement coupé. Vous dire où le morceau de bidoche finira serait outrepasser les règles de la bienséance en vigueur dans ce magazine. Apparemment abasourdi par son propre travail, Jim Muro a mis sa carrière de réalisateur sur la touche (steadycamer de génie, il a bossé sur un nombre incalculable de blockbusters, de **Abyss** à **Titanic** en passant par **Danse avec les loups**, **Predator 2** et **The Doors**) pour revenir 14 ans plus tard avec **God Is Watching Over You**, trip catho et antithèse parfaite de son premier film. Et oui, le bonhomme a vu la lumière et s'est depuis publiquement excusé d'avoir commis **Street Trash**. Jim Muro est fou, c'est sûr maintenant. Passons rapidement sur Peter Jackson qui, avec **Bad Taste**, nous donnait un échantillon infime de sa générosité et de son immense talent à venir dans une filmographie touchée par la grâce. La conception de **Bad Taste** étant connue de tous aujourd'hui (filmé tous les week-ends sur une période de plus de trois ans), arrêtons-nous seulement sur la simple constatation que partir de rien peut vous emmener très haut à force de travail, de rigueur et de passion. Tout comme Sam Raimi, Peter Jackson est aujourd'hui l'un des plus grands réalisateurs en exercice. Ceux qui se gaussaient de **Bad Taste** en prétendant que le « redneck » responsable de cette bouse n'avait aucun avenir doivent encore l'avoir en travers de la gorge.

MARABOUTS DE FICELLES

John McNaughton aurait pu lui aussi faire une carrière remarquable. Après un documentaire (**Dealers in Death**),

Ci-dessous, de gauche à droite et de haut en bas : La fine équipe d'Action mutante, le premier délire d'Alex De La Iglesia/ Marc Jolivet tient le rôle principal du Dernier combat, le premier film de Luc Besson derrière la caméra/Le couple atypique de Tetsuo/Une victime potentielle du robot d'Hardware.

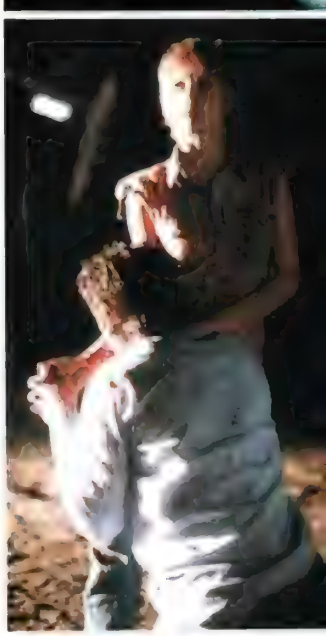
le bonhomme arrive à dégotter un peu plus de 100 000 dollars pour réaliser **Henry, Portrait d'un serial killer**. Nous sommes en 1986 et tout le monde reste bouche bée devant le talent du bonhomme, qui a parfaitement réussi à allier cinéma et vérité dans une œuvre poisseuse nous narrant l'équipée sauvage et sanglante de Henry Lee Lucas et d'Otis Toole, deux spécimens de ce que l'Amérique est capable de faire de mieux en matière de déséquilibrés mentaux. 28 jours de tournage (sans aucun day off, avec plus de 20 heures de prises de vues certains jours), une équipe technique variant entre 3 et 5 personnes et beaucoup d'audace (tournage en extérieurs sans autorisation, violence graphique absente compensée par une bande son très travaillée) ont fait de **Henry** un film mythique au même titre que **Massacre à la tronçonneuse**. Hélas, McNaugthon n'a pas rencontré la carrière qu'il méritait et se fait de plus en plus discret aujourd'hui (après avoir pourtant signé les excellents **Mad Dog & Glory** et **Sexe Crimes**).

Les tueurs en série, Mike Mendez les aime bien lui aussi. Après un **Killers** co-réalisé avec le scénariste Dave Larsen, Mendez nous fout la trique en 2000 avec **Le Couvent**, le digne héritier d'**Evil Dead**. Pour à peine 500 000 dollars (pour un budget final de 850 000 dollars, promos et tirages des copies compris), Mendez bricole un trip psychédélique sous acide où se côtoient le rappeur Coolio et la balèze Adrienne Barbeau. Tout comme Sam Raimi, Mike Mendez est un pro du système D (les poitrines qui explosent ne sont en fait que des extincteurs propulsant du sang et cachés sous les vêtements des comédiens) et un bourreau de travail (malgré le budget, Mendez a entièrement storyboardé son film et s'enfilait des journées de 19 heures sur le plateau). Une méthode qui a fait ses preuves et qui nous permettra sûrement de retrouver le bonhomme dans des films aux budgets plus importants.

Mais l'Amérique du Nord n'est pas le seul vivier de jeunes auteurs à suivre. En descendant vers la frontière Sud, on arrive au Mexique. Et au pays des sombreros, il y a Guillermo Del Toro, un dieu vivant. L'homme capable de passer de **L'Échine du Diable** à **Blade II** sans aucun complexe a fait ses armes sur un court-métrage (**Dona Lupa** en 1985) et une série télé (***Hora Marcada***) avant de se faire un nom en 1993 avec **Cronos**, un film de vampire atypique doté, évidemment, d'un micro budget. Une carte de visite en or qui permettra rapidement à Del Toro d'être mondialement reconnu. La suite appartient à l'Histoire.

L'Espagne n'est pas en reste, avec Alex De La Iglesia qui, la même année que **Cronos**, nous balançait dans les gencives **Action mutante**, son premier brûlot contestataire, future clé de voûte d'une filmographie ponctuée de véritables chefs-d'œuvre aux budgets ridicules.

Par contre, en France, c'est le calme plat. Il y a bien le jeune Besson qui nous donne sa vision d'un monde post-apocalyptique en cadrant un champ de gravats pour **Le Dernier combat** (son film le plus sincère, parce que muet ?) mais force est de constater qu'au milieu des années 80, le phénomène **Evil Dead** n'a pas pris au pays de la Nouvelle Vague. Pas grave, on ira se consoler devant **Tetsuo** (1988), film fusionnel et visionnaire tourné en 16 mm et à mettre à 100 % au compte du réalisateur débutant Shinya Tsukamoto, endossant ici toutes les fonctions que propose un film (scénariste, producteur, réalisateur, décorateur, chef-opérateur et même acteur). Tsukamoto est un artiste complet, polyvalent et refusant toutes concessions. Les concessions, Ryuhei Kitamura n'aime pas ça non plus. En bon gros fan d'**Evil Dead**, il torche **Down to Hell** pour 3 000 dollars, un hommage de 50 minutes au film de Raimi. **Down to Hell** lui permet d'enchaîner sur son deuxième moyen-métrage en 1997, **Heat After Dark**. N'arrivant pas à le distribuer, Kitamura décide de passer au long avec **Down to Hell 2** qui, au fur et à mesure des réécritures, va se transformer en **Versus**, une claque dans la gueule coûtant à peine 400 000 dollars. Économisant sur tout (personne n'a été payé sur le film), le Japonais met chaque billet à l'écran pour un déferlement ininterrompu de gunfights et de zombies pendant près de deux heures. Kitamura retourne la planète, se met toute une génération de fanboys dans la poche et s'apprête à nous filer incessamment sous peu le coup de grâce avec **Azumi**, son deuxième film aux premières images plus qu'alléchantes.



Citons rapidement le **Hardware** que Richard Stanley réalise en 1990 où ce taré, aujourd'hui sur la touche après son éviction du plateau de **L'Île du docteur Moreau**, refaisait **Terminator** dans sa cuisine, avec un robot constitué de bouts de tuyaux et de pièces de récupérations et sur le **Nightwatch** (1994) du Danois Ole Bornedal (un thriller abominable et étouffant, tourné dans une morgue désaffectée) qui a lui aussi disparu de la circulation après un passage éclair à Hollywood, le temps d'un remake. Comme quoi, faire un premier film percutant n'est pas forcément synonyme de réussite future.

CONCEPTUEL

Une bonne idée suffit souvent à élever un film techniquement pauvre vers des sommets insoupçonnés. **Le Projet Blair Witch** par exemple. Avec 22 000 dollars en poche (certains prétendent que le film en a coûté 35 000, ce qui ne change pas grand-chose) Daniel Myrick et Eduardo Sanchez font le dernier hold-up du millénaire avec ce faux documentaire forestier. Alternant les prises de vues en Hi 8 et en 16 mm, **Le Projet Blair Witch** fut un exercice de style périlleux : les acteurs se filment eux-mêmes, sont guidés au moyen d'un GPS par les réalisateurs (afin qu'ils ne croisent pas de monde ou un sentier tracé), n'ont aucun script (tout est improvisé à part la scène de la confession et le final) et se font chahuter la nuit par des forces invisibles (Myrick et Sanchez ont déboulé sans prévenir en pleine nuit pour remuer leur tente dans tous les sens). Et le résultat est là. Terrifiant pour certains, chiant à mourir pour d'autres, **Le Projet Blair Witch** fut un succès phénoménal en salles (140 millions de dollars en fin de carrière aux États-Unis, 240 millions à travers le monde) et fit entrer le cinéma de genre dans une nouvelle dimension remplie de films bancals expédiés au caméscope. Mais le buzz, savamment entretenu par le Net et un merchandising digne de **Star Wars**, se casse rapidement la gueule. L'inévitable séquelle est un flop monumental (Myrick et Sanchez se contentent de produire) et ***Freaky Links***, leur série télé, ne connaîtra jamais les honneurs d'une deuxième saison. Aujourd'hui, les deux malins du Maryland essayent vainement de monter **Blair Witch 3**.

Ci-dessus, de haut en bas : Une victime du Cube de Vincenzo Natali/ Une promeneuse perdue dans la forêt du Projet Blair Witch/ Les vampires new age d'Aux frontières de l'aube.

Et ce n'est pas trop prendre de risque que d'affirmer que l'affaire est loin d'être gagnée.
Malin, Vincenzo Natali l'est aussi. Deux ans avant **Le Projet Blair Witch**, il emballe **Cube**, un OVNI estimé à 365 000 dollars. Filmé dans un seul décor aux parois interchangeables (c'est dire l'inspiration de Natali derrière sa caméra), **Cube** impressionne son monde permettant ainsi à son réalisateur de faire deux films à la suite, **Cypher** (qui ne fait pas l'unanimité comme **Cube**) et **Nothing**, une comédie.
OVNI toujours, avec le premier film officiel de Kathryn Bigelow (**Loveless**, sa première trace officielle derrière une caméra, étant une co-réalisation), **Aux frontières de l'aube** (1987), un film de vampires crépusculaire, oscillant entre le western et le road-movie, tourné à l'économie dans des décors minimalistes (un bar, un désert, un van pourri).
Écrit par Eric Red (scénariste de **Hitcher** et réalisateur plutôt doué de **Body Parts** et de **Pleine lune**), **Aux frontières de l'aube** vient donner un grand coup de balai sur près de 50 ans de mythologie vampirique au cinéma. Avec ce film où le mot « vampire » n'est jamais prononcé, Bigelow accède au statut de réalisatrice culte. Après un court passage à vide (**Le Poids de l'eau**), l'action woman est revenue en force l'année dernière avec **K-19**, son monstrueux film de sous-marin. Un come-back en fanfare que fera tout prochainement Clive Barker avec **Tortured Souls : Animae Damnatae**, un spin-off d'**Hellraiser**. Parlons-en justement, d'**Hellraiser**. Déçu par **Rawhead Rex** et **Transmutations** (deux petites séries B adaptées de ses écrits), Clive Barker décide de réaliser lui-même **Hellraiser**, d'après une nouvelle (*The Hellbound Heart*) tirée de son anthologie des *Livres de sang*. Originellement titré **Sadomasochists From Beyond the Grave** (quel beau titre !), **Hellraiser** rapporte 20 millions de dollars au box-office pour une mise initiale d'un million. L'affaire est bonne et permet à Pinhead, cénobite en chef, de devenir rapidement une des figures de proue de la communauté gothique et gay. Peu fier de ce qu'est devenu son bébé (**Hellraiser** est maintenant une franchise vidéo de moins en moins rentable), Clive Barker enchaîne sur **Cabal** (un plaidoyer pour la tolérance façon **Freaks**) et **Le Maître des illusions**. Ces deux films ne rencontrent pas le même succès que **Hellraiser** mais permettent à Barker de ne pas se faire oublier, surtout que le bonhomme est un producteur très inspiré (**Candyman**, **Gods and Monsters**). Gageons que **Tortured Souls** claironnera le retour en force du fils prodige d'Albion.
Deux ans après **Hellraiser**, soit en 1989, le débutant Brian Yuzna se fait un nom avec **Society**, une petite série B qui vaut surtout pour les délires charnels orchestrés par le légendaire Screamin' Mad George plus que pour le discours pseudo-intello qu'essaye de nous refourguer Yuzna, apparemment en manque de reconnaissance auteurisante. Non, Brian Yuzna ne sera jamais Lynch ou Cronenberg

Photos du bas, de gauche à droite : La scène d'ouverture d'El Topo, Denis Weaver dans Duel et Abel Ferrara en psychopathe à la perceuse dans Driller Killer.

L'AVANT 83

AVANT L'ÉCLOSION DES CINÉASTES ISSUS DE CETTE DOUBLE DÉCENNIE, NOMBREUX FURENT CEUX QUI, DÈS LEURS PREMIÈRES ŒUVRES FANTASTIQUES, POSÈRENT LES BASES DE LEUR CINÉMA AU SENS LE PLUS NOBLE. OUTRE TOBE HOOPER (MASSACRE À LA TRONÇONNEUSE), WES CRAVEN (LA DERNIÈRE MAISON SUR LA GAUCHE), GEORGE ROMERO (LA NUIT DES MORTS-VIVANTS), GEORGE MILLER (MAD MAX), DAVID LYNCH (ERASERHEAD) ET JOHN CARPENTER (DARK STAR), ILS SONT EUX AUSSI ADEPTES D'UN CINÉMA OÙ PRIMENT L'ÉTRANGE ET LE SURNATUREL, ALORS, QU'ON NE PEUT DÉCEMMENT PAS AFFILIER CERTAINS D'ENTRE EUX À CE NOBLE GENRE. DES NOMS ! DES NOMS !

Romancier, poète, dessinateur, dramaturge, comique, mime, philosophe, marionnettiste, conteur, musicien et dompteur d'animaux (putain !), il ne manquait plus qu'à Alejandro Jodorowsky la casquette de réalisateur ! Ce qui fut chose faite en 71 avec le fiévreux **El Topo**, un western fantastique narrant la confrontation entre un pistolero indien et l'émanation de trois figures maléfiques symbolisant la mort ! Aussi précis et concis que convulsif et déluré, **El Topo** est un coup de maître en matière de premier essai cinématographique. Jonglant avec les icônes du cinéma populaire (western italien, film fantastique mexicain, film de sabre japonais à la **Baby Cart**) et la littérature européenne (en particulier *L'Etranger* d'Albert Camus), Jodorowsky trouve le juste milieu idéal pour laisser libre cours à toute sorte d'expérimentations visuelles et narratives qui feront la force d'un cinéma primitif, moite, onirique et sanglant. Les qualités présentes dans **El Topo** ne feront que s'amplifier par le biais des œuvres suivantes du cinéaste mexicano-polonais, **La Montagne sacrée** et **Tusk**, pour atteindre leur apogée avec l'inclassable **Santa Sangre**. Primé dans de nombreux festivals et ayant atteint le statut de film culte à travers le monde, **El Topo** est considéré jusqu'à aujourd'hui comme le meilleur film de son auteur.
Considéré par ses pairs comme un petit attardé mental, nourrit aux chocos BN et à la télévision, Steven Spielberg réussit son examen de passage dans la cour des grands avec un téléfilm ! Scénarisé par Richard Matheson (l'auteur de *Je suis une légende*), d'après sa propre nouvelle, **Duel** est l'un des rares films que l'on peut considérer comme fantastique malgré son histoire classique et son esthétique western. Car ici, c'est la peur qui domine le premier plan d'un bras de fer routier entre un homme simple (Dennis ***Bonanza*** Weaver) et un camionneur psychopathe (Carey « doublure de Clint » Loftin). Se situant dans un univers dénué de tous repères, **Duel** trouve sa force dans l'exploitation de la peur la plus primitive : celle de l'inconnu ! « Pourquoi ? » est la question la plus posée par le spectateur tout au long du film. En y apportant aucune réponse, Spielberg relit cinématographiquement les grandes lignes de *L'Inquiétante étrangeté* de Freud. Ou quand la peur la plus forte est celle qui reste en suspens entre le rationnel et l'irrationnel. Film faisant preuve d'une rare maîtrise, **Duel** ne posait aucun doute sur le statut de génie de son auteur. Anecdote amusante, lors de sa première rencontre avec le maestro Sergio Leone, ce dernier confia à Spielberg que **Duel** était le film qu'il préférait dans toute sa filmographie. Ce à quoi, l'auteur de **E.T.** répondit avec un sourire aux lèvres : *« Bien sûr ! Et je trouve que* **Mon nom est personne** *est le meilleur film de votre carrière... »* à un Leone éberlué, dont la passion et la sincérité venaient de disparaître !
Illustre inconnu errant dans les rues de New York,

mais un artisan solide du bis capable du meilleur (**Re-Animator 2**, **Le Retour des morts-vivants 3**) comme du pire (**Faust**, un mauvais film acceptable). C'est déjà pas si mal, surtout que le bonhomme a la bonne idée de se mettre à la production en 1999 avec **La Secte sans nom** (premier titre à sortir sous la bannière de la Fantastic Factory) qu'il confie à un inconnu, Jaume Balaguero. Et c'est de nouveau le choc. Apparemment inspiré par un minimalisme tout droit hérité du jeu vidéo (on pense beaucoup à **Silent Hill** devant **La Secte sans nom**, avec ses ténèbres omniprésents et sa bande-son dérangeante), Balaguero transcende le roman de Ramsay Campbell avec trois fois rien, fait grimper le trouillomètre dans le rouge et nous fout KO lors d'une scène finale tétanisante. On n'avait pas vu ça depuis **Simetierre**. **Darkness** devrait venir nous conforter dans l'idée que Jaume Balaguero est un grand. En espérant seulement qu'il ne s'endormira pas sur ses lauriers, comme l'ont fait beaucoup d'autres avant lui.

HEY MAN, NICE SHOT !

Suite au succès d'**Evil Dead** , une multitude de séries Z à l'intérêt plus ou moins discutable a déboulé sur nos écrans et dans les rayons de nos vidéo-clubs. Des premiers films souvent, mais tellement fauchés au niveau du budget et du talent qu'ils ne parviennent à faire tripper que les bisseux les plus pervers. Alors quand déboule **Re-Animator** en 1985, tout le monde se calme. Stuart Gordon a tout simplement réalisé (pour 900 000 dollars) le premier challenger valable d'**Evil Dead**. Les conditions de tournage ne sont pas aussi extrêmes mais le résultat très semblable fait de **Re-Animator** le nouvel apôtre du gore rigolard et iconoclaste. Abonné aux petits budgets tout au long de sa carrière, Stuart Gordon n'a jamais fait mieux depuis. Dans le même registre de la farce loufoque, le **Killer Clowns** des frères Chiodo (des pros des SFX à petit budget) est une référence incontournable. Le budget est assez conséquent (2 millions de dollars) et exclusivement investi dans des SFX irréprochables. Précédé d'une excellente réputation, le film devient rapidement culte mais ne permettra jamais à ses auteurs d'en faire un deuxième. Dommage. Même cas de figure avec l'Italien Sergio Stivaletti et son **Masque de cire** (1997). Reprenant les rennes d'un projet confié à Lucio Fulci avant qu'il ne passe l'arme à gauche, Stivaletti (lui aussi est un artisan solide des SFX et a bossé sur ceux de **Démons**, **Phenomena** et **Opera**) se fait un nom comme réalisateur avec ce petit film d'horreur (au budget minime de 4 millions de dollars, essentiellement dû à la présence au générique de Robert Hossein et de Dario Argento) que personne n'attendait. Un résultat inespéré. Hélas, lui non plus ne donnera pas suite à sa carrière de réalisateur. Une malédiction à laquelle n'a pas échappé Michele Soavi (quatre films et puis basta) malgré **Bloody Bird**, son premier film réalisé dans un décor unique (un théâtre) avec une bande de comédiens amateurs. Rattrapé depuis par un système politique oppressant et castrateur, Michele Soavi serait, aux dernières nouvelles, sur le point de réaliser son nouveau film. On attend de voir.

À l'heure actuelle, il est de plus en plus rare de tomber sur un premier film fauché sortant des sentiers battus. Certes, il y a eu **Dog Soldiers** (que certains n'ont pas hésité à comparer à **Evil Dead**, faut pas pousser les gars !) et **Emprise** (jetez un œil sur les suppléments du DVD pour vous donner un aperçu de l'amateurisme du tournage) mais c'est surtout **Maléfique** qui retiendra notre attention. Un budget microscopique, un lieu unique, des effets spéciaux à l'ancienne, il n'en faut pas plus à Eric Valette pour nous convaincre qu'il vient tout simplement de réaliser le **Evil Dead** français. On est en 2003. On a failli attendre.

Alexandre BUSTILLO

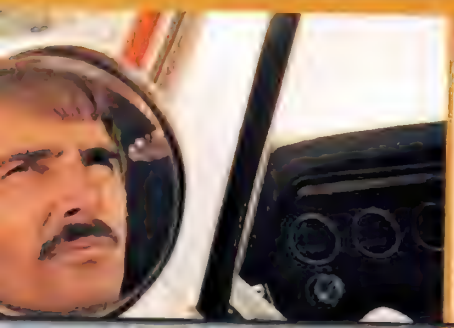
Page ci-contre, de gauche à droite et de haut en bas : La première victime d'Hellraiser/ La surprenante scène de douche de Society/ Le flic au cœur de l'intrigue de La Secte sans nom/ Herbert West et ce qu'il reste du Dr Hill dans Re-Animator/ Les clowns méchamment farceurs et déjantés de Killer Clowns/ Une victime de l'homme au Masque de cire, version italienne.

Ci-contre : Le tueur impitoyable et adepte de l'arme blanche de Bloody Bird, le premier film de Michele Soavi.

ayant comme signe distinctif d'éducation social un séjour traumatisant au Viêt-Nam, Oliver Stone s'est également compromis dans le film d'horreur gore à ses débuts. Réalisé la rage au ventre et sans le sou, **Seizure : La Reine du Mal** synthétise à la première vision toutes les idées et obsessions du cinéaste controversé de **Salvador**. Le film décrit le passage à vide d'un romancier fantastique nommé Edmund Blackstone (!) (Jonathan Frid de ***Dark Shadows***), qui décide de coucher sur le papier ses propres cauchemars, jusqu'au jour où il se heurte à l'incarnation de ses propres personnages venus lui ôter la vie. Ayant perdu tout repère rationnel, l'auteur ne sait plus s'il est confronté au rêve ou à la réalité. Librement inspiré de **L'Heure du loup** d'Ingmar Bergman, l'empreinte de Stone est quasi-indélébile sur ce qu'il considère aujourd'hui comme une erreur de jeunesse. On y trouve la matière première de ses prochaines créations. Entre autres : l'état d'esprit paranoïaque (**JFK**), son attrait pour l'extériorisation d'une nature indésirable (**Tueurs nés**), son goût prononcé pour l'emprunt de séquences surréalistes (**Les Doors**), et l'excès des vices les plus vils (**Scarface**). Malgré son manque de budget flagrant, la forme de **Seizure** est rapide et dynamique. Les effets de styles chers au cinéaste sont également présents, du jump-cut épileptique au plan d'ensemble pris en moyenne focale, en passant par le raccord dans le mouvement et les plans décadrés à outrance. **Seizure** est un film étrange et barré, qui trouve ses marques entre le film bis italien et les œuvres avant-gardistes de la Nouvelle Vague. À (re)découvrir d'urgence !

Les débuts d'Abel Ferrara annonçaient également une carrière pleine de bruit et de fureur. **Driller Killer**, le premier film officiel du réalisateur, est un concentré de colère et de barbarie que le principal intéressé compare à *« ce qu'aurait pu faire Pasolini s'il vivait sur Lexington Avenue »* ! Se mettant en scène dans le rôle d'un artiste frustré, dont les excès de névrose vont le pousser à tuer à la perceuse un groupe de rock vivant au-dessous de son appartement, Ferrara se servait du 7e art comme d'un exutoire où l'on pouvait aisément se débarrasser de ses pulsions les plus basses. Il est clair qu'il n'y a rien d'autre dans **Driller Killer**, à part un enchaînement de séquences gore montées en un vaudeville péniblement cheap ! Pourtant, indépendamment de son amateurisme proche d'un porno à deux sous signé Laetitia, la sensation d'une atmosphère lourde et encombrante, dominé par un style urbain primitif, est bel et bien là. Incroyable, mais vrai, ce sont ces qualités qui interpellèrent William Friedkin, lorsque ce dernier tomba, par le plus grand des hasards, sur une copie de **Driller Killer**. C'est même ce qui motiva le réalisateur de **Traqué** à convaincre la Warner Bros. de débloquer les fonds nécessaires à la fabrication de **L'Ange de la vengeance**. Lorsqu'on le questionne aujourd'hui sur la fabrication d'un tel film pour l'époque, Ferrara répond entre deux rots : *« On se foutait de tout et on emmerdait tout le monde ! On voulait simplement être bête et méchant avec ces artistes à la con qui pensaient en avoir une grosse dans le pantalon ! »*. Sacré Abel, va !

Fath BEDDIAR



NOUS NOUS EN DOUTIONS, MAIS LA VISION DES NEUF ÉPISODES D'ANIMATRIX EN EST L'ÉCLATANTE CONFIRMATION : LA SAGA DES FRÈRES WACHOWSKI VA ÉCRASER HARRY POTTER ET LE SEIGNEUR DES ANNEAUX SUR LE TERRAIN DU MULTIMÉDIA. ET, QUI L'EÛT CRU, LES FERS DE LANCE DE CETTE BATAILLE DE TITANS SONT UN JEU VIDÉO (ENTER THE MATRIX) ET D'EXTRAORDINAIRES COURTS-MÉTRAGES D'ANIMATION. ALORS EXIT LES RUMEURS. DÉCORTIQUÉE, ANALYSÉE, EXPLIQUÉE, VOICI ENFIN DÉVOILÉE TOUTE LA VÉRITÉ SUR ANIMATRIX...

GLOBALISATI

Animatrix n'est pas une vidéo promotionnelle. C'est le résultat d'une collaboration de trois ans entre les Wachowski et un groupe constitué par les meilleurs animateurs travaillant au Japon, aux USA et en Corée. Les frères ont personnellement supervisé la création de chacun des neuf épisodes de la série (**The Second Renaissance** comporte deux parties). Ils ont même rédigé les scénarios de quatre opus de la saga (**The Second Renaissance parts I and II**, **Kid's Story** et **The Final Flight of the Osiris**).

Depuis **Little Nemo**, un chantier colossal censé dans les années 80 réunir les plus grands artistes œuvrant dans les domaines de la bédé et de l'animation en Europe, aux USA et au Japon, aucune expérience similaire n'avait été tentée. Or, à l'époque, Hayao Miyazaki et Isao Takahata avant quitté le navire **Little Nemo** avec grand fracas (le film avant vu le jour n'étant qu'une version édulcorée de l'idée originale), le « projet de collaboration internationale » avorta sur le plan artistique.

CATALOGUE

Au contraire, **Animatrix** est une totale réussite en termes d'ambition et de production. Une logistique très complexe a été dirigée de mains de maîtres (une fois n'est pas coutume, hein) par Michael Arias, Hiroaki Takeuchi, Eiko Tanaka, Joel Silver et les frères Wachowski, pour offrir une réelle liberté à des artistes venant d'horizons différents. En gérant parfaitement leurs sensibilités et leurs univers graphiques hétérogènes, les « moguls » sont parvenus à conserver la cohérence d'**Animatrix** et surtout à illustrer un nombre impressionnant de zones d'ombres parsemant les films des Wachowski. Mieux, ils ont offert par le biais d'une série d'OAV animée un supplément de sens et d'âme à l'une des franchises cinématographiques les plus prisées de tous les temps. Cette perspective avait pourtant de quoi donner des sueurs froides à plus d'un exécutif.

Heureusement, l'énorme succès financier du premier volet de **Matrix** décida la Warner à accepter les doléances des Wachowski. Aujourd'hui, on peut affirmer que la firme a eu raison de courir ce risque, puisque **Animatrix** va créer un précédent, en anticipant sur ce que sera dans un proche avenir non seulement la production mondiale de DA, mais également celle de films en prise de vues réelles.

D'autre part, pour le studio dont la section animation est moribonde (notamment à cause de la très mauvaise gestion d'un chef-d'œuvre comme **Le Géant de fer**), **Animatrix** représentait une triple opportunité : délocaliser leur production animée à moindre coût, innover sur le marché des « direct-to-video » et concurrencer Disney (Ghibli) et Columbia (**Metropolis**, **Cowboy Bebop The Movie**), qui ont déjà commencé à investir dans le secteur de la japanime (et on ne vous parle même pas du remake « live » d'**Akira** et du film **Astro Boy**).

Doté d'un budget modeste, le financement d'**Animatrix** reste infiniment supérieur à ceux dont les artistes nippons disposent habituellement. Cela a permis à Kawajiri, Koike, Maeda, Morimoto et Watanabe de réaliser des miracles. De véritables morceaux de bravoure sont imprimés dans le celluloïd.

Ainsi, dans le pire des cas, **Animatrix** (96 minutes de métrages en tout) est condamnée à s'imposer comme une sublime œuvre de catalogue : la première résolvant de manière satisfaisante l'équation du métissage des médias et des cultures qui bouleverse l'échiquier cinématographique depuis le milieu des années 90. Mais, sans être excessivement enthousiaste, on peut penser qu'il est plus probable que les vidéos et les DVD, qui seront disponibles dans tous les bacs du monde à partir du 12 juin, fassent un carton retentissant. On murmure déjà que le précédent record de vente enregistré par un « direct-to-video » (**Le Roi Lion II**) devrait exploser.

L'INTERNATIONALE

Si ce constat est a priori impertinent, il est vrai que l'on imagine mal les fans de Neo s'interdisant l'acquisition de **The Second Renaissance** (voir encadré) et **The Final Flight of the Osiris**, qui font respectivement office de genèse et de très officiel épisode 1.5 de **Matrix**. D'ailleurs, même si on nous assure que **Matrix Reloaded** et le jeu vidéo **Enter the Matrix** seront abordables sans rien connaître du court-métrage d'Andy Jones, nous partageons pour une fois le doute de Joel Silver, qui affirme que : « *Le plaisir éprouvé à la vision de* **Reloaded** *et de* **Revolutions** *sera décuplé par la connaissance des événements se déroulant dans* **The Final Flight of the Osiris**. *Si on en a l'occasion, mieux vaut le regarder rapidement.* ».

Et pour cause, puisque c'est dans cet épisode que sont décrits les prémices de la marche de l'armée des machines vers Zion et l'envoi du message avertissant la cité de l'invasion imminente. Or, cette attaque est l'enjeu central, le climax des deux séquelles à venir. « **The Final Flight of the Osiris** *est l'introduction de* **Reloaded** *et* **Revolutions** », explique Andy Jones. « *C'est vraiment la première fois qu'une histoire est racontée en utilisant la pleine puissance de plusieurs médias. Grâce aux frères, les spectateurs vont avoir la possibilité de vivre une expérience extrêmement ludique et réellement interactive. C'était beaucoup de pression de réaliser le court-métrage étant au cœur de toutes ces ramifications. Mais c'était également grisant. Je pense sincèrement qu'***Animatrix** *contribue considérablement à la densité et à l'intérêt de la saga. Ce n'est pas une opération promotionnelle, mais une tentative de globalisation du septième art.* »

Enfin, il faut signaler, et ce n'est pas la moindre de leur qualité, que les **Animatrix** utilisent (presque) tous de manière extraordinaire les ressources du court-métrage en variant les genres, les formes et les registres, dans des exercices de styles franchement excitants, car rythmés et surprenants. La construction des meilleurs épisodes prouve d'ailleurs indubitablement la supériorité du format court sur le long en termes d'impact.

Matrix est l'OVNI qui a révélé au public le caractère purement cinématographique de l'animation japonaise. **Animatrix** va crédibiliser le média à l'échelle planétaire, les frères Wachowski rendant ainsi aux césars (Oshii et Otomo, dont ils ont plus que largement digéré les œuvres) ce qui leur appartient.

Pour conclure, et pour servir d'introduction à la seconde partie de cet article qui, dès le mois prochain, laissera la parole aux artistes, voici quelques propos de Yoshiaki Kawajiri : « **Matrix** *est un condensé de sensations visuelles et narratives atteignant des sommets d'intensité. Il y fusionnait déjà des éléments cinématographiques très disparates. C'est pourquoi des spectateurs de confessions très diverses aiment ce film de manière aussi passionnée. C'est cela qui m'a convaincu de collaborer avec les frères Wachowski. Et je crois qu'***Animatrix** *a encore repoussé les frontières de l'expérience qu'ils ont entamée en 1999.* ».

Voir **Animatrix**, c'est assister en direct à l'avènement d'une culture de ghetto. En attendant la prochaine révolution qui ébranlera le monde des images et de la communication, se priver de ce privilège équivaut à un suicide sur le plan cinéphile et culturel. À bon entendeur…

Bertrand ROUGIER

THE SECOND RENAISSANCE
DE MAHIRO MAEDA

C'est aux deux courts-métrages composant cet épisode qu'échoit la très lourde responsabilité de raconter, à travers les archives de Zion, la genèse de la Matrice. Ainsi, les spectateurs découvrent un univers « hype », directement inspiré des comics de Geoff Darrow (*Hard Boiled*, voir la scène de la lapidation), se désagrégeant inexorablement au rythme de l'émergence de la conscience du premier robot et des tentatives avortées de son peuple pour obtenir son émancipation. Suite à des émeutes humaines attestant du racisme latent des descendants d'Eve et d'Adam, une résolution des Nations Unies proclame que les revendications pacifiques des robots sont irrecevables et doivent être férocement réprimées. Évidemment, ce décret entérine la scission entre humains et androïdes. Se construit alors un état illégal et indépendant, la cité 01, où les machines se réfugient. Rapidement, la guerre totale est déclarée par le conseil de sécurité de l'ONU : première folie rentrant dans un processus plus global de décisions absurdes menant l'humanité à sa perte, contrainte de se terrer à l'intérieur d'un dernier bastion désormais devenu légendaire : Zion.

De haut en bas : L'interface des archives de Zion. Les robots reçus à l'ONU. Le début de l'Apocalypse.

Disons-le carrément, **Renaissance** est un film d'animation dément, une réussite absolue ! En un quart d'heure environ, Mahiro Maeda, récent réalisateur de **Blue Submarine 6** que les « animes fans » chérissent surtout pour ses contributions au design et à l'animation de **Le Château dans le ciel**, **Les Ailes d'Honneamise** et **Evangelion**, résout la difficile équation cinéphile posée par **Terminator** (à laquelle Cameron s'était déjà attaqué dans la première scène de **T2**). En effet, le réalisateur parvient à expliquer et à mettre en images à l'aide d'audacieux tours de passe-passe narratifs et visuels, la déchéance de l'humanité face à l'incarnation de son arrogance et de son omnipotence : le pouvoir industriel.

À plusieurs titres, on peut qualifier **Renaissance** d'œuvre visionnaire. Établir des parallèles entre la résolution de la crise opposant les hommes aux machines et celle confrontant les USA à l'Irak est saisissant. D'autre part, produit par le studio 4°C, bien connu pour ses contributions sur **Ghost in the Shell**, **Jin-Roh** ou **Blood, The Last Vampire**, **Renaissance** représente l'idéal esthétique que va désormais tenter d'atteindre la science-fiction animée au Japon. L'intégration du digital au celluloïd est irréprochable, créant des textures jamais vues. Même les plans panoramiques, d'habitude extrêmement difficiles à employer correctement pour une animation destinée au petit écran, sont magnifiques. Mais c'est surtout l'emploi des techniques croisées du film de propagande, du long-métrage documentaire et du film de guerre qui achèvent de faire de **Renaissance** un morceau d'anthologie gravé sur DVD. Situé quelque part au carrefour où se croisent les influences du comic book, du manga, de **La Porte du Paradis**, de **Starship Troopers**, de **The Wall** et des premières expériences clipesques de Koji Morimoto, **Renaissance** s'impose instantanément comme le nouvel héraut du métissage multimédia. Rien que ça...

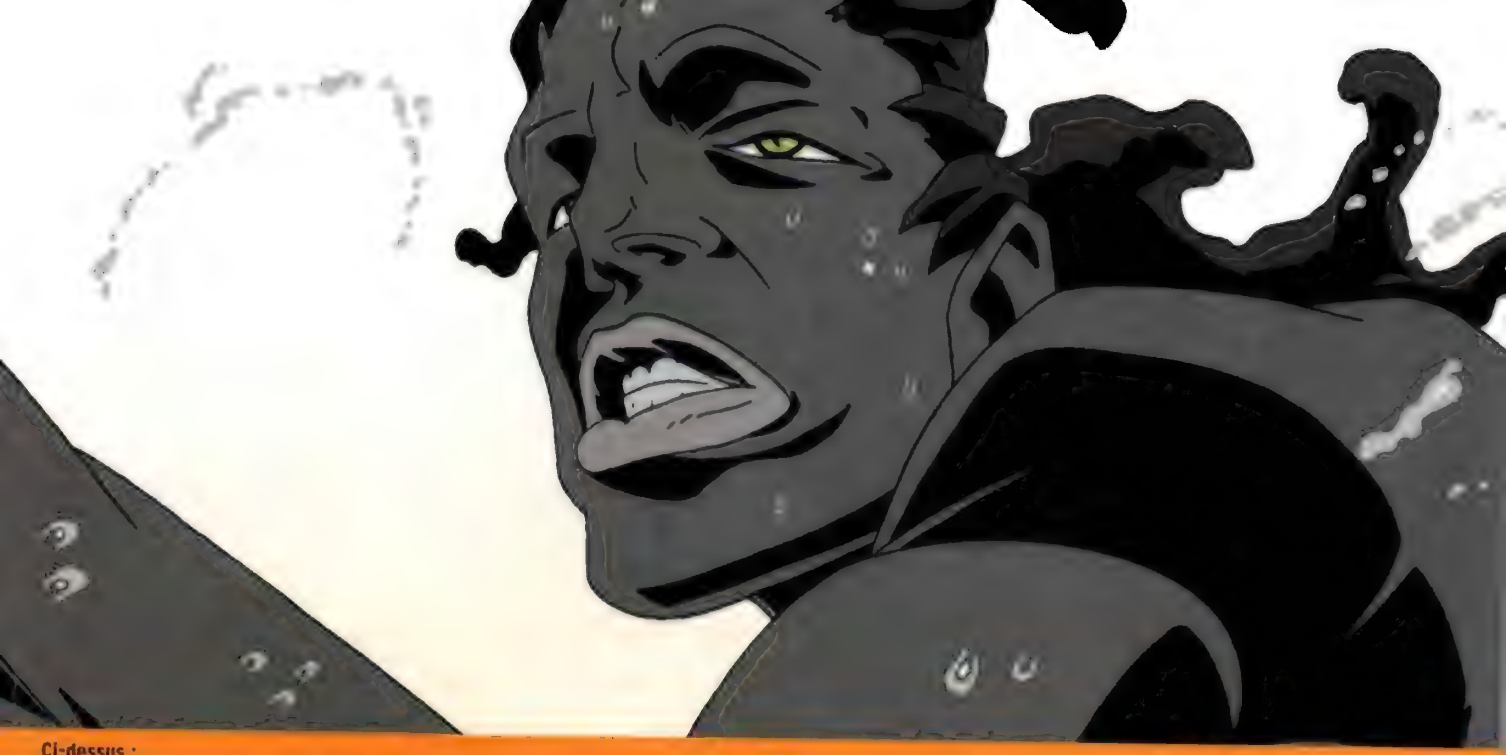
PROGRAM
DE YOSHIAKI KAWAJIRI

A priori, le segment le plus attendu d'**Animatrix** était celui réalisé et scénarisé par Yoshiaki Kawajiri (**La Cité interdite**, **Lensman**), metteur en scène très populaire aux USA (plus que Oshii ou Miyazaki). Le trublion étant un expert dans l'art de jongler avec nos nerfs et les paradoxes, personne ne s'étonnera que son **Program** soit en même temps un parangon visuellement fabuleux autant qu'un condensé de frustrations. En montrant les exploits de deux « matrix divers » parcourant leur simulation favorite (« Samouraïs »), Kawajiri met en scène un résumé de toutes les figures majeures de son cinéma. Les chorégraphies s'enchaînent sur un rythme et un niveau de virtuosité rarement atteints, chaque image recelant une puissance d'évocation dramatique et fétichiste mémorable. Cependant, pour l'amateur d'animation connaissant sur le bout des doigts l'œuvre du maître, cette splendide vitrine n'offre à voir qu'une galerie de clichés issus de **Ninja Scroll** et de **Vampire Hunter D : Bloodlust**. Reste que, en termes de « teasing », **Program** est une arme vraiment fatale, la durée très réduite de ce court-métrage ajoutant à l'envie dévorante du spectateur d'en découvrir plus.

Les néophytes risquent donc d'être durablement impressionnés par les performances graphiques de Kawajiri et les prouesses martiales de ses personnages. Or, c'est justement le but recherché par l'auteur qui, après l'expérience semi-avortée d'un **Vampire Hunter D : Bloodlust** prévendu aux USA, espère bien être enfin en mesure de faire éclater son immense talent à la face du monde (avec **Ninja Scroll 2** ?). C'est tout le mal qu'on lui souhaite, surtout qu'en dépit des griefs de « vieux blasé » ici évoqués, son **Program** rentre objectivement dans la catégorie des pures tueries.

Ci-dessus, de haut en bas : L'héroïne de Program à l'intérieur de sa simulation favorite : Samouraï. Elle y est confrontée à un adversaire qui souhaite l'entraîner avec lui dans la Matrice.

La même demoiselle dans la réalité, toujours aussi jolie.



Ci-dessus :
Dan en train d'accomplir un effort littéralement surhumain.

WORLD RECORD
DE TAKESHI KOIKE

Grâce à une fantastique combinaison de volonté et de puissance physique, DAN, le recordman du monde du 100 mètres, a repoussé les limites imposée au corps par les lois de la bio-organique. Souhaitant passer sous la barre mythique des 9 secondes, il consent à un dernier effort qui, s'il risque de laisser son enveloppe charnelle sans vie, devrait lui permettre d'accomplir un exploit délctique. En fait, ses sacrifices vont lui permettre de franchir la frontière de la Matrice...

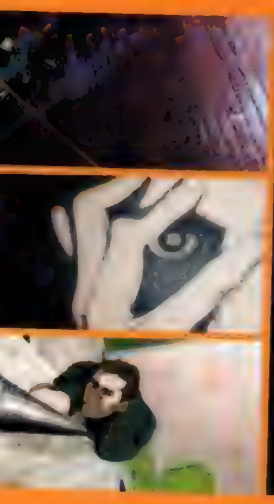
Réalisé par Takeshi Koike, pilier du studio Mad House et fidèle lieutenant de Yoshiaki Kawajiri (ici crédité comme scénariste) ayant récemment obtenu ses gallons de metteur en scène en réalisant une série de courts-métrages hybrides (**Trava - 2001**), **World Record** est l'opus d'**Animatrix** utilisant le mieux les ressources des formats courts (en durée et en dimension). Avec une vraie science, Koike parvient à donner vie aux fantasmes esthétiques de Frank Miller (*Sin City*) et de Gerald Scarfe (**The Wall**, le **Hercule** de Disney). Ses aplats de noirs et de couleurs négatives créent une crédible sensation d'apesanteur au cœur d'un univers où, plus que jamais, tout est vitesse. D'autre part, Koike emploie les gros plans et les personnages témoins avec une efficacité redoutable, cristallisant ainsi l'intensité dramatique de son récit jusqu'à sa mémorable explosion lors du dénouement, au cours duquel se libère toute l'énergie contenue dans le corps du héros et dans le film. Un impressionnant exercice de style et de montage, soit du pur cinéma...

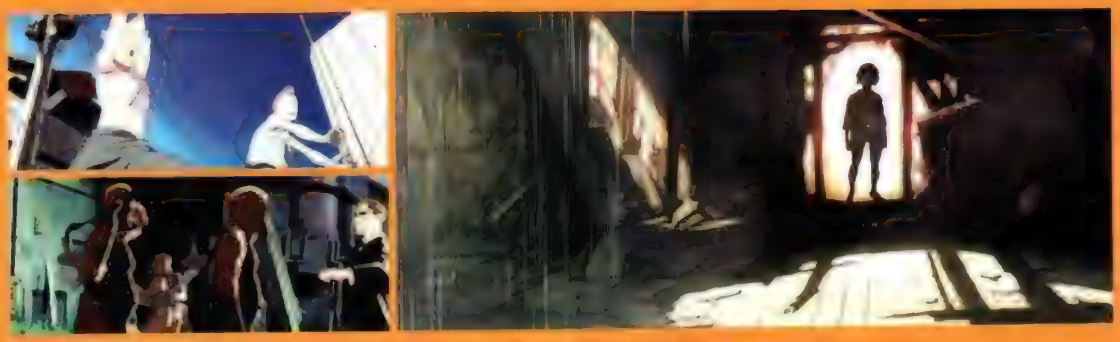
En bas :
Le Kid va basculer de l'autre côté de la réalité. Course-poursuite et parcours initiatique à la Néo sont évidemment au programme.

KID'S STORY
DE SHINICHIRO WATANABE

Assis dans la salle de classe près de la fenêtre, le Kid rêve à d'autres horizons. Son téléphone sonne. Neo l'invite à le rejoindre de l'autre côté du miroir. Mais la fuite du Kid s'avère plus difficile que prévue...

Shinichiro Watanabe (le meilleur de **Macross Plus** et de **Cowboy Bebop**) est le seul réalisateur ayant eu l'insigne honneur de réaliser deux épisodes d'**Animatrix. Kid's Story**, le segment écrit par les frères Wachowski, constituait pour lui un défi. Certes, dans les gimmicks (plans du ciel, plongées dans le vide), l'affection pour les plans moyens et une vraie virtuosité pour mettre en scène des courses-poursuites entre malabars, on reconnaît bien la « Watanabe's touch ». Cependant, il n'était pas évident que le réalisateur puisse s'approprier la thématique développée par les Wachowski. Construit autour d'un personnage marginal de freak, petit frère spirituel de Neo, **Kid's Story** est une révision du premier épisode de **Matrix** conçu comme un hommage aux fans, qui peuvent même y entendre les voix de Keanu Reeves et Carrie Anne Moss interprétant leur propre rôle. Habitué à peindre des héros plus hauts en couleur dans des sagas fleuves permettrant de s'attarder sur le détail psychologique, Watanabe risquait ici de rester un peu trop superficiel pour faire fonctionner à fond la technique de l'identification. Forcé de composer avec des partis prix graphiques évoquant le plus indépendant des animateurs américains (Bill Plympton), on sent bien que l'auteur recherche ses marques (comme son héros). Cependant, il exécute sa commande avec un sens du professionnalisme si aigu, que la friction de son talent et des impératifs de la production engendre des éclairs de génie. On se surprend même à penser que **Kid's Story** ferait un pilote idéal pour une future série TV...





Ci-contre : Morimoto + Wachowski = Beyond.

BEYOND
DE KOJI MORIMOTO

Si les plus grandes réussites formelles de Koji Morimoto sont contenues dans des travaux ne lui appartenant pas (la direction de l'animation sur **Robot Carnival** et **Akira**, la réalisation du premier segment de **Memories**), l'auteur n'a jamais cessé de développer, par le biais de clips (**Noiseman Sound Insect**) et de projets de longs-métrages avortés (**Amer béton**), un univers personnel dévoré par la musique et la culture beatnik. **Beyond** s'inscrit logiquement dans ce registre. Morimoto y décrit un bug du programme ayant altéré la Matrice dans un petit coin de banlieue désaffecté. Les « nerds » en profitent pour inventer en toute innocence et en toute impunité des jeux extravagants, conjonctures amusantes et oniriques.

Prétexte aux divagations les plus désabusées et les plus mélancoliques, **Beyond** est une version pop d'*Alice au pays des merveilles*, petit chat facétieux inclus. Évidemment, l'objectif de Morimoto est de démontrer que ce sont dans les interstices, les failles, séparant l'autre monde de la réalité, que les plus insoupçonnées des beautés viennent se nicher. Les moyens techniques mis à disposition de cette rêverie qui fait élégamment contraste avec le reste de l'univers cynique et violent de la Matrice, entrent en parfaite résonance avec les objectifs de Morimoto. D'ailleurs, **Beyond** mérite largement le titre de l'épisode d'**Animatrix** le mieux animé. Rarement création du trublion aura autant bougé. On doit juste regretter que l'ensemble souffre paradoxalement d'un petit défaut de rythme, dû notamment à un choix trop conventionnel de musiques. Reste que, comme son nom l'indique, **Beyond** se situe sur le plan artistique à des années lumières au-dessus du reste de la production d'animation dite commerciale (genre auquel appartient **Animatrix**).

MATRICULATED
DE PETER CHUNG

Écrit et réalisé en Corée par les studios DNA et Peter Chung (**Transformers**, **Liquid TV**, **Aeon Flux**, **Alexander**), **Matriculated** est paradoxalement l'opus d'**Animatrix** le plus américanisé, mais aussi le plus ambitieux en termes narratifs.

Un petit groupe de rebelles capture un robot pour le rallier à sa cause en projetant sa conscience dans une matrice humaine censée être plus séduisante que la réalité du monde perçue par une machine. Mais l'appétit d'humanité de l'androïde devient trop important pour que ses ravisseurs parviennent à le sustenter...

Inverser le postulat de base matrixien en imaginant un univers virtuel créé par les humains pour duper les robots était très malin. Mettre en scène cette idée était carrément courageux. Malheureusement, il existe un défaut dans l'algorithme de **Matriculated**. Certes, le segment est très convaincant dans ses scènes d'action et sa peinture de l'univers wachowskien. Par contre, la manière dont Chung traite son sujet n'est globalement pas satisfaisante. En effet, il sous-expose dramatiquement les enjeux de l'expérience menée par les rebelles. Il se fourvoie également en limitant l'idéal esthétique des machines à des figures psychédéliques et les attraits du monde des hommes aux choses du sexe. En fait, en se voulant contemplatif, Chung pose, et n'emploie pas toutes les ressources du média animé pour concrétiser ses visions. L'école du clip et du cynisme MTV ne possédait tout simplement pas les ressources nécessaires à l'adaptation d'un tel scénario dont les concepts, engoncés dans des partis prix de mise en scène étriqués, ne s'épanouissent jamais complètement...

Ci-dessous : Une des très belles images de Matriculated.

THE FINAL FLIGHT OF THE OSIRIS
DE ANDY JONES

Le segment réalisé par Andy Jones (supervision de l'animation des SFX de **Godzilla**, **Titanic** et **Final Fantasy**) juste avant la fermeture du studio Square se devait d'être mémorable. Il l'est !

En racontant la dernière croisade du vaisseau Osiris et de son équipage, contraint de communiquer un message d'une importance capital à Zion, Jones réussit en douze minutes à incarner tous les fantasmes de l'amateur d'animation photoréaliste. **Final Fantasy** échouait partiellement à convaincre, car Hironobu Sakaguchi cherchait à tout prix le consensus. Malgré la réussite formelle de son film, sa démarche était aberrante, les spectateurs s'attendant à ce que la nouveauté les excite, pas à ce qu'elle tente de s'acheter une « respectabilité » en se fondant immédiatement dans le moule classique.

Ci-dessous :
Les Sentinelles protégeant la Matrice, des combats de kung-fu virtuels : tout l'univers propre à Matrix ramassé en quelques images.

Cela, Andy Jones l'a bien compris. Il s'ingénie donc dans **The Final Flight of the Osiris** à exhiber les formes les plus dramatiques, et surtout les plus sexy possibles. Ici tout n'est que texture et sensation. On mate avec ravissement la peau souple, féline, de duellistes s'effeuillant au fil du sabre. On se laisse hypnotiser par un montage alterné oscillant parfaitement entre pirouettes aériennes et images de fin du monde, la séquence où les sentinelles dévorent l'Osiris comme des virus rongent une charogne étant par ailleurs particulièrement spectaculaire. Couper le souffle, tel est le leitmotiv de Jones. Or, en amplifiant le pouvoir de suggestion de chaque image et en lui offrant une véritable valeur fétichiste, il parvient à faire sauter le neurone tournant en boucle dans la cervelle des « geeks » (dont nous faisons partie). **The Final Flight of the Osiris** est donc, plus qu'un film, une exhibition, une œuvre pour voyeur. Reste que, justement, en 2003, on a encore rien vu d'aussi époustouflant sur grand ou petit écran. Une telle vision révèle des sensations et un suspense tellement intenses, que l'on peut affirmer qu'elle supporte aisément, et littéralement, le qualificatif de jouissive !

A DETECTIVE STORY
DE SHINICHIRO WATANABE

Un privé, Ash, est recruté pour retrouver une cyber criminelle légendaire, Trinity. Évidemment, au gré de ses investigations, il sent déraper la réalité...
Certains chefs-d'œuvre du cinéma sont des films auxquels ont peut accoler l'épithète de « statique ». Chacun sait que le plus représentatif d'entre eux, **La Jetée**, a considérablement influencé tout un pan de l'animation japonaise. Par contre, on ignore généralement qu'un autre long-métrage « statique » très populaire dans l'archipel, **Le Faucon maltais** (John Huston), a lui aussi institutionnalisé des tics de mise en scène. On avait déjà vu dans **Cowboy Bebop** que Shinichiro Watanabe était un grand fan du cinéma hollywoodien classique d'après-guerre. À la vision de **A Detective Story**, on comprend pourquoi il a accepté le difficile challenge consistant à réaliser deux opus de la franchise **Animatrix** aux ambitions et aux styles opposés.
Ici, tout concourt à restaurer les monuments du film noir et à ressusciter les ambiances ainsi que les interprètes (avec Ash dans le rôle de Bogart et Trinity dans celui d'une « cyber Bacall ») ayant rendu fou d'amour le petit Shinichiro quand il usait encore ses fonds de culotte sur les bancs de l'école. Même la déficience d'animation pure est ici volontaire. C'est la musique qui donne le rythme, et les détails vestimentaires, décoratifs et gestuels qui renseignent sur les motifs psychologiques. Les méditations du héros sont nostalgiques, les contre-jours et les contrechamps fréquents, mais surtout les dialogues extrêmement tranchants et spirituels. Vulgairement, on pourrait décréter que **A Detective Story** ne fait pas vraiment avancer le schmilblick matrixien. C'est oublier qu'il s'agit d'une « posture » et d'un hommage magnifiques...

B.R.

Ci-dessous :
Le détective ne va pas tarder à pénètrer dans l'œil du cyclone.

Sur cette double page, de gauche à droite : Jonesy (Damian Lewis) habité par l'esprit néfaste de Mr Gray, ou quand une intelligence extra-terrestre joue aux marionnettes avec l'esprit d'un humain.

Henry (Mike Holekamp), Beaver (Reece Thompson), Jonesy (Giacomo Baessato) et Pete (Joel Palmer), entourant le petit Duddits (Andrew Robb) : cinq enfants liés par un mystère.

On évoque souvent le style très visuel de Stephen King, qui, soi disant, faciliterait les adaptations au cinéma de ses bouquins. Pourtant, lorsqu'on regarde en arrière, combien trouve-t-on de réussites indiscutables : **Carrie**, **Shining** et **Dead Zone** en ce qui concerne les adaptations infidèles, **Stand by Me**, **Les Evadés** et **La Ligne verte**, pour ce qui est des transpositions fidèles, sans oublier **Simetierre** et **Misery**, qui se situent à mi-chemin des deux catégories. Huit films sur une filmographie de plus de 70 métrages (cinéma et télé confondus). Bref, à l'aune de cette constatation, il semble évident que c'est bien parce que King possède un style très visuel qu'il est si difficile à adapter, et que seuls les grands cinéastes visuels que sont Kubrick, De Palma ou Darabont ont su se démarquer du tout venant. Tout le problème de **Dreamcatcher** est là. Malgré une bande-annonce plutôt encourageante, on espérait peu de ce film réalisé par un piètre cinéaste. Et à l'arrivée, l'impression de gâchis que l'on ressent à la vision de **Dreamcatcher** se résume en une seule phrase : Lawrence Kasdan, en choisissant la voie de l'adaptation littérale, a gravement sous-estimé la difficulté de ce parti pris casse-gueule.

Casse-gueule, c'est bien le mot qui semblait écrit en lettres capitales sur le script de **Dreamcatcher**. L'histoire de quatre amis d'enfance partis pour un week-end de chasse dans les forêts enneigées du Maine et qui vont tomber en pleine invasion extra-terrestre. Le bouquin de King se présentait à la fois comme un voyage mental, une chronique nostalgique comprenant des séquences de flashbacks, une course-poursuite haletante, un récit guerrier impliquant des scènes extrêmes (camp de concentration où sont parqués les humains contaminés, extermination massive des extra-terrestres), le tout traversé d'un humour paillard et d'une conception de l'horreur totalement viscérale (au sens premier du terme). Bref, ce que l'on peut raisonnablement appeler un OVNI narratif ! On sait que le grand William Goldman (**Butch Cassidy et le Kid**, **Marathon Man**, **Princess Bride**, **Misery**, **L'Ombre et la proie**…) a rédigé un premier traitement, histoire de débroussailler le terrain, et que Kasdan est repassé derrière lui pour écrire le « shooting script ». À ce stade du projet, le parti pris était bien de livrer une adaptation littérale, comme l'explique Kasdan dans l'interview qui suit. Malheureusement, le réalisateur de **Silverado** ne possédant pas l'expressivité outrée et décomplexée d'un Peter Jackson ou d'un Guillermo Del Toro, choisir d'adapter au pied de la lettre un tel « monstre » aurait dû lui apparaître rapidement comme

MAUVAIS RÊVE

DREAMCATCHER
DE LAWRENCE KASDAN

CEUX QUI AVAIENT LU LE ROMAN DE STEPHEN KING ET QUI AVAIENT VU LES PREMIÈRES IMAGES DE DREAMCATCHER POUVAIENT ESPÉRER UN BON FILM. FATALITAS ! LA FAUSSE BONNE IDÉE DE PARACHUTER LAWRENCE KASDAN À LA TÊTE D'UN TEL PROJET, EU ÉGARD À SA MAÎTRISE (TOUTE RELATIVE) DU FILM DE GROUPE, S'AVÈRE CATASTROPHIQUE À L'ARRIVÉE. ET POURTANT, CE N'EST PAS FAUTE D'AMBITIONS...

une mission impossible. Résultat : durant le premier tiers du récit, le principe peut faire illusion, surpris que l'on est de voir Kasdan filmer sans ellipses une séquence aussi traumatisante que celle des toilettes. Hélas, très vite, l'évidence s'impose : Kasdan ne maîtrise en rien la littéralité qu'il souhaitait tant retranscrire. Il n'investit jamais réellement les potentialités de sa démarche, usant et abusant des longues focales, et mettant ainsi son spectateur à distance d'une histoire qui réclamait à corps et à cris une implication émotionnelle et physique totale (sinon, comment faire avaler un concept visuellement aussi invraisemblable que celui de « l'entrepôt de la mémoire » ou une scène aussi énorme que celle de l'attaque des hélicos ?). Du même coup, plus on avance dans le récit et plus le travail d'adaptation se délite, les séquences s'enchaînant de plus en plus vite, de façon expéditive, jusqu'à un final hautement ridicule, comme si Kasdan avait réalisé à mi-chemin que la machine s'était emballée, qu'il ne la maîtrisait plus et qu'il lui restait juste à terminer son job vaille que vaille, sans aucun souci de rythme et de cohérence globale. En chemin, un personnage est sacrifié, et pas des moindres puisqu'il s'agit de Duddits, le petit handicapé qui a donné leur pouvoir à nos quatre héros. C'était lui le cœur de l'histoire, c'était lui l'attrape-rêves du titre, le personnage qui cristallisait tous les enjeux de l'intrigue, et Kasdan trouve le moyen de quasiment l'ignorer pendant la totalité du film puis d'en faire une sorte de super-héros neuneu lors du dénouement, montrant clairement qu'il est complètement passé à côté de son sujet.

Il fallait avoir une sacrée paire de roustons pour s'attaquer de manière frontale à un chef-d'œuvre comme le *Dreamcatcher* de Stephen King. À vouloir jouer les grandes gueules, logiquement, Kasdan s'est ramassé en beauté et démontre une fois de plus qu'un projet extrême doit toujours impliquer à sa tête un homme qui sache se donner les moyens de ses ambitions. Dont acte.

Arnaud BORDAS

USA. 2003. RÉAL.: LAWRENCE KASDAN. SCÉN.: WILLIAM GOLDMAN ET LAWRENCE KASDAN, D'APRÈS LE ROMAN DE STEPHEN KING. MUS.: JAMES NEWTON HOWARD. DIR. PHOT.: JOHN SEALE. PROD: LAWRENCE KASDAN ET CHARLES OKUN POUR CASTLE ROCK ENTERTAINMENT, VILLAGE ROADSHOW PICTURES ET NPV ENTERTAINMENT. INT.: MORGAN FREEMAN, THOMAS JANE, JASON LEE, DAMIAN LEWIS, THIMOTHY OLYPHANT, TOM SIZEMORE, DONNIE WAHLBERG... DUR.: 2H16. DIST.: WARNER BROS. PICTURES. SORTIE LE 16 AVRIL 2003.

INTERVIEW **LAWRENCE KASDAN** (RÉALISATEUR)
RÉVEIL DIFFICILE

AUTREFOIS SCÉNARISTE TALENTUEUX, LAWRENCE KASDAN S'EST ENSUITE ILLUSTRÉ COMME RÉALISATEUR AU TRAVERS D'UNE SÉRIE DE FILMS DE GROUPES NOSTALGIQUES (**LES COPAINS D'ABORD, SILVERADO, GRAND CANYON**) QUI RESTENT AVANT TOUT DE PURS PRODUITS DES ANNÉES 80. EN ROUE LIBRE DEPUIS UNE DIZAINE D'ANNÉES, LE BONHOMME S'ATTAQUE AUJOURD'HUI À L'ADAPTATION DE L'UN DES ROMANS MAJEURS DE STEPHEN KING. ET LE RATAGE EST DE TAILLE...

Sur cette page, de haut en bas : Beaver (Jason Lee) et Jonesy, face à une nuée d'animaux sauvages fuyant devant un danger inconnu.

Lawrence Kasdan sur le tournage de Dreamcatcher, son dixième film.

Du script ou du roman, lequel avez-vous lu en premier ?
Le roman. J'ai appelé mes connaissances à Castle Rock Entertainment pour leur dire que j'avais énormément apprécié l'histoire que Stephen King avait imaginée et que je voulais en tirer un film. Ils ont dit oui immédiatement, ce qui est plutôt rare et agréable. William Goldman avait déjà commencé à travailler sur un script, et il m'a laissé jeter un œil sur son travail. Je lui ai donc proposé une collaboration : en partant de ce qu'il avait déjà accompli, j'ai greffé ce que je voulais voir dans le film.

À savoir ?
En fait, William est parti de ce roman vraiment dense et a décidé de le simplifier à l'extrême. La structure en soi était très bonne et je l'ai quasiment gardée telle quelle. Par contre, j'ai rajouté tous les passages de « l'entrepôt de la mémoire ». Je tenais vraiment à ça, d'autant que je reste persuadé que c'est un passage du roman qui peut se retranscrire visuellement de manière littérale.

Diriez-vous que* Dreamcatcher *est le meilleur roman de Stephen King ?
Je n'ai pas lu tant de romans de King que ça, à peine cinq ou six. J'ai vu beaucoup plus d'adaptations de ces œuvres que je n'en ai lu. Certains de ses romans ont donné de très grands films comme **Shining**, **Misery**, **Stand by Me** ou **Carrie**. On peut dire que je suis fan de Stephen King par procuration en fait. Je dirais que c'est un romancier très visuel, ne serait-ce que parce que c'est celui qui a été le plus adapté au cinéma. Les métaphores qu'il emploie dans ses œuvres sont souvent très fortes et peuvent supporter aisément le passage à l'écran. De plus, comme il traite souvent des mêmes thèmes, comme la peur, l'enfance, la nostalgie, la rédemption, il est facile de s'y retrouver d'un livre à l'autre. Une chose est sûre, et je l'ai constaté sur **Dreamcatcher** : ce sont les passages les plus « kingiens » qui sont les plus faciles à respecter lorsqu'on adapte une de ses œuvres. De plus, comme la plupart des écrivains, c'est quelqu'un qui a eu de sacrés malheurs dans sa vie et qui a décidé de les exorciser en les transcrivant sur le papier. Cette matière vécue, retranscrite sincèrement, attire forcément le public. Et puis c'est quelqu'un qui se nourrit de ses pensées obscures. Lorsque ça nous arrive d'en avoir, nous tentons tous de les mettre de côté. Lui, au contraire, s'en sert pour nourrir son œuvre et en cela, il est proprement fascinant.

Pourtant, Stephen King s'est plaint récemment qu'aucun bon film n'ait été tiré de ses œuvres dernièrement...
Je sais qu'il en aime certains comme **Les Évadés**, qui n'est pas si vieux que ça. C'est vraiment un bon film. Et puis vous savez, tant de romans de King ont été adaptés qu'il faut bien que certains soient inférieurs aux autres. Je suis content qu'il m'ait avoué qu'il avait apprécié **Dreamcatcher** parce que, le connaissant bien, je sais qu'il est sincère. S'il considérait mon film comme un ratage, il ne se serait pas gêné pour me le dire .

Faites attention, il pourrait vous dire ça et aller le refaire en douce dans son coin, comme pour le* Shining *de Kubrick...
Stephen King ne s'est pas dégonflé pour le dire à Kubrick, vous savez... Je vois pas pourquoi il se serait gêné pour moi ! Pour tout vous dire, je ne sais même pas pourquoi il déteste **Shining** à ce point. Remarquez, j'ai été scénariste avant de passer à la réalisation et je comprends bien qu'il ait pu être choqué par le traitement de Kubrick. Je me rappelle qu'à l'époque, je trouvais que **L'Empire contre-attaque** et **Les Aventuriers de l'Arche perdue** ne respectaient pas ce que j'avais écrit. Du coup, je trouvais que les réalisateurs n'avaient pas trouvé le ton juste par rapport à ce

que j'avais en tête et ce que j'avais accouché sur le papier. J'étais jeune à l'époque, je n'avais pas encore réalisé que ce n'est jamais le cas. Lorsque quelqu'un d'autre réalise ce que vous avez écrit, le résultat est automatiquement différent. Aujourd'hui, je peux vous dire que j'aime beaucoup ces deux films. Et peut-être que Stephen King est moins critique sur **Shining** maintenant qu'il ne l'était à l'époque, allez savoir... Mais c'est vrai qu'il a décidé de refaire le film à sa manière. Je n'ai pas vu ce que ça donnait...

En 20 ans passés derrière la caméra, c'est la première fois que vous vous attaquez à la science-fiction, graphique qui plus est. Pourquoi ?
J'en avais marre de filmer deux personnes dans une pièce et le dialogue entre eux ! Non, je plaisante. D'ailleurs, **Dreamcatcher** comporte également ces éléments. En fait, je ne pense pas que **Dreamcatcher** soit si différent d'un film comme **Les Copains d'abord**. De la même manière, c'est une histoire d'amitié, sauf que là, les aliens se pointent au milieu pour prendre le contrôle du monde. Quelque part, c'est plus rigolo, non ?

Et les effets spéciaux, c'est une première pour vous, non ?
Oui, et c'est là que vous vous rendez compte que vous avez intérêt à savoir ce que vous voulez, parce que la moindre hésitation peut vous coûter cher, tant en termes de budget que de qualité. Comme je n'ai pas pu réaliser **Les Aventuriers de l'Arche perdue** ou **L'Empire contre-attaque**, les films sont devenus différents de ce que j'avais en tête, même à ce niveau-là. Ici par contre, je pouvais aller donner mes directives à ILM pour obtenir les effets que je voulais. Ce sont des heures de discussions intenses pour se faire comprendre. Je trouve ça fascinant, d'autant que je n'ai jamais eu à gérer autant de plans : 420 au total. On a d'ailleurs fini les effets trois jours avant de pouvoir vous montrer le film, soit neuf mois après la fin du tournage. Vous vous rendez compte ? Neuf mois après, vous êtes toujours en train de créer des plans. C'est une discipline rigoureuse, un peu comme si je travaillais sur un second film, mais je m'y suis plié avec un certain plaisir. En plus, je suis super content parce qu'ils ont parfaitement réussi la séquence des chiottes !

Vous avez été inspiré par des films d'extra-terrestres ?
Oh oui ! J'adore **Alien**. J'adore également **L'Exorciste**, **Carrie** et **The Thing** de John Carpenter. J'aime **Le Blob** aussi, **La Créature du lac noir**... J'aime les séries B d'antan et **Dreamcatcher** s'en réclame clairement. C'est, comme on dit chez nous, un « creature feature ». Je ne suis pas intéressé par la terreur psychologique pour tout vous dire. Les zones d'ombres, tout ça, ce n'est pas pour moi. Quand je paye pour voir un film d'horreur, je veux qu'on me montre tout !

En parlant de références, la scène d'attaque des hélicos dans le roman est clairement influencée par* Apocalypse Now. *Vous êtes-vous également servi de cette référence ?
Non. Vous savez, Stephen King adore jouer avec les références à la pop-culture et d'ailleurs, il le fait à merveille. Dans un sens, c'est un artiste post-moderne. Moi, j'ai plus de mal à traiter avec ça parce que j'ai toujours l'impression que la citation directe nuit au film. C'est pour ça que j'ai décidé que le Kurtz du roman se nommerait Curtis dans mon film. En gros, j'ai l'impression que ça pourrait dater le film tout en fonctionnant sur l'inconscient du public et ses références en matière de pop culture.

Avez-vous déjà entendu parler du script* The Shotgunners *?
Non, c'est quoi ? Un western ?

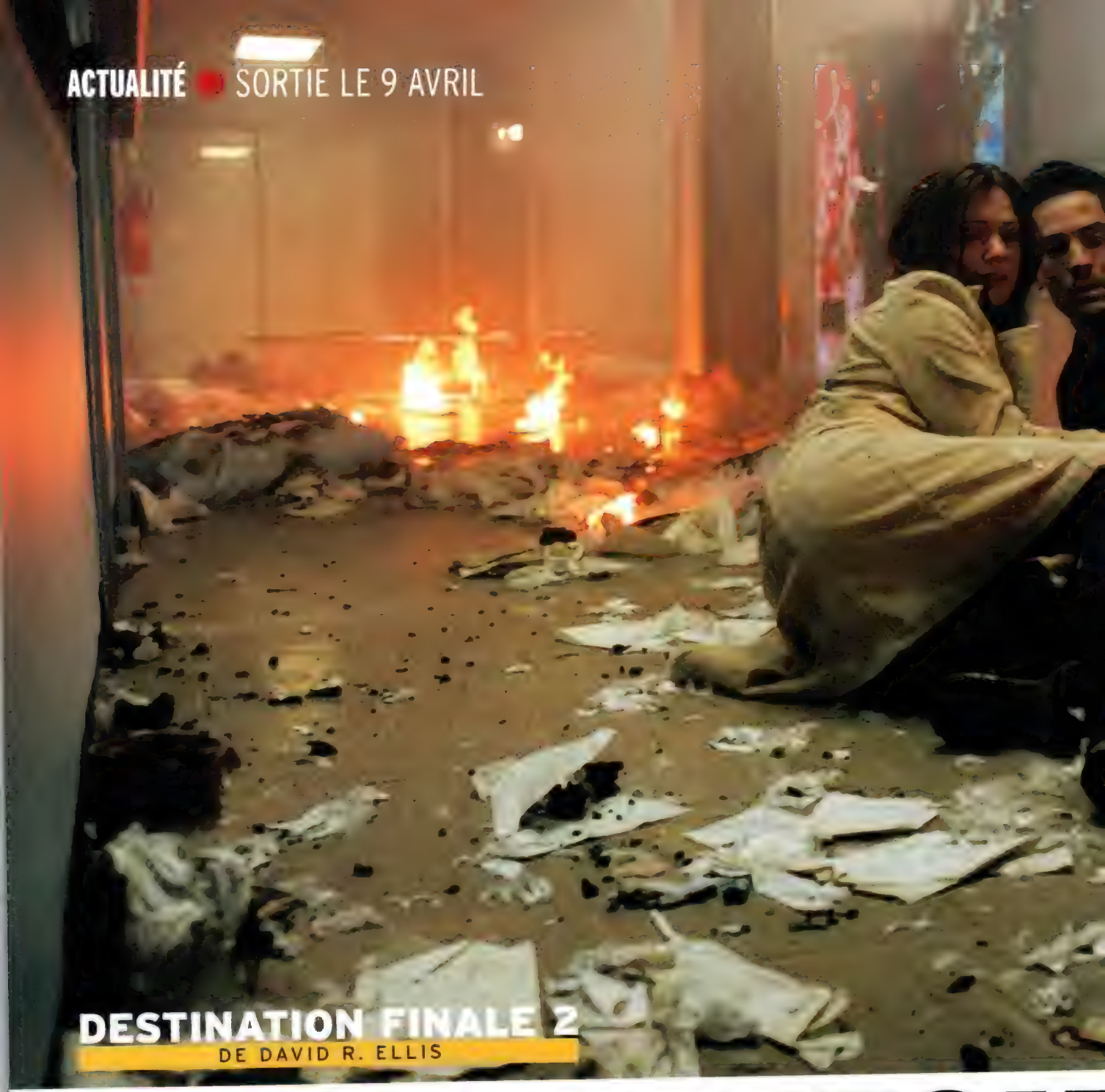
Non, c'est un script écrit par Stephen King exclusivement pour le cinéma. En gros, il s'agissait d'une invasion extra-terrestre, mais raconté du point de vue du gouvernement et de l'armée. Sam Peckinpah devait le réaliser avant de mourir et le film n'a jamais été fait.
Ah oui ? Je ne savais pas. Mais vu que le sujet est similaire à **Dreamcatcher**, j'imagine que Stephen King a utilisé pas mal des éléments de ce script pour écrire le roman. Vous savez, il n'arrête pas de répéter qu'il va prendre sa retraite et je le crois sur parole. Mais pour lui, prendre sa retraite signifie qu'il va encore aligner quatre pavés ! Vous pouvez en être sûr ! Donc, il serait logique qu'il se répète et utilise ses anciennes idées pour les faire fructifier aujourd'hui. Ce type est un alien ! Aucun être humain sur terre ne pourrait abattre autant de travail que lui...

Propos recueillis et traduits par Stéphane MOÏSSAKIS

Sur cette page, de haut en bas :
Le Colonel Abraham Curtis (Morgan Freeman), un militaire de carrière aussi professionnel qu'imprévisible.

Henry (Thomas Jane) et Duddits (Donnie Wahlberg) en route pour leur dernier voyage.

Jonesy et Beaver devant les toilettes de leur chalet. Derrière la porte les attend l'horreur...

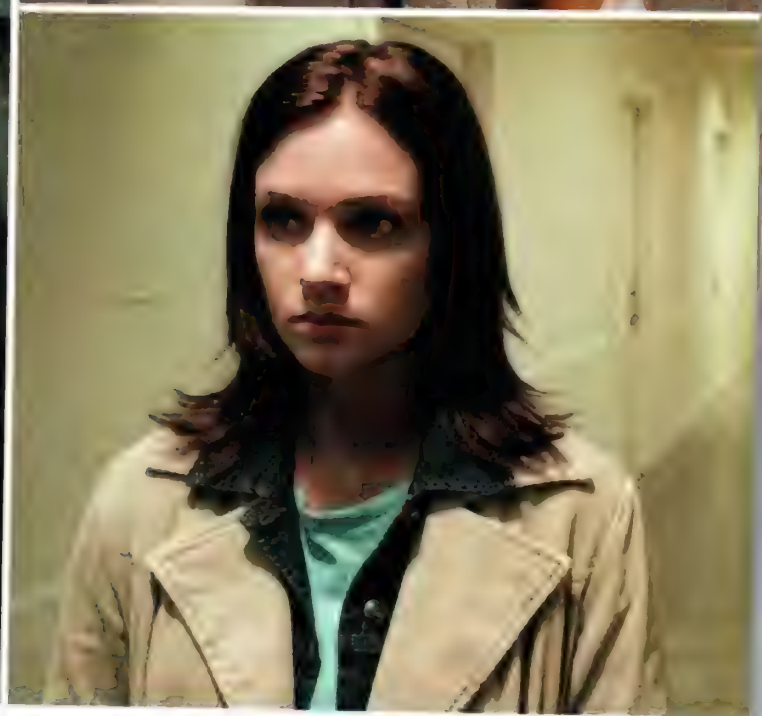


DESTINATION FINALE 2
DE DAVID R. ELLIS

LE CARREFOU

Ci-dessus : Kimberly Corman (A.J. Cook) et l'officier de police Thomas Burke (Michael Landes) échappent de justesse à l'assaut d'une Faucheuse survoltée.

L'ULTIME BOOGEYMAN EST DE RETOUR ! ET NON, IL NE S'AGIT PAS LÀ DE MICHAEL MYERS OU DE JASON, MAIS BIEN DU SEUL QUE NOUS RENCONTRERONS TOUS UN JOUR OU L'AUTRE : LA MORT EN PERSONNE. ET QUAND QUELQU'UN A LE MALHEUR DE CONTRECARRER SES PLANS, LA FAUCHEUSE PREND UN MALIN PLAISIR À L'ENVOYER AD PATRES AVEC UN SADISME RAFFINÉ. JUSQU'À CE QUE LA MORT NOUS SÉPARE EN DEUX ? PLUS QUE JAMAIS ALORS, ATTENTION AUX YEUX.



R DE LA MORT

Sorti en juillet 2000 dans les salles françaises, **Destination finale** fut accueilli (malgré une actualité douloureuse, avec le crash du concorde sur Gonesse) comme une grosse bouffée d'air frais. En effet, le film, qui s'apparentait sur le papier à un énième succédané de **Scream** (n'oublions pas que **Destination finale** est avant tout un authentique slasher) fut à l'arrivée un joyeux pied de nez à la nouvelle génération de films d'horreurs engendrée par Wes Craven. James Wong renouait tout simplement avec deux des éléments fondateurs du genre : l'humour noir (qui en aucun cas ne s'apparente au cynisme) et le gore pur et dur (essayez seulement de trouver UN plan gore dans la trilogie de **Scream**). Le succès est donc logiquement au rendez-vous (55 millions de dollars en fin de carrière aux États-Unis) et, qui dit succès dit forcément séquelle. James Wong étant parti sous d'autres cieux (**Willard**), la New Line embauche David R. Ellis, un réalisateur de seconde équipe au palmarès impressionnant (**Matrix Reloaded** et **Matrix Revolutions**, **Harry Potter 2**, **En pleine tempête**) et lui confie les rênes de cette deuxième traque orchestrée par la Faucheuse.

Partie en week-end avec des amis, Kimberly Corman (A.J. Cook, **Virgin Suicides**) a une vision soudaine au moment de rentrer sur l'autoroute. Elle y voit la mort de plusieurs

De haut en bas : Traumatisée par le crash du vol 180, Clear Rivers (Ali Larter) cultive sa psychose dans un asile.

Kimberly n'est pas au bout de ses surprises : la Mort l'a dans son viseur et fera tout pour l'envoyer au ciel, en morceaux si possible. Prudence, jeune fille !

De gauche à droite et de haut en bas :
A.J. Cook ferait mieux de s'habituer rapidement à la vue du sang. Ne vous fiez pas à la photo, Destination finale 2 est un monument de gore cartoonesque.
Eugène Dix (Terrence Carson) et Rory (Jonathan Cherry), un motard et un sniffeur de coke qui ne finiront peut être pas entier...

A.J. Cook et Ali Larter : On peut dire que la mort a bon goût, en matière de gonzesses.

Les trois héros du film avancent vers leur destin, forcément tragique. L'un d'eux ne va pas tarder à y passer.

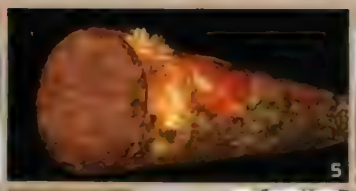
personnes, dont la sienne, dans un spectaculaire accident de la route. Bloquant l'accès à l'autoroute, elle assiste impuissante au drame, sauvant par la même occasion plusieurs personnes promises à une mort certaine. Mais le destin va rapidement rattraper le petit groupe de miraculés. La Mort est tenace et bien décidée à corriger ses erreurs. Désemparée de voir ses nouveaux amis tombés comme des mouches, Kimberly n'a plus d'autre choix que de se tourner vers Clear Rivers (Ali Larter), l'unique survivante du vol 180 depuis la mort d'Alex Browning (Devon Sawa, héros du premier opus).

La première force de **Destination finale 2** est de briser d'entrée un des poncifs majeurs du slasher qu'est l'obligatoire groupe de jeunes (écueil que n'évitait pas **Destination finale**) pour le remplacer par un groupe beaucoup plus diversifié, allant du teenager de 14 ans (qui va y passer, et c'est tant mieux) à la mère de famille à la quarantaine bien tapée. Un bon point pour Ellis et ses scénaristes (Jeffrey Riddick, Eric Bress et J. Mackye Gruber), qui semblent avoir tout compris puisqu'ils répondent totalement aux attentes que l'on est en droit d'exiger de la part d'un tel film, à savoir un tueur terrifiant (et la Mort l'est, invisible et omniprésente) et des meurtres très graphiques. Et quand il s'agit de faire passer leurs personnages de vie à trépas, les scénaristes n'y vont pas de main morte, au grand plaisir du réalisateur : *« Nous voulions prendre le concept du premier épisode et l'améliorer. Quand nous avons commencé l'écriture, nous nous sommes demandés comment faire pour que la Mort soit la plus grosse des saloperies. Vous ne pouvez pas prévoir ce qui va arriver, d'où la Mort viendra et pour qui. Et par-dessus tout, vous ne savez absolument pas de quelle façon elle va venir vous chercher. Alors en partant de ce principe très rationnel au fond, mes scénaristes se sont pointés avec les idées les plus tarées, les plus dépravées, les plus malades pour éradiquer nos héros. ».*

De ce côté-là, c'est donc plus que réussi (le film est beaucoup plus gore que le premier) et cela compense allégrement l'extrême flemmardise des scénaristes peu concernés par l'histoire en elle-même. Ici, pas de surprise. **Destination finale 2** est la copie conforme de **Destination finale**, poussant la contrefaçon jusqu'à réutiliser le caméo inutile de Tony Todd et le plan final. Mais cela ne handicape en rien un film, que l'on va plus voir pour ses mises à mort dignes des Darwin Awards (un prix décerné sur le Net, récompensant la mort la plus stupide) que pour ses qualités narratives. Alors si vous avez envie de voir un mec glisser sur des nouilles pour se faire écraser la tête par une échelle ou un autre se faire compresser par une plaque de verre, tout en sachant que le film nous montre ce que **Resident Evil** nous avait honteusement caché (la scène de l'ascenseur), vous savez ce qu'il vous reste à faire le 9 Avril.

Alexandre BUSTILLO

FINAL DESTINATION 2. USA. 2002. RÉAL. : DAVID R. ELLIS. SCÉN. : J. MACKYE GRUBER ET ERIC BRESS D'APRÈS UNE HISTOIRE DE J. MACKYE GRUBER, ERIC BRESS ET JEFFREY RIDDICK. DIR. PHOT. : GARY CAPO. MUS. : SHIRLEY WALKER. PROD. : TOBY EMMERICH, RICHARD BRENNER, MATT MOORE, JEFFREY RIDDICK ET JUSTIS GREENE POUR NEW LINE. INT. : A. J. COOK, ALI LARTER, MICHAEL LANDES, JONATHAN CHERRY, TONY TODD, JAMES KIRK...DUR. : 1H30. DIST. : METROPOLITAN. SORTIE LE 9 AVRIL 2003.



DES EFFETS SCIANTS
LES EFFETS SPÉCIAUX DE DESTINATION FINALE 2

DEUX FIRMES SE PARTAGENT LES EFFETS SPÉCIAUX VISUELS DE DESTINATION FINALE 2. PIXEL MAGIC (BLADE II, SPIDER-MAN, DAREDEVIL), DÉJÀ PRÉSENTE SUR LE PREMIER OPUS, REMPILE AUX CÔTÉS DE DIGITAL DIMENSION, QUI SE CHARGE DE PLUS DE QUATRE-VINGT PLANS TRUQUÉS. CETTE DERNIÈRE SOCIÉTÉ, RELATIVEMENT JEUNE (DEPUIS 1997, ON A PU VOIR LEUR NOM AUX GÉNÉRIQUES DU RÈGNE DU FEU, D'*ALIAS* OU ENCORE DE DRIVEN), EST RESPONSABLE DE DEUX SÉQUENCES PARTICULIÈREMENT PUISSANTES : L'ACCIDENT PROVOQUÉ PAR UNE DÉFERLANTE DE TRONCS D'ARBRE SUR UNE AUTOROUTE, ET LA SCÈNE DES BARBELÉS TUEURS.

Photo 1. Tout débute avec une série de tests commandés par la production et réalisés sur une route près de Vancouver par une partie de l'équipe, dont le superviseur des effets spéciaux pour Digital Dimension, Joe Bauer (à gauche sur la photo). Très vite, l'idée d'employer de vrais troncs d'arbre a été écartée pour des raisons de sécurité évidentes, mais aussi de maîtrise de leurs mouvements.

Photos 2 et 3. De retour à Digital Dimension, Joe Bauer et son équipe planchent sur plusieurs séries d'études. La première concerne le tracking, soit le repérage du mouvement de la caméra et des véhicules sur les plans d'origine (les pelures) pour pouvoir ensuite incruster les images de synthèse. La deuxième série de tests concerne les mouvements de tubes en images de synthèse, censés représenter les futurs troncs.

Photo 4. Autre étude concernant les troncs en images de synthèse : un programme destiné initialement à la gestion de cheveux numériques, et modifié pour reproduire des échardes et des franges de bois.

Photo 5. Les résultats sont si concluants, que la production abandonne au final presque tous les effets spéciaux de plateau au profit du numérique. Par exemple, elle n'utilise pas un rouleau avec une fausse portion d'arbre, conçu pour obtenir une vue subjective des troncs.

Photo 6. Le tournage a lieu à Campbell River, près de Vancouver. Presque dix kilomètres d'autoroute sont bloqués pour l'occasion, puis garnis de véhicules loués par la production et conduits par des cascadeurs.

Photo 7. Chaque plan est en général filmé par plusieurs caméras, certaines placées au cœur de l'action, et donc protégées par des planches et des tubes d'aluminium.

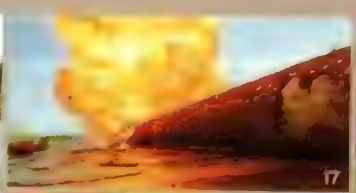
Photo 8 et 9. Joe Bauer et ses employés prennent quantité de mesures sur le plateau, des tonnes de photos de références et ont noté chaque mouvement de caméra. Les truqueurs devront affronter deux problèmes : les plans fixes sont très rares et une grande variété d'objectifs est utilisée.

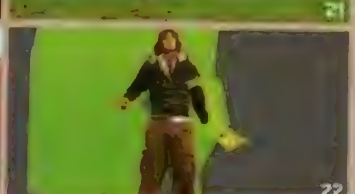
Photos 10 à 16. De retour à Digital Dimension, les mouvements de chaque élément présent dans le plan sont repérés. Vingt-deux troncs différents vont être modélisés puis texturés pour l'occasion. Comme on le voit dans ces photos avant/après l'incrustation, une énorme quantité de détails vont être créés pour que le numérique soit raccord avec les plans réels : les troncs virtuels passent d'état sec à celui de mouillé en touchant le goudron et des reflets sont incrustés sur le sol. Mais surtout, des débris, des gouttelettes d'eau, de la poussière, des morceaux d'écorces et de goudron sont ajoutés à chaque choc d'un tronc sur l'autoroute. À noter qu'un plan truqué a été retiré du métrage final, celui où l'héroïne aperçoit juste avant l'accident des feuilles (en synthèse) tomber.

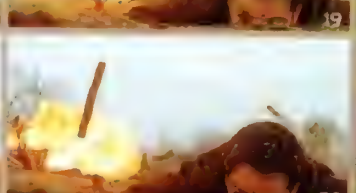
Photos 17 à 24. Enfin, Digital Dimension s'est aussi chargé de créer des poteaux et des fils de fer barbelés en images de synthèse pour une autre scène en utilisant une simulation de cordes. Dans la même séquence, Digital Dimension a aidé l'équipe des effets spéciaux de maquillage à réaliser l'effet gore le plus fun du film, en découpant en morceaux un comédien filmé devant écran vert puis incrusté et découpé grâce à une manipulation en 2D.

Merci à Benoît « Ben » Girard.

Julien DUPUY







AFM 2003

SANTA MONICA, SON SOLEIL OMNIPRÉSENT, SES LONGUES PLAGES BORDÉES DE PALMIERS, SES ROLLER-GIRLS EN SHORT ET LE LOEWS HOTEL, LIEU SAINT DE LA SÉRIE B, OÙ SE DÉROULE, UNE FOIS PAR AN, VERS LA FIN DU MOIS DE FÉVRIER, L'AMERICAN FILM MARKET. UN BON MOYEN POUR LES PRODUCTEURS ET DISTRIBUTEURS DU MONDE ENTIER DE FAIRE LEURS EMPLETTES, DE REMPLIR LEUR CATALOGUE DE NOUVEAUX TITRES, LE PLUS SOUVENT DESTINÉS À UNE EXPLOITATION DIRECTE EN VIDÉO. SEULE VÉRITABLE BONNE SURPRISE DE CETTE CUVÉE 2003, **HOUSE OF THE DEAD** (DONT ON VOUS PARLE AMPLEMENT PAGE 36), SUIVI DE PRÈS PAR LE REMAKE DE **WILLARD**, ET AUSSI **BUBBA HO-TEP**, LE NOUVEAU FILM DE DON COSCARELLI.

BEYOND RE-ANIMATOR (FILMAX INTERNATIONAL - DE BRIAN YUZNA)

Herbert West is back ! Mais entre quatre murs. Ce qui ne l'empêche pas de poursuivre ses expériences peu orthodoxes sur le corps humain, mort de préférence. Fasciné, le frère d'une de ses victimes demande à être muté dans la prison où West est incarcéré, de manière à l'assister dans ses recherches sur la vie après la mort. Ensemble, ils élaborent une nouvelle formule qui permettra au ressuscité de conserver son humanité. À condition que ce dernier soit sain d'esprit. Ce qui n'est pas souvent le cas chez les taulards... Même si cette nouvelle suite arrive13 ans après la précédente, Jeffrey Combs n'a rien perdu de ce qui faisait le charme de son personnage, c'est-à-dire son comportement névrosé et ses punchlines cyniques. Malheureusement, on ne peut pas vraiment en dire autant de Brian Yuzna, qui semble avoir perdu la verve qui l'animait à l'époque. En gros, dans **Beyond Re-Animator**, il ne se passe rien pendant une bonne heure. Puis arrive l'orgie finale, hystérique et gore, avec cette scène anthologique qui montre un combat entre un rat et une bite, cette dernière l'assenant de coups de gland. Incroyable, mais vrai. Et lorsqu'on demande à l'intéressé ce qui a motivé une telle scène, il répond avec un grand sourire : *« C'est mon hommage à Disney ! »*. Voilà, c'est aussi pour ça qu'on l'aime, Brian Yuzna !

THE PHONE (MIROVISION - DE AHN BYUNG-KI)

Souvent décrit comme le Hitchcock coréen, le scénariste et réalisateur Ahn Byung-Ki avait introduit le film d'horreur dans son pays il y a trois ans, au détour du sympathiquement gore **Nightmare**. Avec **The Phone**, il s'intéresse à la journaliste Ji-Won qui, après avoir publié un article à scandale, reçoit sans cesse des appels menaçants sur son téléphone portable et décide de changer de numéro. Mais voilà qu'une voix qui semble venir d'outre-tombe se met à la harceler. Young-Ju, la fille d'une de ses amies, répond un jour malencontreusement à sa place et commence à se comporter bizarrement. Ji-Won enquête alors sur le précédent titulaire du numéro et découvre un effroyable secret... Malgré quelques défauts irritants (un dénouement quelque peu prévisible, encore un fantôme en chemise de nuit blanche dont le visage est caché par une longue chevelure noire), **The Phone** séduit par sa construction surprenante (le métrage commence comme un pur film d'horreur à vous glacer les sangs pour se terminer en thriller à l'ancienne) et par la performance de la très jeune Eun Suh-Woo (Young-Ju), tout simplement terrifiante.

HOUSE OF 1000 CORPSES (LIONS GATE FILMS - DE ROB ZOMBIE)

Le film de Rob Zombie, annoncé comme un des plus gore qui soit, a connu tellement de déboires avec la major qui l'a financé à l'origine, à savoir Universal Pictures, que tout le monde se pose la même question en entrant dans la salle : version intégrale ou pas ? Il faut croire que non, vu que le métrage atteint à peine les 78 minutes et que le personnage du Capitaine Spaulding, un croquemitaine interprété par Sid Haig et sur qui repose toute la campagne publicitaire du projet, a tout simplement disparu des bobines. On ne s'en plaindra pas forcément, étant donné que **House of 1000 Corpses**, fortement inspiré par **Massacre à la tronçonneuse**, ne ressemble pas vraiment à un film mais plus volon-

AMERICAN HEROES : NU IMAGE

NU IMAGE REGRETTE D'AVOIR UN JOUR PRODUIT **AIR PANIC**, DONT LE SCÉNARIO ANTICIPAIT LES ÉVÉNEMENTS TRAGIQUES DU 11 SEPTEMBRE. EN GUISE D'EXCUSES, ILS IMAGINENT AUSSITÔT CINQ FILMS QUI SERVENT LA SOUPE À L'ARMÉE AMÉRICAINE...

On sait la société Nu Image attirée par les franchises. Ainsi, après avoir produit toute une flopée de films de monstres (**Spiders**, **Octopus**, **Crocodile**, **Shark Attack**,

tiers à un bon gros délire de fan aux allures de clip vidéo. Si quelques scènes fonctionnent parfaitement de manière indépendante (on retiendra notamment celle des cadavres opérés dans les sous-sols de la maison), on a bien du mal à trouver une quelconque unité à ce **House of 1000 Corpses**, dont le principal intérêt réside dans le jeu des acteurs, en particulier celui des vétérans Bill Moseley, Karen Black, Tom Towles et Michael J. Pollard. C'est maigre.

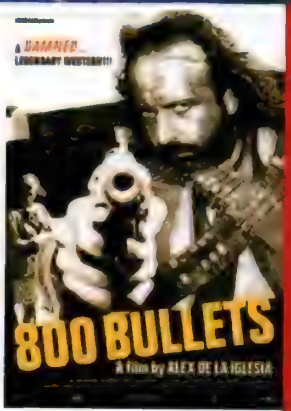
BUBBA HO-TEP (STARWAY INTERNATIONAL - DE DON COSCARELLI)

On savait Don Coscarelli doué pour envoyer des boules de métal perforer des crânes au détour de ses quatre **Phantasm**, mais on ne lui connaissait jusque-là aucun don pour l'humour potache qui caractérise son dernier film, l'excellente comédie **Bubba Ho-Tep**, qui s'inspire d'une nouvelle de Joe R. Lansdale et qui pose cette question fondamentale : *« Et si Elvis Presley n'était pas mort ? »*. Elvis, qui essaye de convaincre son entourage qu'il avait échangé son identité avec son sosie officiel juste avant sa mort, est donc bel et bien vivant et coule des jours plus ou moins heureux dans une maison de retraite au Texas. Son seul et meilleur ami, Jack, est un black sénile qui se prend pour le Président Kennedy. Ensemble, ils vont affronter une momie déguisée en cowboy qui vient s'emparer des âmes de leurs voisins de chambrée une fois la nuit tombée… Il n'y a pas de doute, Don Coscarelli prend un malin plaisir à filmer cette énorme escroquerie et s'amuse comme un

petit fou avec ses personnages, hauts en couleur. Surtout Elvis, interprété par un Bruce Campbell méconnaissable et au meilleur de sa forme. Après l'avoir vu, avec la tronche du King et habillé d'un peignoir, faire du kung-fu avec un moustique géant, une évidence s'impose : le film repose tout entier sur ses épaules.

DESPISER (AMSELL ENTERTAINMENT - DE PHILIP J. COOK)

Question à 100 points : comment faire un film aux allures de superproduction hollywoodienne quand on a à peine un millième du budget ? Artisan en effets spéciaux infographiques et déjà réalisateur de **Beyond the Rising Moon** et de **Invader**, Philip J. Cook a la réponse. Tourner le tout en vidéo et placer ses acteurs dans des décors photo-réalistes de manière à créer de toute pièce un véritable univers de désolation. Cette solution, il l'applique à la lettre dans son dernier projet en date, **Despiser**, dont l'action se déroule presque exclusivement en Enfer. Quatre personnages provenant d'époques différentes de l'Histoire sont pourchassés par des démons sur une autoroute où brûlent des squelettes crucifiés et sur le bord de laquelle se sont échoués voitures, paquebots et fusées. Jusqu'à la forteresse du Maître des lieux, avec qui ils vont livrer un ultime combat… Avec ses allures de démo de jeu Playstation, **Despiser** est un film surprenant au premier abord. Parfois cheap aussi, mais jamais désagréable.



800 BULLETS (TF1 INTERNATIONAL - DE ALEX DE LA IGLESIA)

« Un hommage aux westerns spaghettis » qu'ils nous avaient dit pour nous faire saliver sur **800 bullets**, le nouveau film du génial Alex De La Iglesia, qui raconte l'histoire de Carlos (Luis Castro), un enfant qui n'a jamais connu son grand-père Julian (Sancho Gracia), cascadeur dans de nombreux films et doublure de Clint Eastwood dans **Le Bon, la brute et le truand**, et qu'il idolâtre depuis des années. Même si sa mère (Carmen Maura) le lui interdit strictement, il décide un jour de prendre un billet pour Almeria, là où étaient tournés la plupart des westerns italiens et où son grand-père travaille encore. En arrivant, il découvre un homme désabusé, alcoolique et rustre qui le

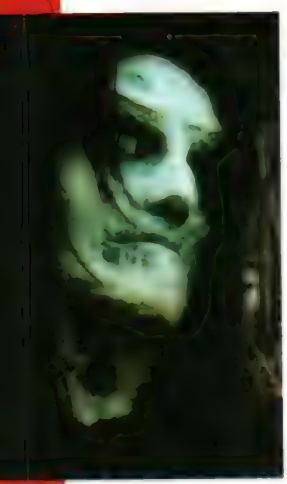
ACHÈTE

Rats et leurs suites), voilà que déboulent la série des American Heroes. Ce qui est intéressant, c'est la raison qui a poussé Nu Image à développer ces séries B guerrières on ne peut plus patriotiques. Tout commence en septembre 2001, lorsque s'apprête à sortir en DVD **Air Panic** de Bob Misiorowski, dont la scène d'ouverture montre un terroriste arabe envoyer un boeing s'écraser dans une tour. Les scénaristes, Jace Anderson et Adam Gierasch, sont alors immédiatement arrêtés et interrogés par le FBI durant plus d'une semaine. *« Ce qui est arrivé le 11 septembre est tout simplement horrible. Il n'y a aucun mot qui puisse décrire cette tragédie. »* déclare Danny Dimbort, un des pontes de Nu Image. *« Par respect pour les victimes et leurs familles, nous avons décidé d'oublier ce film et de ne jamais l'exploiter sur le territoire américain. »* Tout juste un mois plus tard, Nu Image annonce la mise en chantier de **Submarines**, **Air Marshals**, **Special Forces USA**, **Marines** et **Air Strike**. Des films bricolés à partir de nombreux stock-shots par les réalisateurs maison Mark Roper, David Worth, Isaac Florentine, David Douglas et Alain Jakubowicz, qui mettent à l'honneur les différents corps de l'armée américaine au travers d'histoires proches des **Portés disparus** et autres **Delta Force** produits en son temps par la Cannon, où le drapeau américain tient systématiquement une place prépondérante sur l'affiche et dont les accroches, comme *« The spirit of this country will not be defeated »*, en disent long sur les ambitions de l'entreprise. Coming next : **Earthquake**, **Volcano**, **Avalanche**, **Fire** et **Tornado**, cinq films sur les catastrophes naturelles. Nu Image aurait-elle également quelque chose à se faire pardonner auprès des écolos ?

rejette immédiatement. Un homme qui vit, avec sa bande de potes débilos, de représentations fauchées pour une poignée de touristes (genre La Mer de sable). L'enfant s'incruste tant bien que mal et les deux vont peu à peu apprendre à se connaître… L'opération est simple : **800 bullets** n'est pas un hommage aux westerns spaghettis + le scénario n'évolue qu'au travers de personnages inexistants qui se contentent d'être hystériques et de faire la grimace + gros problème de rythme – la scène finale, très touchante = un Alex De La Iglesia fort décevant.

THE WISHER (AMERICAN WORLD PICTURES - DE GAVIN WILDING)

Un film comme **The Wisher**, un dimanche à 9h du matin, direct ça énerve. Déjà parce que le discours du film, vis-à-vis des artisans et des fans de films d'horreur, est franchement limite. En gros, Gavin Wilding, l'auteur du navrant **Christina's House**, nous dit que, bien sûr, les films d'horreur incitent les gens à tuer. Et en plus, il croit faire avancer le schmilblick avec sa théorie des images subliminales qui hypnotisent les spectateurs (certains d'entre eux seulement, pas tous, c'est comme ça). La prochaine fois, plutôt que d'en faire un film, il n'aura qu'à envoyer directement son scénario sous forme de rapport à Sarkozy ! Surtout qu'il tient même pas debout, son scénario. Une jeune fille qui vient de voir le film d'horreur à succès **The Wisher** (allez, on se regarde le nombril maintenant !) sème mort et mutilations sur son passage. Dès qu'elle souhaite du mal à quelqu'un, le Wisher apparaît comme par enchantement derrière un arbre ou une poubelle, et ça charcute. Tout le monde s'affole, jusqu'à ce qu'on découvre que c'est un pote de l'héroïne qui se cache sous le masque du Wisher. Et tout d'un coup, gros retournement de situation à la dernière image : le Wisher existe vraiment. Mais on se fout de la gueule de qui là ? ! Franchement ? !



WILLARD (NEW LINE - DE GLEN MORGAN)

Ils sont vraiment funs, les pères Glen Morgan et James Wong. Après avoir signé la majorité des meilleurs épisodes d'*X-Files*, qu'ils se partageaient avec David Nutter, ils coréalisent le très sympathique **Destination finale**, premier du nom, et scénarisent **The One**, un gros budget bien bis avec plein de Jet Li. Pour son premier film en solo, niveau mise en scène et écriture, James Wong se contentant de produire, Glen Morgan choisit de remaker **Willard**, que Daniel Mann réalisa en 1971. Willard est un jeune homme très renfermé, sans aucun pote ni petite amie, qui vit avec sa mère, âgée et possessive. Comme il arrive en retard tous les matins au bureau, son patron en a fait sa tête de turc préférée. Pour résumer la situation, Willard s'en prend sans cesse plein la poire pour pas un rond. Jusqu'au jour où il développe une relation très intime avec les centaines de rats qui squattent sa cave… Franchement réussi sur le plan formel (la photographie de Robert McLachlan est tout simplement à tomber par terre, tout comme les effets spéciaux, le plus souvent animatroniques, de Rick Lazzarini et Stephen Blandino), **Willard** doit également sa réussite en grande partie à la performance de l'hilarant Crispin Glover, tout aussi taré que dans **Charlie et ses drôles de dames**.

GIANTS ENTERTAINMENT : LES FILMS AUX 1000 VISAGES

DEPUIS MAINTENANT TROIS ANS, GIANTS ENTERTAINMENT SE COLTINE LES MÊMES FILMS D'UN MARCHÉ À L'AUTRE, MAIS LES DISSIMULE SOUS DES AFFICHES À CHAQUE FOIS DIFFÉRENTES…

Société encore assez jeune, spécialisée dans les polars direct-to-video dont les cast'ngs sont dopés au has been, Giants Entertainment en met systématiquement plein la vue : les murs des bureaux sont tapissés d'écrans de télé qui diffusent simultanément tous les films du catalogue en continu, des bimbos courtement vêtues racolent l'acheteur éventuel en l'inondant de flyers et les têtes d'affiche Michael Madsen, Frank Zagarino ou encore Joe Lara viennent fréquemment faire acte de présence sur le stand. Mais malgré tous ces efforts, Giants Entertainment connaît bien des difficultés à vendre ses films. La solution imaginée par son Président, David Dadon ? Changer régulièrement les visuels des posters. *« On réagit en fonction des tendances de chaque marché, en mettant l'accent soit sur les acteurs, soit sur la thématique du film, ou encore tout simplement sur l'action. »* déclare-t-il. *« Ainsi, de marché en marché, les acquéreurs sont immanquablement attirés par nos produits et croient même parfois qu'il s'agit de nouveaux films ! »* **Bad Guys** de Bryan Genesse, **Ides of March** de Darren Doane et **Savage Season** de Mike Tristano font alors peau neuve à peu près tous les quatre mois. Malin, mais est-ce pour autant que ces films s'achètent plus facilement ? Toujours pas…

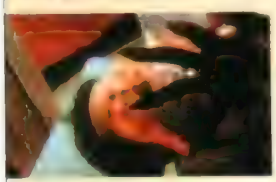
15 MINUTES CHRONO

RESTER JUSQU'À LA FIN DE CERTAINS FILMS RELÈVE PARFOIS DU SADO-MASOCHISME, OU TOUT SIMPLEMENT DU DOMAINE DE L'IMPOSSIBLE. C'ÉTAIT LE CAS DE…

RED SERPENT. Michael Paré et Roy Scheider côtoient tout un tas d'acteurs russes non identifiés dans ce polar totalement amateur et incompréhensible dirigé par Eugene Tanasescu. Après une première course-poursuite sur du verglas où les acteurs manquent régulièrement de se péter la gueule, une baston où les coups ne sont jamais portés et un gunfight où des jouets font office de flingues, il était temps de jeter l'éponge.

ABSOLON. Dans un futur très proche (proche pour ne pas avoir à construire de décors onéreux) ravagé par une épidémie meurtrière, un homme, dont le corps serait l'antidote, peut encore sauver le monde. Cet homme, c'est Christophe Lambert, qui remplace ainsi Jean-Claude Van Damme dans ce remake indigeste et non avoué de **Cyborg** que réalise David Barto. Ça cause et ça court beaucoup dans ce nanar qui réunit également Ron Perlman et Lou Diamond Phillips.

HELLBORN. Dans ce film d'horreur tout vilain signé Philip Jones, Bruce Payne et Tracy Scoggins dirigent un hôpital psychiatrique hanté par une créature surgie des enfers. Un Z soporifique et mal branlé, dont l'affiche clame haut et fort *« Par le responsable des effets spéciaux de* **Jeepers Creepers** *»*. Celui qui apportait son café à Brian Penikas alors !
A noter : des distributeurs français dont nous tairons les noms ont été surpris en train de ronfler pendant la projection…



EVE. Eve, le premier être humain à avoir foulé le sol terrestre, parcourt montagnes et dunes ensoleillées à la recherche d'un partenaire. Neil St Clair, le responsable de cet espèce de diaporama sans queue ni tête, semble être un fan ultime de David Hamilton, de son non-sens de la narration, de ses flous artistiques. Seul point positif de ce **Eve** très arty, la splendide Inger Ebeltoft, ex-Miss Norvège, qui passe la majorité du métrage entièrement à poil !

THE HEBREW HAMMER. C'est avec une impatience à peine dissimulée qu'on attendait cette parodie juive de **Shaft**, dans laquelle Adam Goldberg s'en va démasquer un faux Père Noël afin de sauver la fête d'Hannukah. Mais le film de Jonathan Kesselman tourne rapidement au vinaigre et se transforme en plagiat stupide d'**Austin Powers**, reprenant de manière exhaustive et non réfléchie tous les meilleurs gags de la trilogie de Jay Roach.

DVD zone 2 et zone 1 à prix réduits
neufs et occasions

K7 vidéos : 4 € le film

Photos de films

portraits d'acteurs
couleurs et N&B

MOVIES 2000

La librairie du cinéma

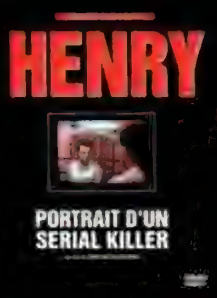
Affiches françaises
américaines et italiennes

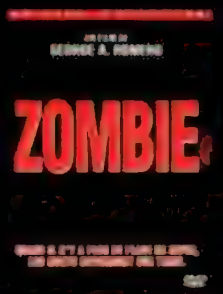
revues et fanzines de cinéma
fantastique

les anciens numéros de
Mad Movies et Impact

et plus encore...

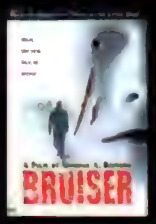
DVD zone 2 neufs





15 € 20 € 20 € 20 € 20 €

Et plus de 200 titres d'occasion de 8 à 12 € !



DVD zone 1 occasions :

Bruiser (12 €), Copland (15 €), Predator (12 €),
The Source (15 €), They live (15 €),
She lives by night (15 €), Fight Club (15 €),
American vampire (15 €), Vanilla Sky (15 €),
Gremlins (15 €)...

Actuellement, tout sur : Le Seigneur des Anneaux, Harry Potter,
Spider-Man, Star Wars, James Bond, Freddy, Buffy et les films à l'affiche

MOVIES 2000 achète vos DVD, revues de cinéma, affiches, photos, fanzines.

49, RUE DE LA ROCHEFOUCAULD 75009 PARIS (METRO SAINT-GEORGES OU PIGALLE)
TEL : 01 45 26 81 20. WWW.MAD-MOVIES.COM
OUVERT DU LUNDI AU SAMEDI DE 13H30 À 19H30

FUN TV ET DYNAMIC VISIONS PRÉSENTENT

FUN TV

A VOS MANGAS!!!

VOTE POUR TON MANGA PRÉFÉRÉ ET GAGNE 1 AN DE DVD

L'INTÉGRALE DE LA SÉRIE ÉLUE SERA PRÉSENTÉE SUR FUN TV

ANIME MAD MOVIES

DU 15 MARS AU 28 JUIN, FUN TV TE PROPOSE TOUS LES SAMEDIS DE DÉCOUVRIR DEUX MANGAS ET DE VOTER POUR LA SÉRIE QUE TU PRÉFÈRES PAR TÉLÉPHONE AU 0897 66 1 2 3 4 OU SMS EN ENVOYANT MANGAS AU 61006 OU SUR WWW.FUNTV.FR

TU PEUX ÉGALEMENT VOTER EN RETOURNANT CE COUPON À :
FUN TV "A VOS MANGAS"- 89, avenue Charles de Gaulle 92575 NEUILLY SUR SEINE CEDEX

NOM :..... PRÉNOM :.....

ADRESSE : .....

CP :..... VILLE :..... PAYS :.....

Je vote pour (coche la case de ton choix) :

❶ - INU YASHA (les 12 et 19 avril) ❒
❷ - READ OR DIE (les 12 et 19 avril) ❒
❸ - FUSHIGI YUGI (les 26 avril et 3 mai) ❒
❹ - NANAKO (les 26 avril et 3 mai) ❒

MAD MOVIES

POUR FAIRE TON CHOIX ET GAGNER 1 AN DE DVD DYNAMIC VISIONS ?

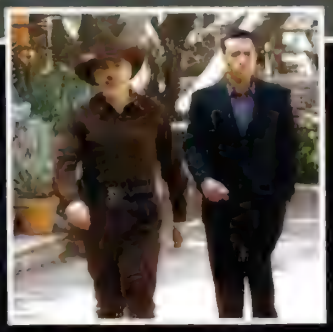
Rendez-vous sur FUN TV dans l'émission "**A vos mangas**", présentée par Audrey, tous les samedis à 23 H 00.

FUN TV est disponible en exclusivité satellite sur TPS (canal 71) et les principaux réseaux câblés (Noos...).

Madgazine

DVD • VIDÉO • TÉLÉ • MANGA • JEU VIDÉO • GOODIES • LIVRES • MUSIQUE

Bronson, avec nous !!



sommaire

#84 DVD
Le cahier DVD selon la recette secrète du Père Moïssakis : un gros morceau de Bronson, puis du Zemeckis, du Spielberg, du Del Toro et du Shyamalan, et vous saupoudrez le tout d'une pincée de nouveautés diverses. Voilà !

#94 TÉLÉ MANIAC
Yannick vous parle de *Kingpin*, une série bien allumée, et pour l'occasion, il vous emmène faire un tour chez ses potes narcotrafiquants au Mexique. Sacré Yannick !

#95 ANIME NATION
Blood'n guts ! Bertrand a ressorti son vieux cache-poussière et son chapeau de cow boy tout mité pour vous parler de **Trigun**, un manga en forme de western spaghetti.

#96 PLAYMAD
Yannick est un croisé du jeu vidéo. **Zelda** est sa Bible, Miyamoto est son prophète et la nouvelle Game Boy est son bras armé. Nom d'un chien, arrêtez-le ou il va arriver un malheur !

#98 TOP GOODIES
Des années qu'il nous bassinait avec la sortie éventuelle des Cénobites en figurines, le Numa... Ça y est ! Il va enfin pouvoir remiser à la cave tout son attirail SM pour mieux se projeter dans ses jouets. C'est plus sain et c'est moins douloureux...

#100 MÉLOMAD
Mis à part ses chroniques sur les derniers opus de Graeme Revell, de Terence Blanchard ou de Richard Band, Cédric est fier d'inaugurer en avant-première mondiale sa rubrique « news », pour un Mélomad encore un peu plus à la pointe de l'information.

#101 SANG D'ENCRE
Honte à Mad, qui ne vous a pas parlé de **Blacksad** lors de la sortie du premier tome. Du coup, pour rattraper le coup, Arnaud profite de la parution du second tome pour interviewer le dessinateur de cette grande bédé virtuose et couillue.

Justice pour Charles (FNAC IMPORT)

(THE MECHANIC + MR MAJESTYK + TEN TO MIDNIGHT + MURPHY'S LAW + ASSASSINATION + KINJITE, FORBIDDEN SUBJECTS + MESSENGER OF DEATH)

MGM NOUS OFFRE UN TIR GROUPÉ CHARLES BRONSON EN ZONE 1 (À PRIX TRÈS, TRÈS RAISONNABLES MAIS DANS DES ÉDITIONS BIEN PAUVRES). UNE SÉRIE DE FILMS QUI, À DEUX EXCEPTIONS PRÈS, NOUS DONNE À VOIR LA FIN DE CARRIÈRE PLUTÔT DÉPRIMANTE D'UNE ICÔNE MAJEURE DU CINÉMA D'ACTION. LA PAROLE EST À LA DÉFENSE.

Ancien mineur d'origine polonaise, vétéran de la Seconde Guerre Mondiale, Charles Bronson (de son vrai nom Casimir Buchinsky) fait partie d'une race d'acteurs bien spéciale, celle des Lee Marvin, des Clint Eastwood... Des personnalités taciturnes, cantonnées aux rôles de « tough guys » et qui ont percé sur le tard. Aujourd'hui, quand on se retourne sur la carrière du bonhomme, on constate que les titres anthologiques s'accumulent : **Les 7 mercenaires**, **La Grande évasion**, **Les 12 salopards**, **Il était une fois dans l'Ouest**, pour ne citer que les plus connus. Autant de classiques définitifs où Bronson a peu à peu façonné son statut d'icône virile au moyen d'un jeu à la fois minéral et intense. Dans les années 70, le succès de l'excellent **Un justicier dans la ville** viendra le faire exploser sur la scène internationale en tant que « leading star » et du même coup, l'enfermera pour toujours dans le rôle monolithique et caricaturale de la vieille baderne réac prête à tirer sur tout ce qui bouge. Ne possédant pas l'habileté avec laquelle un Clint Eastwood a su gérer son image et rebondir en dehors des figures réductrices, Bronson s'est peu à peu laissé enfermer malgré lui dans cette catégorisation hâtive (les Italiens le surnommaient « Il Brutto » !). Parfois pour le meilleur, mais hélas bien souvent pour le pire.

Le meilleur, c'est notamment les deux polars « hard boiled » **The Mechanic** (**Le Flingueur** - 1972) et **Mr Majestyk** (1974). Le premier est un admirable film de tueur, sec comme un coup de trique, où notre moustachu préféré composait avec finesse le rôle d'un « hitman » professionnel sur le déclin. S'ouvrant sur la préparation minutieuse d'un assassinat (15 minutes sans une ligne de dialogue !), **The Mechanic** frappe surtout par sa mise en scène à la fois séquentielle et fluide, qui confère au film un rythme implacable totalement en adéquation avec la destinée tragique du héros. Le réal Michael Winner (**Un justicier dans la ville**) se permet même en court de récit deux poses atonales typiques du cinéma des années 70 : une scène de suicide complètement hallucinatoire et une scène de séduction surprenante et émouvante (starring Jill « Mme Bronson » Ireland). Réalisé par le grand Richard Fleischer (**Les Vikings**, **L'Étrangleur de Boston**, **Soleil vert**) et écrit par Elmore Leonard (scénariste de **3h10 pour Yuma** et auteur des romans qui ont inspiré **Jackie Brown** et **Hors d'atteinte**), **Mr Majestyk** permet une fois de plus à Bronson d'incarner un solitaire, un vétéran du Vietnam reconverti dans la culture de la pastèque et en butte à la haine d'un caïd de la mafia (le bestial Al Lettieri) qu'il a ridiculisé. C'est l'occasion pour la star de moduler quelque peu le personnage de dur qu'il s'est fabriqué : plus loquace que d'habitude, il tente d'insuffler à son personnage une sorte de « cool attitude » à la Steve McQueen qui lui va à merveille.

Les autres titres sortant chez MGM, tous produits dans les années 80 par Menahem Golan et Yoram Globus (dits Mémé & Yoyo), les similimoguls de la défunte Cannon, font figure d'enterrement honteux pour le grand Charles. Bien sûr, à l'exception de l'indéfendable et sinistre **Assassination** (**Protection rapprochée**), pourtant mis en boîte par Peter Hunt (ancien monteur sur les **James Bond** de la grande époque, quand même), les fans de Charlie trouveront toujours quelques scènes à se mettre sous la dent, comme dans **Ten to Midnight** (**Le Justicier de minuit**), où Bronson croit encore un minimum en son perso de flic pur et dur, miné par l'idée qu'il se fait de la justice. Mais, la plupart du temps, tous ces films, réalisés par un Jack Lee Thompson lui aussi en préretraite, font mal à regarder, tellement Bronson semble s'y comporter en cachetonneur résigné, décidé à sombrer de plus en plus dans les pantalonnades bas de gamme que lui réclame le client de vidéo club moyen. Pour s'en convaincre, il suffit de le

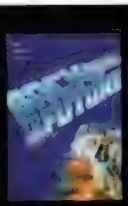
voir brandir un godemichet menaçant devant un pornocrate apeuré ou houspiller de manière outrancière la communauté japonaise de Los Angeles dans l'affligeant **Kinjite, Forbidden Subjects (Kinjite, Sujet tabou)**. Autant de prestations regrettables qui ont contribué à transformer un grand acteur en une caricature de lui-même, et qui ont bâti l'imagerie bronsonienne plus ou moins ridicule véhiculée depuis par le grand public ingrat et les critiques paresseux. Au jour d'aujourd'hui, Bronson étant très malade, on imagine qu'on ne le reverra sans doute plus sur grand écran. Mais, à Hollywood, Sean Penn (qui lui offrit son dernier grand rôle dans **Indian Runner** en 1991), Brian Helgeland (Kris Kristofferson, dans **Payback**, incarnait un « tough guy » moustachu baptisé Bronson) ou Quentin Tarantino (un des personnages de son futur **Inglorious Bastards** devrait s'appeler Babe Buchinsky) font partie de ces gens qui ont pleinement conscience de l'importance qu'a pu avoir Charles Bronson dans l'histoire du cinéma. Non seulement en tant qu'acteur mais aussi en tant que figure-type de l'« american action hero ». Nul doute que d'ici quelques années, quand Bronson sera devenu un acteur culte, les cyniques et les moqueurs ravaleront leurs sarcasmes et découvriront qu'effectivement, cet homme-là est passé dans nos vies de cinéphiles et y a laissé une trace particulière.

Arnaud BORDAS

DVD ZONE ÉDITEUR : MGM. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 2.0 (VOST SUR TOUS LES TITRES ET VF DE **THE MECHANIC**). SUPPLÉMENTS : BANDES ANNONCES.

L'APOGÉE ZEMECKIS/SPIELBERG

(FNAC IMPORT) - (TRILOGIE BACK TO THE FUTURE + QUI VEUT LA PEAU DE ROGER RABBIT ?)

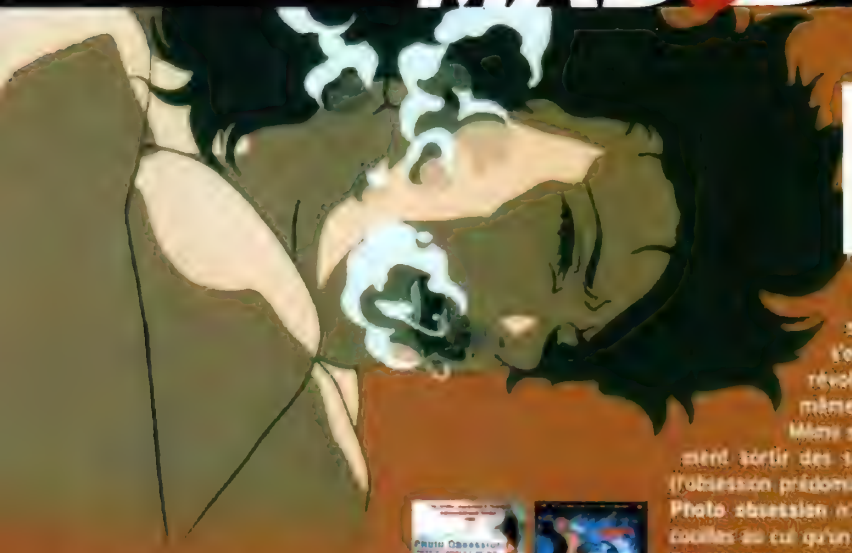


Zemeckis a toujours été considéré comme le disciple attitré de Spielberg, celui qui en servit les intérêts de producteur, et qui se soumettait aux diktats du maître avec une déférence nécessaire à sa survie. C'est en partie vrai puisque Spielberg est celui qui, en 1978 et 1980, donna sa chance au jeune Zemeckis, en produisant ses deux premiers longs (**I Wanna Hold Your Hand** et **Used Cars**). Ce que l'on sait moins, c'est que l'échec flagrant des deux films, alors même que Spielberg devenait le réalisateur number one aux USA, plongea Zemeckis dans une traversée du désert de 5 ans. Et ce n'est pas Spielberg qui l'en sortit, mais Michael Douglas en l'imposant sur **À la poursuite du diamant vert**. Comme par hasard, suite à ce carton, Spielberg vint à la recherche de son bébé perdu et fit de lui (en produisant **Retour vers le futur** et **Roger Rabbit**) le faiseur de blockbusters familiaux que l'on sait. Et si Dreamworks participa par la suite, et en partie, à certains de ses projets, l'indépendance acquise par Zemeckis le fit prestement sortir du giron direct de Spielberg, l'homme qui l'avait un temps oublié. Avec la sortie en zone 1 du coffret **Retour vers le futur** et celle, en zone 2, de **Roger Rabbit**, qui représentent l'apogée de la collaboration Zemeckis/Spielberg, il ne fallait pas s'attendre à découvrir les coulisses de leurs relations, mais on aurait aimé autre chose qu'une encyclopédie technique. Or, ces DVD se focalisent pour beaucoup sur les SPFX. C'est surtout le cas de **Roger Rabbit**, DVD ultra complet en termes d'archivage, qui propose le décryptage total des effets visuels via de nombreux making of. Cela dit, y a-t-il vraiment autre chose à exploiter, dans cette comédie molle et inoffensive, que sa « révolution » technologique ? Le cas du DVD zone 1 de **Retour vers le futur** est différent puisqu'il enterre littéralement le zone 2. Hormis tous les bonus déjà présents sur ce dernier, sont dispos les commentaires audio de Bob Gale et Neil Canton sur les trois films, les making of d'époque du second et troisième opus, de nouvelles interviews de Michael J. Fox, et une tonne de featurette inédites sur les SPFX, les décors, les designs, etc. Bref, si vous n'avez pas encore la trilogie, vous savez ce qu'il vous reste à faire !

Yannick DAHAN

DVD ZONE 1 DVD ZONE 1. ÉDITEUR : UNIVERSAL. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO NON ST ET VF). SUPPLÉMENTS (VO NON ST) : COMMENTAIRES AUDIO - FEATURETTES D'ÉPOQUE - DOCUMENTAIRES - SCÈNES COUPÉES - BLOOPERS - ARCHIVES - CLIPS VIDÉOS - BANDES ANNONCES.

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : BUENA VISTA. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF) ET DTS (VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : MAKING OF - INTERVIEWS - SCÈNES COUPÉES - COURTS-MÉTRAGES - JEUX - ARCHIVES - COMMENTAIRES AUDIO.



Obsessions défoulées

(PHOTO OBSESSION + PERFECT BLUE)

Lors de sa sortie en salles l'année dernière, **Photo obsession** fit l'effet d'un pétard mouillé. Non pas que le film soit un gros navet, mais il n'est en aucun cas le bouleversement annoncé. Il aurait suffi de remplacer Robin Williams (le gros coup de pub du film) par un acteur lambda pour ne jamais entendre parler de ce petit thriller mou du genou et à prétention vaguement auteurisante. On est bien loin de Polanski et de Scorsese, auxquels se réfère Mark Romanek dans son commentaire audio nombriliste. Vous l'aurez compris, rayon auto-satisfaction, l'affaire est bonne, avec un DVD rempli de documentaires ne faisant que paraphraser le film et l'extasier sur une révolution qui n'a même pas eu lieu. Même s'il veut absolument sortir des sentiers battus (l'obsession prédominante du film), **Photo obsession** n'a pas plus de couilles au cul qu'un **Liaison fatale**. On attendra patiemment le zone 2 d'*Insomnia* pour se convaincre que Robin Williams est capable de faire autre chose que le mariole devant une caméra. Après ça, il n'est donc pas étonnant de voir qu'un auteur de manga comme Satoshi Kon (**Kaikisen**) s'en tire mieux sur un registre assez proche avec **Perfect Blue**. Suivant le parcours d'une jeune chanteuse pop (genre la merde qu'écoute votre petite sœur) qui a décidé de grandir en changeant de plan de carrière, Satoshi Kon dénonce les dérives de l'otakisme (le fanatisme hard core) et par la même occasion, celles d'une société où le paraître est primordial, voire vital. La copie étant remasterisée, **Perfect Blue** est donc une acquisition prioritaire, malgré des suppléments peu intéressants (interview standard du réalisateur, analyse critique de journalistes, on aurait aimé plus de choses sur la confection même du film et sur le phénomène otaku). Mais le film se suffisant largement à lui-même, l'achat reste l'une des meilleures affaires du moment.

Alexandre BUTEAUX

DVD ZONE 2 ÉDITEURS: METROPOLITAN ET FPE. TRANSFERTS 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF SUR LES DEUX) ET DTS (VO ET VF DE **PERFECT BLUE**). SUPPLÉMENTS (VOST): INTERVIEW - ANALYSE CRITIQUE - BANDES ANNONCES - FILMOGRAPHIES - GALERIE PHOTOS (SUR **PERFECT BLUE**) COMMENTAIRE AUDIO - REPORTAGES - FEATURETTE (SUR **PHOTO OBSESSION**).

DOG SOLDIERS

DE NEIL MARSHALL

Si le concept de **Dog Soldiers** est on ne peut plus excitant (des trouffions contre des loups-garous), le résultat administré par Neil Marshall est quant à lui au diapason de ce qui se fait de pire dans le direct-to-video actuel : une mise en image qui ferait passer Michael Bay pour un artisan de la Nouvelle Vague, des acteurs livrés à eux-mêmes (jusque dans les interviews présentes ici !), des loups-garous qui apparaissent en super gros plans et enfin, le meilleur du pire, des dialogues affligeants de connerie (volontaire ? vraiment ?). Allez, on vous en passe un bout, parce que là... *« Va savoir, ce virus, ça s'attrape peut être comme une envie de pisser ! » « Non, plutôt comme une envie de chier, ce n'est pas pour ça que t'es obligé de te défroquer. Tu peux attendre que ça passe... »* Si Shakespeare et Maupassant n'étaient pas déjà morts, ils seraient foudroyés sur l'instant, tiens ! Bref, le bourrin débile, c'est bien gentil, mais quand ça insulte à ce point l'intelligence du spectateur...

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 2 ÉDITEUR: M6 VIDÉO. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST): MAKING OF - INTERVIEWS - BANDES ANNONCES - FILMOGRAPHIE.

PLUTO NASH

DE RON UNDERWOOD

Bide mastard (le film a coûté 80 millions de dollars, il en a rapporté... 5 !) qui risque de coûter cher à ce brave Eddie, **Pluto Nash** sent le film de gangster « old school » bricolé dans tous les sens pour être remis au goût du jour, notamment par un travestissement passant par la case SF. La ratatouille aurait pu sentir fort mauvais, mais c'était sans compter sur le talent sympathique de Ron Underwood (**Tremors**, **Mon ami Joe**... bref, des films sympas, quoi !) qui offre à Eddie Murphy un rôle gentiment à sa mesure (disons qu'ici, Eddie est responsable des gags drôles, quoi...). Les scènes coupées attestent du remontage et, grande première pour un DVD, c'est le clip et non plus le film qui se paye un making of. Un nouveau pas dans la promo est franchi ! Bref, pas de quoi hurler au loup, puisque ce **Pluto Nash** mérite largement plus que sa réputation et se consomme comme un petit plaisir coupable.

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 2 ÉDITEUR: WARNER. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST): SCÈNES COUPÉES - CLIP VIDEO - MAKING OF DU CLIP - BANDE ANNONCE.

LE 51ème ÉTAT

DE RONNY YU

Le cynique humour anglais amorcé par les **Petits meurtres entre amis** et autres **Snatch** de sinistre mémoire trouve ici un bon rythme de croisière, vu qu'il est coupé au pur savoir faire de Ronny Yu, ancien esthète brillant passé rigolo de service lors de son extradition vers les USA. Finis les fantômes amoureux et les épouses aux cheveux blancs, place à la gaudriole vulgos mais assumée et surtout, place à la cool-attitude de Sam Jackson, ici producteur de la chose : on est jamais mieux servi que par soi-même ! Le spectacle est clairement plaisant, mais quelque part, on attendait peut-être plus d'un bon faiseur comme Yu. Cette édition se met au diapason du film, tant sa copie est vraiment lumineuse mais ses suppléments maigrichons. En même temps, on attendait pas forcément une analyse très poussée de ce petit en-cas qui nous permet d'attendre la fin de l'année, période à laquelle sortira **Freddy vs Jason**, le prochain opus du réalisateur, qu'on espère plus déjanté.

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 2 ÉDITEUR: METROPOLITAN. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF) ET DTS (VF). SUPPLÉMENTS (VOST): COMMENTAIRE AUDIO - INTERVIEW - MAKING OF - FILMOGRAPHIES - BANDES ANNONCES.

MINORITY REPORT

DE STEVEN SPIELBERG

Le DVD de **Minority Report**, aussi complet soit-il, participe du traitement régulier accordé aux blockbusters de base. De facto, il serait en apparence difficile de lui reprocher quoique ce soit en termes d'interactivité ou de qualité du master. Le film est présenté dans une copie impeccable et, même si l'on regrettera l'absence de commentaires audio, le DVD de bonus propose une tonne de suppléments : de nombreuses interviews des membres de l'équipe, une discussion entre Spielberg et Tom Cruise, des docus et featurettes sur tous les aspects techniques du film (effets spéciaux, décors, crédibilité du futur, mise en scène, etc.), bref, un véritable travail d'archivage, riche en informations et plutôt intéressant. Mais, à ce stade, rien ne différencie ce DVD de celui de **Mission : Impossible 2** ! Pourtant, ils ne jouent pas dans la même catégorie ! Inutile de revenir sur la puissante symbolique du film (parfaitement soulignée par Rafik dans le n°145) et sur la réflexion complexe qu'il porte sur le pouvoir des images, mais on aurait bien aimé sinon un making of la stigmatisant, en tout cas quelques interviews aptes à en décrypter la profondeur. Hélas, hormis deux ou trois affirmations bien senties des scénaristes, on reste dans le DVD « premier degré », bien fait mais poli et ultra promo.

Yannick DAHAN

DVD ZONE 2 ÉDITEUR: FPE. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF) ET DTS (VF). SUPPLÉMENTS (VOST): DOCUMENTAIRES - INTERVIEW - NOTES DE PRODUCTION - STORYBOARDS - BANDES ANNONCES.

INTERVIEW LAURENT BOUZEREAU, RESPONSABLE DES SUPPLÉMENTS DU DVD **MINORITY REPORT**

Sur* Minority Report, *c'est vous qui choisissez les thématiques de chaque supplément ?

Je suis responsable de toute la partie documentaire mais c'est Dreamworks et Mark Rowen qui s'occupent de tout ce qui est menu. Bonnie Curtis a aussi son mot à dire, c'est vraiment un travail d'équipe. Je m'efface complètement de la partie technique car je suis plus créatif sur les documentaires. Pour ce film, je voulais faire un truc différent, sur le débat, sur la politique, le côté film noir et donner l'occasion aux acteurs de raconter leur personnage. Pour moi, les suppléments doivent donner envie de revoir le film.

Vous préférez travailler sur les nouveautés ou sur les vieux films ?

Et bien, il y a des avantages et des inconvénients dans les deux cas. Disons que c'est excitant de travailler sur une nouveauté, vu que lorsque l'on arrive sur le plateau et que l'on voit Steven Spielberg travailler avec Tom Cruise, on se croirait sur un autre monde. Mais bon, il faut s'assurer d'avoir tout bien en main, comme une interview de Tom Cruise, si l'on veut faire correctement son boulot. Il faut gérer son budget. En même temps, si on travaille sur **Les Oiseaux**, et qu'on retrouve des chutes de ses essais, ou que l'on rencontre Charlton Heston pour **La Soif du Mal**, c'est aussi intéressant. Pour moi ce sont des légendes, des idoles. Cela dit, vu que ce sont des vieux films, il faut écrire beaucoup, faire des recherches. Il y a très peu de matière sur ces films, en fait. Par exemple, pour **Le Pont de la rivière Kwai**, tous les gens qui ont travaillé dessus sont morts et il faut bien faire attention à ne rien inventer.

Justement, sur Kwai, j'avais été surpris que toute une partie du tournage ne soit pas mentionnée, toutes les querelles entre David Lean et Alec Guinness par exemple...

Quand les gens qui pouvaient me confirmer ça sont morts, je me dois de ne pas y aller trop fort, par respect pour leur mémoire. D'après ce que j'ai cru comprendre, David Lean était quelqu'un de très flamboyant sur un tournage. Et si vous établissez le fait que Lean était une sorte de général sur le tournage et que Guinness était un acteur avec des idées bien arrêtées, ça suffit pour évoquer leurs relations. Sur **1941** par exemple, Steven Spielberg reconnaît qu'il s'est planté, que le film est un bide, même si pour moi, c'est un chef d'œuvre. Mais j'essaie d'être très prudent dans mes documentaires car, vous savez, c'est un peu comme dans **Rashomon**, tout le monde a sa propre version des faits. Parfois, on se demande même si les gens étaient sur le même plateau . D'où parfois une certaine retenue.

Certains documentaires, comme celui pour* Retour vers le futur, *me paraissent très courts...

Robert Zemeckis n'avait pas beaucoup de temps pour faire plein de choses, alors j'ai décidé de superviser une rétrospective de 45 mn, 15 mn par film. C'est ce que le studio m'a demandé de faire. Le réalisateur était très content, en fait. Si les fans ne le sont pas... J'ai essayé de faire en sorte d'organiser mes questions et j'étais assez content du résultat.

Mais par exemple pourquoi ne pas avoir interviewé Eric Stoltz ?

Disons que j'ai un budget et je préfère garder mon argent pour interviewer Michael J. Fox. C'est vrai que c'est peut-être une lacune mais ça fait partie de la petite histoire du film, pas de la grande. C'est comme Albert Finney qui devait jouer **Lawrence D'Arabie**, on l'apprend, c'est fini, on va pas extrapoler dessus... Et puis il m'a dit non pour une interview, en plus !

Propos recueillis par Stéphane MOÏSSAKIS et retranscrits par David DOUKHAN

DVD RAPIDO

SALTON SEA : « J'ai toujours su qu'on pourrait combiner le visuel d'un Hitchcock avec la liberté de direction d'acteurs de Cassavetes » nous le réalisateur D.J. Caruso dans une featurette, avant d'ajouter qu'il est bien la personne qui a réussi l'alchimie. Y'en a qui doutent de rien, d'autant que son **Salton Sea** pêche justement par une intrigue bavarde (un quidam infiltre le milieu de la drogue pour retrouver l'assassin de sa femme), un jeu d'acteur finalement assez monolithique et surtout, surtout, un filmage vulgos et prétentieux. Bref, pas de quoi le ramener... (Warner)

CRIMES ET POUVOIRS : La seconde réunion entre Ashley Judd et Morgan Freeman (mais si voyons, tout le monde attendait ça... enfin... surtout ma concierge qui...) prend des airs de film à procès lambda, si ce n'est que, grande nouveauté, **Crimes et pouvoirs** se pose, en sous-texte, comme un grand film féministe, avec femme forte qui revendique son droit à exploser dans un univers où le machisme règne en maître (ici, l'armée). Soit... c'est bien joli tout ça, mais filmé par Carl Franklin (**Un faux mouvement** quand même, merde !), ça donne un pur téléfilm avec zooms tarasses et bons sentiments de rigueur. On oublie ! (FPE)

TURBULENCES À 30 000 PIEDS : Ray Liotta en gros serial killer flingué de la cirate et la mimi Lauren Holly en hôtesse courageuse, c'est le huis clos que propose **Turbulences à 30 000 pieds**, qui se déroule quasi intégralement dans un 747. Le concept était amusant, le résultat l'est beaucoup moins, d'autant que le réalisateur a fait construire un décor totalit super-chérosse alors qu'il lui suffisait juste de faire tourner sa caméra dans tous les sens pour obtenir le même effet pourri. Vive la thune hein... (GCT)

SCARY SCREAM MOVIE : Réalisé la même année que **Scary Movie**, **Scary Scream Movie** (titre pourri nous cachant le fameux **Shriek If You Know What I Did Last Friday the 13th**) n'a jamais connu le destin du film des frères Wayans. Pourtant, c'est la même histoire en plus pourrie avec des acteurs aussi pourris (waaahhh Coolio !) mais l'ensemble a son lot de fans qui trouve ça encore plus pourri (comprendre « poilant ») que le très pourri **Scary Movie 2**. C'est dire à quel point **Scary Scream Movie** est pourri. (TF1 Vidéo)

LANTANA : Recouvert de prix à travers le monde et encensé par la critique, **Lantana** est une grosse boursouflure australienne qui tente de singer le **Magnolia** de P.T. Anderson (jusque dans son titre !), en nous donnant à voir les hasards, les coïncidences et les apparences trompeuses que la vie nous réserve, mais avec pourtant dix fois moins d'implication que son illustre prédécesseur. La faute à une mise en scène poseuse et à des comédiens inodores (Anthony LaPaglia et Geoffrey Rush). Étonnant que Miramax ne soit pas dans le coup... (Studio Canal).

Pure Toro-machie

CRONOS - BLADE II

Afin de profiter pleinement de l'effet **Blade II** (qui risque d'être un carton vidéo astronomique), Metropolitan a eu la bonne idée de chopper Guillermo Del Toro à Paris pour lancer une édition spéciale de son premier et excellent film **Cronos**. Bien que le résultat tienne parfois de la foire aux suppléments (certains, comme l'interview de notre amigo Yves Montmayeur, se prêtent difficilement à cette édition puisqu'on y cause principalement de **L'Échine du Diable**), il reste quelques morceaux de choix non négligeables. Ainsi, le commentaire audio s'avère aussi passionnant qu'hilarant, notamment lorsque Del Toro, avec sa bonhomie toute naturelle, avoue regretter d'avoir offert à James Cameron son carnet de croquis lors d'un mémorable soir de beuverie. Évidemment, le processus lui permet de se confier sur ses influences et sur sa conception toute particulière du cinéma. De ce magnifique petit film émouvant et quasi-autobiographique, on passe donc sans peine au maelström **Blade II**, grosse banane monumentale administrée en pleine face, le genre qui ne trouve d'égal qu'auprès des **Aliens** et autres **Mad Max 2**. Ici, les vampires de **Cronos** prennent une tournure autrement plus méchante tandis que Del Toro se laisse aller à briser tous les records de boucherie jouissive (*« Less is More ? My ass ! »* lance-t-il à son producteur sur le commentaire). Certes impliqué à un niveau plus physique qu'émotionnel sur cette séquelle survoltée, préférant ainsi laisser la paternité de ce **Blade** à Snipes et Goyer, Del Toro reste malgré tout LA star de cette édition. On ne s'étonnera donc pas de le voir s'auto-citer par rapport à **Cronos** (via le patriarche Damaskinos, son savoir faire pictural ou encore certains thèmes récurrents), ni même d'occuper la part principale de l'excellent docu ici présent. Au passage, même au milieu de ce monument de furie, il parvient à dépasser l'intensité romantique de son premier film en nous offrant certaines des images les plus évocatrices de son cinéma (quel coucher de soleil, bon Dieu...). Après ça, allez faire comprendre que Del Toro reste ce qui est arrivé de mieux au cinéma fantastique depuis Peter Jackson ! Vivement **Hellboy** !!!

Stéphane MOISSAKIS

DVD ZONE 2 DVD ZONE 2. ÉDITEUR: METROPOLITAN. TRANSFERTS 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF SUR LES DEUX) ET DTS (VF DE **BLADE II**). SUPPLÉMENTS (VOST): COMMENTAIRES AUDIO - BANDES ANNONCES - FILMOGRAPHIES - GALERIES DE PHOTOS ET CROQUIS (SUR LES DEUX) INTERVIEWS - PRÉSENTATION DU FILM (SUR **CRONOS**) SCORE ISOLÉ - DOCUMENTAIRE INTERACTIF - SCÈNES COUPÉES - SIX SCÈNES DÉCORTIQUÉES - DOCUMENTAIRE SUR LES EFFETS SPECIAUX - CLIP VIDÉO - NOTES DE PRODUCTIONS (SUR **BLADE II**).

FLASH GORDON

DE MIKE HODGES

L'air de rien, on attendait un peu mieux, en termes d'interactivité, de l'édition DVD d'un des plus magnifiques nanars du début des années 80. Car **Flash Gordon**, soupe objectivement irregardable, est d'une telle nullité qu'il en devient forcément jouissif. Imaginez : un budget monstrueux pour l'époque, une star has been avant l'heure (Sam Jones), un réalisateur qui a besoin de thunes et qui fait portnawak (Mike **Get Carter** Hodges) et, pour couronner le tout, un producteur mégalo (De Laurentiis) qui n'a pas les moyens de ses ambitions. Le résultat est un patchwork ultra-kitsch de couleurs fluo, de costumes sortis d'un match de catch, d'effets spéciaux navrants, avec (cerise sur le gâteau) un insupportable score de Queen. Pourtant, une fois la galette insérée dans le lecteur, une nostalgie débile s'empare de nous et l'on s'amuse à tripper sur Sam Jones jouant au foot contre des aliens ridicules ou sur ce pauvre Max Von Sydow, cabotinant à outrance dans des décors de boîte disco. Pour l'anecdote, c'est d'ailleurs lui qui fut, contre son gré, la cause du bide que connut le film aux USA. Sam Jones ayant refusé d'assurer la promo du film suite à un violent désaccord avec De Laurentiis, Universal choisit de vendre son bébé sur le seul personnage de Ming, alors que le titre était toujours **Flash Gordon** ! Non décidément, ce film est une perle !

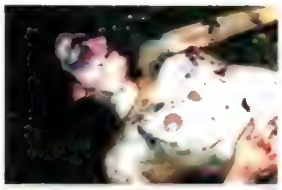
Yannick DAHAN

DVD ZONE 2 ÉDITEUR: STUDIO CANAL. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 ET 2.0 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST): COMMENTAIRE AUDIO - INTERVIEW - BANDE ANNONCE - GALERIE PHOTOS - B.O. DU FILM.

I PISS ON YOUR GRAVE

DE ERIC STANZE

I Piss On Your Grave, I Spit On Your Corpse. Tout est dit dans le titre (raccourci pour l'occasion) du Uncut du mois, qui nous sort pour l'occasion l'artillerie lourde. Ici, on est bien loin du gore bon enfant façon **Terror Toons** ou du pseudo-érotisme débilos d'un **Fantom Kiler** mais on se rapproche fortement d'un cinéma underground tendance hardcore nous rappelant fortement les années Buttgereit (réalisateur du mythique **Nekromantik**). Eric Stanze (**Scrapbook**, qui est à **I Piss On Your Grave** ce que Pascal Obispo est au death metal) a filmé pendant huit jours cette histoire de vengeance, celle de Sandy (Emily Haack), une jeune femme au comportement psychotique, ayant subi plusieurs viols. Une fois ses bourreaux séquestrés dans une cave, Sandy ne tardera pas à se métamorphoser en un monstre de cruauté. Un exemple ? Après avoir brûlé à la cigarette le pénis d'un gros lard, elle l'oblige à bouffer sa merde puis le découpe sauvagement à la hache. Et le tout en « extreme close-up ». Certes c'est facile et de plus en plus courant, ce genre de démarche. Miike s'en est fait l'apôtre, mais, pour la défense d'Eric Stanze, il faut admettre que le bonhomme se sent autant concerné par sa mise en scène que par l'horreur qu'il est en train de filmer. Et ce domaine, Miike l'a abandonné depuis bien longtemps. Par cette marque de sincérité (Stanze n'oublie pas qu'il « réalise » un film et qu'il n'est pas là uniquement pour nous faire dégueuler), **I Piss On Your Grave** se rapproche plus d'un cinéma contestataire (d'où le titre du film faisant autant écho à Boris Vian qu'à Meir Zarchi et son **Day of the Woman**) que d'un torchon mercantile et faussement iconoclaste. Pas forcément recommandable cependant, mais en aucun cas blâmable.



Alexandre BUSTILLO

DVD INEDIT USA 2001. RÉAL : ERIC STANZE. INT : EMILY HAACK, SCOT SPOOKYTOOTH, SHAWN SHOW, JOHN SPEECHT... DIST : UNCUT MOVIES.
DISPONIBLE UNIQUEMENT EN VHS (VOSTFR)

Coffret Rambo Trilogy

Le premier **Rambo** est beaucoup plus qu'un film d'action. Contrairement à ses séquelles, le film de Ted Kotcheff se déroule aux États-Unis et réussit l'exploit d'être un grand film sur l'Amérique, très introspectif. D'ailleurs ce que Rambo gagnera par la suite en kilos de barbaque (et en actions d'éclat) se fera au détriment du personnage, qui perdra paradoxalement beaucoup de sa densité à l'écran, en devenant une sorte de caricature hypertrophiée. Normal donc que, dans cette excellente réédition de la trilogie, les suppléments du premier film se révèlent beaucoup plus intéressants. À commencer par la featurette **Avant que le sang ne coule**, où l'on apprend que le roman de David Morrell dont est tiré le film se finit comme **Traqué**, le chef d'œuvre de William Friedkin ! Le commentaire audio de l'écrivain se révèle passionnant, à l'instar de ses interventions dans la featurette. Il nous parle, entres autres, de l'influence de Joseph Campbell (encore lui !) sur son travail d'écriture et de la dimension mythique du personnage de Rambo, véritable bouc émissaire désigné par la mauvaise conscience américaine suite aux exactions commises par l'armée pendant la guerre du Vietnam. À noter : le 4ème DVD bonus de ce coffret comporte deux documentaires assez remarquables, dans lesquels des vétérans du Vietnam témoignent de leurs traumatismes. Techniquement, les DVD ont bénéficié d'une restauration en haute définition et nous offrent une image qui écrase celle de la précédente édition zone 2. Seu petit bémol technique, la disparition de la piste DTS VO qui se trouvait sur le zone 1.

David DOUKHAN

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : STUDIO CANAL. TRANSFERTS 2.35 (16/9). SON 5.1 ET 2.0 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRES AUDIO - 9 DOCUMENTAIRES - FILMOGRAPHIES - FILMOGRAPHIES - MAKING OF - GALERIE D'AFFICHES - BANDES ANNONCES ET SPOTS TV.

King en feuilletons

(ÇA + THE SHINING)

Si *Ça*, roman-fleuve sur le temps qui passe et œuvre la plus proustienne de son auteur, n'aurait pas supporté d'être comprimé en un film d'à peine deux heures, Kubrick avait prouvé qu'on pouvait tirer une adaptation filmique ambitieuse de **Shining**. Pour cela, il suffisait de trahir l'œuvre originale, d'en changer le ton et le rythme. King ne s'en est jamais remis, et voici donc le résultat de ce ressentiment : un long téléfilm (près de 4h30 !) initié, produit et écrit par le Maître de l'angoisse. Le résultat est beaucoup moins elliptique que chez Kubrick mais néanmoins honnête, en tout cas au-dessus des standards télévisuels en ce qui concerne la réalisation et l'interprétation. **Ça**, quant à lui, s'il restitue avec bonheur l'atmosphère douce-amère du roman (le travail d'adaptation est assez impressionnant), part en sucette dans son final, transformant ce qui était une descente aux enfers lovecraftienne en une pantalonnade digne d'une zèderie de bas étage. Bref, à l'arrivée deux moments de télé sortant des sentiers battus, que l'on doit à deux faiseurs interchangeables (Mick Garris et Tommy Lee Wallace) fortement inspirés par la cinégénie des histoires de King. Sans jamais la transcender et encore moins la dépasser, ces deux téléfilms tentent de rendre justice à leur matière originale. C'est leur force (toute relative) et c'est aussi leur limite.

Arnaud BORDAS

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : WARNER. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 2.0 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO EN VO NON ST (SUR LES DEUX) SCÈNES COUPÉES (SUR **THE SHINING**).

Western par 3

(5 CARTES À ABATTRE + WILL PENNY + EN ROUTE VERS LE SUD)

Qu'ils soient classique, anthologique ou parodique, les trois films proposés par Paramount sont un bel exemple de ce que la firme pouvait offrir en matière de westerns. Mis à part **En route vers le Sud**, réalisé et interprété par Jack Nicholson, qui reste toujours une piètre pantalonnade, même dans une copie neuve, **5 cartes à abattre** de Henry Hathaway et **Will Penny** de Tom Gries méritent par contre le détour. **5 cartes à abattre**, même s'il ne possède pas le punch et le vitalité des précédentes réalisations de Hathaway (on est quand même loin du **Jardin du Diable** et du **Carrefour de la mort**), reste tout de même agréable à voir dans sa nouvelle copie. Cette dernière est hélas non-exempte de défauts, mais elle rend plus ou moins justice au travail du chef opérateur Donald L. Fapp. Et puis, quel plaisir de voir le duo Dean Martin/Robert Mitchum parodiant leurs rôles les plus célèbres (**Rio Bravo** pour l'un, **La Nuit du chasseur** pour l'autre) au milieu d'un brillant casting comprenant entre autres Roddy McDowall, Yaphet Kotto et Denver Pyle ! Considéré comme l'un des plus grands westerns de l'histoire du cinéma américain, **Will Penny** de Tom Gries est LE titre à acquérir d'urgence pour le néophyte. Au sein d'une reconstitution réaliste d'un Far West dominé par la précarité et la misère, Charlton Heston nous offre ici l'une de ses plus grandes prestations, dans la peau de ce garçon vacher illettré et inculte, rongé par la peur de vieillir. Bonus incontournables sur le DVD, les documentaires **Will Penny Remembers** et **The Cow-Boys in Will Penny**, qui évoquent avec passions et enthousiasme les souvenirs de Heston et de Jon Gries (le fils de Tom) sur le tournage de ce film hors normes.

Sheriff fais-moi peur

Fathi BEDDIAR

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : PARAMOUNT. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 2.0 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : DOCUMENTAIRES (SUR **WILL PENNY**).

ANTIBODY

DE CHRIS MCINTIRRE

Antibody est le parfait exemple de la série B gangrenée par des maux imputables au manque de moyens et d'inspiration. Et comme ce numéro de Mad est placé sous l'égide des petits budgets qui déchirent tout, on lui en veut un peu à Chris McIntirre de nous imposer ses longues scènes d'expositions bien trop bavardes, laissant peu de place à l'action pure et dure. Pourtant, le sujet s'y prêtait à merveille (une équipe de scientifiques miniaturisés est envoyée dans le corps d'un terroriste afin de désamorcer une bombe et doit faire face aux anticorps agressifs du voyou) mais le réalisateur de **Lost Voyage** (un film bien meilleur que **Ghost Ship**) peine à insuffler du rythme à son histoire. Reste à sauver quelques scènes hilarantes au second degré (quand les anticorps attaquent, les scientifiques les repoussent à coups de canons laser) et la présence de Lance Henriksen (à quand son retour sur grand écran ?). C'est bien peu.

Alexandre BUSTILLO

DVD INÉDIT USA. 2001. RÉAL. : CHRIS MCINTIRRE. INT. : LANCE HENRIKSEN, ROBIN GIVENS, WILLIAM ZABKA, KATHLEEN LAMBERT... TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VF ET VO). DIST. : PARAMOUNT.

INVINCIBLE

DE WALTER HILL

Impossible de ne pas garder une certaine tendresse pour ce vieux briscard de Walter Hill qui tente, coûte que coûte, de survivre dans un Hollywood qui a décidé de tirer un trait sur lui depuis longtemps. Bien lui en prend puisqu'il signe aujourd'hui son meilleur film depuis un bail : **Invincible**. Ne racontant rien d'autre que le combat de boxe « godzillesque » entre Wesley Snipes et Ving Rhames, **Invincible** carbure essentiellement au jus de burnes et aux performances d'acteurs, notamment celle d'un Peter Falk en mafieu fatigué, amateur de beaux combats, dont le langage délicieusement ordurier rappelle le meilleur des dialogues 70's. Certes, on fonctionne sur des plaisirs simples, mais bordel, c'est autre chose que **Supernova** !

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : IMATIM. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS : AUCUN.

BOA DE PHILLIP J. ROTH

Sympathique production UFO, **Boa** nous emmène aux confins de l'Antarctique, dans une prison de haute sécurité baptisée Nouvelle Alcatraz. Mais suite à une expérience qui tourne mal (heureusement que les scientifiques sont tous des cons dans les films d'horreurs, sinon on s'emmerderait grave), la prison polaire va devenir la proie d'un gigantesque serpent préhistorique. Dana Ashbrook (abonné aux films de serpents puisqu'il traînait déjà dans **Python 2**, une autre production UFO) et Dean Cain (bien plus à l'aise en ethnologue balèze qu'en aubergine volante) vont mener la contre-attaque, épaulés par des matons et des prisonniers qui en ont marre de se faire boulotter toujours en premier. Plutôt bien foutu malgré l'étroitesse du budget (la fameuse prison futuriste est aussi impressionnante que celle de **Fortress 2**), le film vaut surtout pour sa star, un gros serpent à la queue pointue et à la détermination sans faille (il prend carrément l'avion à la fin du film pour se taper les survivants) faisant dire à un Dean Cain inspiré que « *C'est comme* **Jurassic Park**, *en vrai !* ». **Boa** ou le premier film testé et approuvé par Superman. C'est du tout bon, donc.

Alexandre BUSTILLO

DVD INÉDIT USA. 2001. RÉAL. : PHILLIP J. ROTH. INT. : DEAN CAINE, DANA ASHBROOK, ELIZABETH LACKEY, MARK A. SHEPPARD. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS : BANDE ANNONCE, FILMOGRAPHIE. DIST. : GCTHV.

Excroissances Shyamalanesques

(SIXIÈME SENS COLLECTOR + SIGNES)

À peine a-t-on eu le temps de découvrir le cinéma précieux de M. Night Shyamalan que celui-ci nous pète entre les doigts pour aller exploser au firmament du genre. En effet, bien que **Sixième sens** possède un certain sens de l'émotion et une facture néo-classique proche de celui du cinéma d'horreur des années 70, rien ne pouvait finalement nous préparer à recevoir un choc comme **Signes** en pleine façade. D'abord parce que le film de l'entre-deux, **Incassable**, se posait déjà là en termes de maturité. Ensuite parce qu'il nous semblait difficile de faire croire à une invasion extra-terrestre épique décrite du point de vue d'une petite famille en huis clos. Enfin, parce que l'échec relatif du même **Incassable** allait forcément tirer vers le bas les ambitions sans cesse grandissantes de son auteur. Bah tiens... Évidemment, si reformatage il y a bel et bien eu, ce n'est que pour mieux viser au cœur des exigences du public. En cela, **Signes** se rapproche certes de **Sixième sens**, si ce n'est qu'il place directement le spectateur au centre du film en interrogeant son point de vue. Les touches émotionnelles à fleur de peau de **Sixième sens** sont ainsi décuplées en intensité tandis que l'art de la manipulation propre à Shyamalan explose plus facilement au grand jour. Du grand art. Niveau suppléments, on est en droit de faire un peu la gueule, vu que cette édition « collector » de **Sixième sens** reprend les grandes lignes de la précédente en y rajoutant juste un docu relativement intéressant (notamment lorsque l'humble Donnie Wahlberg s'exprime) et une piste DTS en VF ! Celle de **Signes** est également un poil décevante, si ce n'est qu'une sous-intrigue concernant les aliens vient se perdre dans les scènes coupées. Aussi, le making-of lâche quelques perles sur les conditions de tournage post-9/11 du film, ce qui est toujours bon à prendre. Comme à l'accoutumé, on termine sur le sempiternel et foireux court-métrage d'enfance de Shyamalan qui cherche à nous prouver qu'il a bien fait des progrès depuis. Bah ça, on avait fini par le comprendre...

Stéphane MOISSAKIS

DVD ZONE 2 ÉDITEUR: BUENA VISTA. TRANSFERTS 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF SUR LES DEUX) ET DTS (VF SUR LES DEUX). SUPPLÉMENTS (VOST): SCÈNES COUPÉES - MAKING OF - STORYBOARD - COURT MÉTRAGE (SUR LES DEUX) DOCUMENTAIRE - BANDES ANNONCES ET TV SPOTS - FILMOGRAPHIES (SUR **SIXIÈME SENS**).

THE BEAUTY AND THE BEAST (FNAC IMPORT)

DE JEAN COCTEAU

Ce n'est pas une découverte, nos éditeurs nationaux ne se rendent pas compte de la valeur des trésors qu'ils ont dans leur fond de catalogue, ou s'ils s'en rendent compte, ils ne sont pas prêts à leur donner des éditions dignes de ce nom. Dernier exemple en date, **La Belle et la Bête**, chef d'œuvre absolu qui, pour beaucoup, résume à lui seul le cinéma fantastique français, est sorti il y a quelques mois dans une copie honorable mais dépourvue de véritables suppléments chez René Chateau. C'est donc l'éditeur américain Criterion qui offre au film de Cocteau l'édition définitive tant méritée. Outre une copie d'exception, le DVD contient une floppée de bonus passionnants aussi bien sur la genèse et les ambitions du film (2 commentaires audio foisonnants d'infos, un reportage d'époque sur la création du maquillage, un doc de 1995 avec l'équipe) que sur son influence (l'opéra de Philip Glass en entier sur une piste isolée) et j'en passe. Encore une fois, Criterion n'aura pas failli à sa réputation d'éditeur jusqu'au-boutiste tant en termes de présentation du film que de bonus, loin s'en faut !

Manuel COLOMBIER

DVD ZONE 1 ÉDITEUR: CRITERION. TRANSFERT 1.33 (4/3). SON MONO D'ORIGINE. SUPPLÉMENTS (VO NON ST): COMMENTAIRES AUDIO - OPÉRA *BEAUTY AND THE BEAST* DE P. GLASS (5.1) - DOCUMENTAIRE RÉTROSPECTIF AVEC L'ÉQUIPE DU FILM - INTERVIEW - FILMS ANNONCES.

LES DUELLISTES DE RIDLEY SCOTT

À revoir le chef d'œuvre absolu qu'est **Duellistes**, d'ifficile d'imaginer que c'est un premier film. Western se déroulant pendant l'ère napoléonienne, adapté de la nouvelle éponyme de Joseph Conrad, **Duellistes** fascine par la beauté de ses images. Scott y témoigne déjà d'un goût immodéré pour la peinture (avant Giger et **Alien**), en l'occurrence les natures mortes à la Flege, qui font office de transitions entre les duels opposant Ferraud, l'homme du peuple (Harvey Keitel) à D'Hubert (Keith Carradine), l'aristocrate. Des duels variés et admirablement mis en scène, qui trouveront leur apogée dans un impressionnant et sanglant combat au sabre. On peut donc être heureux que le DVD soit techniquement à la hauteur. Outre l'image, qui rend justice à la magnifique photographie du film, le commentaire audio de Scott s'avère passionnant, truffé d'anecdotes sur le tournage (on y apprend notamment qu'Ernest Borgnine et Michael York étaient pressentis au départ pour jouer les belligérants !). Le documentaire **Duel de réalisateurs** est une discussion très instructive, quoiqu'un peu redondante avec le commentaire, entre Scott et Kevin Reynolds, fan inconditionnel du film. Le DVD contient enfin le commentaire du compositeur Howard Black et une curiosité, **Boy and Bicycle**, le premier court-métrage de Ridley Scott. Le réalisateur y filme son frère Tony et fait déjà preuve d'un sens de l'espace hors du commun, composant des plans de grand ensemble très rigoureux dont l'environnement industriel préfigure largement **Blade Runner**.

David « The Blade » DOUKHAN

DVD ZONE 2 ÉDITEUR: PARAMOUNT. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO) ET MONO (VF). SUPPLÉMENTS (VOST): COMMENTAIRES AUDIO - STORYBOARDS - BANDE ANNONCE - DOCUMENTAIRE - GALERIE PHOTOS - COURT-MÉTRAGE.

MAD DVD

LE CLUB DES MONSTRES

DE ROY WARD BAKER

QUELQUES ANNÉES APRÈS QUE LA HAMMER AIT RENDU L'ÂME, UNE TENTATIVE DE REMETTRE EN SELLE LE FANTASTIQUE MADE IN ENGLAND. PAR LA MUSIQUE, L'HUMOUR PARODIQUE ET LA RÉQUISITION DE VIEILLES GLOIRES TOUJOURS PROMPTES À ENFILER DES CANINES DE VAMPIRE.

Les artisans du cinéma fantastique ont toujours aimé les rencontres au sommet de ses figures légendaires. Des additions souvent à but ouvertement lucratif. Christopher Lee + Vincent Price + Peter Cushing + John Carradine = **House of the Long Shadows** en 1983. Trois ans avant, le producteur Milton Subotsky, patron d'une firme rivale de la Hammer, la Amicus, procède au même exercice commémoratif avec **Le Club des monstres**. Il réussit à y réunir pas moins que Vincent Price, John Carradine et Donald Pleasence. Une belle brochette de comédiens qui se situe néanmoins en deçà des grandes espérances de l'opportuniste entrepreneur. Persuasif, celui-ci ne parvient cependant pas à convaincre trois autres géants du genre de se rallier à la cause. Le premier : Christopher Lee, qui, plus que jamais à ce moment-là, souhaite prendre ses distances avec le Fantastique. Le second : Peter Cushing, qui refuse les différents rôles proposés sous prétexte que le sujet abordé ne l'interpellait guère. Le troisième : l'incontrôlable Klaus Kinski, très gourmant côté portefeuille. Trop gourmand pour Milton Subotsky qui, dès lors, préfère recomposer sa « dream team » autour d'un metteur en scène à désigner.

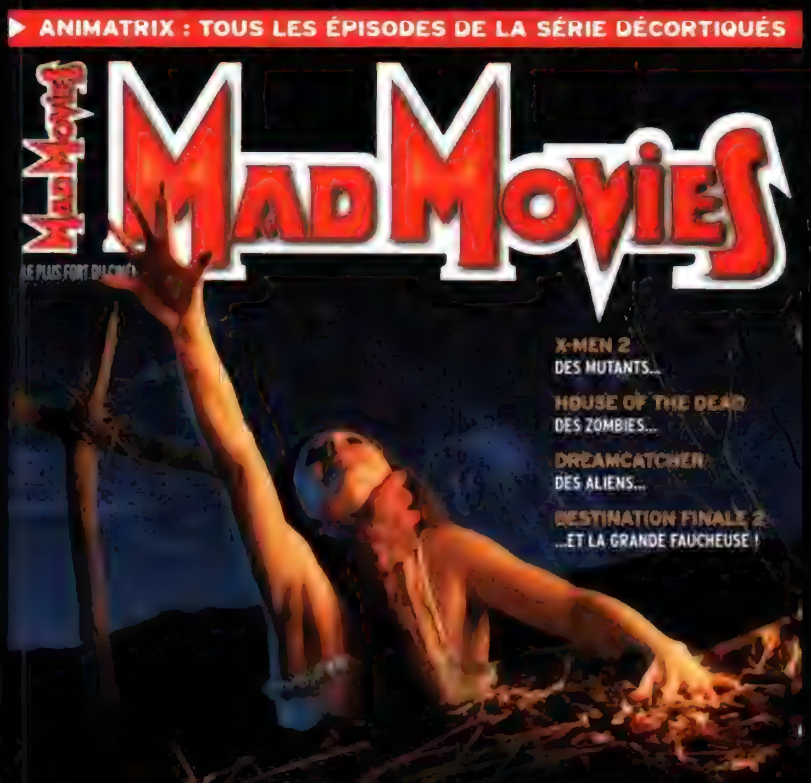
Au stade de la préparation, Subotsky promet le poste à l'un de ses scénaristes, Edward Abraham, auteur du court-métrage **The Pit** d'après la nouvelle *Le Puits et le pendule* d'Edgar Poe. Hasardeux cependant, car le calendrier de tournage n'excède pas 24 jours et le budget 800 000 Livres Sterling. Capital dans des conditions aussi drastiques de faire appel aux services d'un cinéaste confirmé, familier du fantastique et rompu à des délais serrés. À cette époque, la Grande-Bretagne n'en manque vraiment pas. Entre Freddie Francis (**Dracula et les femmes**, **Le Docteur et les assassins**) et Roy Ward Baker, Milton Subotsky opte pour le second, l'une des plus nobles signatures du Fantastique gothique, avec **Dr. Jekyll & Sister Hyde** et **The Vampire Lovers**. Une pointure qui, circonstances favorables, s'est déjà illustré dans le film à sketches avec **Asylum**, **Vault of Horror** et... **And Now the Screaming Starts**. **Le Club des monstres** se dispersant justement sur plusieurs histoires courtes, Roy Ward Baker est décidément l'homme de la situation, le garant d'un résultat à hauteur d'espoirs non seulement entretenus par sa présence derrière la caméra, la mobilisation de stars de la terreur, mais également par la participation de têtes connues (Stuart Whitman, Britt Ekland, Richard Johnson...) et de vétérans de la Hammer, comme le maquilleur Roy Ahston, l'homme qui relooka le monstre de Frankenstein, Dracula, le loup-garou et quelques autres.

À Roy Ward Baker donc de prendre les rênes d'une production que son initiateur, Milton Subotsky, dirige vers les rives de **The Rocky Horror Picture Show**, la provocation en moins toutefois. À l'actif de cette filiation évidente : le cadre d'une partie de l'action, un cabaret pseudo-disco, façon la Cantina de **Star Wars** où pullulent de repoussantes créatures. C'est justement là que le vampire Vincent Price conte au

romancier incarné par John Carradine trois histoires macabres qu'il affirme réelles. Entre souffle fatal aux humains, chasseurs de vampires dépassés par leurs proies et des goules déferlant sur un plateau de cinéma, **Le Club des monstres** se la joue à la **Creepshow**, mêlant horreur et humour avec un flegme tout britannique. Un cocktail savoureux à l'arrière-goût de « pot » de funérailles. Pas encore celles de Vincent Price, John Carradine et Donald Pleasence, mais celles du Fantastique britannique. Trois ans après un **Club des monstres** que les spectateurs évitèrent, **House of the Long Shadows** échoue lui aussi à relancer le genre. Et puis, plus rien ou presque. Surtout pas de **Club des monstres 2** et **3**, pourtant souhaités par Milton Subotsky. Quelques rares projets arrivant à terme encore, les rumeurs d'une Hammer renaissant de ses cendres... Avant que ne disparaisse le tiercé Price-Carradine-Pleasence, le Fantastique anglais était déjà mort. **Le Club des monstres** en sonnait le glas.

Marc TOULLEC

DVD INÉDIT GRANDE-BRETAGNE. 1980. RÉAL. : ROY WARD BAKER. INT. : VINCENT PRICE, JOHN CARRADINE, DONALD PLEASENCE, STUART WHITMAN, BRITT EKLAND, RICHARD JOHNSON, SIMON WARD, PATRICK MAGEE... FORMAT : 1.33, SON : 1.0 (VF ET VO). PROPOSÉ EN PACK AVEC MAD MOVIES



NOUVEAU

LE PACK MAG + DVD

le magazine Mad Movies

+

1 film fantastique en DVD

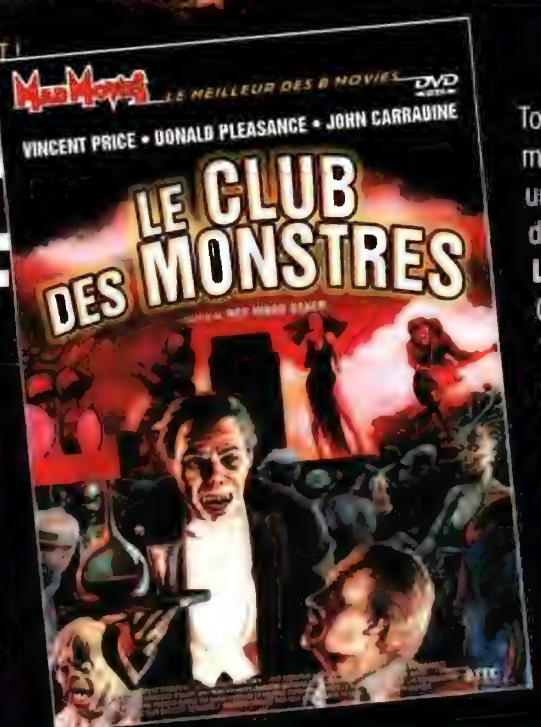
Collection "Le meilleur des B' Movies"

1983 - 2003 : LES PREMIERS FILMS QUI TUENT !

EVIL DEAD

COUPS D'ESSAI, COUPS DE MAÎTRES :

MALEF



Tous les mois, retrouvez votre magazine habituel avec un film complet en DVD de la collection **Le meilleur des B' Movies**. Ce mois-ci, le film **"Le Club des monstres"**, **inédit en DVD**, une comédie horrifique anglaise signée Roy Ward Baker qui réunit les incontournables Vincent Price, Donald Pleasance et John Carradine.

Le pack **Mad Movies 152** + le film en DVD **Le Club des monstres** est en vente chez votre marchand de journaux.

POUR VOUS ABONNER AU NOUVEAU PACK MAD MOVIES + 1 FILM COMPLET EN DVD

Bulletin à découper ou à photocopier et à renvoyer à DIP/Mad Movies, 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19. (Tél.: 01 44 84 85 29)
Joindre votre règlement à l'ordre de : **Mad Movies/CPF** ❑ par chèque bancaire (**Eurochèques non acceptés**) ❑ par carte bancaire ❑ par mandat

❑ **Oui,** je m'abonne pour **1 an** (**11 numéros du magazine + 11 DVD de la collection inédite "Le meilleur des B' Movies"**) :
92 € * (participation aux frais de traitement et d'envoi inclus), au lieu de 108,90 €, prix du pack au numéro,
soit **15 %** de réduction par rapport au prix du pack en kiosques)

Je recevrai **en cadeau 2 anciens n°** au choix de Mad Movies ou d'Impact.
Je choisis le(s) n° de **Mad Movies** et/ou le(s) n° d'**Impact.**

***Offre valable pour la France et l'Union européenne seulement, par voie de surface.**
Tarifs pour les DOM-TOM et l'étranger par avion : 125 € par chèque ou carte bancaire

NOM _____ PRÉNOM _____
ADRESSE _____
_____
CODE POSTAL _____ VILLE _____
PAYS _____

_____ Date d'expiration : ____ / ____
Mois / Année

Date et signature obligatoires :

❑ «Conformément à la loi Informatique et Libertés du 6 Janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de cocher la case.»

➜ par Yannick DAHAN

Kingpin

UN SOLEIL DE PLOMB. UNE CHALEUR ÉTOUFFANTE. L'AMBIANCE MOITE ET OPPRESSANTE D'UN MEXIQUE DEVENU L'ANTICHAMBRE DU SYSTÈME AMÉRICAIN. AVEC *KINGPIN*, NBC OSE METTRE EN SCÈNE L'HISTOIRE GLAMOUR D'UN BARON DE LA DROGUE. ENCORE FAUT-IL SAVOIR LA VENDRE...

*« **Kingpin** narre la sombre histoire d'un entrepreneur mexicain qui prend le contrôle du cartel familial. Je m'attendais à ce que, à un moment donné, NBC reprenne ses esprits et ne poursuive pas dans cette voie. Mais à chaque nouvelle étape du développement, ils devenaient de plus en plus enthousiastes. Sauf pour une chose : ils n'aiment pas que nous employions le mot connard ! »* dixit David Mills, créateur de la série et ancien producteur et scénariste sur ***Urgences*** et ***Homicide***.

Et oui, vous ne rêvez pas ! Si ***Kingpin*** n'est pas la première série télé à mettre en scène la mafia, elle peut se targuer d'être la seule à traiter frontalement d'un baron de la drogue mexicain, et de son point de vue à l'aune des autorités judiciaires américaines. Pensée comme une mini série de six épisodes, qui devait profiter du succès des ***Soprano*** et de **Traffic** au cinéma, ***Kingpin*** n'était pour David Mills qu'une première

étape : la tentative d'un traitement alternatif en termes de série télé. Un traitement qui ferait fi du narcissisme ricain en matière d'identification aux personnages, comme de la sacro sainte apologie des valeurs bien-pensantes de l'Oncle Sam. L'enjeu était donc de s'approprier le glamour du film de gangsters, et tous les codes d'identification propres à un **Scarface**, tout en les noyautant avec finesse par une caractérisation ambiguë de personnages ancrés dans de profonds dilemmes moraux. Le tout avec la volonté audacieuse de proposer une mise en scène éloignée des canons actuels de la production télé (caméra à l'épaule, crypto-réalisme, montage de plus en plus épileptique). Mais si la note d'intention de Mills a été parfaitement respectée, au point de donner à ***Kingpin*** davantage un statut d'œuvre cinématographique que celui d'un produit de consommation rapide, la série s'est vue à son tour malmenée par l'ignorance et l'imbécillité notoire des exécutifs des studios. D'abord parce que NBC a décidé de diffuser deux épisodes par semaine (cas réservé aux projets à expédier prestement), en confrontant la série à des reality shows plus populaires. Ensuite parce que ***Kingpin*** fut vendue avec cette accroche débile : *« par le réalisateur des **Soprano** »* (uniquement parce que le pilote a été mis en scène par Allen Coulter, réalisateur attitré de la série d'HBO !). Du coup, malgré un succès critique indéniable, ***Kingpin*** est sur la sellette et le projet de Mills d'en faire un show saisonnier risque de ne jamais aboutir. Encore une fois, les meilleures séries sont celles auxquelles on ne donne aucune chance...

Mais en regardant ***Kingpin***, on comprend mieux la méfiance que cette série peut inspirer. Car, si la télé ricaine est capable de produire certains des scénarios les plus brillants jamais écrits, leur traduction en images est une autre affaire. Les chartes des studios sont évidemment contraignantes, qui plus est lorsque le personnage principal est un dealer, mais, à l'heure actuelle, elles semblent surtout soumises aux diktats de l'actualité. Guerre en Irak et syndrome post-11 septembre obligent, la fiction télé se doit d'égratigner les dérives institutionnelles, mais surtout de servir un idéalisme populaire, à savoir la survalorisation du courage individuel, à travers des héros solitaires, garants à eux seuls des valeurs utopiques de l'Amérique. Le cas de Jack Bauer dans la saison 2 de ***24 heures chrono*** est édifiant. La série oublie la multiplication des points de vue (l'intérêt majeur de la première saison) au profit d'un objectif unilatéral et idéologiquement orienté. Or, ***Kingpin*** est tout le contraire de cette tendance.

Scénaristiquement d'abord, puisque une foultitude de personnages se mêlent, tous plus ambiguës les uns que les autres, en une vision shakespearienne du gangstérisme, bien éloignée du quotidien anti-glamour des ***Soprano***. Le pilote est à ce titre génial, exposant une situation (la DEA essaie de prendre contact avec les leaders du cartel La Corporación) qui sera totalement chamboulée au bout de 40 minutes, et décrivant des personnages qui finiront très rapidement à la morgue (dont les leaders du cartel !). Le personnage principal, Miguel Cadena, baron de la drogue, ne le devient qu'à la fin du premier épisode, en une sorte de Carlito tiraillé entre l'amour qu'il porte à son fils et ses devoirs de parrain, entre son identité mexicaine et sa nationalité américaine (sa femme, incarnée par Sheryl Lee, est *« una puta »* aux yeux de ses subalternes), entre son rêve de respectabilité, d'honneur, et la barbarie des actes qu'il commandite. Bref, un héros malade de ses contradictions, dont les dilemmes sont nécessaires à la légitimation de la série.

Visuellement ensuite, car ***Kingpin*** joue davantage la carte de l'atmosphère que du développement dans l'action. Le rythme y est lent, les plans décadrés, la lumière saturée, comme conditionnés par le lieu où se déroule l'action. On y ressent la chaleur du soleil mexicain, la moiteur des corps qui s'affrontent, la tension nerveuse que la frontière avec l'Amérique suscite. Frontière incarnée par le Rio Grande, qui sert bien sûr d'allégorie aux doutes des personnages, et où l'autre côté, l'Amérique, est dévoilée comme un monde similaire, à l'hypocrisie flagrante, et aux pratiques douteuses.

En suivant plusieurs sous-intrigues parallèles aux péripéties de Miguel Cadena et de son cartel, ***Kingpin*** réussit là où **Traffic** se plantait lamentablement. Loin d'un Soderbergh incapable de comprendre ce qu'il filmait, et de facto, de proposer un point de vue sinon audacieux, en tout cas réflexif, sur un sujet ô combien polémique, David Mills opte pour la technique De Palma. ***Kingpin***, comme **Scarface**, joue à fond la carte de la fascination que ses douteux personnages ne peuvent qu'instiller, et ce sans compromis ni soumission à un quelconque prêt-à-penser. Ses dealers sont des pourris mais ils ont la classe ! Ils massacrent mais vivent dans le luxe et détiennent le pouvoir. Et logiquement, le glamour de l'entreprise en dévoile d'autant plus les dysfonctionnements internes. Telle est la force de cette série courageuse, aux références sans doute trop littéraires pour NBC, qui a su capter certaines vérités par le symbole, là où la mise en scène pseudo-documentaire d'un **Traffic** se contente d'entretenir les amalgames.

*« **Kingpin** n'est pas un show sur la mafia, ni sur le problème de la drogue aux États-Unis, mais une série mettant en scène des enjeux identitaires presque shakespeariens. Je me suis inspiré de* Macbeth *en préparant le pitch de la série. Et si je veux raconter ces histoires de princesses et de royaumes aujourd'hui, il faut regarder du côté des cartels mexicains, de leurs empires familiaux et de leurs intrigues de palaces. »* affirme David Mills. Ça fait plaisir !

Site Internet :
http://www.nbc.com/nbc/Kingpin/index.shtml
Diffusion : Inconnue en France.

À noter :

1) Le casting de ***Kingpin*** est incroyable et réunit autant d'acteurs has been que de seconds couteaux vus au cinoche depuis plus de dix ans : Wings Hauser, Maria Conchita Alonso, Brian Benben, Elpidia Carillo, Reni Santoni, Danny Trejo, Sean Young, et j'en passe.

2) un coffret DVD « producer's cut », regroupant de nombreuses scènes coupées, devrait sortir bientôt en zone 1.

➜ par Bertrand ROUGIER

Trigun

PRODUIT EN 1998, TRIGUN FAIT PARTIE DE CETTE CATÉGORIE DE DA NIPPONS QUI, PAR DÉFAUT INITIAL DE PUBLICITÉ, SE PERDENT DANS LE VASTE MAGMA D'ANIME RÉALISÉS CHAQUE ANNÉE, AVANT D'ATTEINDRE NOS CONTRÉES GRÂCE À LA PERCEPTION AIGUISÉE DE CERTAINS ÉDITEURS (ICI DYNAMIC VISIONS) ET À LA RÉPUTATION QU'ILS ACQUIÈRENT AUPRÈS D'UN PUBLIC DE FANS AVERTI...

Satoshi Nishimura (**Cyber Formula GPX**, **Musashi Road** – un chambara en 52 épisodes transposé au pays des robots et de la science-fiction) est le prototype de « l'animateur » japonais. Il a effectué presque toute sa carrière pour la télévision et il est capable d'occuper au sein d'une équipe n'importe quel poste avec une égale habileté (dessin, story-board, scénario, mise en scène). Cependant, comme beaucoup de ses confrères, il a une affection particulière pour la réalisation. N'ayant jamais eu l'occasion de se distinguer sur grand écran, ses titres de gloire sont les six OAV de **First Step** (l'adaptation d'un manga d'Adachi) et sa collaboration sur **Pet Shop of Horror**.

Dans la carrière du trublion, son entrée au studio MadHouse (**X**, **Vampire Hunter**, **Metropolis**...) et son élection à la tête du projet **Trigun** furent donc une sorte de consécration. En effet, le studio Madhouse, créé par des transfuges de Muchi productions (le studio d'Osamu Tezuka), est l'un des plus dynamiques du Japon. Son influence sur le monde de la production est importante. Elle risque d'ailleurs encore d'augmenter avec son implication dans la confection de deux des neuf épisodes d'**Animatrix**.

Bien sûr, contrairement au monument précité, **Trigun** est une série de format classique, comme en atteste sa construction en 26 épisodes. Cependant, la narration et les références très cinématographiques du show en font l'une des meilleures réalisations de MadHouse pour la télévision (**Lady Oscar**, **Card Captor Sakura**), alors que le studio s'est surtout fait une réputation dans le domaine des OAV (**Lodoss**, **Cyber City**) et du cinéma (**Kamui**, **Harmaggedon**, **Manie Manie**).

Vash the Stampede est un hors-la-loi dont la tête est mise à prix pour la coquette somme de 60 milliards de dollars ! Recherché mort ou vif, ce mercenaire réputé pour son goût pour la bonne chère (aussi bien la nourriture que les belles frimousses féminines), est accusé de la destruction totale de plusieurs cités. Cependant, lors de chaque catastrophe, aucune victime humaine n'est à déplorer. Mais la compagnie d'assurance Bernardelli, qui doit couvrir les dégâts causés par le bandit, ne peut pas se permettre de continuer à le laisser perpétrer ses forfaits. La société dépêche donc deux enquêtrices sur la piste du hors-la-loi. Malheureusement pour ses actionnaires, elles sont plus jolies qu'efficaces. Vash poursuit donc sans peine son périple ente gaffes et coups de génie. De toute façon il ne peut pas faire autrement, puisque le but de sa quête est de recouvrer la mémoire...

Comme en atteste ce court synopsis, **Trigun** est un serial nourri par plusieurs influences. En premier lieu, son contexte (le désert, des villes « fantômes », des saloons, des chasseurs de primes et des bandits) la rapproche des séries « westerns ». En effet, la plupart des épisodes sont des « one shot » mettant en scène des courses poursuites, des duels et des demoiselles en détresse dans des décors ressemblant à ceux d'un Ouest américain à peine modernisé. Les autres actes du show permettent quant à eux de découvrir le passé du héros et de progresser dans son intimité. L'aspect « spaghetti » de l'ensemble est bien évidemment primordial.

Le western italien et l'influence d'un film comme **Mon nom est personne** apparaissent donc d'emblée dominantes dans la démarche cinéphile de Satoshi Nishimura. Bien sûr, pour le fan d'animation, le personnage de faux naïf qu'est Vash s'apparentera surtout à un **City Hunter** (chez nous : **Nikki Larson**), un **Lupin** (**Edgard, détective-cambrioleur**) ou un **Golden Boy**. On doit aussi signaler la filiation de **Trigun** avec **Eat-Man**, la série réalisée en 1997 par Koichi Mashimo (l'excellent **Weathering Continent**) sur la base d'un manga de Akihito Yoshitomi. D'ailleurs, **Trigun** est aussi l'adaptation d'une bande dessinée, *Young King Ours*, de Yasuhiro Nightow.

Cependant, à l'instar de **Cowboy Bebop**, ce sont les références à des films et des univers du répertoire « live » qui, bien que passées à la moulinette du « fan service », dirigent ce melting-pot d'influences qu'est **Trigun**. Il en résulte une série sans réelle prétention, pas remarquablement animée, mais très rythmée et fort divertissante. L'humour domine la quasi-totalité du projet de mise en scène de Satoshi Nishimura, qui en profite pour présenter un personnage de bourlingueur rigolo (un grand blond avec une chaussure noire vraiment compétent) sans négliger la construction de ses historiettes (ce qui est le défaut rédhibitoire de **City Hunter** et de **Golden Boy**). En dépit de son aspect franchement prévisible, **Trigun** est donc l'un des meilleurs représentants du « revival western » qui, à la fin des années 90, a fait les beaux jours de l'animation japonaise.

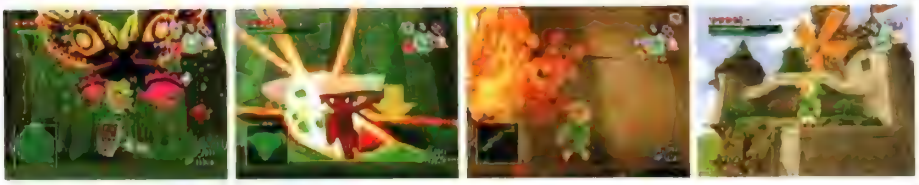
NEWS

- Et hop ! Encore une grosse news qui déchire. Fin 2003/début 2004 sont prévues en France les sorties au cinéma, puis en DVD, de trois monuments de l'animation japonaise.
- En premier lieu, **Hakujaden**, le premier long-métrage en couleur des studios Toei, créé en 1958 par Taiji Yabushita et les maîtres animateurs qui vont former et traumatiser tous les génies aujourd'hui en activité.
- Puis **Hols le fils du Soleil**, le premier long-métrage réalisé en 1968 par Isao Takahata, qui explique à lui seul toute la genèse des œuvres du réalisateur et de son acolyte, Hayao Miyazaki (animation, supervision). Disons-le d'emblée, c'est un monument...
- Enfin, **Jungle Emperor Leo**, film d'animation datant de 1997 et produit par Tezuka Productions en réponse au plagiat de Disney (**Le Roi Lion**).
- Sinon, **Le Voyage de Chihiro** a logiquement remporté l'Oscar du Meilleur Film d'Animation 2003. Le début d'une nouvelle ère ? Oui, certainement !

→ par Yannick DAHAN

Miyamoto sur tous les fronts

NINTENDO EST CE MOIS-CI À L'HONNEUR, AVEC LA SORTIE DE LA GAMEBOY SP BIEN SÛR, MAIS AUSSI PARCE QUE SON PLUS FIDÈLE PILIER, LE GRAND MIYAMOTO, NOUS PROUVE UNE NOUVELLE FOIS LES MULTIPLES FACETTES DE SON GÉNIE.



The Legend of Zelda : The Wind Waker

NINTENDO-GAMECUBE

Jamais cette page n'offrira assez de place pour exprimer la myriade d'innovations de ce nouveau **Zelda** et l'incroyable immersion qu'il offre aux joueurs. Je ne vous ferai donc pas l'affront de revenir sur ce que Rafik expliquait brillamment à propos de l'implication émotionnelle du joueur chère à Miyamoto, sinon qu'elle prend ici une toute nouvelle dimension grâce au Cel-shading, ce type de graphismes donnant un look cartoon à l'univers de **Zelda**. Tout d'abord, parce que l'équipe de développement (Miyamoto est simplement producteur sur ce titre, réalisé en fait par Eiji Aonuma, un fidèle depuis **Ocarina of Time**) a su aborder l'univers comme un monde en soi, vivant, cohérent, et d'une certaine manière ultra réaliste par rapport à sa propre logique. C'est tout le génie de Miyamoto qui, avant même de questionner le lien émotionnel entre le joueur et les personnages dépeints, développe un monde qui se suffit à lui-même, purement vidéo-ludique, une sorte d'univers persistant, qui ne persiste pas certes, mais qui en a tous les attributs. À l'heure où la majorité des jeux d'aventure essaient de reproduire les codes de mise en scène de la fiction cinématographique (notion de cadrage, de montage, au risque de laisser le joueur dans sa position de spectateur), les **Zelda** adoptent la logique d'une réalité alternative, quasi autonome, que l'on pénètre avec une foi absolue, mais qui va vite mettre en branle nos préjugés de joueurs. Car Miyamoto joue de nos attentes, comme de la mythologie qu'il a lui-même créée (signe de tout grand artiste).

Le choix du Cel-shading est en réalité logique par rapport aux intentions originelles de Miyamoto, à savoir toucher émotionnellement le joueur. Il lui permet de réaliser avec un jeu vidéo ce que Miyazaki avait su reproduire par le dessin : capter le geste et le regard de l'enfant, son innocence et son espièglerie, obligeant ainsi le joueur à laisser parler ses sentiments. Grâce au Cel-shading, le visage, et surtout, les yeux des protagonistes, sont prédominants. Notre adhésion si aisée au monde en question doit finalement tout à quelques regards d'enfants que Miyamoto a su parfaitement retranscrire. Ce qui nous emmène au second point marquant de ce titre : la manipulation effective du joueur en tant que tel.

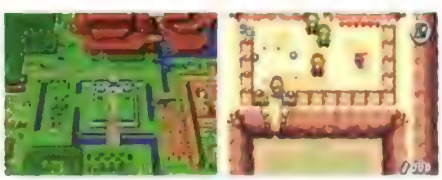
Avec un graphisme attachant et un univers cohérent comme éléments diégétiques (que le joueur ne questionnera pas plus de 10 secondes), Miyamoto peut se permettre de faire partir son aventure dans n'importe quelle direction. Et il serait malhonnête de ne pas admettre qu'il s'amuse autant de son propre univers que de ceux des autres, en particulier celui d'un certain **Metal Gear Solid 2**. Si Link dispose de mouvements propres à Solid Snake (se coller contre un mur, avancer caché dans un baril, ramper), c'est surtout sa nature même qui fait penser à un certain Rayden, allégorie du hardcore gamer chez Kojima, et vecteur d'une mise en abyme de l'image vidéo ludique. Car, dans **Wind Waker**, Link est désormais une légende qui perdure uniquement par tradition orale. Du coup, vous n'incarnez qu'un gamin parmi tant d'autres qui, arrivé à un certain âge, est contraint par sa famille de porter les vêtements du héros légendaire. Le clin d'œil à Kojima serait trop gros s'il ne stigmatisait à son tour la prégnance, désormais indubitable, du référent vidéo ludique dans l'imaginaire populaire. Et à l'instar de Miyazaki, Miyamoto utilise ces référents, en une mise en abyme là aussi vertigineuse, avec la volonté d'en appeler aux consciences, de placer l'enfant qui est en nous au centre du devenir historique, comme individu responsable et force d'action, là où de nombreux autres développeurs se contentent de galvaniser ses plus bas instincts.

GAMEBOY ADVANCE SP

Toujours dans la même idée de construire du neuf avec de l'ancien, Nintendo sort la Gameboy Advance SP qui, comme son nom l'indique, n'est pas vraiment une nouvelle console portable mais une Gameboy Advance améliorée. Le changement le plus visible est son look, qui n'est pas sans rappeler les célèbres Game and Watch, puisqu'elle se compose désormais de deux volets rabattables, lui donnant la taille d'un paquet de clopes. En termes techniques, rien de neuf sinon l'intégration de l'éclairage (ENFIN !) et le changement de batterie, puisqu'il s'agit désormais d'une pile au lithium rechargeable (en général au bout de 10 heures de jeu). Ça n'a l'air de rien comme ça, mais l'éclairage change tout. On va enfin arrêter de choper un torticolis pour capter de la lumière ! Enfin, notons la désagréable absence de port casque, qui sera corrigé par la sortie d'un adaptateur (vendu, bien sûr, séparément car nous sommes tous des Rothschild en puissance !). Bref, pas un produit d'une utilité cosmique si vous avez déjà la GBA, mais qui en corrige toutefois tous les défauts tout en proposant une ergonomie géniale. Sortie en France le 28 mars. 130-140 €

The Legend of Zelda : A Link to the Past/Four Swords

NINTENDO/GBA



À noter rapidement que sort aussi sur GameBoy Advance le mythique **Legend of Zelda : A Link to the Past**, qui n'était rien de moins que le meilleur jeu d'aventure jamais édité sur Super Nintendo. Un jeu à l'inventivité constante qui, tant en matière de gameplay que d'implication émotionnelle, marquait les fondements des futures recherches de Miyamoto sur la notion d'art vidéo-ludique. Un jeu révolutionnaire en son temps, qui débarque à l'identique sur Gameboy Advance. N'attendez donc pas des graphismes améliorés. En revanche, dans la mesure où Miyamoto est l'un des rares artistes du jeu vidéo à innover en permanence au sein d'un même univers, la cartouche propose un autre jeu, sorte de mode multijoueurs intitulé **Four Swords**, qui permet à 4 personnes (disposant, parce que eux aussi issus de la famille Rotschild, de 4 gamelan, 4 jeux et des câbles link) de collaborer dans des donjons générés aléatoirement. Un vague scénario sert à expliquer pourquoi 4 avatars de Link sont présents mais ce qui compte avant tout reste la complémentarité, dans la mesure où les énigmes sont pensées en fonction du nombre de joueurs connectés (l'un activant un switch pour ouvrir un pont inaccessible aux autres par exemple), et la compétition, puisque chaque joueur pourra faire des crasses aux autres dans le but de ramasser davantage de Ruppees. Bref, encore une fois, et de façon presque anodine, Miyamoto réinvente son propre concept. Brillant !

JEU GRATUIT

FANFAN LA TULIPE

À L'OCCASION DE LA SORTIE DU FILM LE 14 MAI

55 LOTS À GAGNER

- **20 INVITATIONS POUR 2 PERSONNES,**
- **20 TEE-SHIRTS À L'EFFIGIE DU FILM**
- **10 B.O.F**
- **5 LIVRES**

Extrait du règlement : Jeu gratuit sans obligation d'achat du 09/04/2003 au 29/04/2003, ouvert à toute personne résidant en France métropolitaine, à l'exception des membres du personnel des sociétés organisatrices et des membres de leur famille. Un seul bulletin de participation par participant et par foyer (même nom, même adresse). Les participants doivent renvoyer ce bulletin de participation ou un bulletin de participation recopié sur papier libre, avec leur nom, prénom et adresse, avant le 30/04/2003 (le cachet de la poste faisant foi), à l'adresse suivante : **Mad Movies - OPF 6 rue Rodier 75009 Paris.** Les réponses illisibles, incomplètes ou raturées seront considérées comme nulles. Le tirage au sort sera effectué en public le 02/05/2003 à midi au siège du magazine, 6 rue Rodier, 75009 Paris.

Les gagnants du tirage au sort parmi les bonnes réponses seront prévenus par courrier ou par téléphone. Lots à gagner : **20 invitations pour 2 personnes, 20 tee-shirts, 10 BOF, 5 livres.** Il n'est pas prévu d'échange ni de contrepartie financière pour les lots gagnés.

La société Custom Publishing France ne peut être tenue pour responsable de l'envoi des lots, des pertes de courrier ou des lots envoyés par voie postale, ni des lots gagnés, ni des conséquences liées à l'utilisation des produits gagnés. Tous les frais de participation au jeu (envoi des bulletins de participation et de demande de règlement) seront remboursés sur la base du tarif lent en vigueur (timbre 20g) sur simple demande écrite adressée au journal avant le 29/04/2003. Conformément à la loi informatique et Libertés, les participants disposent d'un droit d'accès, de rectification et de retrait des informations les concernant.

COCHEZ LES BONNES RÉPONSES ET RENVOYEZ LE COUPON À L'ADRESSE SUIVANTE :

MAD MOVIES

JEU GRATUIT FANFAN LA TULIPE - 6 RUE RODIER, 75009 PARIS

NOM ..... PRÉNOM .....

ADRESSE .....

CODE POSTAL ..... VILLE ..... TÉL. .....

QUESTIONS

1. QUEL EST LE PRÉCÉDENT FILM DE GÉRARD KRAWCZYK ?
   - ☐ TAXI 3
   - ☐ RIDERS
   - ☐ DRIVEN

2. QUEL ACTEUR A INCARNÉ « FANFAN LA TULIPE » DANS LE FILM DE CHRISTIAN-JAQUE ?
   - ☐ GÉRARD PHILIPPE
   - ☐ JEAN MARAIS
   - ☐ JEAN-PAUL BELMONDO

3. A QUELLE ÉPOQUE SE SITUE L'HISTOIRE DE « FANFAN LA TULIPE » ?
   - ☐ XVIII[ème]
   - ☐ XVII[ème]
   - ☐ XVI[ème]

4. QUEL EST LE RÔLE DE PENELOPE CRUZ DANS LE FILM ?
   - ☐ ADELINE
   - ☐ JOSÉPHINE
   - ☐ MADELINE

→ par Numa RODA-GIL

Hellraiser : le plastique qui pique !

ENFIN ! ILS ARRIVENT ! PINHEAD ET TOUS SES POTES VONT POUVOIR ENVAHIR VOS ÉTAGÈRES (DÉJÀ SURPEUPLÉES, ON S'EN DOUTE).

Depuis que la mode des figurines de films d'horreur a conquis les amateurs du monde entier avec les Movie Maniacs de Mc Farlane, les poupées Sideshow et autres Silent Sceamers, une gamme faisait cruellement défaut. Tous les plus grands croquemitaines ont eu droit à leurs jouets, sauf l'énorme Pinhead et sa clique de zombies infernaux. Voilà qui est chose faite, grâce à la marque américaine Neca, qui promet pour le mois de mai une première série Hellraiser.

L'univers tourmenté de Clive Barker a pourtant déjà été décliné par McFarlane à travers ses deux série Tortured Souls, qui reprenaient les basiques des Cénobites sans pour autant utiliser ceux que nous connaissions à travers les films. A priori, une histoire de droits les empêchait de faire ce qu'ils voulaient. Aujourd'hui, après discussion avec Miramax, l'équipe de Neca se lance dans la production non seulement d'une série de figurines mais aussi d'une statue du Pinhead, d'une poupée de trente centimètres, de t-shirts et autres bobbleheads à venir entre mai et la rentrée prochaine. Leur envie de créer une gamme complète de produits Hellraiser a dû les aider à obtenir le contrat si convoité.

C'est bien sûr un sculpteur dissident de chez McFarlane, Kyle Windrix, qui s'est retrouvé en charge du design de la série et plus particulièrement de la sculpture de la pièce maîtresse : le Pinhead. Il est déjà responsable de certaines pièces qui ont fait le bonheur des collectionneurs : Michael Myers, Evil Ash, la grande poupée de Ash, le coffret Alien-Predator… Il est intéressant de noter que Gary Tunicliffe, responsable des maquillages des créatures sur les deux derniers films **Hellraiser**, s'est lui aussi impliqué dans la création de cette série tellement il était excité par l'idée d'un jouet reprenant son travail. Entre la présence d'un excellent sculpteur, de personnes directement liées à l'élaboration des films et une équipe de marketing dévouée au succès de la marque, on peut s'attendre à une nouvelle série d'« action figures » immanquables.

Pour ce qui est des figurines elles-mêmes, outre le modèle du Pinhead de trente centimètres à venir, nous aurons droit directement à six modèles différents : un par film… Pinhead bien sûr, (deux versions différentes de la figurine sont prévues : une bouche fermée, très « Doug Bradley » et une version bouche ouverte, beaucoup plus gore) puis, dans l'ordre, Chatterhead, la Chatteread Beast, espèce de chien monstrueux qui l'accompagne dans une des séquelles, le C.D. de **Hellraiser 3** (**Hell on Earth**), qui nous avait bien fait rire avec ses disques implantés de force dans le crâne, Stitch (**Hellraiser : Hellseeker**), femelle Cénobite massive et surarmée, et pour finir, The Cenobite Female Twin (**Hellraiser : Inferno**). Normalement, cette dernière devrait sortir individuellement, obligeant les fans hardcore à acheter deux fois le blister. Il est possible qu'un pack spécial contenant les deux jumelles sorte mais, pour l'instant, rien n'est confirmé. Bonne idée : chaque blister contiendra une face du cube qui servira de base aux jouets. Regroupées, les six bases formeront le cube lui-même, ajoutant un intérêt certain à la série. Neca espère être prêt pour sortir une deuxième série dès Halloween prochain. Si on ne connaît pas encore quels seront les Cénobites proposés, on sait déjà qu'il y aura dans la gamme quelques victimes humaines. On espère, pour le coup, qu'ils choisiront de se servir dans le bestiaire du deuxième épisode…

À part cette série très attendue, on notera la sortie dans quelques boutiques spécialisées françaises d'une très mignonne petite poupée

Vaudou. Cette poupée, sortie dans la mouvance des objets « anti-guerre », est la poupée classique pour jeter des sorts à tous ceux qui cherchent à vous nuire. En toile de jute, ornée d'un joli squelette bourré de chiffons, elle se prête sans problèmes au jeu des aiguilles et peut facilement s'accrocher sur le sac à dos de votre petite amie. Attention, elle est certes mignonne mais ressemble à s'y méprendre à une vraie poupée des Caraïbes. On ne sait jamais, elle pourrait fonctionner…

Ces jouets sont disponibles à la Librairie ARKHAM, 15 rue Soufflot, 75005 Paris. 01 40 51 82 55

LES HORS SÉRIES MAD MOVIES

INTERVIEW EXCLUSIVE DES RÉALISATEURS SUR LEUR CARRIÈRE, TOUS LEURS FILMS DÉCRYPTÉS ET BIEN PLUS ENCORE.

Oui, je commande

___ exemplaire(s) de **MAD MOVIES**

HORS SÉRIE N°1 JOHN CARPENTER

Prix unitaire pour l'Europe : 7 € (frais de port compris)*
Prix hors Europe et Dom-Tom (par avion) : 9 € (frais de port compris)*

___ exemplaire(s) de **MAD MOVI**

HORS SÉRIE N°2 PETER JACKSON

Prix unitaire pour l'Europe : 8 € (frais de p compris)*
Prix hors Europe et Dom-Tom (par avion) 10 € (frais de port compris)*

Total : _____ €

Règlement joint par chèque à l'ordre de CPF - Mad Movies

Pour commander : découpez (ou photocopiez) le bon de commande, remplissez-le et envoyez-le, avec votre règlement, à l'adresse suivante :

D.I.P., MAD MOVIES HORS SÉRIE - 18 à 24 quai de la Marne 75164 Paris cedex 19

Nom _____ Prénom _____

Adresse _____

Code Postal _____ Ville _____ Pays _____

* Offre valable dans la limite des stocks disponibles.

JEU GRATUIT

LE PEUPLE DES TÉNÈBRES

A L'OCCASION DE LA SORTIE DU FILM LE 23 AVRIL

30 INVITATIONS POUR 2 PERSONNES À GAGNER

COCHEZ LES BONNES RÉPONSES ET RENVOYEZ LE COUPON À L'ADRESSE SUIVANTE :

MAD MOVIES

JEU GRATUIT LE PEUPLE DES TÉNÈBRES - 6 RUE RODIER, 75009 PARIS

NOM PRÉNOM

ADRESSE

CODE POSTAL VILLE TÉL.

QUESTIONS

1. QUELLE PHOBIE EXPLOITE LE FILM **LE PEUPLE DES TENEBRES** ?
   - ☐ LA PEUR DES ARAIGNÉES
   - ☐ LA PEUR DU VIDE
   - ☐ LA PEUR DU NOIR

2. DANS LE FILM, COMMENT FONT LES PROTAGONISTES POUR SE PROTÉGER DES CRÉATURES ?
   - ☐ ILS LEUR CRIENT DESSUS
   - ☐ ILS ALLUMENT LA LUMIÈRE
   - ☐ ILS METTENT DE L'AIL AUTOUR DE LEUR COU

3. QUEL THRILLER A RÉALISÉ ROBERT HARMON
   - ☐ HITCHER
   - ☐ SCREAM
   - ☐ AUTANT EN EMPORTE LE VENT

→ par Cédric DELELÉE

La 25e heure

TERENCE BLANCHARD - HOLLYWOOD

Une chose est sûre, **La 25e heure** ne serait pas un film aussi poignant sans la musique de Blanchard, fidèle à Spike Lee depuis **Jungle Fever**. Ample, majestueuse et funèbre, elle allonge un thème à la fois pastoral et rageur qui évoque celui de **Haute trahison** de Bruce Broughton (et, par extension, de la série ***24 heures chrono***). Une filiation pour le moins contre-nature, politiquement parlant… L'orchestre est irrigué par quelques touches de jazz, des vocalises arabes et des accords yiddish, des instruments celtiques, une touche de flamenco ou de folklore russe, le tout créant une atmosphère assez unique évitant les écueils de la world music et à la puissance émotionnelle immédiate : le final explosif de « Ground Zero », avec ses roulements de tambours martiaux, ses cuivres épiques et sa cornemuse embrumée, est à ce titre inoubliable. Seul regret, que ne soit pas incluse la chanson de Bruce Springsteen pour le générique final, « The Fuse », spécialement arrangée par le compositeur. L'album reste toutefois le plus beau portrait musical que l'on puisse tracer de la ville de New York.

Traqué

BRIAN TYLER - VARÈSE SARABANDE

Compositeur du très réussi **Emprise**, Tyler ne pouvait que se sentir à l'aise chez Friedkin. Son score épouse la linéarité animale du film : un thème purement fonctionnel (pensez à **US Marshals**), des orchestrations fouillées mettant en première ligne des cuivres hargneux, des percussions tribales, le tout servi par un orchestre suffisamment mastoc pour évoquer les grands espaces. Rien de très original dans tout ça (l'influence de Chris Young est évidente), mais on ne peut que saluer le choix d'une partition symphonique là ou certains auraient privilégié du wall-to-wall synthétique. Rugueuse et bien bourrine, elle attire une fois de plus l'attention sur Tyler. Et nous verrons le mois prochain qu'il n'a pas fini de tonitruer…

Daredevil

GRAEME REVELL - VARÈSE SARABANDE

Embauché grâce à ses scores gothiques pour les deux premiers **The Crow**, Revell est à peu près la seule personne sur **Daredevil** a avoir fait correctement son boulot. Certes, c'est du sous-**Spider-Man** à peine déguisé, et il n'est pas question ici de décomposer le thème, par ailleurs plutôt banal : le compositeur de l'étonnant **Below** se borne à suivre la structure et les approches employées par Elfman, sans jamais atteindre la force de son écriture. Mais les orchestrations ambitieuses du fidèle Tim Simonec (qui est à Revell ce que Nick Dodd est à David Arnold), des esquisses mélodiques accrocheuses, des couleurs très sombres et un rythme intéressant rendent l'album plus qu'appréciable.

NEWS

● Après avoir remplacé Basil Poledouris sur **Giant Mecha**, le western de Kevin Costner, Michael Kamen (**X-Men**) recidive avec **Exorcist : The Beginning**, la préquelle du classique de William Friedkin réalisée par Paul Schrader.

● Fermons la marche en apprenant que Mark Isham a été remercié sur **The League of Extraordinary Gentlemen**, même s'il avait déjà travaillé avec Stephen Norrington sur **Blade**. Il est remplacé par Trevor Jones.

● Finalement, ce n'est pas Mark Mancina mais Craig Armstrong (**Dans Collector**) qui se charge de musicaliser les nouvelles aventures de Lara Croft dans **Tomb Raider 2**. Tu nous relais pas **Moulin rouge**, Kish, Craig ?

● Klaus Badelt (**K-19**) a été choisi pour composer le score de **Kill Kelly**, le biopic consacré au célèbre kamikaze australien avec Heath Ledger et Orlando Bloom. On espère que la musique sera plus proche de **La Machine à explorer le temps** que de **The Recruit**…

● Continuons chez Media Ventures avec Harry Gregson-Williams (**Spy Game**), qui revient à l'animation après **Chicken Run** et **Shrek** pour assurer les partitions de **Shrek 2** et de **Sinbad : Legend of the Seven Seas**.

● Joel Goldsmith (**Kull le conquérant**, **Rio ou Dieu**, n'attaque à **Helen of Troy**, un téléfilm peplumesque tandis que papa Jerry retrouve son vieux pote Joe Dante pour **Looney Tunes : Back in Action**.

● Enfin, le score très attendu de **Master and Commander** de Peter Weir a été confié à un quasi inconnu, l'australien Christopher Gordon, qui a déjà navigué sur des mers houleuses puisqu'on lui doit l'excellente partition de la récente version télé de **Moby Dick**.

Re-Animator

RICHARD BAND - LA-LA-LAND

Musicien cantonné dans les productions familiales (Albert Band était son père, Charles est son frère) et la série télé (***Stargate SG-1***, ***Buffy***…), Richard Band aurait mérité une carrière plus prestigieuse. Cet excellent éditeur qu'est La-La Land (attention, tirages limités) réédite le score qui l'a fait connaître, un hommage « tongue-in-cheek » à Herrmann, dont il reprend le fameux **Psychose** : on est en droit de préférer la version Band, nettement plus fun ! Outre l'intégrale de la musique, une interview du compositeur et une nouvelle version du thème principal, l'album offre un booklet où interviennent Stuart Gordon, Brian Yuzna et Jeffrey Combs. Rigolo, pas ennuyeux une seule seconde, très bien écrit et surtout pas prétentieux tout en étant, l'air de rien, sacrément ambitieux (donnez à Band un triangle et un clavier, il vous torche une symphonie), **Re-Animator** est un petit classique.

House of 1000 Corpses

ROB ZOMBIE - POLYDOR

Rien d'étonnant à ce qu'on trouve sur ce CD des chansons de Rob Zombie (dont un duo avec… Lionel Richie !), côtoyées entre autres par les Ramones. Mais qu'il y ait une bonne part du score, qui plus est écrit par le bonhomme, c'est plus inattendu… Sauf

qu'à l'écoute, les morceaux du score sont pour la plupart des bouts de dialogues. Pour le reste, c'est très cheap, et logiquement très proche des passages instrumentaux de ses albums (nappes de synthés, riffs de gratte, samples choraux, rythme… euh… chevelu). Mais pour ce qui est de retranscrire l'ambiance du film, bravo !

Le Peuple des ténèbres

ELIA CMIRAL - LA-LA LAND

S'il est un fait indéniable, c'est que Cmiral (**Bones**) possède un style intéressant, extrêmement complexe et assez intense, mais malheureusement pas très écoutable sur CD. **Le Peuple des ténèbres** se situe dans la droite lignée de **Stigmata** : effets de synthés métalliques, brises d'accords ethniques et orchestre furibond. L'écoute au casque est recommandée, pour apprécier toutes les subtilités de la chose, la variété rythmique rattrapant quelque peu l'absence de mélodie. Après **Battlefield Earth** et **Six Pack**, le musicien poursuit en tout cas une carrière limite underground mais qui mérite d'être suivie.

➜ par Arnaud BORDAS

Blacksad tome 2 : Arctic-Nation

JUAN DÍAZ CANALES ET JUANJO GUARNIDO - ÉDITIONS DARGAUD - 60 PAGES - 12,60 €

Attention, chef d'œuvre ! Publié il y a deux ans et demi, le premier tome de *Blacksad*, *Quelque part entre les ombres*, avait fait l'effet d'une bombe. Fable animalière, polar pur et dur, œuvre étonnante à l'atmosphère douce-amère et au trait énergique, *Blacksad* affichait des ambitions et une exécution proprement exceptionnelles. Ce deuxième tome transforme l'essai avec maestria. On y retrouve John Blacksad, le chat détective, allié à un putois journaliste, et menant l'enquête sur la disparition d'une fillette noire, à laquelle serait mêlé Arctic-Nation, le parti pour la suprématie des animaux blancs. Plus grave, la police (dirigée par un ours polaire) et les plus hautes instances de la ville seraient impliqués dans cette affaire... Encore plus noire et désespérée que celle du premier opus, l'intrigue d'*Arctic-Nation* nous renvoie à la gueule les aspects les plus écœurants de l'être humain (manipulations, lynchages, corruption...). La Fontaine avait déjà compris l'utilité de la fable animalière, qui permettait de renvoyer au bipède un reflet de lui-même peu flatteur mais qui, en même temps, rendait ce constat plus digeste en mettant en scène des animaux. Faisant preuve d'une habileté bluffante dans la manière qu'il a de jongler avec les clichés (ceux du monde animal, du polar, du cinéma), *Blacksad* est surtout le lieu d'une révélation : celle d'un dessinateur au talent immense, Juanjo Guarnido, devenu l'égal d'un Loisel en l'espace de deux albums. Découpage brillant, trait puissant et expressif, sens de la composition et de la colorisation hallucinants... Qu'on se le dise, cette petite chronique ne suffirait pas à répertorier la palette des qualités inhérentes au talent de Guarnido, qualités ô combien rares qui font de *Blacksad* un grand morceau de bédé, un véritable direct au ventre qui va vous laisser KO debout. D'ailleurs, vous devriez déjà être chez votre libraire. Allez, zou !

INTERVIEW JUANJO GUARNIDO

ACTUELLEMENT EMPLOYÉ DES STUDIOS WALT DISNEY FRANCE (IL A TRAVAILLÉ NOTAMMENT SUR DINGO & MAX, LE BOSSU DE NOTRE-DAME, TARZAN **ET** ATLANTIDE**), L'ESPAGNOL JUANJO GUARNIDO EST LE DESSINATEUR DE *BLACKSAD*. CONVERSATION AVEC UN SURDOUÉ.**

Quel est votre parcours ?

Je viens de Grenade, en Espagne. J'ai fait les beaux-arts là-bas, puis je suis monté à Madrid travailler dans le dessin animé. Et ça fait maintenant dix ans que je travaille chez Disney, à Paris, et peu après mon arrivée ici, j'ai commencé à travailler sur *Blacksad*.

Quelles sont vos influences et vos goûts en bédé ?

Quand j'étais gamin, je lisais les bédés espagnoles, comme *Mortadel et Philémon*, ou les bédés franco-belges, comme *Astérix* et *Tintin*. Je lisais aussi toutes les bédés de chez Disney, puis j'ai découvert peu à peu les grands auteurs, comme Carlos Giménez, Giraud, Bilal ou Loisel (qui a conseillé Guarnido durant la conception de *Blacksad* et qui a préfacé le premier tome - ndlr).

Était-ce difficile, avec* Blacksad*, d'allier le dynamisme et l'anthropomorphisme d'un Disney aux codes du polar « hard boiled » ?

Je crois que c'est venu tout seul, à cause de mes influences disneyennes, aussi bien en tant que lecteur et spectateur de Disney qu'en tant qu'employé du studio. J'ai toujours dessiné à la Disney. Quand j'ai été embauché, j'ai rencontré pas mal de gens, de dessinateurs, avec qui je suis devenu ami, comme par exemple le scénariste de *Blacksad*, Juan Díaz Canales, et j'ai commencé à travailler sur la technique du layout. Beaucoup de mes collègues étaient épatés par le fait que je maîtrisais déjà très bien le style Disney et se disaient *« L'enfoiré, il a déjà préparé ses armes, c'est un pistonné. »* (rires). Cela dit, pour *Blacksad*, il y avait une intention très claire, c'était de faire quelque chose de graphiquement très réaliste, mais avec des animaux comme personnages. Pour moi, *Blacksad*, c'était le projet idéal : cet univers de polar animalier, c'était exactement ce que je désirais faire. C'est le pied total ! Lorsque les gens me demandent combien je ferai de tomes de *Blacksad*, je réponds toujours *« jusqu'à ce que les lecteurs en aient ras-le-bol »* car en ce qui me concerne, je ne suis pas près de me lasser.

Il y a dans* Blacksad *une manière particulière d'intégrer le langage cinématographique aux codes narratifs de la bédé. Je pense notamment au travelling arrière qui ouvre* Arctic-Nation*, d'autant plus percutant qu'il faut tourner la page pour découvrir le surprenant plan d'ensemble final...

Oui, le cinéma et la bédé sont très différents, ne serait-ce que dans l'impression d'immédiateté que peut créer le cinéma, mais ils se rejoignent par la manière de gérer le rythme de manière visuelle. Et c'est vrai qu'à la base, on souhaitait traiter *Blacksad* de façon cinématographique, parce que quand on met l'accent sur l'action pure, comme c'est le cas ici, on est obligé de se référer au cinéma. Le cinéma, c'est l'action. Bon, en plus de ça, c'est vrai que l'on souhaitait faire référence directement aux films noirs... Tout en traitant ça de façon très classique, avec des cadres très travaillés, des cases rectangulaires, où tout ce qui est important est montré dans les limites de la vignette... J'ai apprécié de pouvoir faire des cases « en cinémascope » car c'est un format très parlant.

La lumière semble très importante pour vous, dans le sens où elle est vraiment un élément narratif...

La lumière, c'était surtout une manière de recréer une ambiance assez réaliste. Tout comme les couleurs, ça pouvait aider à retranscrire les états d'âme, l'état d'esprit et les sentiments des personnages. Ainsi, cela permettait d'avoir une palette de couleurs assez large qui puisse différencier les séquences les unes des autres, pour mieux rythmer le récit. Et en même temps, sans s'interdire des contre-pieds, en inondant une scène inquiétante de couleurs chaleureuses, comme on avait pu le faire lors de l'entrevue du lézard avec son patron, dans le premier tome.

Certains ont attaqué* Blacksad *sur les clichés en rapport avec les différentes races d'animaux et leur catégorisation en tant que méchants ou gentils. Qu'en pensez-vous ?

Je m'en fous... On nous a reproché le fait que les reptiles soient tous des malfrats, alors que le lézard, dans le premier tome, est un personnage autour duquel se crée une empathie. Moi, je l'aime bien, c'est un loser, il est très touchant. Après, vous savez, avec mon scénariste, on pense que communiquer, raconter une histoire, c'est aussi jouer avec les clichés. Il y a un parti pris dans *Blacksad*, que nous n'avons pas inventé, qui vient des *Fables* de La Fontaine notamment. Et cette catégorisation animalière est aussi peu critiquable que le fait de concevoir un personnage classique de méchant, qui déjà, par son physique humain tourmenté, vous donne un a priori du rôle qu'il va jouer. Tout ça, c'est des clichés, avec lesquelles on peut jouer, comme on l'a fait par exemple en donnant un rôle de gangster à un cheval, alors qu'en général, c'est un animal plutôt noble. Si ça ne plaît pas à certaines personnes, tant pis.

Des projets ?

Je vais bientôt publier un portfolio de mes dessins, mais je me consacre avant tout à *Blacksad*. Là, on prépare le tome 3, qui prendra pour cadre le contexte de la Guerre Froide.

Propos recueillis par Arnaud BORDAS

COMPLÉTEZ VOTRE COLLECTION MAD MOVIES

29 Avoriaz 1984 / **Brainstorm** / **X-Tro** / «Les Demeures du Fantastique» / int. Joe Dante, Paul Naschy...

32 **La Compagnie des Loups** / **Dune** / **Greystoke** / **Rocky Horror Picture Show** /

40 **Highlander** / **Re-Animator** / **Link** / ***Chapeau Melon et Bottes de Cuir*** / «Hitchcock» / int. Christophe Lambert...

41 **House** / «Hitchcock» (suite) / int. Steve Miner, Sean S. Cunningham, Sergio Martino...

51 Avoriaz 1988 / **RoboCop** / **Opéra** / **Hellraiser** / **Hidden** / int. Paul Verhoeven...

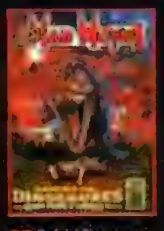
52 **Running Man** / **Hellraiser** / **Hidden** / **Prince des Ténèbres** / «Les films de Carpenter» / int. Donald Pleasence...

62 «ILM : La grande illusion» / **Batman** / **Re-Animator 2** / **RoboForce**...

63 Avoriaz 1990 / **Simetierre** / **Leviathan** / **Society** / **Re-Animator 2** / **Halloween 4**...

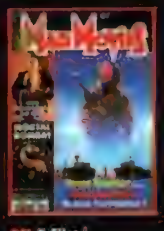
73 Spécial **Terminator 2** / **Rabid Grannies** / **Fisher King** / int. Terry Gilliam...

74 **Evil Dead 3** / **Rocketeer** / **Freddy 6** / **Hellraiser 3** / **T2**...



85 Spécial Dinosaures du **Monde Perdu** à **Jurassic Park** / int. Harryhausen, Phil Tippett...

86 **Demolition Man** / **Mask** / **L'Etrange Noël de Mr Jack** / **Accion Mutante**...

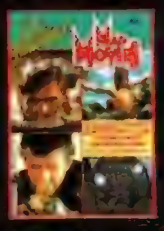


97 ***X-Files*** / **Waterworld** / **La Mutante** / les films d'Ed Wood / int. Chris Carter...

98 Dossier ***X-Files*** / **Johnny Mnemonic** / **Une Nuit en Enfer** / ***Hercule*** TV...

108 **Men in Black** / **Scream** / **Batman & Robin** / rétro **Godzilla** / int. Wes Craven...

109 **Volte/Face** / **Le Monde Perdu** / **Contact** / **Mimic** / **Vampires** / ***Millennium***...



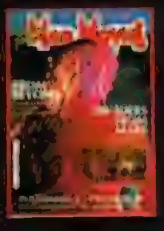
David Lynch / «Les Films après la bombe» / les séries de Gerry Anderson...

33 **Gremlins** / **Phenomena** / **2001 : L'Odyssée de l'Espace** / «Le Psycho-Killers» / int. Dario Argento, Joe Dante, H.G. Lewis...

34 Avoriaz 1985 / **Les Griffes de la Nuit** / **Dune** / **1984** / **Brazil** / int. Wes Craven...

36 **Re-Animator** / **Le Jour des Morts-vivants** / **Lifeforce** / **Planète Interdite** / «Le Péplum Fantastique» / int. Tobe Hooper, Stan Winston, Tom Savini...

37 **Mad Max 3** / **Legend** / dossier «Sang pour Sang 2ème» / int. Richey Scott...



42 **From Beyond** / **L'invasion Vient de Mars** / **Poltergeist 2** / **Rencontres du 3ème Type** / «La préhistoire au cinéma» / int. Brian Yuzna, Stan Winston...

43 Dossier **Aliens** / **Critters** / **Les aventures de Jack Burton** / «Les extra-terrestres au cinéma»...

44 **Massacre à la Tronçonneuse 2** / **Le Jour des Morts-vivants** / **Evil Dead** / ***Le Prisonnier*** / Stephen King / Klaus Kinski / «Les films horrifi-comiques»...

45 Avoriaz 1987 / **La Mouche** / **From Beyond** / **Jason le Mort-vivant** / int. Stuart Gordon...

46 **King Kong 2** / **Street Trash** /

53 «Zombies Story» / **Elmer** / **Aux Frontières de l'Aube** / int. Kathryn Bigelow, Frank Henenlotter...

54 **Bad Taste** / Le Marché du Film 1988 / «Les héros du Fantastique» / «vendredi 13, l'hécatombe» / int. Peter Jackson...

55 **Chinese Ghost Story** / **Le Blob** / **Roger Rabbit** / **Bad Taste** / «Freddy, le mythes» / «Empire : grandeur et décadence»...

56 **Freddy 4** / **Beetlejuice** / **Willow** / **Aux Frontières de l'Aube** / **Elvira** / les FX d'**Evil Dead 2**...

57 Avoriaz 1989 / **Le Blob** / **Invasion Los Angeles** / **Hellraiser 2** / **Faux-semblants**...

64 «Dossier Frankenstein» / **Cabal** / ***Freddy*** TV / **Basket Case 2** / **Frankenhooker**...

65 **Total Recall** / **Akira** / **Tremors** / **Halloween 4** / Lamberto Bava...

66 **RoboCop 2** / **Freddy 5** / **Highlander 2** / **Maniac Cop 2** / **Star Trek 5**...

67 **Total Recall** / **RoboCop 2** / **Dick Tracy** / **Sailor et Lula** / int. Verhoeven, Evan Kershner...

68 «Georges Lucas : la tête dans les étoiles» / **Les Tortues Ninja** / **Darkman** / int. Sam Raimi, Jeffrey Combs...

69 Avoriaz 1991 / **Cabal** / **Henry** / **Highlander 2** /

75 Avoriaz 1992 / **Tetsuo 1 & 2** / **Freddy 6** / **Le Sous-sol de la Peur**...

76 **Le Festin Nu** / **Hook** / **Brain Dead** / **La Famille Addams** / int. Cronenberg, Spielberg, Barry Sonnenfeld...

77 **Alien 3** / **Batman le Défi** / **Universal Soldier** / ***Indiana Jones*** TV / **Twin Peaks** / **Le Cobaye**...

78 Dossiers **Batman le Défi** & **Alien 3** / **Les Aventures d'un Homme Invisible** / **Star Trek 6**...

79 Dossiers «Vampires» / les FX de **Brain Dead** et **Evil Dead 3**...

80 Spécial «Stephen King» / int. carrière de Roger Corman et Rick Baker...

87 Gérardmer 1994 / **Evil Dead 3** / **L'Antre de la Folie** / Brian Yuzna...

88 Dossier «Loup Garou» / **Wolf** / tous les **Hurlements** / **Body Melt**...

89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman... / **Body Bags** / **The Crow** / la saga des **Baby Cart**...

90 **The Crow** / les séries ***X-Files***, ***Highlander*** et ***Batman*** / **Eraserhead**...

91 Dossier «Mangas» / **Wolf** / **Tetsuo** / **Mask** / **Ed Wood**...

92 **L'Etrange Noël de Mr Jack** / **Entretien avec un Vampire** / **Freddy 7** / Inoshiro Honda...

99 Gérardmer 1996 / **Seven** / **The Crow 2** / **L'Armée des 12 Singes**...

100 SPECIAL N°100 LES 100 MEILLEURS FILMS FANTASTIQUES DE MAD MOVIES... ***X-Files*** / **Toy Story**...

101 **Independence Day** / **Une Nuit en Enfer** / **Heavenly Creatures**...

102 N° SPECIAL ***X-Files*** / **Dangereuse Alliance** / **Planète Hurlante** / **Crash** / **Jung-Ha**....100 pages

103 **Independence Day** / **Multiplicity** / **Starship Troopers** / Toni Mark...

104 ***X-Files*** / ***Millennium*** / **L.A. 2013** / **Disjoncté** / int.

110 **Alien la Résurrection** / **Starship Troopers** / **X-Files le Film** / **Spawn**...

111 Gérardmer 1998 / **Starship Troopers** / **Postman** / **Souviens-toi... l'Eté Dernier**...

112 **Vampires** / **Gattaca** / **Le Loup-garou de Paris** / **Dark City** / **Halloween 6**...

113 **Godzilla** / **Dark City** / **Un Cri dans l'Océan** / **Wishmaster** / **Blade**...

114 **Scream 2** / **Armageddon** / ***X-Files*** / ***Millennium*** / **Las Vegas Parano** / **La Mutante 2**...

115 **Godzilla** / **X-Files le film** / **Truman Show** / **Small Soldiers** / «Rétro 90's»...

George Miller, Ruggero Deodato...

38 **Retour vers le Futur** / **La Chair et le Sang** / **Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?** / «Le fantastique australien» / int. Rick Baker...

39 Avoriaz 1986 / **Re-Animator** / **La Revanche de Freddy** / Roman Polanski / Richard Fleischer / «Le fantastique indonésien» / int. Stuart Gordon, Jack Sholder, Rick Baker, Michael Powell...

Démons 2 / **L'Exorciste** / «Les singes géants au cinéma»...

47 **Evil Dead 2** / **Freddy 3** / **Indiana Jones** / **Le Sixième Sens** / int. Michael Mann, Lloyd Kaufman...

49 **Hellraiser** / **Les Sorcières d'Eastwick** / «Superman, la légende» / «La série B américaine» / int. Joe Dante...

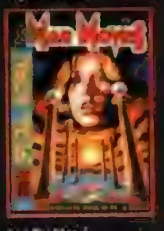
50 **RoboCop** / **Hidden** / **Les Maitres de l'Univers** / index des n°21 à 49 / int. Phil Tippett...

58 **Invasion Los Angeles** / **La Mouche 2** / **Munchausen** / Cronenberg : interview et dossier...

59 **Batman** / **Hellraiser 2** / **La Mouche 2** / la série TV ***Freddy***...

60 **Freddy 5** / **Re-Animator 2** / **Society** / **Abyss** / «Les méchants du fantastique»...

61 **Batman** / **Indiana Jones et la Dernière Croisade** / **Abyss** / «Le tour du monde des super-héros»...



Les **Feebles** / int. Clive Barker, Frank Henenlotter...

70 **Predator 2** / **Edward aux Mains d'Argent** / **Massacre à la Tronçonneuse 3** / **Akira** / ***Twin Peaks*** (série)...

71 **Terminator 2** / **Akira** / **Hardware** / **Ça** / **La Nuit des Morts-Vivants**...

72 **Les Feebles** / **RoboCop 3** / **Freddy 6** / dossier «**La Malédiction**» / int. Peter Jackson...

81 Avoriaz 1993 / **Dracula** / **Brain Dead** / **Candyman** / **Hellraiser 3** / **Evil Dead 3**...

82 **Fortress** / **Trauma** / ***Les Contes de la Crypte*** / int. carrière de Joe Dante...

83 **Last Action Hero** / **Necronomicon** / **Body Snatchers** / **Phantasm 3**...

84 **Jurassic Park** / int. carrière de George Romero et Dick Smith / ***Wild Palms***...

93 Gérardmer 1995 / **Stargate** / **L'Antre de la Folie** / **Freddy 7** / **Highlander 3**...

94 **Dellamore Dellamorte** / int. carrière de Tobe Hooper et John Carpenter...

95 **Ed Wood** / **Batman Forever** / **Freddy 7** / **Porco Rosso** / int. carrière de Fred Olen Ray...

96 **Judge Dredd** / **Tank Girl** / **Congo** / **Le Village des Damnés** / **The Kingdom**...

Carpenter, Martin Landau...

105 Gérardmer 1997 / **Mars Attacks !** / **Fantômes contre Fantômes** / **Ghost in the Shell** / **Lost Highway**...

106 **Star Wars édition spéciale** / **Le Maître des Illusions** / int. George Lucas, Clive Barker...

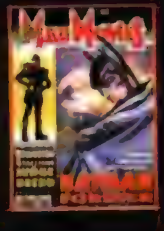
107 **Le Sème Elément** / **Alien la Résurrection** / **Hellraiser 4** / **Anaconda** / **Shining TV**...

116 **Blade** / **Halloween : 20 ans après** / ***Buffy*** / dossier «Séries TV»...

117 Gérardmer 1999 / **Star Wars Episode 1** / **Psycho** / **Virus** / **1001 Pattes**...

118 **Matrix** / **La Fiancée de Chucky** / **Cube** / «**Existenz**» / **Urban Legend** / dossier «Slashers»...

119 **Matrix** / **Wild Wild West** / **The Faculty** / **Mon Ami Joe** / «La série Z à la française»...



120 La Momie / Wild Wild West / Le 13ème Guerrier / Blair Witch / Vorace...

121 Star Wars Episode 1 / Hantise / Jin-Roh / Perfect Blue / Princesse Mononoke...

Mars / dossier «Killers: Superstars» / rétro Blair Witch...

126 X-Men / Le Pacte des Loups / Pitch Black / Destination Finale...

127 L'Homme sans Ombre / dossier

130 Le Seigneur des Anneaux / Le Couvent / Intuitions / dossier «Thalia»...

131 Le Retour de la Momie / Ghosts of Mars / Legend of Zu / dossier Momies / Pearl Harbor

125 A.I. / From Hell / The One / Dossier FX : les Robots au cinéma / Vin Diesel

136 Dossier Ghosts of Mars / Battle Royale / Le Voyage de Chihiro / Harry Potter / Chevalier

140 Dossier Avalon / Rollerball / Monstres & Cie / int. Dario Argento, Takashi Miike / «30 chefs d'œuvre oubliés»

141 Dossier Resident Evil /

143 SPÉCIAL SUPER-HÉROS 2 COUVERTURES AU CHOIX : SPIDERMAN OU BLADE 2. Dossier Spiderman / Dossier Blade 2 / Minority Report / Darkness / Metropolis / «L'esprit comic-book en 30 films»

146 Dossier Signes / Halloween resurrection / xXx / Terminator 3 / Kill Bill / Jeepers Creepers 2 / The Ring / Seijun Suzuki / int. carrière Jack Hill

147 Dossier Meurs un autre jour / Daredevil /

149 Dossier Générique 2003 / The Matrix Reloaded / Brocéliande / Le Cercle / Gangs of New York / Le Château dans le ciel / int. carrière José Mojica Marins

150 Dossier Dark Water / X-Men 2 /

122 Sixième Sens / La Fin des Temps / «Les 25 meilleurs films de travailleu...

123 Générique 2000 / Sleepy Hollow / Peur Bleue / Princesse Mononoke...

124 Scream 3 / Mission to Mars / Faust / Hypnose / *Resident Evil 3*...

125 Le Seigneur des Anneaux / Mission to

«L'homme invisible» / The Cell / Scary Movie / Gemini / rétro Hellraiser...

128 Blair Witch 2 / Donjons et Dragons / Planète Rouge / *San Ku Kai* / «Hommage à la Hammer»...

129 Spiderman / Le Pacte des Loups / Rollerball / Tomb Raider / dossier «Fromo...

132 Le Seigneur des Anneaux / Tomb Raider / Les bombes sexuelles du fantastique / dossier Jet Li

133 Final Fantasy / Jurassic Park 3 / La Planète des Singes / A.I. / poster Final Fantasy

134 La Planète des Singes / Vidocq / Avalon / Samourais / dossier Terry Gilliam

137 Rollerball / Monstres et Cie / The One / Peter Jackson : de 2 à A

138 Dossier Le Seigneur des Anneaux / Les Autres / 13 Fantômes / Générique 2002

139 Dossier From Hell / Spiderman / Versus / Donnie Darko / «Les différents visages de Jack l'Éventreur» / «Tokyo Undergrounds»

Le Voyage de Chihiro / Spiderman / Panic Room / «30 scènes inoubliables»

142 SPÉCIAL 30e ANNIVERSAIRE : 1972-2002, 30 ANS DE CINEMA FANTASTIQUE Star Wars Episode II / int. Tobey Maguire, Kirsten Dunst / L'Échine du diable / Femme Fatale...

145 Dossier Minority Report / Windtalkers / SimOne / Signes / Blood Feast 2 / int. carrière Ray Harryhausen

144 Men in Black 2 / Le Règne de feu / Brocéliande / Jeepers Creepers / Jason X / Arac Attack / Requiem / Mes chers voisins / «Les 30 revers assumés»

X-Men 2 / Hulk / Harry Potter et la chambre des secrets / Spider / Osamu Tezuka / int. carrière Herschell Gordon Lewis

148 Dossier Les Deux tours / Re-Animator 3 / Spy Kids 2 / Cradle of Fear / Resurrection of the Little Match Girl / Les Larmes du tigre noir / Le cinéma Thaïlandais / int. carrière Sergio Solima

Hulk / The League of Extraordinary Gentlemen / Solaris / Cabin Fever / Leeches / Speed Demon / Darkness Falls / Scarecrow / Les fantômes japonais / int. carrière Larry Cohen

Hors-Série n°1 John Carpenter

Hors-Série n°2 Peter Jackson

BON DE COMMANDE

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez votre commande, accompagnée de votre règlement (chèque à l'ordre de **Mad Movies/CPF** ou formule de débit par carte bancaire), à l'adresse suivante : **D.I.P. - Mad Movies. 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19** (Ligne spéciale abonnements et anciens numéros Tél. : 01 44 84 85 29)

Chaque exemplaire : 4,80 € (3,80 € + 1 € de participation aux frais d'envoi). Frais de port gratuits à partir de 4 numéros commandés. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (*Mad Movies* n°1 à 28, 30, 31, 35, 43, 46 et 64 : épuisés). Pour l'étranger : **5,00 €** par exemplaire. Attention, nous n'acceptons que le paiement direct par carte bancaire ou par mandat international. **Hors-série n°1 Carpenter et n°2 Jackson.** France : **7,00 €** par exemplaire (participation aux frais de port inclus). Dom-Tom et étranger : **9,00 €** par exemplaire (participation aux frais de port inclus).

Oui, je désire recevoir les numéros de **Mad Movies** entourés dans le tableau ci-contre (cerclez les numéros commandés) :

Je règle par : ☐ chèque ☐ carte bancaire ☐ mandat lettre

NOM ..... PRÉNOM .....

ADRESSE .....

CODE POSTAL ..... VILLE .....

PAYS .....

Date d'expiration ..... Mois/Année

Date et signature obligatoires

VOIR LE SOMMAIRE DE CHAQUE NUMÉRO SUR www.mad-movies.com, RUBRIQUE ANCIENS NUMÉROS.

MAD MOVIES										
29	32	33	34	36	37	38	39	40	41	42
43	44	45	46	47	49	50	51	52	53	54
55	56	57	58	59	60	61	62	63	65	66
67	68	69	70	71	72	73	74	75	76	77
78	79	80	81	82	83	84	85	86	87	88
89	90	91	92	93	94	95	96	97	98	99
100	101	102	103	104	105	106	107	108	109	110
111	112	113	114	115	116	117	118	119	120	121
122	123	124	125	126	127	128	129	130	131	132
133	134	135	136	137	138	139	140	141	142	143 couverture Spiderman
143 couverture Blade II	144	145	146	147	148	149	150			

☐ Hors série n°1 John Carpenter

☐ Hors série n°2 Peter Jackson

Conformément à la loi informatique et Libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. De votre côté, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de cocher la case ci

MAL RASÉ, LE CIGARE À LA BOUCHE ET TOUT HABILLÉ DE NOIR, LE HÉROS, JUCHÉ SUR SON CHEVAL, SE DIRIGE VERS UN PETIT VILLAGE OÙ SÉVIT UN GROUPE DE HORS-LA-LOI... EN À PEINE QUELQUES PETITS DÉTAILS, LE COW-BOY DE **CESUR** S'IMPOSE IMMÉDIATEMENT COMME UN FRÈRE DU CLINT EASTWOOD PÉRIODE ITALIENNE. DE FAIT, SI LE WESTERN EST BEL ET BIEN À LA BASE UN GENRE AMÉRICAIN - LE SEUL QUE L'ON PUISSE QUALIFIER D'HISTORIQUE LÀ-BAS - LORSQUE LES PRODUCTEURS ET RÉALISATEURS TURCS SE MIRENT À TOURNER LEURS PROPRES WESTERNS AU MILIEU DES ANNÉES 60, L'INFLUENCE FORMELLE PROVENAIT BIEN PLUS DE CINÉCITTA QUE DE HOLLYWOOD (1). VOYAGE AU PAYS D'UN GENRE MÉTISSÉ POUR INAUGURER CETTE NOUVELLE RUBRIQUE SUR LES CINÉMATOGRAPHIES EXTRÊMES LES MOINS DÉFRICHÉES.

Westerns Döners

Le cinéma populaire turc, qui connut de très beaux jours dans les années 60 et 70, s'intéressa à tous les genres qui faisaient alors recette un peu partout ailleurs en Europe : le film d'espionnage, le film de guerre, d'action, d'érotisme, fantastique, d'horreur et même d'arts martiaux ! Le western ne fut bien sûr pas en reste à cette époque où les « hommes vachers » dominaient le haut des affiches de presque toutes les villes du monde et où nombre de productions italiennes remplissaient les salles de Turquie.
Si les westerns döners sont avant tout de petites productions sans beaucoup de moyens (on est même souvent bien loin de ce qui se fait en Italie), ils ne sont pas pour autant risibles ou ridicules, comme beaucoup pourraient le penser au premier abord. Car même sans le sou, ces films réussissent à se tenir, que ce soit par le jeu des acteurs (de nombreuses grandes stars locales ont endossé le costume de cow-boy), la photographie, des scénarios efficaces ou encore la musique. Car faute d'argent, les producteurs turcs avaient recours au pillage de BO d'autres films, comme **Il était une fois dans l'Ouest** et autres classiques du même acabit. Comment alors ne pas tomber sous le charme d'une production où l'on entend le célèbre *Homme à l'Harmonica* !

PRÉMICES

Les premiers westerns locaux commencèrent à être « largement » produits à partir de 1967. Néanmoins, le genre n'était pas totalement nouveau à l'époque. Ainsi **On Korkusuz Adam** (**Dix hommes sans peur**, 1964), de Tunç Basaran, offre l'une des premières incursions dans le genre – et l'un des premiers rôles clefs du grand Yilmaz Güney (2). Même si **On Korkusuz Adam** n'est pas à proprement parler un western – le film se passe bel et bien dans les années 60, l'histoire n'en est pas moins une adaptation des **7 mercenaires** de John Sturges (basé lui même, rappelons-le, sur **Les 7 Samouraïs** de Kurosawa) et offre plusieurs scènes qui se réfèrent directement au genre, que ce soit dans l'attitude ou les pauses des personnages. À ce niveau, le rôle tenu par Güney, qui joue un homme silencieux portant nonchalamment un chapeau très western, est exemplaire. Et puis, n'oublions pas la jaquette de la réédition vidéo, qui ne laisse que peu de doute sur son orientation.
Le premier film à affirmer clairement sa parenté avec le western arriva cependant quelques années plus tard. Réalisé en 1966 par Yilmaz Atadeniz, le pape du bis local, **Covboy Ali** n'est pas, là encore, un pur western dans le sens traditionnel du terme. Car même si le héros s'habille dans le plus pur style far west, l'action se passe bel et bien durant les années 60. Le film suit l'arrivée de Ali (Yilmaz Güney) dans une riche famille spécialisée dans l'élevage de vaches. Grâce à une marque (faite au fer rouge) dans son dos, Ali réussit à se faire passer pour le fils de la famille – ce qui conduit leur fille, donc sa sœur, au bord du suicide, vu qu'elle vient de

coucher avec lui. En fait, Ali est de connivence avec une bande de hors-la-loi qui sèment la terreur dans la région...

L'INVASION COMMENCE

L'année suivante, le western se met à envahir les cinémas locaux, avec en tête l'adaptation locale d'un héros italien, Ringo, qui tiendra le haut de l'affiche dans trois films. L'autre série phare de l'époque concernera là aussi, la réutilisation d'un autre héros, cette fois-ci originaire d'outre Atlantique, **The Lone Ranger**, que l'on retrouvera dans une série de films mettant en scène un, puis plusieurs, cow-boys

Ci-contre : Sehvet du touche à tout Tun Basaran.
Ci-dessous : Çeko un gros hit au box office ; un exemple de l'influence italienne, Zagor, tiré du fumetti du même nom.

Page de droite : en haut, le western döner dans toute sa splendeur, Kanun Adami.
En dessous : Her Kursuna Bir Ölü avec Irfan Atasoy, un habitué du bis turc ; quatre films avec Yilmaz Güney : Yedi Belalilar, qu'il réalise et écrit, Çirkin Ve Cesur qu'il écrit aussi, le pré-western On Korkusuz Adam et le tout premier western turc, Covboy Ali ; l'icone du western italien Ringo se retrouve aussi tête d'affiche en Turquie dans Ringo Kid - Kanunsuz Kahraman avec le karatéka-acteur Cüneyt Arkin.
Au milieu : The Lone Ranger n'est plus tout seul dans Maskeli Besler.

masqués, Maskeli Besler, dont les deux premiers épisodes seront mis en scène de nouveau par Yilmaz Atadeniz.
Le western turc, même s'il peut se servir de figures étrangères, reste en principe profondément ancré dans la vie sociale de la Turquie. **Cesur** (alias **Çirkin Ve Cesur**, réalisé par Nazmi Özer en 1971) en est un bon exemple, avec ses personnages habillés traditionnellement (ainsi que d'autres, bien entendu, en cow-boys et d'autres encore en pattes d'eph' !) et ses femmes aux cheveux cachés dans des foulards.
Un petit village vit sous le joug d'un riche propriétaire et de ses hommes qui font régner leur loi, enlevant les femmes pour en abuser sexuellement. Lorsqu'une petite vieille ose se lever face à la tyrannie, elle est emmenée

manu militari en prison. Arrive alors un étranger sur son cheval (Yilmaz, sur une musique de Morricone !), qui offre de l'eau, au travers des barreaux, à la pauvre femme assoiffée. Plusieurs hommes de mains ne tardent pas à arriver, mais l'étranger leur colle une raclée avant de les enfermer. Alors qu'il s'apprête à reprendre son chemin, une partie de la population le supplie de rester pour les aider à lutter. Après hésitation, il accepte et se met à organiser la rébellion.
Si Yulmaz Güney, qui joue là l'un de ses derniers rôles de cow-boys, est on ne peut plus charismatique dans son uniforme noir, il n'est pas le seul à éclairer ce petit film. De nombreuses scènes de violence – dont une plutôt brutale, où une femme attachée à une croix se fait froidement abattre de plusieurs coups de feu dans le ventre – et de sexe contribuent aussi largement à maintenir notre intérêt en éveil.

EUROWESTERNS

Le sexe et la violence que l'on peut retrouver dans les westerns turcs proviennent directement de l'influence du voisin italien. Mais les liens avec le western spaghetti ne sont pas non plus uniquement d'ordre scénaristique ou stylistique. Certains films bénéficient aussi d'apports financiers italiens – une tendance qui s'accentuera dans le cinéma local durant les 70's et 80's. À ce titre, on remarquera notamment **Küçük Kovboy** (1973), réalisé par l'italien Guido Zurli, dont l'histoire est celle d'une femme qui engage un chasseur de primes alcoolique pour libérer son fils, kidnappé par un gang de hors-la-loi. À noter à la tête du casting, la B star numéro un de Turquie, Cüneyt Arkin, un acteur sur lequel on reviendra aussi bientôt dans ces pages.
Si les productions cinématographiques étrangères offrent une large source d'inspiration au Western Döner, elles ne sont pas pour autant les seules. Les scénaristes turcs vont aussi puiser dans l'univers de la BD pour créer leurs histoires. Et pas n'importe quelle BD : *Lucky Luke*, le célèbre cowboy qui tire plus vite que son ombre ! **Red Kit** (Aram Gülyüz, 1970) et sa suite **Atini Seven Kovboy – Red Kit Daltonlara Karsi** (idem, 1974) sont ainsi basés sur les aventures du cowboy inventé par Morris et de ses démêlés avec les sournois Dalton. **Atini Seven Kovboy** marquera aussi la fin de l'ère du western en Turquie, fermant la page d'un mini cyle qui aura compté au final une quarantaine de productions...

Julien SÉVÉON

(1) Même si l'on ne peut pas nier l'influence de Hollywood pour autant. Ainsi, **Maskeli Besler**, un western à succès qui connut plusieurs suites, est basé sur le célèbre **Lone Ranger** américain.
(2) Sans aucun doute, le plus grand acteur turc, connu plus tard en Occident grâce à son film **Yol**. Un homme au parcours fascinant, sur lequel on reviendra en profondeur dans un prochain Terra Incognita

ET POUR QUELQUES WESTERNS DÖNERS DE PLUS...
(FILMO ADDITIVE)

1967
Ringo Kid - Kanunsuz Kahraman (Zafer Davutuglu)
Ringo Gestapoya Karsi (Cevat Okçugil)
Ringo Kàzim (Türker Inanoglu)
Devlerin Intikami (Feyzi Tuna)
Cifte Tabancali Damat (Nuri Ergün)
Cango Korkusuz Adam, Ölum Süvarisi (Remzi Jöntürk)
Kader Bagi (Türker Inanoglu)

1968
Maskeli Besler (Yilmaz Atadeniz)
Maskeli Beslerin Dönüsü (Yilmaz Atadeniz)

1969
Maskeli Süvari'nin Dönüsü (Kayahan Arikan)
Maskeli Süvari Tom Miks'e Karsi (Kayahan Arikan)
Ringo Vadiler Aslani (Yilmaz Atadeniz)

1970
Çeko (Çetin Inanç)
Bir Çuval Para (Yücel Uçanoglu)
Kanun Kaçaklari - Zalo (Yilmaz Duru)
Yedi Belalilar (Yilmaz Güney)
Red Kit (Aram Gülyüz)

1971
Bati'dan Gelen Adam (Savas Esici)
Cilali Ibo Teksas Fatihi (Osman F. Seden)
Her Kursuna Bir Ölü (Mehmet Aslan)
Hey Amigo Sartana (Nuri Akinci)
Hey Amigo : Bes Altin Mezar (Nuri Akinci)
Ipi Boynunda Bil (Ferdi Merter)
Namus Ve Silah (Ertem Göreç)
Kizgin Yabanci (Yavuz Figenli)
Belahlar Sehri (Ahmet Sert)
Profesyoneller (Yavuz Yalink'liç)
Zapata (Melih Gülgen)
Safakta Silah Sesleri (Semih Evin)
Korkusuz Kaptan Swing (Tunç Basaran)

1972
Kanun Adami (Yilmaz Duru)
Son Düello (Nuri Akinci)
Ölmer Var Dönmek Yok (Yilmaz Atadeniz)
Sehvet (Tunç Basaran)
Günese Kan Siçradi (Ahmet Ündag)
Tom Braks - Seytan Tirnagi (Taner Oguz)

1973
Dag Kurdu (Çet'n Inanç)

UNCUT MOVIES présente LES FILMS GORE LES PLUS FOUS DE LA PLANÈTE !

Attention film choc ! Profondément dérangeant, incroyablement violent et complètement déroutant, le nouveau film d'Eric Stanze SCRAPBOOK ne pourra pas vous laisser indifférent. Peut-on vraiment tout montrer au cinéma ! I PISS ON YOUR GRAVE vous apportera certainement des éléments de réponse...

En raison de scènes de violences physiques et sexuelles extrêmes, ce film est déconseillé aux moins de 16 ans et aux personnes sensibles.

TERROR TOONS compte parmi les films les plus barges jamais réalisés à ce jour ! Joe Castro, responsable des effets spéciaux de BLOOD FEAST 2, signe ici une œuvre démentielle destinée indiscutablement au statut de film culte ! TERROR TOONS est présenté dans une édition collector comprenant plus de 30 minutes de bonus !

SITE INTERNET http://pageperso.aol.fr/UNCUTMOVIES

Bon de commande à retourner à : UNCUT MOVIES - 53, rue du faubourg Madeleine 45000 ORLÉANS
Tél. 02.38.43.06.57 - Fax 02.38.43.94.82 - e-mail UNCUTMOVIES@aol.com

OFFRE SPÉCIALE : 22,50 € la cassette - FRAIS DE PORT : 1 à 3 K7 - 5 € ; 4 K7 et plus - PORT GRATUIT !

- ❑ PSYCHO SISTERS
- ❑ DECAMPITATED
- ❑ ANGEL OF DEATH*
- ❑ SKINNED ALIVE
- ❑ I PISS ON YOUR GRAVE**
- ❑ THE DEAD NEXT DOOR
- ❑ BACK FROM THE DEAD
- ❑ BLACK PAST
- ❑ FANTOM KILER 2*
- ❑ TERROR TOONS
- ❑ THE NECRO FILES*
- ❑ THE BURNING MOON
- ❑ PSYCHOS IN LOVE
- ❑ FLESH EATING MOTHERS
- ❑ PREMUTOS
- ❑ REDNECK ZOMBIES
- ❑ FANTOM KILER*
- ❑ THE DARKNESS BEYOND
- ❑ INFANTRY OF DOOM
- ❑ SCRAPBOOK*
- ❑ PARTS OF THE FAMILY
- ❑ DEMONIUM

*Déconseillé : *aux moins de 16 ans - **aux moins de 18 ans. Contient des scènes érotiques explicites.*

Je désire recevoir les cassettes cochées (VHS/SECAM) et ci-joint mon règlement de _____ € par ❑ chèque ou ❑ mandat cash à l'ordre de UNCUT MOVIES.

Nom : _____ Prénom : _____

Adresse : _____

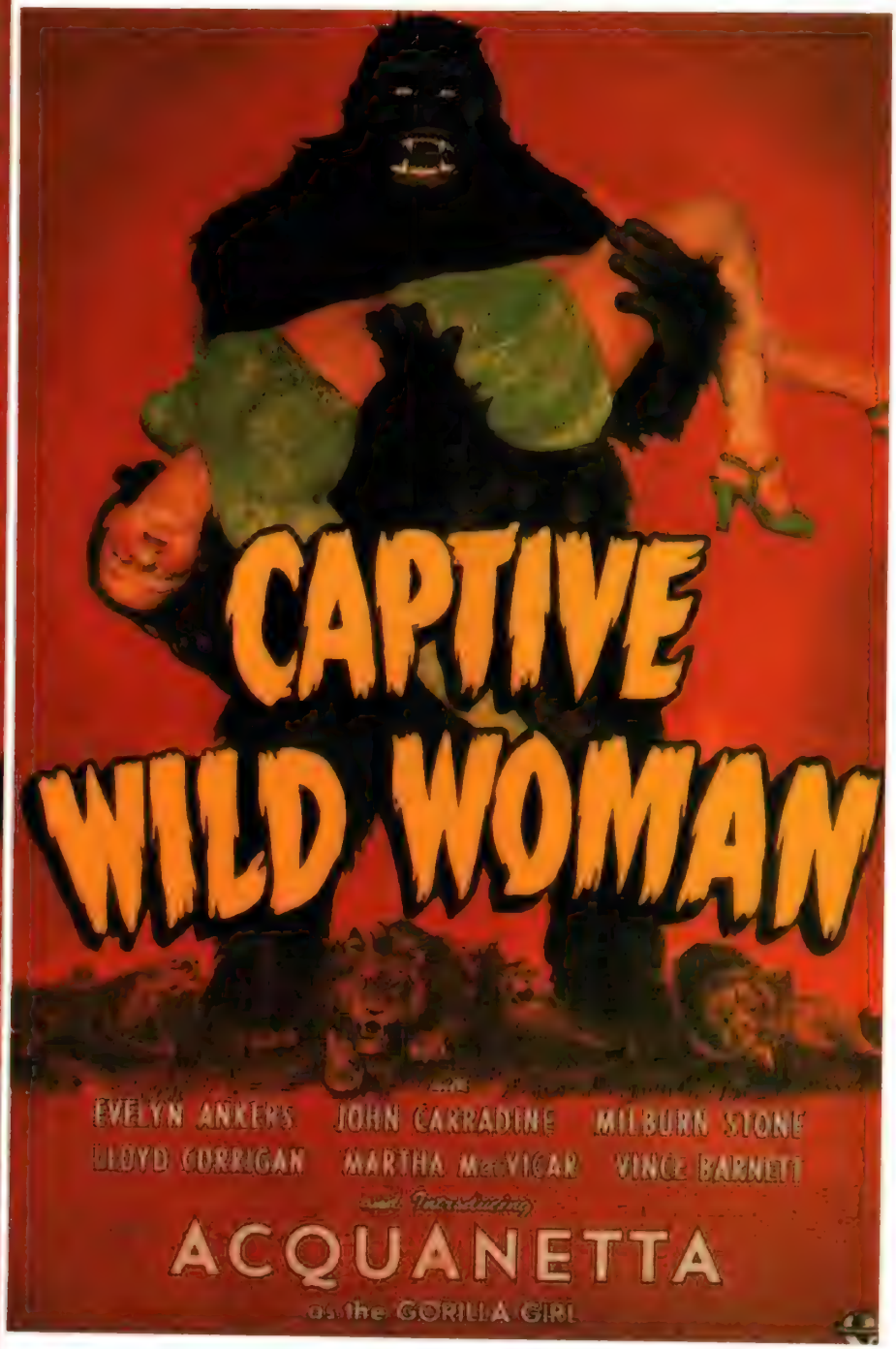
Code Postal : _____ Ville : _____

Pour l'étranger, mandat international uniquement. Tous nos films sont présentés dans leur version intégrale, en VOSTF et réservés à un public averti. Livraison sous 10 jours environ en colissimo suivi.

Fantastic guide

PAR JEAN-PIERRE PUTTERS

CHAPITRE 39



MODE D'EMPLOI

Les films sortis en France figurent toujours sous leur titre français (suivis du titre original en caractères gras). À l'inverse, les titres inédits en salles mais parus à la vidéo conservent leur titre original.

En règle générale, nous n'avons pas retenu les films d'animation, sauf à de rares exceptions. De même, nous avons souvent omis les séries TV, sauf dans le cas d'une exploitation commerciale où le distributeur a concentré ou bien regroupé divers épisodes de façon à en faire un long-métrage. Pour ce qui concerne les serials, nous tâcherons de traiter les plus représentatifs du genre sans chercher là encore la parfaite exhaustivité.

Par ailleurs, nous indiquons le plus souvent les titres vidéo des films, mais seulement quand ceux-ci diffèrent de leur titre d'exploitation sur nos écrans, ou dans le cas d'une production inédite en salles. Enfin, un titre fourni entre parenthèses ne correspond pas à une sortie précise, mais représente la traduction d'un titre étranger, parfois peu compréhensible pour le lecteur, par exemple dans le cas de films turcs, indonésiens, japonais, argentins, etc. Une traduction anglaise le plus souvent, dans la mesure où l'œuvre est parfois connue ainsi, après son passage dans des festivals ou par diverses mentions dans les revues spécialisées. Et, à propos de magazines spécialisés, nous avons le plus souvent signalé la référence pour chaque film déjà chroniqué dans Mad Movies.

CAP SUR LES ETOILES

SPACE CAMP. 1986. RÉAL.: HARRY WINER. SCÉN.: PATRICK BAILEY, LARRY B. WILLIAMS. INT.: LARRY B. FOX, BARRY PRIMUS, KATE CAPSHAW, KELLY PRESTON, TOM SKERRITT, TATE DONOVAN. PROD.: PATRICK BAILEY, WALTER COBLENZ, ABC MOTION PICTURES, TWENTIETH CENTURY FOX. DISTR.: GAUMONT. USA.

Au camp d'entraînement d'Huntsville, de jeunes recrues suivent un stage d'été pour futurs astronautes, mais se retrouvent largués dans l'espace par la faute d'un robot ayant trop pris à la lettre le désir du plus jeune d'arpenter le cosmos. À bord, l'ambiance baisse à mesure que les ennuis défilent : les communications cessent, l'oxygène manque, le retour paraît impossible, mais heureusement tout finira bien dans le meilleur des mondes américains possible, tant le film tient à célébrer les vertus héroïques, le dépassement de soi et le travail d'équipe. Difficile pourtant de garder son calme devant tant d'invraisemblances, de vannes teenagerisantes, de péripéties téléphonées et d'allusions serviles à la NASA, qui a sûrement commandité l'opération. Ne parlons pas des effets spéciaux laborieux et de la non performance des acteurs, que seul le robot parvient à dépasser dans la naiserie tendance sitcom. Les amateurs de SF ringarde sont priés de se reporter à leur tintinabulesque *Objectif Lune* habituel.

CAPE CANAVERAL MONSTERS

1960. RÉAL. ET SCÉN.: PHIL TUCKER. INT.: SCOTT PETERS, LINDA CONNELL, JASON JOHNSON, FRANK SMITH, KATHERINE VICTOR, BILLY GREENE, CHUCK HOWARD. PROD.: RICHARD GREER, CCM. USA

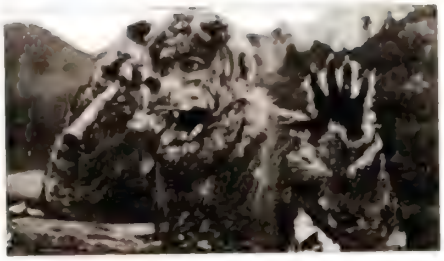
Phil Tucker, qui détenait la palme de la ringardise science-fictionnelle depuis son stupéfiant **Robot Monster** (un alien nounours avec aquarium sur la tête y traquait les derniers survivants terriens), décide de remettre son titre en jeu face à son plus sérieux rival, l'insurmontable **Plan Nine From Outer Space**. Arguant que l'échec de **Robot Monster** provenait du mauvais script de Wyatt Ordung, il rédige lui-même cette histoire d'invasion extra-terrestre où deux boules de lumière prennent possession des corps d'un couple de Terriens pour mieux saboter le programme de recherche spatial américain. Hélas, le budget de 75 000 dollars limita les effets spéciaux à des bandes d'actualité de lancement de missiles, tandis que l'appareil de transmission des aliens ressemble à s'y méprendre à une simple boîte en carton. Comme disait récemment un critique, « *Good for a few laughs, but nothing else* » ! Trop énervé par ce nouvel échec, Phil Tucker abandonna la mise en scène. C'est peut-être mieux comme ça…

Katherine Victor et Jason Johnson, les visiteurs de Cape Canaveral Monsters.

LA CAPERUCITA ROJA

1959. RÉAL.: ROBERTO RODRIGUEZ. SCÉN.: FERNANDO MORALES ORTIZ, RICARDO GARIBAY, RAFAEL GARCIA TRAVESI. INT.: MANUEL « LOCO » VALDES, MARIA GARCIA, EL ENANO SANTANON (RAFAEL MUNOZ), GUILLERMO ALVAREZ BIANCHI, BEATRIZ AGUIRRE. PROD.: PELICULAS RODRIGUEZ. MEXIQUE.

En 1959, Le producteur Roberto Rodriguez se lance dans une série de contes propres à désorienter un public non averti. Les animaux parlent, et sous leur costume assez grossier apparaissent aisément la bouche et les yeux des interprètes, tandis que les autres personnages poussent volontiers la ritournelle. Ce premier récit reprend ni plus ni moins la trame du Petit Chaperon Rouge, jouée par une fillette de dix ans, Maria Garcia, tandis que Manuel Valdes, frère du comique Tin Tan, assure le rôle du



La Caperucita Roja : Manuel « Loco » Valdes en grand méchant loup.

méchant loup, aux côtés de son complice El Zorillo (le nain Rafael Munoz, dit Santanon, apparu dans de nombreuses productions fantastiques). L'Américain K. Gordon Murray distribuera la plupart de ces contes aux États-Unis, coupant certaines scènes et triturant le métrage, jusqu'à faire sauter le générique mexicain. Une pratique hélas assez courante aux USA. Il avait de même massacré le montage de **La Vengeance de la momie**, lui infligeant notamment une musique rock'n roll pour le moins inattendue.

CAPERUCITA Y SUS TRES AMIGOS

1959. RÉAL.: ROBERTO RODRIGUEZ. SCÉN.: RAFAEL A. PEREZ, ROBERTO RODRIGUEZ. INT.: MARIA GARCIA, EL ENANO SANTANON, MANUEL « LOCO » VALDES, EDUARDO ALCARAZ BEATRIZ AGUIRRE, CONSUELO GUERRERO DE LUNA. PROD.: PELICULAS RODRIGUEZ. MEXIQUE.

Deuxième volet des aventures du Petit Chaperon Rouge sauce mexicaine. Le loup, devenu gardien du village, et son compagnon, El Zorillo Apestoso (dit le vaurien), vont cette fois tirer la fillette des griffes de sorcières apparues dans le secteur. La comédie, toujours présente, laisse souvent le pas à l'aspect obscur des contes de fées, avec ses caractères perfides et ses événements tragiques, comme ici la mort de la grand-mère, rescapée du précédent épisode, dans lequel d'ailleurs personne ne succombait. Roberto Rodriguez reviendra à la comédie pure dès le film suivant et dans ses deux suites, **Gato Con Botas** (1960) et **Los Espadachines de la Reina** (1961).

CAPERUCITA Y PULGARCITO CONTRA LOS MONSTRUOS

1959. RÉAL.: ROBERTO RODRIGUEZ. SCÉN.: FERNANDO MORALES ORTIZ, ADOLFO TORRES PORTILLO. INT.: CESAREA QUEZADAS, JOSÉ ELIAS MORENO, MARIA GARCIA, MANUEL « LOCO » VALDES, EL ENANO SANTANON, QUINTIN BULNES. PROD.: PELICULAS RODRIGUEZ MEXIQUE.

Troisième opus des contes à la Tonton Rodriguez, qui multiplie les personnages, bons et méchants, tout en s'inspirant du **Magicien d'Oz** et même de **Blanche-Neige et les sept nains** (pour le rôle de la reine sorcière). Cette fois, les héros habituels s'allient à Pulgarcito (autrement dit « Le Petit Poucet », joué par Cesareo Quezadas, déjà présent dans le **Pulgarcito** réalisé l'année précédente par René Cardona). Ils vont devoir affronter une ribambelles de monstres, créés ou bien capturés par la méchante sorcière : ogre, ours, homme-tigre, dragon miniature, vampire, frères siamois, homme à la tête pointue, rats humains, créature de Frankenstein, bossu, monstre insectoïde, plus le robot (beau !) déjà aperçu dans **La Momia Azteca Contra El Robot Humano** tourné deux ans plus tôt. L'inévitable K. Gordon Murray, fossoyeur patenté du cinéma mexicain, adaptera la chose et coupera dans le vif pour retirer le tout aux USA, **Tom Thumb and Little Red Hiding Hood**.

LE CAPITAINE NEMO ET LA VILLE SOUS-MARINE

CAPTAIN NEMO AND THE UNDERWATER CITY. 1969. RÉAL.: JAMES HILL. SCÉN.: PIP BAKER, JANE BAKER, R. WRIGHT CAMPBELL, D'APRÈS JULES VERNE. INT.: ROBERT RYAN, CHUCK CONNORS, NANETTE NEWMAN, LUCIANA PALUZZI, BILL FRASER, KENNETH CONNOR. PROD.: BERTRAM OSTRER, OMNIA FILMS. DISTR.: MGM. GB.

Naufragés après une tempête, six personnages se font secourir par le Capitaine Nemo à bord de son Nautilus, puis transporter dans une ville sous globe à mille mètres de profondeur, Templemer. Les décors et les trucages prennent aussitôt le pas sur le script, avec la magnifique visite des lieux, le combat contre un requin géant, la machine capable de changer la roche en or pur, et enfin l'irruption d'une plie mutante gigantesque coursée par le Nautilus, ceci avant la fuite des héros promettant de ne pas révéler au monde l'existence de cette cité sous-marine vivant en parfaite autarcie.

Le Capitaine Nemo et la ville sous-marine : on a retrouvé le Nautilus !

Capitaine Sinbad : Guy Williams sur le coup...

CAPITAINE SINBAD

CAPTAIN SINBAD. 1963. RÉAL.: BYRON HASKIN. SCÉN.: SAMUEL B. WEST (IAN MCLELLAN HUNTER), HARRY RELIS (GUY ENDORE). INT.: GUY WILLIAMS, HEIDI BRUHL, MARGARET JAHNEN, PEDRO ARMENDARIZ, GEOFFREY TOONE, JAMES DOBSON. PROD.: FRANK KING, HERMAN KING. DISTR.: MGM. USA.

Comédie arabisante et féérique sur le thème rebattu du vilain désireux d'épouser la jolie princesse pour mieux accaparer le pouvoir. Dieu merci, Sinbad n'est pas d'accord, et après les quelques péripéties d'usage (lutte contre des oiseaux géants, monstre invisible, dragon à douze têtes cracheur de feu), il abat le tyran, invincible car son cœur, séparé du corps, reposait jusqu'ici au sommet d'une tour imprenable (et donc aussitôt prise par Sinbad...). Aux côtés d'un Guy Williams encore moins concerné que dans les ***Zorro*** de l'écurie Disney, Pedro Armendariz, en méchant, et Abraham Sofaer, en magicien hystérique, volent la vedette et jouent en surcharge, tirant le sujet vers la bouffonnerie. Quant aux trucages de Tom Howard, Lee Zavitz et Augie Lohman, ils déçoivent un brin et font déjà regretter **Le Septième voyage de Sinbad**, dont les auteurs s'inspirent ici de façon flagrante.

EL CAPITAN MANTARRAYA

1969. RÉAL. ET SCÉN.: GERMAN VALDES. INT.: GERMAN VALDES, NATHANAEL LEON, CHANO URUETA, RAMON VALDES, MANUEL "LOCO" VALDES, MARIO ZEBADUA, IVONNE GOVEA, ROSALIA JULIAN. PROD.: GERMAN VALDES, GERMAN VALDES FILMS. MEXIQUE.

Le comique Tin Tan passe à la réalisation et mobilise une partie de sa famille, dont ses frères Ramon et Manuel, pour cette comédie fantastique destinée aux tout jeunes enfants. Le capitaine Mantarraya est un vantard qui raconte à qui veut l'entendre des récits maritimes féériques où interviennent pieuvre géante, sirène, sorcière et autres monstres marins. Nathanael Leon, le catcheur, se fit longtemps appeler Nathanael Leon Frankenstein dans une foule de bandes fantastiques mexicaines, Chano Urueta se spécialisa dans les récits d'épouvante et de lutteurs masqués, quant à Tin Tan, il joua dans plus de 100 films, parodiant les genres et détournant les titres à plaisir : **El Fantasma de la Opereta**, **La Marca del Zorillo**, **Los Mil et Una Noches**, **Simbad el Mareado**, **La Casa del Terror**, **El Vizconde de Montecristo**, **Tintanson Crusoe**, etc.

CAPRICORNE ONE

1978. RÉAL. ET SCÉN.: PETER HYAMS. INT.: ELLIOTT GOULD, KAREN BLACK, JAMES BROLIN, SAM WASTERTON, O. J. SIMPSON, HAL HOLBROOK, BRENDA VACCARO. PROD.: PAUL N. NAZARUS III, LEW GRADE, ASSOCIATED GENERAL FILMS. DISTR.: SNC/COLINE. USA.

Anticipation politique décrivant bien le rôle de la propagande dans les projets de conquête spatiale, de la période de la Guerre Froide jusqu'aux années soixante-dix. À travers l'exploration imaginaire de la planète Mars reconstituée sur Terre par les Américains pour ne pas perdre la face, puis la fuite des pseudos astronautes dans la nature, le script passe de la SF au récit d'espionnage, voire au survival, toujours haletant, toujours tragique. Même si un humour assez noir vient çà et là tempérer le propos du film, rappelant aux naïfs qui ne le savait pas encore comment la raison d'état prime toujours sur le sort de l'individu.

Capricorne One et son imposture médiatique...

CAPTAIN AMERICA

1944. RÉAL.: JOHN ENGLISH, ELMER CLIFTON. SCÉN.: ROYAL COLE, RONALD DAVIDSON, BASIL DICKEY, JESSE DUFFY, HARRY FRASER, GRANT NELSON, JOSEPH POLAND. INT.: DICK PURCELL, LIONEL ATWILL, CHARLES TROWBRIDGE, LORNA GRAY, JOHN DAVIDSON. PROD.: WILLIAM J. O'SULLIVAN, REPUBLIC PICTURES. USA.

Dick Purcell lève la jambe dans le serial de 1944.

En quête de héros durant la Seconde Guerre Mondiale, les États-Unis s'inventent au début des années quarante quelques figures emblématiques qui portent les noms de Captain Marvel, Dan Barton (du serial **The Secret Code**), Captain Midnight, Spy Smasher, ou ce Captain America au costume rappelant le drapeau américain pour mieux titiller la fibre patriotique. Né en mars 1941, sous la plume de Joe Simon et grâce aux pinceaux de Jack Kirby, il combat alors nazis et méchants japonais sous sa double identité de Steve Rogers/Captain America. Trois ans ans plus tard, il passe à l'écran dans ce serial en 15 épisodes, pour affronter cette fois le sinistre professeur Maldor, dit « Le Scarabée » (Lionel Atwill), inventeur de quelques gadgets meurtriers : rayon laser, sérum poussant les gens au suicide, et même une machine à ressusciter les cadavres. Retitré plus tard en tant que **The Return of Captain America**.

CAPTAIN AMERICA

1979. RÉAL.: ROD HOLCOMB. SCÉN.: DON INGALLS, PATRICIA PAYNE, CHESTER KRUMHOLZ. INT.: REB BROWN, LEN BIRMAN, STEVE FORREST, HEATHER MENZIES, ROBIN MATTSON, LANCE LEGAULT. PROD.: MARTIN GOLDSTEIN, UNIVERSAL TV. USA.

Après une série animée en 1966 produite pour la télévision et un amateur **Captain America vs. The Mutant**, où Don Glut le confronte au monstre à cerveau hypertrophié des **Survivants de l'infini**, le valeureux capitaine réapparaît sous les traits de Reb Brow pour deux téléfilms, dont seul le second eut les honneurs d'une distribution en France. Mais cette fois, oublié le comic book original, la production tient à moderniser le personnage et vise plutôt le public des séries du genre ***Super Jaimie*** et ***L'Homme qui valait trois milliards***. Steve Rogers sort d'un grave accident et acquiert grâce à un certain sérum miracle appelé « Flag » une force incomparable et des réflexes foudroyants. Une agence gouvernementale l'équipe alors d'une moto révolutionnaire et d'un bouclier à l'épreuve des balles pour le lancer sur les trousses de malfaiteurs équipés d'autres gadgets, comme ici ce redoutable chef de gang (Lance LeGault) voleur d'une bombe à neutrons prête à ravager la ville. Annoncé comme le pilote d'une nouvelle série, ce **Captain America** ne connut qu'une séquelle avant de disparaître.

CAPTAIN AMERICA

CAPTAIN AMERICA 2 : DEATH TO SOON. 1979. RÉAL.: IVAN NAGY. TV. SCÉN.: WILTON SCHILLER, PATRICIA PAYNE. INT.: REB BROWN, CHRISTOPHER LEE, CONNIE SELLECCA, LEN BIRMAN, BILL LUCKING, STANLEY KAMEL, LANA WOOD. PROD.: ALLAN BALTER, UNIVERSAL TV. DISTR.: SHELTRIE DISTRIBUTION. USA.

La présence de Christopher Lee, mieux connu du grand public après son rôle dans **L'Homme au pistolet d'or**, explique sans doute la sortie de cette suite en France, dont personne ne connaissait alors le premier épisode, autrement dit le début de l'histoire (les origines du personnage, les nombreuses références à son père disparu, etc.). Steve Rogers, déjà Superman au rabais, se prend cette fois pour James Bond en s'opposant au terroriste Miguel (Chris Lee), résolu à faire vieillir en quelques heures toute une population si on ne lui verse pas des sommes faramineuses, mais qui va mourir de vieillesse après s'être pris une giglée de son sérum dans la figure. Avec les jolies Connie Sellecca et Lana Wood, la sœur de Nathalie, déjà vue dans **Les Yeux du cauchemar** et **Les Diamants sont éternels**.

CAPTAIN AMERICA

1989. RÉAL.: ALBERT PYUN. SCÉN.: STEPHEN TOLKIN. INT.: MATT SALINGER, FRANCESCA NERI, KIM GILLINGHAM, RONNY COX, SCOTT PAULIN, DARREN MCGAVIN, NED BEATTY. PROD.: MENAHEM GOLAN, TOM KARNOWSKI, 21ST CENTURY. USA.

Produit avec la bénédiction de la Marvel, ce **Captain America** tente un retour aux sources, puisant son inspiration dans les comics originaux et le serial de 1944. Le récit démarre fort avec la création de Red Skull, le mutant, une arme secrète humaine commandée par Hitler et Mussolini, puis celle du héros, passé lui aussi à la machine tel un monstre de Frankenstein, pour devenir le fameux Captain America. Hélas, la suite déçoit un brin et le tonique Albert Pyun ne peut guère lutter contre un script devenu banal après la décongélation du rôle-titre au bout de quarante ans passés dans les glaces. Limite ridicule avec son énorme bouclier, son costume de carnaval et ses deux ailettes au masque, il abandonne volontiers sa panoplie pour une tenue plus civile, conscient d'évoluer entre le premier et le second degré, jamais sûr de trouver le bon registre. Et pour en finir avec le personnage de Captain America, mentionnons ces deux curiosités venues de Turquie, **Binbasi Tayfun**, de Tolgay Siyal, et surtout le stupéfiant **3 dev Adam**, de T. Fikret Uçak, où notre Captain s'allie au catcheur Santo pour vaincre un certain Spider-Man ressemblant plus à Fantômas qu'au héros de Stan Lee.

Captain America, version 1989 : le personnage de Marvel, toujours aussi ringue.

CAPTAIN AVENGER

HERO AT LARGE. 1980. RÉAL.: MARTIN DAVIDSON. SCÉN.: A. J. CAROTHERS. INT.: JOHN RITTER, BERT CONVY, KEVIN MCCARTHY, ANNE ARCHER, ANITA DANGLER, JANA HALLAREN, HARRY BELLAVER. PROD.: STEPHEN J. FRIEDMAN, KINGS ROAD ENTERTAINMENT. DISTR.: CIC. USA.

Le script cherche d'abord à analyser la fonction précise du super-héros, ce qu'il peut représenter aux yeux des citoyens le prenant pour modèle. Mais, après les Spider-Man, Hulk, Captain America et Superman des années précédentes, il s'agit cette fois d'un imposteur inventé pour les besoins d'une agence publicitaire et sur le point de devenir l'emblème d'un parti politique. En fait, ce Captain Avenger n'acquiert de pseudo-pouvoirs que dans la mesure où les autres croient en lui, jusqu'à s'en persuader lui-même à

Captain Avenger : l'héroïsme par auto-suggestion.

la faveur d'une conclusion où la réalité rejoint le mythe et où le héros, Steve Nichols, devient vraiment ce Captain Avenger, symbole de la force tranquille au service de la justice. Sans doute dépassé par les prétentions philosophiques de son récit, le scénariste retrouve bien vite dans la seconde partie tous les trucs de la comédie facile et opte pour un ton démagogique plus volontiers apte à satisfaire un public pas forcément venu écouter un tel propos satirique.

CAPTAIN BARBELL

1986. RÉAL.: LEROY SALVADOR. SCÉN.: JOSÉ JAVIER REYES ET MARS RAVELO. INT.: EDU MANZANO, HERBERT BAUTISTA, DENNIS DA SILVA, LEA SALONGA, SHARON CUNETA, RUEL VERNAL. PROD.: VIVA FILMS. PHILIPPINES.

Une de ces excentricités venues des Philippines, où le héros doit affronter des créatures toujours plus repoussantes, ici un loup-garou/vampire aux super-pouvoirs, un nain à grosse tête capable d'expédier des filins avec sa bouche, et encore une femme araignée qui carbonise ses victimes grâce à son joyau magique. En face, un brave : le Captain Barbell, un garçon nommé Tengteng capable de se changer en super-héros volant. Notons l'intervention en guest-star de la justicière Darna, apparues dans d'autres productions de cette même Viva Films. Une jeune fille appelée Narda qui se transforme en super-héroïne en criant « Darna ! » devant une certaine perle magique. Essayez, vous verrez à quel point ça marche pas…

CAPTAIN KRONOS, VAMPIRE HUNTER

1972. RÉAL. ET SCÉN.: BRIAN CLEMENS. INT.: HORST JANSON, SHANE BRIANT, JOHN CARSON, CAROLINE MUNRO, WANDA VENTHAM, IAN HENDRY, JOHN CARTER. PROD.: ALBERT FENNELL, BRIAN CLEMENS, HAMMER FILMS. GB.

Le Capitaine Kronos, chasseur de vampires de son état, accompagné de son mentor, l'érudit professeur Grost, débarque dans la campagne profonde pour enquêter sur une série de violentes agressions laissant les jeunes victimes passablement exangues et vieillies d'une bonne cinquantaine d'années. Le traitement du sujet rappelle un peu le célèbre **Bal des vampires**, mais tout en satisfaisant aux traditionnels récits du même type, Brian Clemens, scénariste fécond et pour une fois réalisateur, apporte un « sang neuf » au genre, renouvelle le cérémonial de la

Captain Kronos : profession, chasseur de vampires !

destruction des monstres, et surtout entretient le suspense en ne nous révélant pas l'identité du vampire dès les premières images, comme le veut souvent la tradition. Sans doute trop novatrice pour l'époque, cette production Hammer-Films ne connut pas le succès escompté (amer film, donc !), et le projet de séquelles où Kronos aurait traversé les âges fut aussitôt oublié.

CAPTAIN POWER AND THE SOLDIERS OF THE FUTUR

1986. RÉAL.: MARIO AZZOPARDI, KEN GIROTTI, ETC. TV. SCÉN.: LARRY DITILLIO, J. MICHAEL STRACZYNSKI, ETC. INT.: TIM DUNIGAN, PETER MACNEILL, SVEN THORSEN, JESSICA STEEN, MAURICE DEAN WINT, DAVID HEMBLEN. PROD.: IAN MACDOUGALL, DOUGLAS NETTER, LANDMARK ENTERTAINMENT GROUP/MATTEL INC. USA.

Série télé sponsorisée par les jouets Mattel dans laquelle notre Terre devient au futur un champ de bataille entre les guerriers de l'Empire

Biotron, rêvant de la réduire en esclavage, et une poignée de rebelles emmenée par le Capitaine Jonathan Power. L'originalité du concept tient à son interactivité, qui permettait aux bambins d'agir dans le récit, pour notamment exploser les machines Biotrons au moyen d'accessoires vendus séparément. Plus malins, certains éteignaient carrément leur téléviseur renvoyant au néant cette vaine invasion guerrière biotronique (... ta mère !). Trois K7 parurent autrefois chez Fox Vidéo, offrant chacune trois épisodes de la série.

CAPTAIN VIDEO

1951. RÉAL.: SPENCER GORDON BENNET, WALLACE GRISSELL. SCÉN.: ROYAL K. COLE, SHERMAN L. LOWE, JOSEPH L. POLAND, GEORGE H. PLYMPTON. INT.: JUDD HOLDREN, LARRY STEWART, GEORGE ELDREDGE, GENE ROTH, DON C. HARVEY, WILLIAM FAWCETT. PROD.: SAM KATZMAN, COLUMBIA. USA.

Ce Captain Video utilise une foule de gadgets pour surveiller et combattre les bandits, disposant même d'une complexe « machine à lire les pensées » ressemblant fort à un vieux téléviseur

fixé à la tête du présumé coupable (c'est Katzman qui produit, faut dire...). Mais « le Monde ne suffit plus » et Video part dans sa fusée personnelle sur Atoma, une lointaine planète où règne le désordre et où les habitants, fagotés façon péplum, dirigent une armée de robots tendance boîte en fer blanc porteurs d'une ravissante jupette métallique. Ce serial en quinze épisodes s'inspire d'une série télévisée titrée ***Captain Video and his Video Rangers***, diffusée entre 1949 et 1953, avec Richard Coogan, laquelle connaîtra une séquelle, ***The Secret files of Captain Video***, avec cette fois Al Hodge dans le rôle principal.

CAPTAIN YAGIT

1985. RÉAL.: ANGEL LABRA. SCÉN.: WOODROW SERAFIN. INT.: CACHUPOY, LUIS GONZALES, REDFORD WHITE, GLADYS MERCADO, HAZEL NAVASERO, MAX ALVARADO, GREG MORENO. PROD.: HORIZON FILMS. PHILIPPINES.

Sur la somptueuse musique de **Superman**, non créditée au générique, un être invulnérable combat les malandrins grâce à de super-pouvoirs conférés par un visiteur de l'espace au médaillon magique. Son principal adversaire sera un androïde extra-terrestre capable de réveiller les morts pour les soumettre à ses ordres, comme dans le déjà très nanardeux **Plan Nine From Outer Space**. Jamais en panne de référence, l'auteur n'hésite pas à montrer au cours d'une séquence onirique notre super-héros philippin voltiger aux côtés du vrai Superman, lequel aurait sûrement préféré sa Margot Kidder habituelle.

CAPTIVE

1980. RÉAL.: ALLAN SANDLER, ROBERT EMENEGGER. SCÉN. ALLAN SANDLER. INT.: CAMERON MITCHELL, LORI SANDERS, ASHLEY EMENEGGER, HELEN PRICE MARSHALL, DAVID LADD, DONALD BISHOP. PROD.: ALLAN SANDLER, ROBERT EMENEGGER. USA.

La guerre fait rage entre les Terriens et les habitants de la planète Styrolia pour la possession du dirathium, un cristal rare fournisseur d'énergie. Deux styroliens (porteurs de jolis chapeaux styroliens...), dont le vaisseau vient de se crasher, arpentent la campagne et prennent une famille de fermiers en otage pour échapper à leurs poursuivants. *« Mais le vrai captif est surtout le public dans cette histoire »* prétendait autrefois un critique regrettant à la fois le manque de surprise dans le déroulement du script et la faiblesse du budget attribué aux effets spéciaux.

CAPTIVE FEMALE

VID.: **LE MANCHOT**. 1972. RÉAL.: MARC B. RAY. SCÉN.: LARRY ALEXANDER, MARC B. RAY. INT.: FRED HOLBERT, LEIGH MITCHELL, FLORENCE LEA, ROBERT KNOX, PAUL VINCENT, DAVID BROOKS. PROD.: MARC B. RAY, INDEPIX. USA.

Drame œdipien pour un adolescent, responsable involontaire de la mort de son père, et plus tard devenu fou amoureux de sa mère au point de lui occire son nouvel époux. Un premier meurtre, suivi hélas par celui de la pauvre maman décidément pas chanceuse avec ses maris. L'errance du jeune homme passe alors par la reproduction de ce double crime initial à la seule vue d'un couple d'amoureux, et la recherche d'une mère de substitution qu'il trouve en la personne d'une prostituée de rencontre (d'ailleurs pas d'accord sur son rôle à jouer dans cette histoire, d'où le titre original...). Hélas, cerné par le spectre de ses victimes, l'assassin s'éventre avec son propre crochet, car il faut dire qu'en plus le malheureux est manchot (cf. le titre vidéo chez Proserpine). À signaler, cette séquence à la Tex Avery où la prostituée assomme le héros au premier étage, dévale les escaliers, sort de la demeure à fond la caisse pour croiser son bourreau l'attendant tranquillement à l'extérieur. Du vrai Droopy !
Captive Female représente la version soft-gore d'un **Scream Bloody Murder** présenté en 1972 au Marché du Film à Cannes, ce qui créa un temps la confusion, car il existe un autre **Scream Bloody Murder**, réalisé cette fois par Robert J. Emery, mais depuis retitré **My Brother Has Bad Dreams**.

CAPTIVE WILD WOMAN

1943. RÉAL.: EDWARD DMYTRYK. SCÉN.: GRIFFIN JAY, HENRY SUCHER. INT.: JOHN CARRADINE, ACQUANETTA, MILBURN STONE, EVELYN ANKERS, LLOYD CORRIGAN, PAUL FIX. PROD.: BEN PIVAR, UNIVERSAL. USA.

Acquanetta, et le singe devint femme !

John Carradine, en savant fou, prélève certaines substances endocriniennes sur deux patientes involontaires, dans le but de transformer la guenon d'un cirque en jeune demoiselle, dès lors appelée Paula Dupree (l'actrice Acquanetta, descendante dans le civil d'un grand chef indien). Parfaitement humaine, quoique muette, elle stupéfie l'entourage grâce à son autorité sur les animaux, mais régresse hélas à son état naturel sous le coup de la colère ou de la jalousie. Pour les amateurs, cet improbable récit se poursuit l'année suivante et celle d'après avec **Jungle Woman** et **The Jungle Captive**, l'étonnante Acquanetta (**Le Continent perdu, Les Mille et une nuits, Tarzan et la femme-léopard**) n'apparaissant que dans les deux premiers volets de la série. Quant à Milburn Stone, il incarne le dompteur du fait de sa ressemblance avec le célèbre dresseur Clyde Beatty, ce qui permet l'insert de stock-shots animaliers provenant de **The Big Cage** réalisé par Kurt Neumann dix ans auparavant.

Les Proies

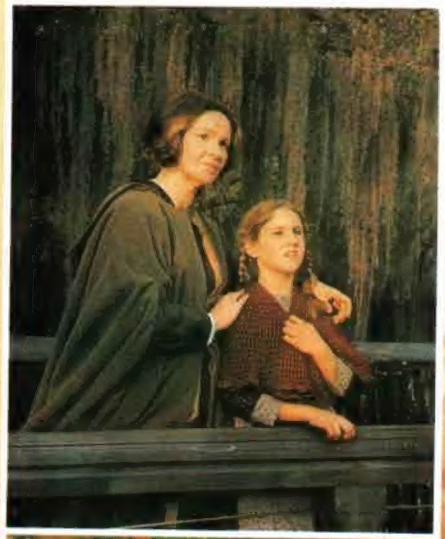
RÉSUMÉ :
L'histoire se déroule durant la Guerre de Sécession. Blessé en territoire ennemi, le Caporal nordiste John McBurney (Clint Eastwood), alias McB, ne doit son salut qu'à la petite Amy (Pamelyn Ferdin), qui le retrouve et le ramène dans le pensionnat de jeunes filles qui la recueille. Très vite rétabli, McB joue de ses charmes, tentant de s'attirer les faveurs de toutes les femmes présentes dans l'établissement, afin d'éviter que celles-ci ne le dénonce à la prochaine patrouille sudiste de passage. Chacune succombe aux avances de McB, de Martha (Geraldine Page), la directrice de l'établissement, à la jeune Edwina (Elizabeth Hartman), maîtresse des jeunes filles, en passant par la traînée Carol (Jo Ann Harris) mais aussi l'innocente Amy. Le jeu de McB se retourne contre lui le soir où Edwina le découvre au lit avec Carol et, de colère, le pousse dans les escaliers. Avec une jambe cassée et menacé par la gangrène, le Caporal tombe dans l'inconscience et ne réalise pas que les femmes ont décidé de l'amputer...

POUR LEUR TROISIÈME COLLABORATION, CLINT EASTWOOD ET DON SIEGEL DÉCIDENT D'ADAPTER LE ROMAN DE THOMAS CULLINAN ET SORTENT AINSI DES SENTIERS BATTUS. LES PROIES N'EST NI UN WESTERN, NI UN POLAR MAIS UNE ÉTUDE PSYCHOLOGIQUE PRENANT LA FRUSTRATION SEXUELLE COMME CARBURANT PRINCIPAL DE L'HORREUR VÉHICULÉE PAR LE FILM. CETTE GRANDE ŒUVRE SOMBRE ET GOTHIQUE RESSORT EN SALLES EN CE MOMENT. À NE RATER SOUS AUCUN PRÉTEXTE.

« Ce qui m'a décidé à réaliser ce projet, c'est qu'il s'agit ici d'un film "sur les femmes", et non un film "pour les femmes". Les femmes sont capables de tout : tromperie, vol, meurtre, tout. On peut trouver autant de mal derrière leur masque d'innocence que chez certains membres de la Mafia. N'importe quelle fille à l'apparence candide est capable de commettre un meurtre. » Au-delà même de la simple citation purement machiste, Don Siegel apparaît surtout comme un réalisateur ayant une vision particulièrement désespérée de l'être humain. Qu'il considère **Les Proies** comme son meilleur film n'est donc pas anodin, puisque ce dernier se pose comme l'œuvre qui reflète le mieux sa vision générale de l'humanité, poussée ici à un certain paroxysme par la force du contexte historique. En temps de guerre, l'homme est un loup pour l'homme et Siegel, cinéaste direct et parfois sans états d'âme comme le démontrent **L'Inspecteur Harry** et même **L'Invasion des profanateurs de sépultures**, tend à le montrer ici de manière éclatante, en n'épargnant aucun de ses protagonistes.

UN HOMME ET DES FEMMES

Il n'est pas étonnant que Clint Eastwood tienne ici le rôle principal, celui d'un homme trop sûr de lui et de son charme, au point d'en jouer jusqu'à l'écœurement pour assurer sa survie en terrain hostile. La star, tentant depuis le début de sa carrière de démystifier son aura, joue avec charisme le jeu du coq dans la basse-cour. La première partie du film se concentre ainsi sur ses entreprises de charme auprès des filles qui lui portent assistance. **Les Proies** ne jouant cependant pas sur le terrain de la bluette colonialiste, comme certains étourdis pourraient le penser, le premier procédé narratif mis en place par Don Siegel vend directement la mèche au spectateur : ici, les femmes sont clairement définies par leurs pensées (en voix off) tandis qu'à l'inverse, les hommes, et principalement McB, sont représentés par leurs actes (en flash-backs). Dès lors, les rapports de séduction sont faussés par le mensonge. Un exemple : lorsque McB, en pleine séance de charme, se targue d'être respectueux de la nature, Siegel s'empresse de le montrer en pleine action guerrière, brûlant et saccageant les terres ennemies. En offrant ainsi au spectateur une longueur d'avance sur chacun des protagonistes, le réalisateur développe d'abord le suspense de son film en crescendo. Le spectateur sait bien que McB joue gros à mentir ainsi à chacune des femmes qui l'entourent. Encore mieux, ce sous-texte psychologique sert directement de carburant à l'intrigue au fur et à mesure que celle-ci s'étoffe. Il y a en effet dans le film plusieurs réponses aux avances de McB, donc autant de représentations de l'amour. Edwina est vertueuse et réservée. Carol est physique, purement sensuelle et sexuelle. Martha est frustrée, jouant sur l'interdit de la situation, tandis que la petite Amy véhicule l'amour le plus innocent et le plus pur, du fait de son jeune âge. Chacune voit en McB l'homme idéal, celui qu'elle rêve d'avoir pour elle seule. Chacune sera donc déçue par ses mensonges et agira en conséquence.



VOYAGE AU BOUT DE L'HORREUR

Mais si l'horreur la plus viscérale se profile à l'horizon, le traitement appliqué par Don Siegel surprend finalement beaucoup. En effet, **Les Proies** passe en revue toutes les obligations du cinéma gothique cher à la Hammer. Du corbeau annonciateur de malheur au début à la magnifique photo de Bruce Surtees jouant finement sur les zones d'ombres, Don Siegel accumule les symboles du genre, tant et si bien que seul le contexte historique semble trahir l'époque à laquelle se situe son film. Plus encore, les rapports de séduction prennent, au fur et à mesure que l'intrigue se poursuit, une tournure encore plus perverse. Ainsi, une séquence fantasmatique complètement hallucinée décrit un triolisme entre McB, Martha et Edwina. L'interdit est au cœur de cette scène, étant donné que la profanation et l'inceste y sont clairement représentés. En effet, Siegel part ainsi d'une magnifique Piéta pour matérialiser les fantasmes de Martha tandis qu'il a établi au préalable le lien maternel entre celle-ci et Edwina. Purement vénéneuse et dérangeante, cette scène est d'ailleurs montée en parallèle avec celle où Siegel s'applique à mettre en place un autre procédé narratif aussi grossier que génialement efficace : la caméra panote sur l'ombre du visage de McB tandis qu'apparaissent en surimpression les multiples baisers échangés avec « ses femmes ». Damné par ses actes, le personnage apparaît alors « en sursis ». L'une des séquences suivantes sera la clé de voûte du film entier. Bousculé dans les escaliers par Edwina, qui vient de le découvrir dans les bras de Carol, McB sombre dans l'inconscience tandis que Martha se rend compte que sa jambe est cassée. Décidée à le sauver de la gangrène, à moins que ce ne soit un acte dicté lui aussi par la jalousie, elle entreprend alors de l'amputer. Ici, Siegel joue avec les nerfs du spectateur en conduisant son découpage de main de maître. Entre une série de gros plans sur le visage tendu des témoins de l'opération, un jeu d'ombre sur la scie qui ampute McB et les mains de Martha baignant dans le sang, il parvient ainsi à jouer autant de la suggestion que de l'approche frontale. Suite à cette « émasculation », McB révèlera par ailleurs sa véritable nature diabolique et manipulatrice. Le reste du film pousse alors le spectateur vers une descente aux enfers qu'il vaut mieux vous laisser découvrir.

LE FRUIT DÉFENDU

Finalement, le pari le plus gonflé du film sera de montrer, comme on l'a dit auparavant, que la guerre sert de prétexte aux actions de chacun des personnages. De McB, qui cherche à éviter le combat en se constituant un « harem », aux femmes qui tentent de se débarrasser de lui en en faisant une victime, en passant par l'apparition, lors d'une séquence au suspense particulièrement prenant, de soldats sudistes cherchant à être hébergés pour mieux profiter de la virginité des jeunes pensionnaires, aucun ne semble trouver grâce auprès du réalisateur. Distribué en pleine guerre du Vietnam et jouant malgré lui sur le parallèle de certaines actions sordides des soldats américains en Asie, **Les Proies** sera un bide sans appel, malgré son budget en dessous des standards de l'époque. « **Les Proies** *aurait probablement eu plus de succès si je n'avais pas joué dedans.* » déclara à l'époque Clint Eastwood. « *J'ai été terriblement déçu par la manière dont le film a été vendu. J'ai dit au studio avant d'entamer le tournage qu'il s'agissait ici d'un autre type d'histoire. d'un film gothique à l'horreur psychologique. Mais ils l'ont vendu comme n'importe quel autre de mes films, en jouant sur mon image : cigare aux lèvres et barbe de trois jours à l'appui. Je n'ai pas trouvé ça très juste pour mon public habituel, ni même pour ceux qui voulaient voir un film différent.* » Eastwood et Siegel se rattraperont plus tard dans l'année avec le succès phénoménal de **L'Inspecteur Harry** mais c'est, à n'en pas douter, **Les Proies** qui restera, aux yeux du public qui a eu la chance de découvrir le film, le fruit le plus parfait et le plus vénéneux de leur longue et immense collaboration.

Stéphane MOÏSSAKIS

THE BEGUILED. USA 1971. RÉAL.: DON SIEGEL. SCÉN.: ALBERT MALTZ, IRENE KAMP (RESPECTIVEMENT SOUS LES PSEUDONYMES DE JOHN B. SHERRY & GRIMES GRICE) & CLAUDE TRAVERSE (NON CRÉDITÉ) D'APRÈS LE ROMAN DE THOMAS CULLINAN. DIR. PHOT.: BRUCE SURTEES. MUS.: LALO SCHIFRIN. PROD.: DON SIEGEL & CLAUDE TRAVERSE POUR JENNINGS LANG/THE MALPASO COMPANY/UNIVERSAL PICTURES. INT.: CLINT EASTWOOD, GERALDINE PAGE, ELIZABETH HARTMAN, JO ANN HARRIS, DARLEEN CARR, MAE MERCER, PAMELYN FERDIN, MELODY THOMAS... DUR.: 1H45. RESSORTIE LE 9 AVRIL 2003.

Photos des deux pages, de gauche à droite : McB (Clint Eastwood) et « ses femmes » Martha (Geraldine Page), Amy (Pamelyn Ferdin) et Edwina (Elizabeth Hartman) : avec une arme à la main ou sur la table d'opération, le séducteur ne parviendra jamais à prendre le dessus. Les Proies, ou le premier et unique rôle d'impuissant pour Clint Eastwood !

MAD MOVIES

PETITES ANNONCES

■ Vds Mad Movies n° 24, 27, 30, 32, 33, 34, 35 jusqu'au 47. Ensuite n°49 à aujourd'hui. TBE. Pas d'envoi ni détail 150 E. Vds Les Années Laser. Toute la collection n°1 à aujourd'hui. Pas détail, pas d'envoi 150 E. Mullanu Pierre, Résidence deux Maulins, Bat A8, avenue Jean Rogue, 13190 Allauch. Tel : 04 91 07 08 67.

■ Collectionneur propose nombreuses séries TV en vidéo, années 60 à nos jours, tout public et nombreux mangas érotiques pour adultes *(c'est vrai que c'est bien mieux que les mangas érotiques pour enfants !)*. Listes disponibles contre 3 timbres à 0,46 E non collés. Contact : Mr. Ramousse Arnaud, Les Cèdres, 23 Bis Val de Gorbio 06500 Menton.

LE TITRE MYSTÉRIEUX

- T'as foiré ton créneau arrière pour la troisième fois, gros naze ! T'es recalé !!!
- Aaaarrghhh ! Pitié m'sieur ! Laissez-moi une dernière chance !
- Bon OK, on va voir ce qu'on peut faire... Allez, baisse la tête mon cochon !

Les cinq premiers à trouver le titre du film où apparaissent ces deux joyeux lurons recevront gratuitement le prochain numéro de Mad Movies.

Dans le n°151, il fallait reconnaître **Scanners** (Canada - 1981) de David Cronenberg, avec Stephen Lack et Michael Ironside.
Les gagnants : Alexandre Krawiec, David Bidaud, Frédéric Rostaing, Paul Ferré et Frédéric Bour.

■ **Super Inframan, 5 fois la mort, Moontrap, Space Killer, Outrage** (avec Troy Donaline), **Super Riders**, etc. encore 1000 autres K7 qui sont à vendre à bas prix. Liste sur demande à : Jean-Pierre Duhayon, 10 Square du Pont de Sèvres, 92100 Boulogne.

■ Vds 1 photo N&B de 20x25 cm de Salma Hayek dans **Une nuit en Enfer** + 2 photos coleur de 30x20 cm d'Anthony Hopkins + affiche **Jason** (part 6) 26x 38 cm : Tel : 03 89 23 03 44.

■ Peintre illustrateur, story-boarder, caricaturiste, décorateur en trompe l'œil, cherche à réaliser travaux graphiques pour tous supports artistiques. Contactez Pierre (alias Gowzo) au 05 62 37 04 79 ou consultez mon site : www.gonzoart.com.

■ Vds figurines **Star Wars** récentes et autres sous blisters. Envoyer un timbre pour liste à Jacques Molon, Bd du Temple, 75 011 Paris.

■ Vds K7 originales films série B, giallos, Fantastique, SF. Liste contre 1 timbre poste à : Olivier Galanti, 1 rue Jules Dru, 69270 Couzon au Mt D'or.

■ Prop. intégrale de 40 séries en VOST : ***NYPD Blues, Seinfeld, Spin City, That's 70 Show, Oz, Scrubs, Les Soprano, Six Feet Under, Sex and the City, 24...*** et en VF : ***Ed, Murder One, La Vie à 5...*** Vitaly Steeve, 8 place Jean Giraudoux, 94000 Créteil.

■ Vds nombreux DVD import horreur rare, collector dont **Suspiria** (coffret 3 DVD), **Sleepaway Camp, I Spit On Your Grave, Zombie, Frayeurs** (Fulci), etc. plus laserdiscs horreur. Liste sur demande à Stéphane au 02 40 51 24 77 (le soir).

■ Vds + de 600 livres Marvel : Strange, Titans, Nova, X-Men, Hulk, Thor, Spider-Man, R.C.M, Top BD, Facteur X, X-Force. Demandez liste à Francis au 06 84 68 52 78.

■ Vds plus de 100 photos autographiées de vos stars féminines américaines préférées en format 30x25 *(les stars ou les photos ?)* (Sharon Stone, Cameron Diaz, Jennifer Lopez) + plein d'autres photos et d'affiches de cinéma. Mairre Thierry, 40 rue du regard, 94260 Fresnes. Tel : 06 16 03 95 75.

■ Vds Mad Movies à partir du N° 11, EF, Starfix, MMF, CZZ, M.Bis, etc + affiches 1950 à nos jours, romans SF, Strange, synopsis, dossier de presse, films... Ma liste totale est de 13 pages *(mazette ! Ça, c'est pas de la liste de pédé...)*. Mr Guillaume Trivin, 1 place Paul Eluard, 38420 le versoud.

■ Cherche tout document sur Ian McKellen (**X-Men, Les Seigneur des anneaux, Un élève doué**, etc.) et Geoffrey Rush (**La Maison de l'horreur, Shine, Le Tailleur de Panama** etc.). Vds livres collection Neo, Neo Plus et Omnibus. Marie José Vahé, 3 allée de la Noiseraie. 93160 Noisy Le Grand.

■ Vds VHS de : **Shining, Sleepy Hollow**, 9 E (frais de port compris) chacune + numéros de Mad Movies 82, 85, 86, 87, 89, 93, 94, 96, 97, 113, 111, 109, 108, 103, 104, 117 (2,50 E le numéro). Marc Lemarneur, 3 allée des mélisses, 60540 Bornel. Tel : 06 17 83 85 51.

■ Vds une méga collection sur Arnold Schwarzenegger, avec produits de cinéma TBE et neuf (poster 2 à 4 E, livres II à X E, K7 audio/vidéo 3 à 10 E, photos films 1,50 à 4 E). Envoyer enveloppe brune timbrée *(dis-donc ! pas de racisme dans nos colonnes, hein...)* à 1,02 E à : Mle Strickfaden Patricia, 28 rue de Metz, 54150 Briey.

■ Vds DVD et VCD de Hong Kong et VHS Fantastique dont films de Jean Rollin, Lucio Fulci et quelques raretés (**Le Vampire a soif, La Légende du loup-garou** avec Peter Cushing). Philippe Lillange, 18 cours Beauvoir, résidence le Chanestel, app 6, 18000 Bourges. 06 64 36 70 73.

■ Recherche le livre *80 grands succès du Cinéma Fantastique N°2* de Pierre Tchernia *(Ah ce bon vieux Pierrot ! Un pro du gore et du cinoche underground, ce mec !)*. Vds Nbreux numéros de Mad Movies, L'Écran Fantastique, Vidéo 7 et Studio Magazine. Vds 4 K7 X. Sylvain Plouchard, 4 allée du Sura, 91800 Brunoy.

■ Rech tous « Shokumantaires » et films « Uncut Movies ». (échanges possibles avec + de 600 films dont certains très rares). Recherche également des correspondantes pour échanger des films et parler de ciné fantastique, SF, gore, shokumentaires, horreur. Cyrille Paris, La Palisse 1 BAT A, 07160 Le Cheylard.

■ Recherche dessinateur de BD intéressé par un scénario d'héroic fantasy. Laurent Tanneau, 5 rue de Créach Ménoc, 29280 Loc Maria Plouzané.

■ Vds nbreuses K7 originales à bon prix (horreur et fantastique) + qqs DVD. Liste contre un timbre à Eric Noirez, 10 Mail Gérard Philipe, 77185 Lognes.

Mad Movies,
Petites Annonces
6 rue Rodier,
75009 Paris.
Tél. : 01 44 635 635
Fax : 01 44 635 634

EXHUMÉ DE LA CRYPTE MAD MOVIES, LE NUMÉRO COLLECTOR 27

13 € L'EXEMPLAIRE, FRAIS DE PORT COMPRIS

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, cochez les numéros désirés et envoyez votre commande, accompagnée de votre règlement (chèque à l'ordre de **Mad Movies/CPF** ou formule de débit par carte bancaire), à l'adresse suivante :

D.I.P. - Mad Movies
18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19

Oui, je désire recevoir le numéro 27 de **Mad Movies** ☐
Je règle par : ☐ chèque ☐ carte bancaire ☐ mandat lettre

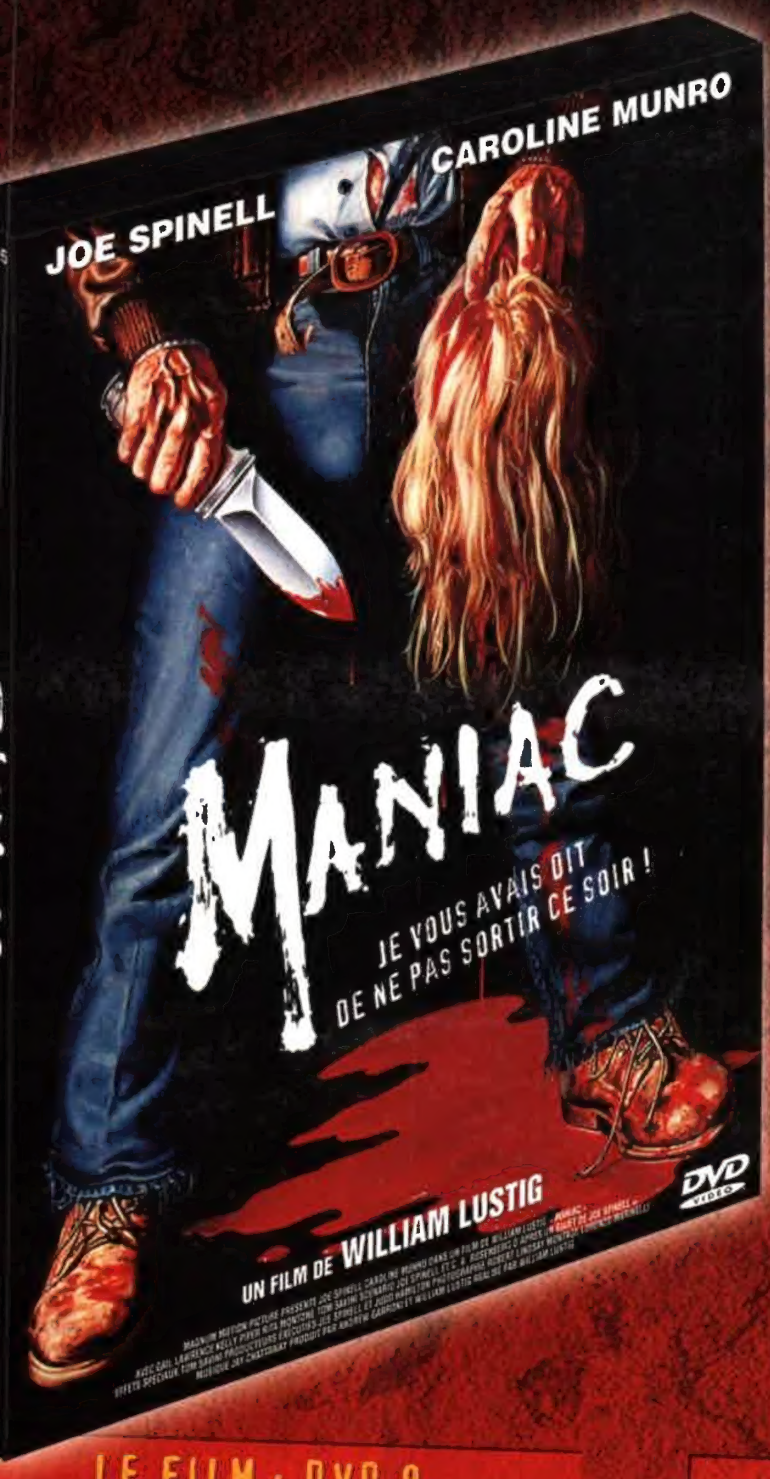
NOM ____ PRÉNOM ____
ADRESSE ____
____
CODE POSTAL ____ VILLE ____
PAYS ____

____ ____ ____ ____
Date d'expiration : ____ Mois/Année

Date/Signature obligatoire

☐ «Conformément à la loi informatique et Libertés du 6 Janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de cocher la case.»

ATTENTION : FILM CULTE !



VOYEZ-LE :
VOUS COMPRENDREZ POURQUOI IL A ÉTÉ CENSURÉ !

LE FILM : DVD 9

VF + VO

SON : DOLBY DIGITAL dts

16/9 COMPATIBLE 4/3

COMMENTAIRES AUDIO :

WILLIAM LUSTIG : RÉALISATEUR,
TOM SAVINI : EFFETS SPÉCIAUX,
LORENZO MARINELLI : MONTEUR,
LUKE WALTER : ASSISTANT DE JOE SPINELL

LES BONUS : DVD 9

THE JOE SPINELL STORY (DOCUMENTAIRE)
INTERVIEW RADIO DE WILLIAM LUSTIG, JOE SPINELL ET CAROLINE MUNRO
INTERVIEW DE CAROLINE MUNRO
MANIAC PAR MAD MOVIES : HISTOIRE D'UN FILM CULTE
MANIAC 2 : LA BANDE PROMO
7 FILMS ANNONCES • FILMOGRAPHIES

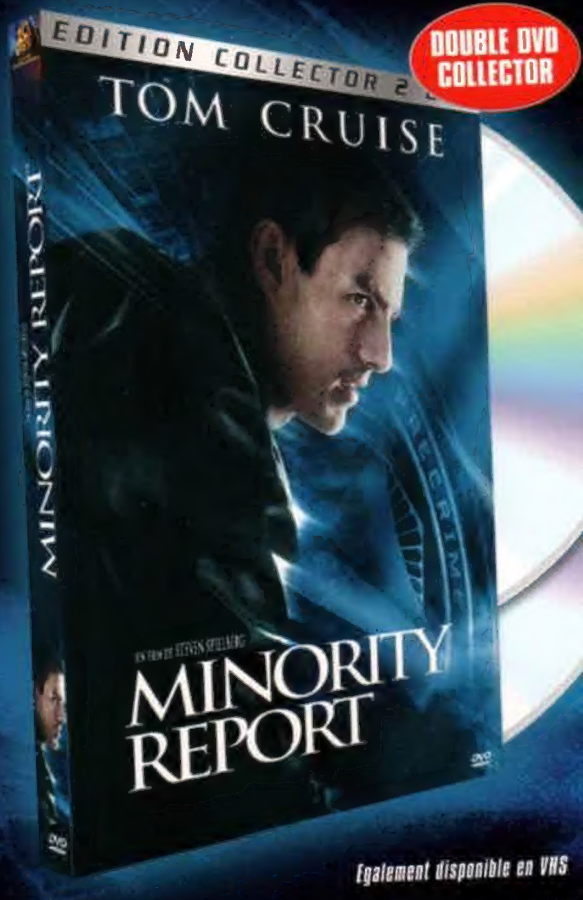
ÉDITION COLLECTOR 2 DVD EN VENTE PARTOUT

OPENING

MINORITY REPORT : LE FUTUR VOUS RATTRAPE

Le chef-d'oeuvre de Steven Spielberg avec Tom Cruise.

Ce thriller futuriste est un grand spectacle avec des effets spéciaux stupéfiants. Préparez-vous au frisson, préparez-vous à l'action, préparez-vous à la course !



En bonus, des reportages hallucinants !

- LES SECRETS DES CASCADES DÉVOILÉS
- LES MYSTÈRES DES EFFETS SPÉCIAUX ÉCLAIRCIS
- L'UNIVERS DU FILM DISSÉQUÉ
- ET DU SON DTS ET DOLBY DIGITAL 5.1 !

Egalement disponible en VHS

© 2002 Twentieth Century Fox Film Corporation and DreamWorks LLC. All Rights Reserved. © 2003 Twentieth Century Fox Home Entertainment, Inc. All Rights Reserved.